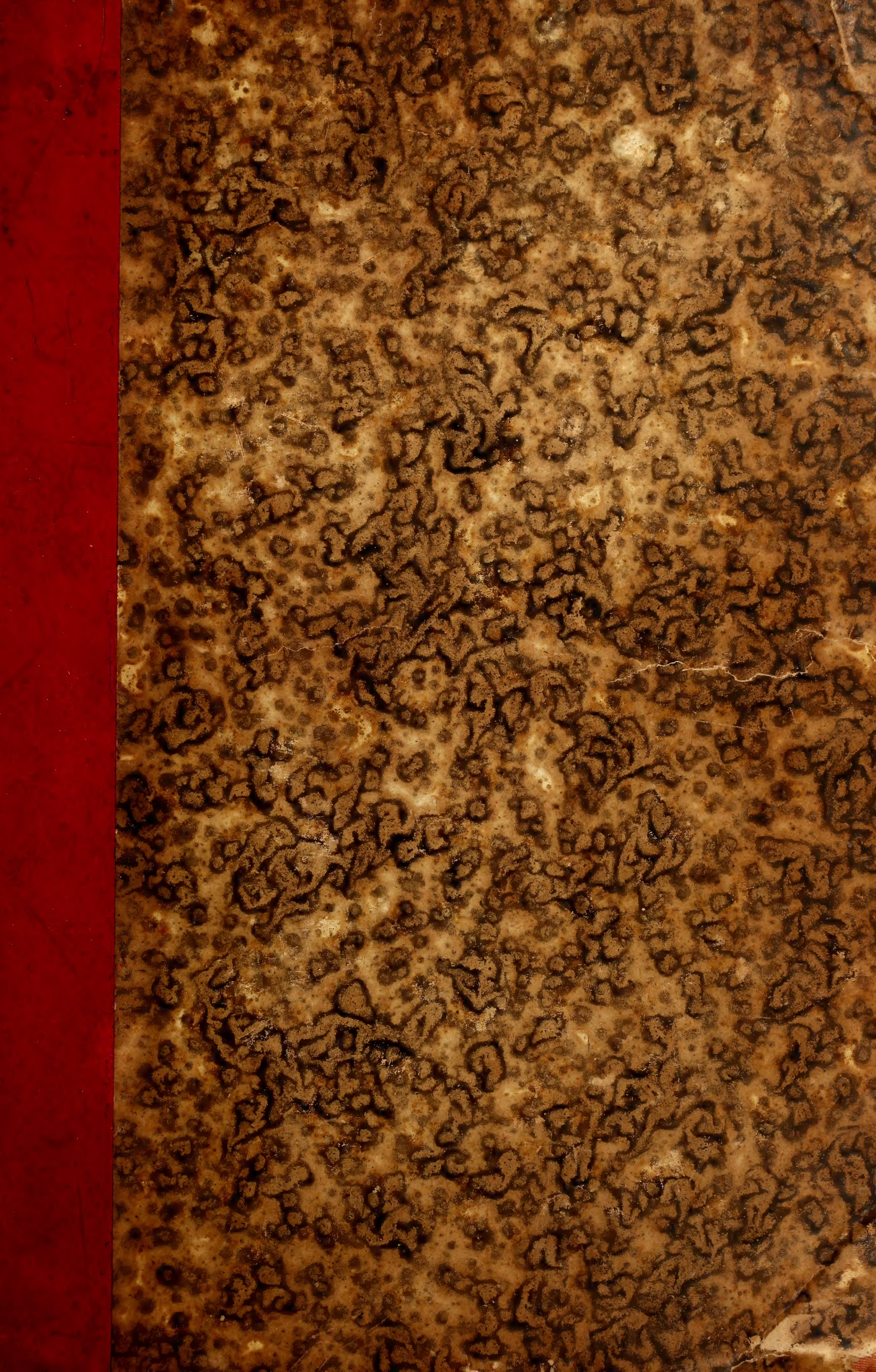
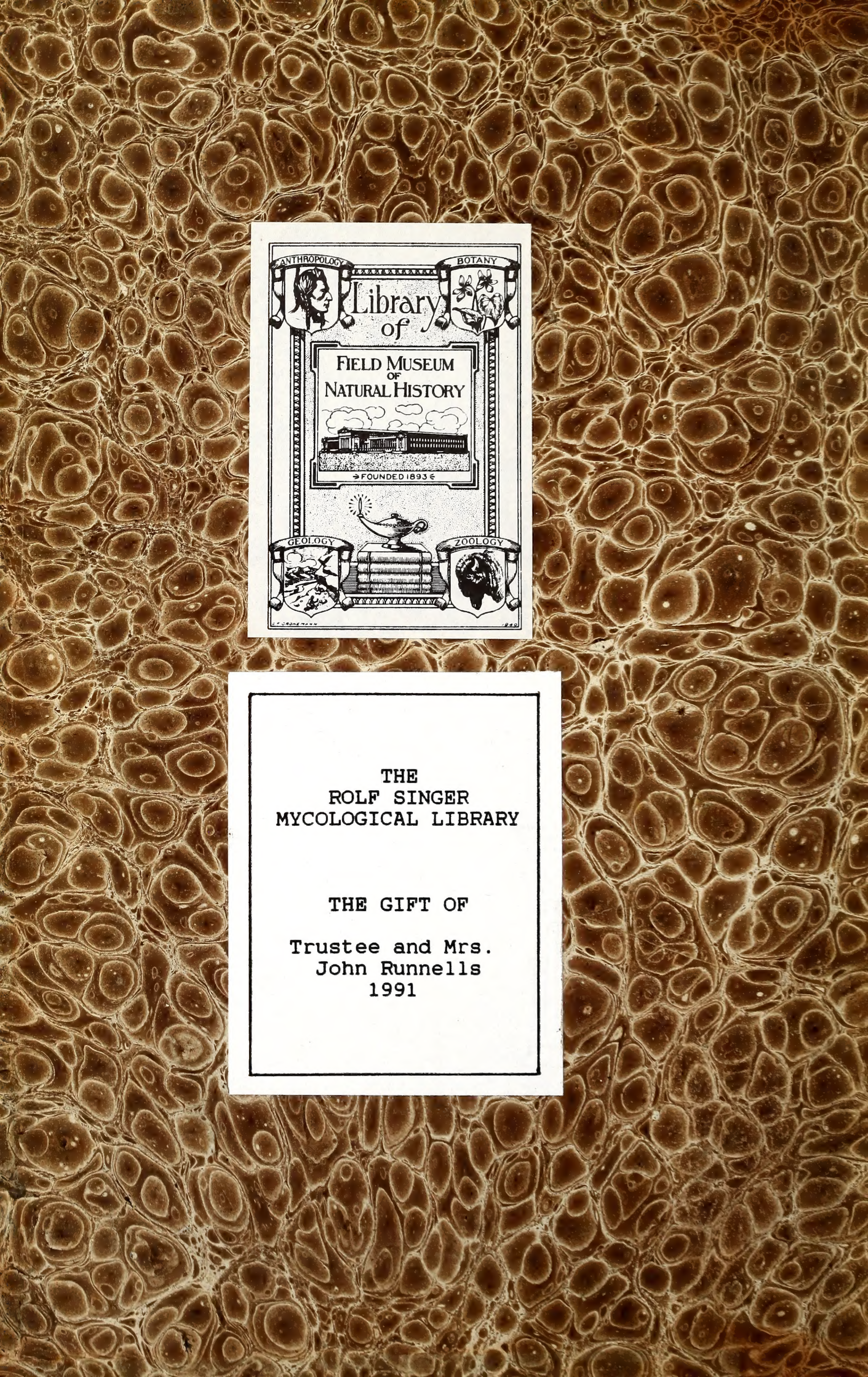
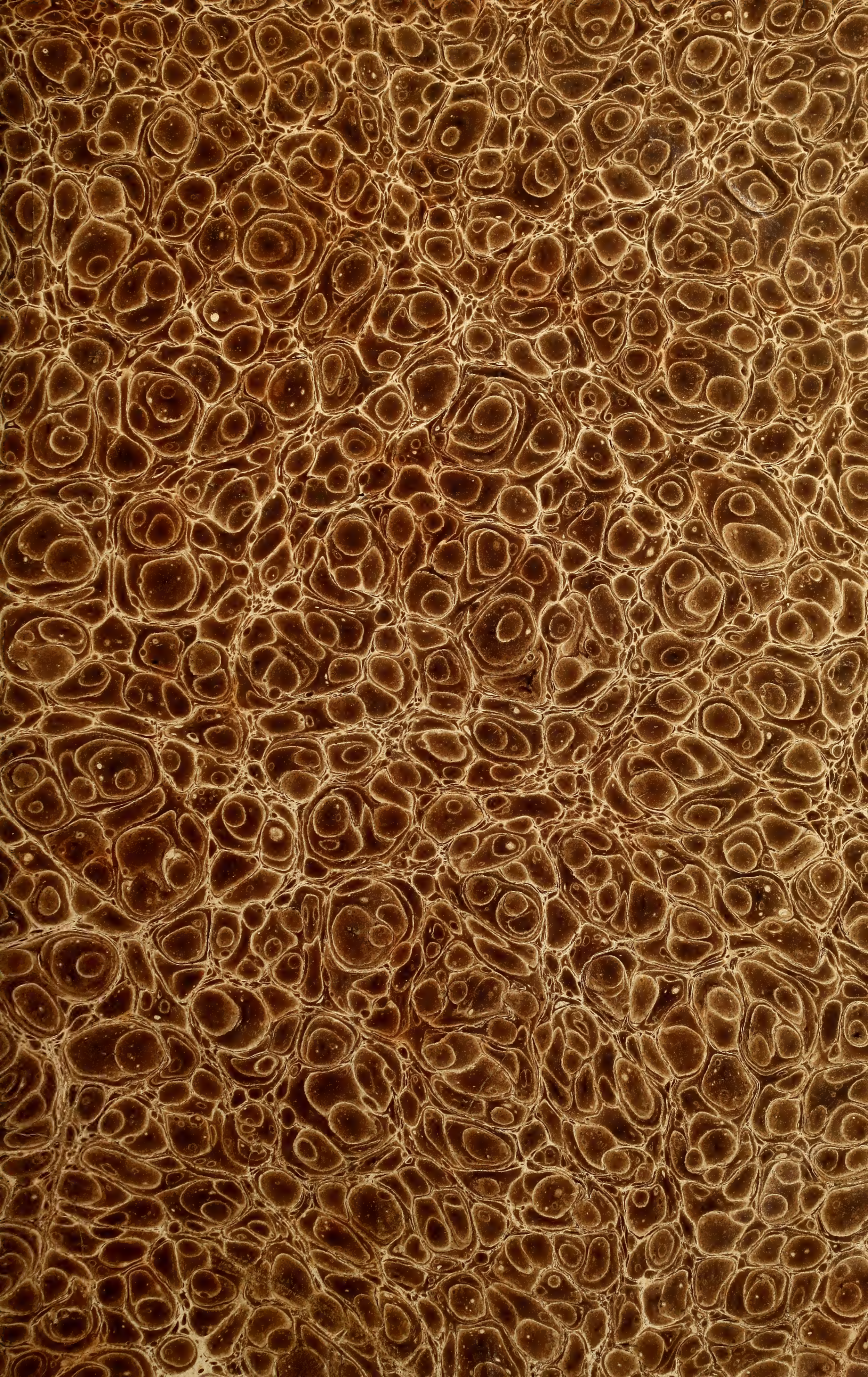



ANTHROPOLOGY
BOTANY
Library of
FIELD MUSEUM OF NATURAL HISTORY
FOUNDED 1893
GEOLOGY
ZOOLOGY



VOYAGE
PITTORESQUE
EN AFRIQUE.

PARIS. — IMPRIMERIE D'AMÉDÉE GRATIOT ET Cᵉ, RUE DE LA MONNAIE, N. 11.



VOYAGE PITTORESQUE EN AFRIQUE.

CHAPITRE I.

Égypte.

Le voyageur qui sort de l'Asie par l'isthme de Suez ne pénètre en Afrique qu'en traversant des déserts.

Le fort d'El-Arich, près de l'embouchure d'un torrent, dans la Méditerranée, est regardé comme appartenant à l'Egypte; il est sur l'emplacement de *Rhinocorure;* les Français l'occupèrent presque jusqu'au moment où ils évacuèrent cette contrée; des puits, quelques cabanes, des palmiers, des jardins l'entourent. Au-delà de cette oasis, on ne rencontre plus que des sables. Ce désert fait partie de celui d'El-Tih, qui commence en Syrie, que M. Callier a parcouru par une route nouvelle, et qui se prolonge jusqu'en Egypte.

En avançant le long de la Méditerranée, vers l'O., on voit une plaine couverte d'une épaisse croûte saline blanche, et assez forte pour ne pas rompre sous les pas des animaux; ensuite, on a à sa gauche des dunes de sable mouvant, à sa droite un golfe qui remplace l'ancien lac Sirbonis, puis des marécages, des étangs, des ruisseaux d'eau salée; ils sont assez profonds pour qu'en les passant les chevaux aient quelquefois de l'eau jusqu'au ventre.

Insensiblement les palmiers se montrent et deviennent nombreux; on atteint Tineh, près des ruines de *Péluse.* Cette ville était à l'extrémité orientale du lac de *Tanis*, aujourd'hui le lac de Menzaleh, qui n'est séparé de la Méditerranée que par une langue de terre très-étroite, et interrompue sur toute sa longueur, de 86,000 mètres seulement, par trois ouvertures correspondantes aux bouches pélusiaque, tanitique et mendésienne du Nil; deux fausses bouches sont encombrées par les plantes marines. L'eau du lac est douce pendant l'inondation du Nil; elle devient salée à mesure que le fleuve rentre dans son lit. Ce lac renferme plusieurs îles où l'on voit des ruines anciennes; très-peu sont habitées; il est très-poissonneux, et sa pêche est affermée par le pacha. La surface du Menzaleh est peuplée d'une grande diversité d'oiseaux aquatiques, et ses rives sont bordées de villages, de sorte qu'il offre sans cesse un spectacle très-animé; il communique par plusieurs canaux avec le bras oriental du fleuve; la moderne Damiette se présente en demi-cercle sur la rive droite de ce bras, à deux lieues et demie de son embouchure. « Des maisons élevées, élégamment bâties, disent MM. Cadalvene et Breuvery, et couvertes de terrasses que surmontent des belvédères ouverts aux vents frais du N.; des barques nombreuses sillonnant les eaux du Nil; une population industrieuse qui se presse sur les quais; des champs de riz toujours verts; des jardins brillans de végétation où croissent pêle-mêle l'oranger, le dattier et le sycomore; un ciel dont aucun nuage n'altère la pureté, et sous lequel cependant la chaleur ne s'élève presque jamais plus haut que dans le midi de la France : voilà le spectacle enchanteur que présentent Damiette et ses environs au voyageur qui arrive à la mer.

» Le charme cesse dès qu'on pénètre dans la ville; dès que l'on parcourt ses rues étroites et tortueuses, occupées par des troupes immondes de chiens errans; dès que l'on se trouve au milieu de ses maisons de terre et de paille qui menacent ruine; dès que l'on retrouve enfin une bourgade turque avec son hideux ensemble de misère et de dégradation.

» Le commerce de riz, qui se fait presque exclusivement à Damiette, a conservé à cette ville une certaine importance. Les relations suivies avec la Syrie, qui lui envoie en échange ses tabacs, la maintiennent dans un état voisin de l'aisance. Sa population ne s'élève cependant pas beaucoup au-delà de 20,000 ames. L'air qu'on respire à Damiette est beaucoup plus sain qu'on ne pourrait l'espérer en voyant les rizières qui l'entourent à plusieurs lieues; et cette ville est de toute l'Egypte l'endroit où l'on jouit de la plus douce température. »

Une lieue plus bas, le village de Lesbé est

sur l'emplacement de l'antique Damiette sarrasine, justement célèbre par l'acharnement avec lequel les croisés la disputèrent aux musulmans.

Insensiblement le fleuve s'élargit; le navigateur n'aperçoit plus à la fois les deux rives couvertes de villages et de palmiers. Le sable que le Nil charrie en grande quantité est retenu à son embouchure par le mouvement des flots de la mer, et y forme une barre dangereuse sur laquelle beaucoup de navires se perdent chaque année pendant la mauvaise saison. Une seule passe étroite, tracée par le courant au milieu des sables, permet aux barques ou aux bâtimens légers de remonter le fleuve; mais ce n'est que par un beau temps et avec beaucoup de circonspection qu'on ose s'engager dans ce passage dangereux nommé *le Boghaz;* il forme l'issue de la bouche phatnitique.

La côte est partout extrêmement basse, ce qui la rend très-périlleuse; en la suivant, vers l'O., on rencontre le cap Bourlos, le plus septentrional de l'Egypte, et à égale distance des deux principales embouchures du Nil; un peu au S. O., on trouve l'issue du lac de Bourlos, grande nappe d'eau, dont la partie S. O. est occupée par d'immenses marécages, et qui n'est navigable que dans sa partie septentrionale. Il reçoit de nombreux canaux du Nil. Le passage par lequel il communique avec la mer est l'ancienne bouche *Sebennytique*. Un fort est bâti sur ce point.

La côte court à l'O. S. O. vers la bouche *Bolbitinique*, qui se termine comme celle de Damiette par un boghaz, et à 2 lieues de la mer, on trouve, sur la rive gauche du bras oriental du Nil, Rachid ou Rosette, ville qui a beaucoup perdu de son importance. D'après le témoignage des voyageurs cités précédemment, « on y compte maintenant peu d'Européens; la population indigène a elle-même considérablement diminué, et s'élève à peine aujourd'hui à 12,000 ames. Avec les avantages commerciaux ont disparu cette gaieté et cette opulence qui donnaient à Rosette une physionomie plus animée que ne l'est ordinairement celle des villes égyptiennes. Ses environs n'ont cependant pas encore perdu l'aspect riant qui semble l'apanage du Delta; ses jardins surtout sont remarquables, si toutefois quelques kiosques, entourés de berceaux ou ombragés de bouquets de bananiers et d'acacias suffisent pour faire donner le nom de jardins à de vastes vergers arrosés par de petits ruisseaux, et où croissent pêle-mêle et presque sans culture les arbres fruitiers de l'Europe et ceux de l'Afrique.

» A peu de distance de Rosette est le *Tékié* d'Abou-Mandour, situé dans la position la plus pittoresque et sur une petite éminence où la vue s'étend jusqu'à la mer. Ce couvent est habité par quelques derviches chargés d'entretenir une superbe fontaine, fondation pieuse d'un musulman. Elle mérite à son généreux auteur d'autant plus de reconnaissance, que l'eau est fort mauvaise à Rosette. »

En continuant à suivre la côte vers le S. O., on parvient à la bouche *Canopique;* aujourd'hui ce n'est qu'un petit canal qui fait communiquer la mer avec le lac de Madieh, lequel aboutit à l'E. par un marécage au lac d'Edkou, qui communique avec le lac de Deraït. Le lac de Madieh est séparé par une langue de terre étroite de la rade d'Aboukir, devenue trop célèbre par le désastre de la flotte française en 1798; mais, l'année suivante, l'armée de terre vainquit sur la plage voisine les troupes nombreuses des musulmans. La bourgade d'Aboukir, défendue par un château, est voisine de l'ancienne Canope.

Après avoir traversé une plaine sablonneuse, on rencontre les faubourgs d'Alexandrie. Mais écoutons ceux qui arrivent par mer dans cette ville célèbre; voici comme s'exprime madame la baronne de Minutoli :

« Alexandrie, avec ses décombres et ses maisons grisâtres et à toits plats, ressemble de loin à une ville dévastée par l'ennemi. Tout rappelle ici la marche des siècles, et la nature, comme pour seconder de son côté l'impression grave qu'on éprouve au souvenir de tant de grandeur passée, n'offre à l'œil attristé du voyageur que les sables du désert. A gauche de la ville s'étend le désert qui conduit à Rosette; à droite le grand désert de Barca. A l'exception de quelques palmiers solitaires qui s'élancent tristement dans les airs et qui ressemblent de loin à des colonnes isolées, on n'aperçoit sur cette côte aucun vestige de végétation. Voilà l'état actuel de cette terre qui a subi tant de révolutions, de ce berceau des lumières si fameux par son culte, ses arts, ses philosophes, les voyageurs illustres qui abordèrent sur ce rivage, les conquérans qui vinrent l'envahir...

» L'impression que j'éprouvai en traversant pour la première fois les rues d'Alexandrie serait difficile à décrire. Quel mouvement, quel tumulte dans ces rues étroites, continuellement embarrassées par une quantité innombrable de chameaux, de mules et de baudets : les cris de leurs conducteurs, avertissant sans cesse les passans de prendre garde à leurs pieds nus; les vociférations et les grimaces des jongleurs; le



1. Le Phare d'Alexandrie.



2. Les Pyramides de Gizeh.

T. Boilly del.

costume brillant des fonctionnaires turcs; la draperie pittoresque des Bédouins, leur longue barbe, et la figure grave et régulière des Arabes; la nudité de quelques santons, autour desquels la foule se presse; la multitude d'esclaves nègres; les hurlemens des femmes pleureuses, accompagnant un convoi funèbre en s'arrachant les cheveux et se frappant la poitrine, à côté du bruyant cortége d'une noce; les chants des muezzims, appelant du haut des minarets à la prière; enfin, le tableau déchirant de malheureux mourant de faim et de misère, et les troupeaux de chiens sauvages qui vous poursuivent et vous harcèlent, tout cela, dis-je, arrête à tout moment les pas et fixe l'attention du voyageur étonné. »

On appelle *Okels*, à Alexandrie, les édifices connus en Turquie sous le nom de *Khans* et ailleurs caravanseraï. Ce sont ordinairement des bâtimens à quatre faces autour d'une cour carrée, sur laquelle règne à chaque étage un rang de galerie.

« Des okels de construction récente, disent les deux voyageurs déjà cités, quelques mosquées peu remarquables, l'arsenal et le palais du pacha sont les seuls monumens qu'offre la moderne Alexandrie; un château lourd et peu utile à la défense de la ville remplace le phare admirable dû au génie de Sostrate, et rien dans la ville actuelle n'indique même la place d'un édifice antique (Pl. I —1).

» Au reste, il ne faut pas chercher dans l'Alexandrie de Mohammed-Ali la moindre trace ni même l'emplacement de celle des Ptolémées, bâtie sur l'isthme qui joint l'île de Pharos au continent, et qui sépare les deux ports : la capitale maritime de l'Egypte, dont la population s'élève aujourd'hui à peine à 30,000 ames, occupe un sol nouveau.

» Un vaste espace, fermé de murs récemment reconstruits que protége un large fossé, et qui est défendu par quelques forts établis sans ensemble comme sans discernement, marque hors des limites de la ville actuelle la place qu'occupa celle des khalifes. Cette dernière était elle-même construite sur une partie des ruines de la cité d'Alexandre, dont les débris s'étendent bien au-delà.

» Deux monumens, vainqueurs du temps, s'élèvent seuls au milieu des ruines de l'antique Alexandrie; c'est d'une part la colonne de Pompée, et de l'autre l'un des obélisques de granit rose connus sous le nom d'*aiguilles de Cléopâtre*, près duquel le second obélisque gît renversé dans la poussière.

» A peu de distance de la ville antique s'étend le lact Mariout (*Maréotis*). Ce lac, aujourd'hui presque entièrement desséché, n'a plus de communication avec la mer. Dans les rochers qui servent de base à l'étroite langue de terre comprise entre le lac et la mer, sont creusées les fameuses catacombes. Quelques tombeaux souterrains, en partie habités par de pauvres fellahs, et où l'on arrive avec peine en se glissant à plat-ventre, voilà tout ce qui reste de cette nécropole, pieux et dernier asile que l'Egypte consacrait toujours aux dépouilles mortelles de ses enfans. Près de là, quelques excavations taillées dans un roc presque dévoré par la mer, et pompeusement décorés du nom de *Bains de Cléopâtre*, rappellent le souvenir de cette reine fameuse en qui s'éteignit la race des Ptolémées.

» Des constructions modernes isolées, des jardins, des tombeaux arabes occupent une partie de l'enceinte de la ville sarrasine... On aperçoit çà et là une colonne de granit, un riche chapiteau, des vestiges de toutes sortes renversés ou enfouis, et de place en place l'ouverture de vastes citernes, seuls restes encore utiles d'une ancienne magnificence.

» Quelques centaines de huttes en terre, basses et obscures, construites ou plutôt cachées parmi d'énormes amas de décombres, donnent asile à une population dont la misère nous semblait dépasser les limites du possible, peu accoutumés que nous étions encore au spectacle de la nouvelle civilisation égyptienne....

» Des Nubiens, des nègres, esclaves pour la plupart, quelques Juifs, quelques Arméniens, forment, avec les Arabes, les Turcs, les Coptes, les Francs et les Grecs, la population d'Alexandrie, et complètent le tableau de ces races différentes de religion, de mœurs, de costumes et de langage, qui, réunies par le lien du commerce ou comprimées par la force, habitent la même cité.

» Bien que le Caire soit le centre du gouvernement et la véritable capitale de l'Egypte, Alexandrie est au moins pendant huit mois la résidence du vice-roi. La marine et le commerce, ces deux grands leviers de sa puissance, concentrés à Alexandrie, exigent de sa part la surveillance la plus active et la plus assidue. Les affaires administratives, dont le Caire est le siége, peuvent souffrir quelque retard avec moins de dommage; d'ailleurs, le pacha peut y pourvoir plusieurs fois chaque jour, au moyen de la ligne télégraphique établie entre ces deux villes. »

En 1830, la marine du vice-roi se composait de 7 vaisseaux de ligne, 6 frégates, 4 corvettes,

7 bricks, 2 bateaux à vapeur, 23 navires de transport. Il y avait alors sur les chantiers 3 vaisseaux de ligne, une corvette, un cutter.

On pouvait évaluer à 12,000 le nombre des marins embarqués à bord de la flotte, dont plusieurs bâtimens sont toujours occupés à louvoyer hors du port, pour exercer les équipages. Dès que les hommes destinés à la marine sont arrivés à Alexandrie, on leur grave une ancre sur le dos de la main, afin de pouvoir les reconnaître en cas de désertion, puis on les embarque pour les former aux manœuvres des voiles et de l'artillerie, dont ils s'acquittent en peu de temps avec beaucoup d'adresse et de précision.

L'armée de terre du pacha était, en 1830, de 101,000 hommes enrégimentés; outre ces soldats de toutes armes et disciplinés, Mohammed-Ali entretient à son service des troupes irrégulières d'infanterie et de cavalerie, composées d'Albanais et de Candiotes; il a de plus abandonné à plusieurs tribus de Bédouins des terres voisines du Nil, pour lesquelles ils ne paient aucune redevance, sous la condition imposée à chaque cheikh de fournir, à la première réquisition, un nombre déterminé d'hommes montés et équipés auxquels une somme annuelle est allouée dès ce moment.

« Alexandrie étant la seule place maritime de l'Egypte, c'est là qu'on transporte nécessairement la presque totalité des denrées que le vice-roi livre au commerce. Une administration supérieure veille à l'exécution des marchés passés avec les négocians européens. La direction de cette administration, dans un pays où le souverain s'est réservé le monopole commercial, est confiée au ministre du commerce et des relations extérieures... On peut évaluer, année commune, l'importation en Egypte à 52 millions de francs, et son exportation à 50 millions. »

Le port vieux est à l'O.; le port neuf à l'E. de l'isthme sur lequel est bâtie l'Alexandrie moderne; ce dernier est un mouillage exposé à tous les vents, et dont le fond est de mauvaise tenue; autrefois le premier était exclusivement réservé aux navires musulmans; Mohammed-Ali en a ouvert l'accès à ceux de toutes les nations en 1813. Jadis le canal de Cléopâtre unissait le port vieux d'Alexandrie au Nil; mais, par une suite de la négligence des Turcs, il n'était plus d'aucun usage. Mohammed-Ali l'a fait creuser de nouveau et la nommé Mahmoudié, d'après le grand-sultan. Il a 15 lieues de longueur; 150,000 fellahs des deux sexes y ont travaillé pendant dix-huit mois, grattant la terre avec leurs mains et portent les déblais dans des couffes. Plus de 20,000, moissonnés par la faim, la fatigue ou les maladies, perdirent la vie pendant le cours des travaux; les berges recouvrent leurs ossemens. Par malheur, le Mahmoudié ne procure pas les avantages qu'on en avait espérés; il n'est navigable qu'au moment des plus hautes eaux, et pour des barques d'un assez faible tonnage; il aboutit à Fouah, au-dessus de Rosette, mais le limon charrié par les eaux du Nil en obstrue tous les ans l'embouchure. Pour obvier à cet inconvénient, on a récemment fermé cette issue par un massif de maçonnerie, dans lequel on a seulement ménagé quelques ouvertures par où on laisse arriver l'eau quand on le juge convenable, et elle est constamment maintenue dans le canal à un niveau assez haut pour que la navigation ne soit jamais interrompue. De grandes roues hydrauliques, établies près du barrage, élèvent à cet effet la quantité d'eau nécessaire, quand la baisse du fleuve rend cette opération indispensable.

L'avantage de la position de Fouah sur la rive droite du Nil, a déterminé le vice-roi à y établir une filature de coton et une fabrique de *fess*, ou calottes de laine, à l'imitation de celles de Tunis.

En remontant le bras occidental du Nil, on voit, près de la rive gauche, Ramanièh, sur le bord du Mahmoudièh, petite ville importante par sa position; plus loin à l'O., près d'un canal, Damanhour (*Hermopolis parva*), remarquable par les plantations de coton qui l'entourent; à la droite du fleuve, Kourat (*Naucratis*), florissante, sous les Pharaons, par son port, le seul du royaume qui fût ouvert aux étrangers; *Sas-el-Hadjar*, village près des ruines de *Saïs*, jadis capitale du Delta, célèbre par la culture des sciences, par sa fameuse fête des lampes, par ses édifices magnifiques. Les restes imposans des circonvallations gigantesques de ses trois nécropoles, que Champollion a visités, sont tout ce qui subsiste de cette grande cité. Mehallet El-Kebir (*Khoïs*), sur le canal Melig, assez grande ville, importante par son industrie. Tantah, presqu'au milieu du Delta, a une belle mosquée; le tombeau de Seyd-Ahmed-el-Bedaouy, y attire trois fois par an un nombreux concours de pélerins, ce qui donne lieu à trois foires considérables, notamment au mois d'avril; Menouf, sur un canal de son nom, est dans un territoire extrêmement fertile.

Portons-nous maintenant sur le bras occidental du Nil: nous trouverons, à gauche, Samannoud (*Sebennytes*), « couronnée de hauts minarets. Je n'ai point vu, ajoute Savary, de position plus

agréable que celle-ci; le ciel, la terre, les eaux, les ombrages, la verdure, les fleurs, l'aspect des hameaux et des villes, tout y est rassemblé pour le plaisir des yeux. » Samannoud est de médiocre grandeur, peuplée et commerçante; c'est le port de Tantah. Au N., près du lac Bourlos, Koum-Zalat, méchante bourgade, marque l'emplacement de *Butis*, remarquable par l'immense sanctuaire monolithe de son temple de Buto (*Latone*) et par son oracle. Bhabeit, également au N., mais à peu de distance, a les ruines imposantes de la ville d'Isis; les figures qui couvrent ses monumens sont admirablement sculptées. Abousir correspond à *Busiris*, renommée par le grand temple et la fête solennelle d'Isis.

Sur la rive droite, Mansourah est dans un canton qui passe pour le plus fertile et l'un des mieux cultivés de l'Egypte; M. Michaux y a encore vu le bâtiment où Saint-Louis fut détenu après la bataille qu'il perdit contre les Sarrasins. On voit à Mansourah de vastes fours où l'on fait éclore les poulets. Du temps de Niebuhr, les habitans d'Athrib avaient la réputation de voleurs déterminés. Le nom de ce village rappelle *Athribis*, dont ses chaumières couvrent les ruines. Un peu au-dessous d'Athrib est un large canal qui coule vers la partie orientale du lac de Menzalèh. Une autre dérivation du Nil, qui commençait au-dessus de la pointe du Delta, venait s'y réunir et ils formaient ensemble la branche pélusiaque. Sur ce dernier canal, on trouve Matarièh, petit village où l'on voit encore les ruines du fameux temple du Soleil, des débris de Sphinx et un superbe obélisque; ces monumens appartenaient à *On* ou *Heliopolis*, une des villes les plus considérables de l'ancienne Egypte. Plus bas, *Onion* était remarquable par un magnifique temple des juifs, construit sur le modèle de celui de Jérusalem. Belbeïs, à la jonction de plusieurs canaux, fut fortifiée par les Français, en 1798. Pietro-della-Valle y vit des restes d'antiquités. Tell-Bastah, chétif village, remplace *Bubaste*, ville dont les ruines sont nombreuses. On y adorait *Bubastis* (Diane), qui était représentée sous la figure d'une chatte. Hérodote a décrit d'une manière pittoresque le culte qu'on rendait à cette déesse; ces cérémonies se répètent, dans l'Egypte moderne, aux fêtes et aux réunions des habitans. Sur le même canal, Hehidèh est une petite ville moderne, florissante par son industrie. *Phacusa* (*Facous*) est située à un point où le canal se partage. Salegèh correspond à Tacasyris.

Au-dessous de Mansourah, un canal coule au N. E., vers Akhmoun (*Mendès*); il est large et profond, et aboutit au lac de Menzalèh, près de la ville de ce nom, qui est peu importante. *Tanis* (Zan), qui donnait son nom à une branche du Nil, fut la résidence de deux dynasties de rois d'Egypte; on y trouve des débris d'obélisques et de temples. Tmay-el-Emid (*Thmuis*), au S. d'Akhmoun, offre encore un beau sanctuaire monolithe en granit posé sur une base de même matière, et orné d'hiéroglyphes.

Présentons maintenant l'extrait des observations de Volney sur le Delta et sur l'aspect général de l'Egypte.

« Alexandrie, par sa position hors du Delta et par la nature de son sol, appartient au désert d'Afrique : ses environs sont une campagne de sable plate, stérile, sans arbres, où l'on ne trouve que la plante qui donne la soude et une ligne de palmiers, qui suit la trace des eaux du Nil par le Kalidj.

» Ce n'est qu'à Rosette que l'on entre vraiment en Egypte; là on quitte les sables blanchâtres, qui sont l'attribut de la plage, pour entrer sur un terreau noir, gras et léger, qui fait le caractère distinctif de l'Egypte; alors aussi, pour la première fois, on voit les eaux du Nil si fameux; son lit est encaissé dans deux rives à pic. Les bois de palmiers qui le bordent, les vergers que ses eaux arrosent, les limoniers, les orangers, les bananiers, les pêchers et d'autres arbres donnent, par leur verdure perpétuelle, un agrément à Rosette, qui tire surtout son illusion d'Alexandrie et de la mer que l'on quitte. Ce que l'on rencontre de là au Caire est encore propre à la fortifier.

» Dans ce voyage, qui se fait en remontant le fleuve, on commence à prendre une idée générale du sol, du climat et des productions de ce pays célèbre. On voit quelques bois clairs de palmiers et de sycomores, et quelques villages de terre sur des élévations factices. Tout ce terrain est d'un niveau si égal et si bas, que, lorsqu'on arrive par mer, on n'est pas à trois lieues de la côte au moment où l'on découvre à l'horizon les palmiers et le sable qui les supporte; de là, en remontant le fleuve, on s'élève par une pente si douce, qu'elle ne fait pas parcourir à l'eau plus d'une lieue à l'heure. Quant au tableau de la campagne, il varie peu; ce sont toujours des palmiers isolés ou réunis, plus rares à mesure que l'on avance; des villages bâtis en terre et d'un aspect ruiné; une plaine sans borne qui, selon les saisons, est une mer d'eau douce, un marais fangeux, un tapis de verdure ou un champ de poussière; de toutes parts un horizon

lointain et vaporeux ; enfin, vers la jonction des deux bras du fleuve, l'on commence à découvrir, dans l'E., les montagnes du Caire, et, dans le S., tirant vers l'O, trois masses isolées que l'on reconnaît à leur forme pour les pyramides (Pl. II — fig. 2). De ce moment, l'on entre dans une vallée qui remonte, au midi, entre deux chaînes de hauteur parallèle. Celle d'Orient, qui s'étend jusqu'à la mer Rouge, mérite le nom de montagne par son élévation brusque, et celui de désert par son aspect nu et sauvage; mais celle du couchant n'est qu'une crête de rochers couverts de sable, que l'on a bien définie en l'appelant digue ou chaussée naturelle. Pour se peindre en deux mots l'Egypte, que l'on se représente d'un côté une mer étroite et des rochers ; de l'autre, d'immenses plaines de sable ; et au milieu, un fleuve coulant dans une vallée longue de 150 lieues, large de 307, lequel, parvenu à 30 lieues de la mer, se divise en deux branches, dont les rameaux s'égarent sur un terrain libre d'obstacles et presque sans pente.

« Partout où l'on creuse, en Egypte, on trouve de l'eau saumâtre, contenant du natron, du sel marin et un peu de nitre. Lors même qu'on inonde les jardins pour les arroser, on voit, après l'évaporation et l'absorption de l'eau, le sol effleuri à la surface de la terre, et ce sol, comme tout le continent de l'Afrique et de l'Arabie, semble être de sel ou le former.

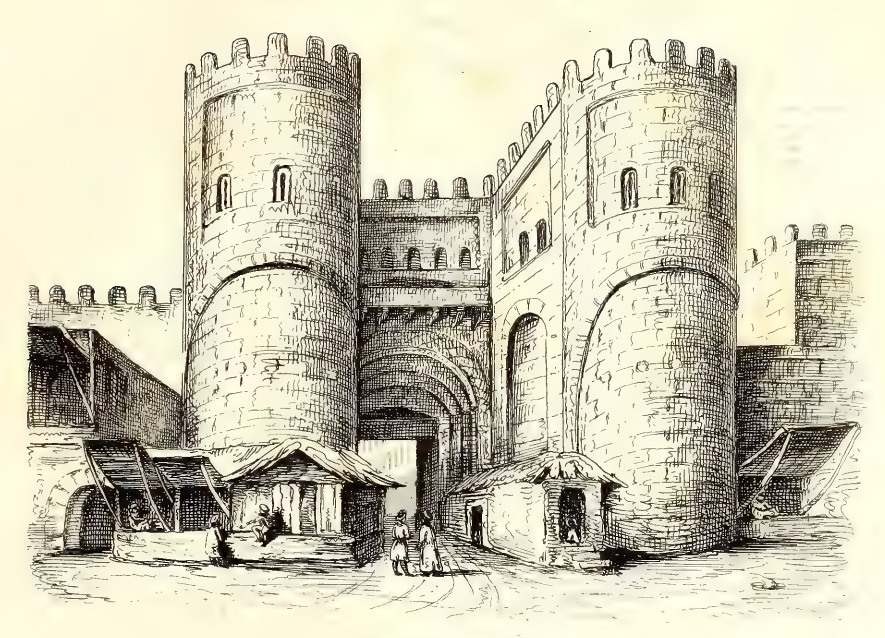
» Au milieu de ces minéraux de diverses nature (le calcaire coquiller, le granit rouge, la serpentine), au milieu de ce sable fin et rougeâtre propre à l'Afrique, la terre de la vallée du Nil se présente avec des attributs qui en font une classe distincte. Sa couleur noirâtre, sa qualité argileuse et liante, tout annonce son origine étrangère, et, en effet, c'est le fleuve qui l'apporte du sein de l'Abissinie ; l'on dirait que la nature s'est plu à former par art une île habitable dans une contrée à qui elle avait tout réfusé. Sans ce limon gras et léger, jamais l'Egypte n'eût rien produit ; lui seul semble contenir les germes de la végétation et de la fécondité, encore ne les doit-il qu'au fleuve qui les dépose. »

MM. Cadalvène et Breuvery, allant de Damiette au Caire, s'étaient embarqués sur un *daadïe*, grande barque pontée qui porte deux voiles latines. Écoutons leur récit : « Notre barque, qui voguait paisiblement, nous permettait d'admirer ces belles plaines du Delta, où la nature étale une végétation si puissante, si variée. Le blé, l'orge, le doura, le millet, le maïs, le chanvre, le lin, le coton, le carthame, l'indigo, la canne à sucre et une foule de plantes potagères croissent à l'envi de tous côtés. Le saule à chevelure pendante, l'osier aux branches flexibles, naissent au bord des eaux ; le dattier, le gommier, le jujubier, l'oranger, le bananier, l'acacia, cent arbres divers, s'élèvent dans la campagne, où de grands sycomores déploient aussi leur magnifique ombrage... L'éducation des vers à soie n'a pas été négligée ; on peut évaluer à trois millions le nombre de pieds de mûriers plantés en Egypte... A mesure que nous avancions, les dattiers devenaient plus nombreux et leur culture était plus soignée... Notre reïs (capitaine) s'étant arrêté à Kelioub, sa patrie, nous parcourûmes cette ville, où sont établis des fabriques et des filatures, et où un marché de bestiaux attire chaque semaine une affluence nombreuse. Nous fîmes une longue promenade dans ces rues étroites et enterrées, comme celles de toutes les villes d'Egypte, au milieu de monceaux d'ordures et de décombres... Nous nous rembarquâmes ; le vent reprit avec force vers le soir, et nous arrivâmes en peu d'heures au sommet du Delda, appelé par les Arabes *Bathn-el-Baghar* (ventre de la vache). Le fleuve est en cet endroit d'une largeur étonnante ; son aspect magnifique et une foule de barques qui se croisent dans tous les sens, ajoutent encore à la beauté du spectacle. »

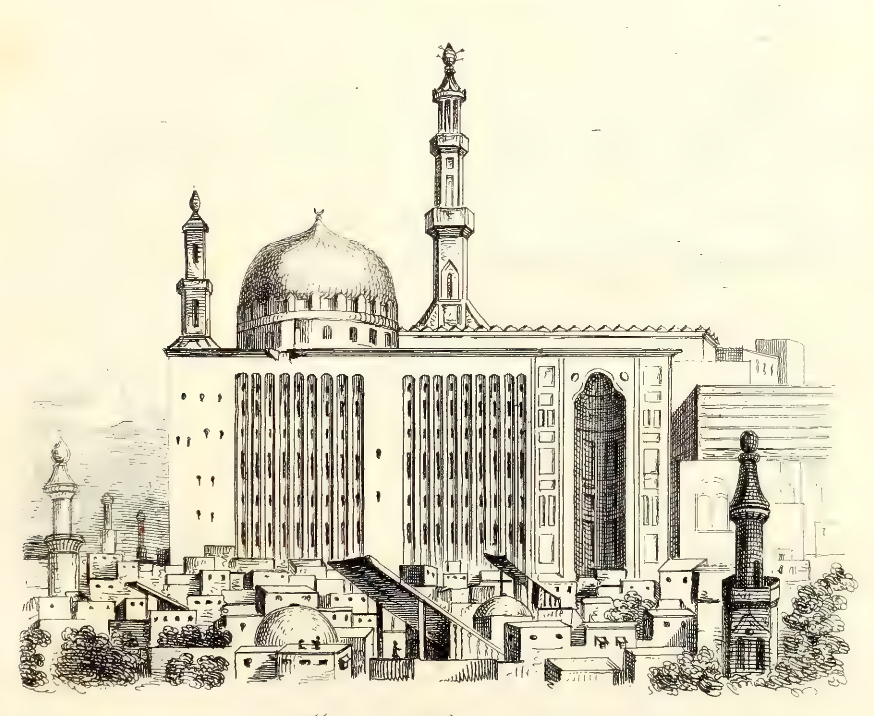
Les plus belles choses trop répétées finissent par ennuyer. « Les rives du Nil, dit madame de Minutoli, offrent peu de variété ; les villages, les mosquées, les tombeaux des santons étant tous construits à peu près de la même manière, ce paradis de l'Egypte me parut d'une uniformité fatigante. Si quelque chose me surprit, ce fut la force et l'agilité de nos bateliers ; allant contre le courant, qui, en beaucoup d'endroits, est extrêmement rapide, et souvent avec un vent contraire, je vis une vingtaine de ces malheureux se précipiter à la nage pour tirer la barque, arriver sur le rivage, continuer des demi-journées ce travail terrible, exposés à un soleil brûlant, et obligés, par l'inégalité du terrain et des eaux, de nager et de courir tour-à-tour. Leurs forces me parurent plus qu'humaines, et je crois qu'on ne voit qu'en Egypte des mariniers aussi infatigables. C'est encore une des meilleures classes du peuple.

On débarque à Boulac, qui est le port du Carré pour toutes les barques qui arrivent du Delta. Il y existe une imprimerie où le pacha fait publier plusieurs livres arabes, turcs et persans, qui passent pour être assez corrects.

De Boulac, on se dirige vers la capitale que



3. Une Porte du Caire.



4. Mosquée de Hassan, au Caire.

les Arabes nomment *El-Masr*, et qui n'est éloignée des bords du Nil que d'un quart de lieue environ. A peu de distance de Boulac, on aperçoit les greniers d'abondance, nommés vulgairement *greniers de Joseph*. On traverse en entrant dans la ville la place de l'Elzbékièh, la plus remarquable du Caire, qui offre une étendue à peu près égale à celle de l'intérieur du Champ-de-Mars de Paris; elle est entièrement inondée lorsque le Nil arrive à son plus haut point: et dans les années de grandes crues, des barques légères sillonnent ce vaste bassin, où quelques mois plus tard les promeneurs vont prendre le frais sous d'antiques sycomores.

Aujourd'hui la population du Caire s'élève encore à 330,000 ames. On peut évaluer à 10,000 le nombre des Coptes. Aux traits de leur visage, et à la couleur jaunâtre de leur peau, il est difficile de ne pas reconnaître le caractère de figure des anciens Egyptiens que nous trouvons représentés sur les monumens.

Le Caire, ville moderne, reçut de Saladin un accroissement prodigieux et des embellissemens de tous genres. Grâce à la tolérance religieuse, plus grande aujourd'hui en Egypte que dans aucune autre contrée de l'Orient, les Européens peuvent visiter toutes les mosquées : les plus remarquables sont celles du sultan Hassan (Pl. I — 4), et celle d'El Ahsar (des fleurs). La hardiesse des coupoles, l'élégance des minarets ornés d'un double rang de galeries, du haut desquelles les muezzims appellent les vrais croyans à la prière, font de ces monumens deux des plus gracieux modèles de l'architecture arabe.

La vieille enceinte de la ville est fermée de murailles, plus ou moins hautes et solides, flanquées de tours rondes et carrées et percées de portes dont plusieurs sont aussi garnies de tours et de tourelles propres à la défense, on peut dire que quelques-unes sont d'une belle architecture (Pl. I — 3).

La citadelle, devenue si fameuse par le massacre des mamelouks, s'élève sur un rocher séparé du Mokattam par une vallée ; elle domine la ville, mais elle est elle-même dominée par la montagne. Le palais du pacha en occupe aujourd'hui la partie la plus considérable. Près de là, une mosquée ornée des magnifiques colonnes de granit rose qui décorèrent le Divan de Saladin, va s'élever sur les débris de cette salle fameuse, et le puits de Joseph rappellera seul désormais, dans la citadelle du Caire, le nom de son fondateur. Joseph était le prénom de Saladin. Une fonderie de canon, une fabrique d'armes et de machines, une imprimerie et l'hôtel des monnaies, sont renfermés dans cette citadelle.

Les rues du Caire sont extrêmement étroites et tortueuses : on se croirait dans un vrai labyrinthe quand on les parcourt; elles sont encombrées d'immondices et défendues des rayons du soleil par des lambeaux de nattes suspendus entre les maisons, et fermées par un double rang de palais, de mosquées, de maisons, quelquefois de belle apparence, mais irrégulières et entremêlées à chaque pas de masures et de mines. Sous un climat aussi brûlant que celui de l'Egypte, dit madame Minutoli, ces rues offrent l'agrément de maintenir pendant une partie de la journée l'ombre et la fraîcheur.

Champollion, enlevé si prématurément à la science, partage ce sentiment. « On a dit beaucoup de mal du Caire : pour moi je m'y trouve fort bien, et ces rues, de 8 à 10 pieds de largeur, si décriées me paraissent fort bien calculées pour éviter les trop grandes chaleurs. Sans être pavées, elles sont d'une propreté fort remarquable. »

Le pacha a fait bâtir un château de plaisance au village de Choubra, et a fondé à Abou-Zabel une école de médecine et de chirurgie et un hôpital.

D'énormes buttes de décombres obstruaient depuis longtemps la route du Caire à Masr-Fostat, *Babylone*, appelé par les Européens le Vieux-Caire; elles ont été nivelées et de belles plantations couvrent ce terrain. Vis-à-vis de cette ville s'étend l'île de Raoudah, à l'extrémité méridionale de laquelle on voit les restes du fort de Nedjim-Eddin, renfermant le *mekias* ou nilomètre, aujourd'hui presque abandonné et dans l'état de délâbrement le plus complet. La coupole qui le surmontait s'est écroulée, et il ne reste plus debout que la colonne isolée au milieu d'un bassin carré, dans lequel l'eau du Nil est amenée par des canaux souterrains ; « nous essayâmes en vain, ajoutent MM. Cadalvène et Breuvery, de distinguer quelques divisions régulières au milieu des milles mesures confuses dont cette colonne est couverte, et l'habitude seule peut donner les moyens de s'y reconnaître, aux crieurs chargés de proclamer chaque jour les progrès de la crue du fleuve. Au surplus, la mauvaise foi apportée par le gouvernement dans ces proclamations, rend à peu près inutile l'usage du mekias, dont on ne constate exactement les indications que dans les années où la crue s'élève au niveau le plus favorable à la production. L'année est bonne quand le fleuve

monte au Caire à 24 pieds au-dessus du niveau des plus basses eaux ; elle est mauvaise, s'il reste au-dessous de 21, ou s'il s'élève au-dessus de 27.

Sur la rive gauche du Nil, en face de l'île de Raoudah, s'élève Gizeh, petite ville où abordent les voyageurs qui vont visiter les pyramides. Après deux heures de marche au S. S. O., on traverse avec assez de peine un terrain marécageux; une demi-lieue après, on atteint la limite des champs cultivés et le pied de la chaîne des rochers calcaires sur laquelle les pyramides sont assises. Plusieurs excavations sépulcrales sont creusées dans le flanc de ces rochers et forment des salles dans lesquelles on peut passer la nuit.

Autrefois, il était nécessaire de se faire accompagner d'une escorte nombreuse, afin de ne pas être exposé aux déprédations des Bédouins, quand on allait aux pyramides; tandis que, sous le gouvernement de Mohammed-Ali, on jouit de ce plaisir en parfaite sécurité.

« Ces merveilles, dit Champollion, ont besoin d'être étudiées de près pour être bien appréciées; elles semblent diminuer de hauteur à mesure qu'on en approche, et ce n'est qu'en touchant les blocs de pierre dont elles sont formées, qu'on a une idée juste de leur masse et de leur immensité. »

Madame Minutoli partage cette manière de voir. « En apercevant de loin ces monumens, ils ne nous parurent pas d'une grandeur colossale, et ce n'est qu'après nous en être tout-à-fait approchés, que nous pûmes juger de l'immensité de leurs dimensions, par les objets de comparaison qui se trouvaient à notre portée. Un étonnement silencieux, voisin de l'effroi, saisit l'ame à la vue de cet amas gigantesque de pierres qui paraît être posé là au milieu de ce désert par enchantement. Quand on considère combien de milliers de bras ont travaillé à élever ces édifices et combien de connaissances les anciens devaient posséder dans l'emploi des moyens mécaniques, non seulement pour parvenir a transporter ces énormes blocs de pierres, mais encore pour réussir à les élever à cette hauteur, on reste frappé d'étonnement à la vue d'une semblable entreprise, et l'on fait des réflexions pénibles sur l'inutilité de la plupart des travaux des hommes.

« J'entrai dans la plus grande des pyramides : celle de Cheops. Le chemin voûté et tortueux qui conduit dans l'intérieur de ce monument est très pénible à parcourir; dans plusieurs endroits, on est obligé de se coucher par terre et de se glisser de cette manière par une ouverture très-étroite; dans d'autres, les degrés sont si élevés, que, sans l'aide de deux Arabes qui me soutenaient et me portaient, pour ainsi dire, je n'aurais jamais pu parvenir à les escalader. Malgré mon déguisement, ces bonnes gens avaient sans doute deviné mon sexe, car ils avaient pour moi beaucoup d'attentions, me rassurant et me prevenant sans cesse des passages dangereux qu'il fallait traverser ; d'autres Arabes nous précédaient avec des flambeaux ; l'obscurité de cette voûte souterraine, les singuliers effets de lumière qui se produisaient sur la figure rembrunie, et expressive de mes conducteurs, les cris des oiseaux de nuit et des chauves-souris auxquels ces lieux sombres et solitaires servent de refuge, et l'atmosphère suffocante que nous respirions me faisaient croire par instant que j'étais le jouet de quelque songe, dans lequel je voyais se dérouler devant moi les scènes de la *lampe enchantée* d'Aladin. Nous arrivâmes pourtant dans la grande pièce de l'intérieur de la pyramide, et je n'y trouvai qu'une espèce de sarcophage, qu'on suppose être le tombeau d'un des Pharaons... J'avoue que j'éprouvai, en sortant, un mouvement de joie bien vif, quand je revis au-dessus de ma tête la voûte azurée et la clarté du jour. Me sentant trop épuisée, il me fut impossible de gravir au sommet de la pyramide. »

MM. Cadalvène et Breuvery, arrivés le soir au pied de ce monument gigantesque, passèrent la nuit dans les grottes voisines. « Le lendemain, avant que le jour commençât à poindre, nous étions au pied de la grande pyramide, et nous franchissions, sans trop de difficultés, les 203 degrés inégaux que l'on compte de la base au sommet, autrefois plus élevé de quelques pieds. Arrivés avant l'aurore sur le plateau formé par l'enlèvement des assises supérieures, nous pûmes jouir à notre aise du magnifique spectacle qu'offre, au lever du soleil, l'immense panorama que l'œil embrasse de toutes parts. A nos pieds, autour des masses énormes des pyramides, gisaient confondus pêle-mêle les débris des temples et des sépultures de l'antique Égypte, bornés vers le S. par les immenses catacombes et par les pyramides lointaines de Sakkara.

» Du sommet du plus gigantesque des monumens qu'ait élevés la main des hommes, nous embrassions d'un même coup-d'œil les vastes solitudes du désert, et cette fertile vallée de l'Égypte, si justement nommée le rendez-vous de toutes les gloires du monde.

» Nous planions sur la métropole des Arabes

et sur les débris de celle des Pharaons, sur les champs de bataille illustrés par César et par Bonaparte; sur le fleuve où se sont désaltérés tour à tour les soldats de Sésostris et d'Alexandre, de Cambyse et de Saladin.

» Presque entièrement dépourvue de son revêtement, la grande pyramide est accessible de toutes parts, et les gradins que forment ses assises offrent une espèce d'escalier, sinon commode, du moins suffisant pour permettre de la gravir sans danger. La descente, sans être très-périlleuse, exige cependant des précautions dont quelques accidens récens sont encore venus prouver la nécessité. En 1832, un voyageur anglais fut brisé en roulant du haut de la pyramide.

» Des monticules, mélange des débris du revêtement et de sables accumulés par les siècles, occupent le pied de chacune des faces de la pyramide. C'est au sommet de celui du nord qu'est située l'entrée du monument, à 40 pieds environ au-dessus de sa base.

» Parmi les nombreuses pyramides élevées sur le plateau qui domine la pleine de Gizeh, les trois principales, séparées l'une de l'autre par un espace d'environ 500 pas, méritent seules de fixer l'attention par leurs dimensions colossales. La seconde, nommée *Chéphren*, presque aussi grande que la première, n'offre au-dehors aucune différence avec elle, et bien que sa disposition intérieure ne soit pas entièrement la même, on reconnaît qu'un même but a présidé à sa distribution, celui de soustraire à jamais aux recherches les salles que renferme le monument. Ce sont, comme dans la grande pyramide, des couloirs rapides et étroits, des rampes raides et ascendantes, enfin des galeries horizontales, construites pour la plupart en larges blocs de granit poli, qui conduisent à une grande salle, dite la *chambre du roi*, où se trouve un sarcophage de granit sans ornement et dont le couvercle a été brisé.

» L'entrée de la deuxième pyramide était demeurée inconnue quand, en 1818, Belzoni réussit à la découvrir après des fouilles dirigées avec la sagacité qui caractérise les travaux de cet homme remarquable.

» Cependant, lorsqu'il pénétra pour la première fois dans l'intérieur, il y trouva une inscription qui lui apprit que cet asile de la mort avait déjà été violé du temps des khalifes, comme l'indiquaient assez d'ailleurs les spoliations exercées dans ces sombres demeures et l'état de mutilation du sarcophage, dans lequel il ne trouva que des ossemens de bœuf. Le revêtement de l'édifice est encore aujourd'hui presque intact dans sa partie supérieure et y forme un glacis inaccessible; cependant un soldat eut le courage de la gravir sous les yeux du général Bonaparte, à l'aide de sa baïonnette, et fut assez heureux pour descendre sans accident.

» La troisième pyramide, nommée *Mycerinus*, semblable aux précédentes par la forme, leur est inférieure de beaucoup sous le rapport des dimensions, mais elle a sur elles l'avantage d'un revêtement de granit rose. Une large tranchée verticale a été pratiquée sur le milieu de la face N. par ordre d'un bey des mamelouks qui voulut tenter d'y pénétrer; mais ses efforts sont demeurés infructueux. »

Non loin de là, s'élève du milieu des sables qui l'ont peu à peu enseveli jusqu'aux épaules, un sphinx gigantesque, taillé dans le roc même de la montagne. Malgré son état de mutilation et ses proportions colossales, il conserve encore, grâce à leur admirable précision, une expression douce et gracieuse. Des fouilles assez considérables, qui furent exécutées il y a quelques années autour de la base de ce sphinx, mirent à découvert la partie antérieure du colosse et ses pattes de devant. A côté, sont un petit temple d'Osiris, enterré maintenant à 40 pieds de profondeur, et plusieurs autels. La hauteur totale, de la base au sommet de la tête, est de 65 pieds. Il est à l'E. du Chéphren.

Autour des grandes pyramides, on en voit une centaine d'autres de moindre dimension qui achèvent de s'écrouler. La construction de celles-ci, dont quelques-unes seraient remarquables partout ailleurs, paraît remonter à des époques très-différentes. Deux ou trois d'entre elles contiennent des salles décorées d'hiéroglyphes d'une exécution remarquable.

Les débris d'un grand temple, situé à l'E. et au pied de la seconde pyramide, plusieurs chaussées, et enfin nombre de grottes et de puits creusés dans le roc et d'où l'on a, à divers temps, tirés des restes précieux d'antiquités, complètent le groupe des monumens de Gizeh.

Le 22 juillet 1798, vingt jours après son débarquement en Égypte, l'armée française remporta, dans la plaine comprise entre les pyramides et le Nil, une victoire signalée sur l'armée des mamelouks.

Au S. de Gizeh, commence l'emplacement que couvrait Memphis, capitale de l'Égypte à l'époque où elle fut envahie par les Perses. Hérodote put encore admirer et décrivit plusieurs monumens de cette cité. Aujourd'hui on n'y voit plus que des ruines éparses entre les villages de Bedréchein, Mit-Rahineh et Memf. Un im-

mense bois de dattiers couvre la terre. « Passé le village de Bedréchein, qui est à un quart d'heure dans les terres, dit Champollion, on s'aperçoit qu'on foule le sol antique d'une grande cité, aux blocs de granit dispersés dans la plaine, et à ceux qui déchirent le terrain et se font encore jour à travers les sables qui ne tarderont pas à les recouvrir pour jamais. Entre ce village et celui de Mit-Rahineh, s'élèvent deux longues collines parallèles qui m'ont paru être les éboulemens d'une enceinte immense, construite en briques crues comme celle de Saïs et renfermant jadis les principaux édifices sacrés de Memphis. »

Champollion vit dans l'intérieur de cette enceinte un grand colosse récemment exhumé, et qui, bien qu'une partie des jambes fut disparue, n'avait pas moins de 34 pieds et demi de long; sa physionomie suffisait pour le faire reconnaître comme une statue de Sésostris.

A Sakkarah, Champollion visita la plaine des momies, la nécropole de Memphis, parsemée de pyramides et de tombeaux violés, qui ont été recomblés après avoir été pillés. « Ce désert est affreux, ajoute le savant voyageur; il est formé par une suite de petits monticules de sable, produits des fouilles et des bouleversemens, le tout parsemé d'ossemens humains, débris des vieilles générations. Deux tombeaux seuls ont attiré notre attention, et m'ont dédommagé du triste aspect de ce champ de désolation. J'ai trouvé dans l'un d'eux une série d'oiseaux sculptés sur les parois et accompagnés de leurs noms en hiéroglyphes; cinq espèces de gazelles avec leurs noms, et enfin quelques scènes domestiques, telles que l'action de traire le lait, deux cuisiniers exerçant leur art. »

Les pyramides de Sakkarah sont en briques ou en pierre et les plus hautes après celles de Gizeh; on a découvert d'immenses galeries sous la plus grande, et des chambres couvertes d'hiéroglyphes en relief ou seulement tracés en noir. On voit aussi des pyramides au village de Dahhour et d'Abousir, et près de celui-ci de vastes catacombes entièrement remplies de momies d'oiseaux.

On a reconnu que tous les monumens de Memphis avaient été construits en pierres tirées des carrières de beau calcaire blanc de la montagne de Thorah, située sur la rive droite du Nil, en face de cette antique capitale. Champollion visita une à une toutes les cavernes, dont le penchant de cette montagne est criblé, et il constata, par la lecture de plusieurs inscriptions tracées en caractères hiéroglyphiques, que ces carrières avaient été exploitées à toutes les époques. Ici finit le *Bahrié* ou la Basse-Egypte.

Maintenant remontons le Nil, chaque rive nous offrira des lieux remarquables. Athey (*Aphroditopolis*), à droite, est une petite ville, vis-à-vis de laquelle, sur la rive opposée, on voit des pyramides. Un peu plus bas, on trouve les embouchures du canal qui, au temps du débordement, apporte au fleuve les eaux du Birket-el-Keroun, jadis le lac *Mœris*, creusé dit-on par un Pharaon pour recevoir l'excédent de l'inondation. Ce lac est à la partie méridionale du Fayoum, fertile plateau, dont la capitale est Medinet-el-Fayoum (*Crocodilopolis* ou *Arsinoë*). Des pyramides, des grottes sépulcrales, un obélisque, un temple, ornent encore ce canton, où était situé le Labyrinthe, magnifique édifice dont il ne subsiste plus de traces.

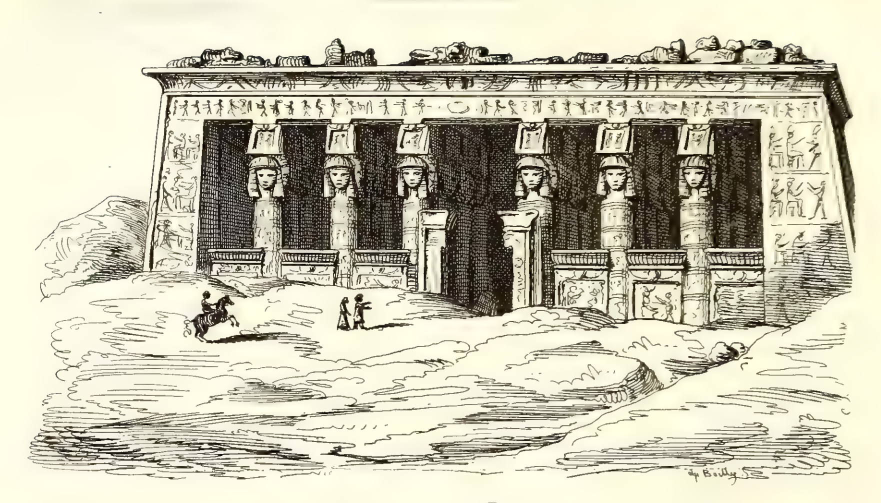
Beny-Soueyf, sur la même rive, est commerçante, industrieuse et très-peuplée. Behnesé (*Oxyrinchus*) n'est plus qu'un misérable village; jadis cette ville fut fameuse par le culte qu'elle rendait au poisson de son nom, et, plus tard, par l'excessive dévotion de ses habitans; le nombre des moines et des religieuses y surpassait celui des laïques, et tous les temples anciens y avaient été convertis en églises ou en couvens. Minyèh a des manufactures de coton qui font usage de machines à l'européenne, et on y fabrique des *bardacs*, ou vases à conserver l'eau très-fraîche.

Le village de Beni-Hassan, à droite, est voisin de grottes que divers voyageurs, et notamment Champollion, ont visitées; ce dernier y trouva une étonnante série de peintures, toutes relatives à la vie civile, aux arts, aux métiers et à la caste militaire de l'ancienne Egypte. Celles de l'un de ces hypogées sont d'une finesse et d'une beauté de dessin fort remarquables; on peut les comparer à des gouaches très-bien faites. L'entrée de ces grottes offre des colonnes semblables à celles des plus anciens temples grecs.

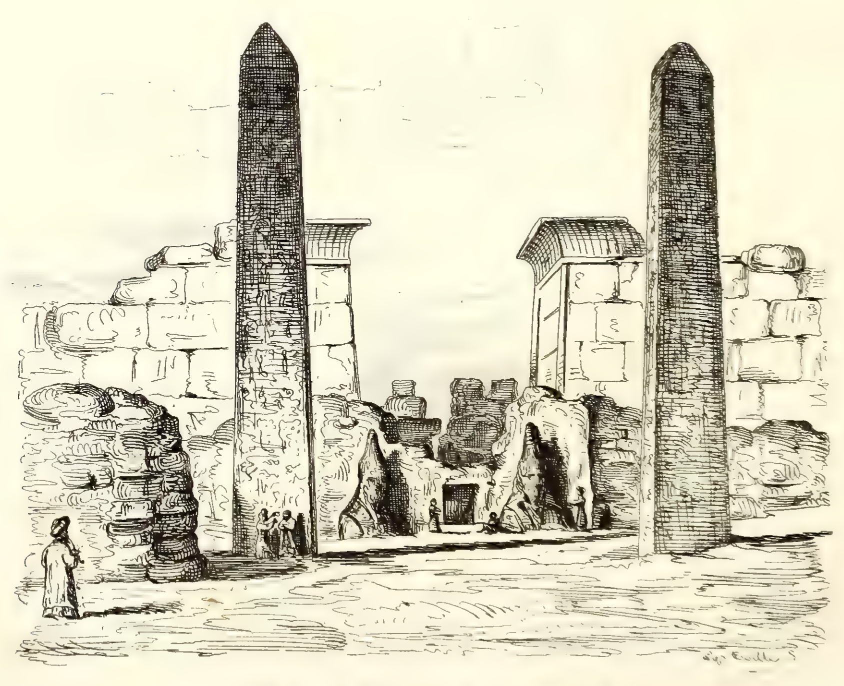
A l'époque de la campagne des Français, on voyait encore à Cheikh-Abadé les belles ruines d'*Antinoe*; un éboulement de la berge du Nil en a fait disparaître une partie; le reste a été détruit.

A Akhmounein, en face, à l'O., le magnifique portique d'*Hermopolis magna* attirait naguère l'admiration par sa double rangée de colonnes d'une dimension colossale; il a été démoli pour construire une nitrière.

Champollion découvrit dans une montagne déserte de la montagne Arabique, vis-à-vis de



1. Temple de Denderah



2. Ruines de Thebes & Obélisques de Luxor

J. Boilly del.

VOYAGE

Beni-Hassan-el-Aamar, un petit temple creusé dans le roc et orné de beaux bas-reliefs coloriés; il répond à la position nommée par les Grecs *Speos-Artemidos* (grotte de Diane), et est entouré par divers hypogées de chats sacrés; devant le temple, sous le sable, est un grand banc de momies de chats, pliés dans des nattes et entremêlés de quelques chiens.

Manfalout, à l'O., perd chaque année de son importance, parce que le Nil, en changeant de place, a miné le sol élevé et friable sur lequel reposaient ses maisons de terre, dont plus d'un tiers a été enlevé par l'inondation de 1829. Manfalout est la ville la plus méridionale de l'*Ouestanièh* (Heptanomide ou Egypte-Moyenne). Plus loin, on entre dans le Saïd (Thébaïde ou Haute-Egypte). Un peu au-dessus, et de l'autre côté du fleuve, la grotte de Samoun, peu connue des habitans eux-mêmes, a été visitée par M. Pariset et MM. Cadalvène et Breuvery : elle est d'une étendue prodigieuse; tout concourt à faire penser qu'elle a été le foyer d'un vaste incendie. On se traîne sur des amas d'ossemens calcinés; les parois sont revêtues d'une couche épaisse de suie grasse, et on respire une odeur de fumée mêlée à celle que répandent des myriades de chauves-souris. C'est à cet incendie qu'on doit de pouvoir pénétrer aujourd'hui dans ces vastes catacombes, et il en faudrait un nouveau pour qu'on put aller plus avant; car, après un quart-d'heure de marche, on voit succéder aux ossemens réduits en cendres, des restes de momies d'abord à demi-conservées, puis mieux conservées à mesure qu'on avance davantage. Les momies humaines et celles des crocodiles forment la presque totalité de celles qu'on rencontre à Samoun; on y en trouve cependant quelques autres, ainsi que des ossemens de divers animaux et des vertèbres de squales.

Syout (*Lycopolis*), à l'O., est la capitale du Saïd et la ville la plus importante de l'Egypte, après le Caire ou Alexandrie. Elle offre, de loin, un aspect gracieux et varié; ses environs sont occupés par de nombreux jardins, et la campagne y est admirable de fertilité. « Des rues, plus larges et plus propres que celles des villes de l'Egypte, des places publiques, des bazars, une fabrique de coton, le palais du gouverneur, et surtout deux superbes mosquées, ornent l'intérieur de Syout; un bain public, d'une beauté remarquable, s'élève au milieu de la ville. Le commerce a beaucoup diminué depuis que le monopole exercé par le vice-roi a détruit les avantages que trouvaient à venir en Egypte les caravanes du Darfour, qui y arrivaient plusieurs fois l'année, et qui maintenant se dirigent le plus souvent vers les États barbaresques; cependant cette ville a encore conservé quelques relations avec les contrées du S., et surtout avec le Kordofal et le Sennâar, provinces soumises au vice-roi; aussi le marché des esclaves y est assez important. Les habitans chrétiens ou musulmans de Syout se livrent presque tous à des professions industrielles, et on peut évaluer sa population à plus de 20,000 ames. La nécropole antique, ajoutent MM. Cadalvène et Breuvery, occupe un vaste développement sur le champ de la chaîne Libyque; et, parmi ses hypogées, celui qui se distinguait surtout par la régularité de son travail et la prodigieuse quantité d'hiéroglyphes dont il était orné, se trouvait, quand nous le visitâmes, rempli d'ouvriers qui, sans respect pour les magnifiques peintures dont ses parois étaient revêtues, les exploitaient en guise de carrière.

» Favorisés par une bonne brise du N., nous passâmes rapidement devant Aboutig (*Abotis*), Kaout-el-Kâbir (*Antæopolis*) et Cheikh-el-Aridi (*Passalon*). De vieilles fondations, des hypogées dégradés, quelques colonnes ou des fragmens de granit épars sur le sable, voilà tout ce qui atteste aujourd'hui l'existence de ces antiques cités; car là aussi la destruction a fait des progrès rapides, et aujourd'hui on navigue sur l'emplacement qu'occupait le temple d'Antæopolis, englouti depuis peu d'années par suite d'un changement de direction du fleuve. »

El-Akhmin (*Panopolis*), à droite, et Menchyeh (*Ptolemaïs*), à gauche, ne présentent plus que des amas de décombres; les montagnes du voisinage sont, comme ailleurs, percées de grottes sépulcrales ornées de peintures.

Un peu au-dessus de Ptolemaïs, Champollion aperçut les premiers crocodiles; ils étaient couchés sur un îlot de sable, et une foule d'oiseaux circulaient au milieu d'eux. On ne tarde pas à voir Djirgèh. Quoique singulièrement déchue, cette ville possède encore un vaste bazar, quelques maisons assez élégantes, et huit belles mosquées. Entourée de jardins, elle occupe, sur la rive gauche du Nil, un terrain assez élevé; mais le fleuve, dont le cours, en cet endroit, se rapproche sans cesse de l'O., a déjà, comme à Manfalout, entraîné le sol sur lequel reposaient les dernières maisons, et chaque inondation menace d'emporter à son tour quelque nouvelle partie de la ville.

A 4 lieues plus au S., mais à 2 lieues seulement des bords du Nil, sur un canal, Madfounièh ou la ville enterrée (*Abydos*), s'élève au pied de la

chaîne Libyque, sur un canal; elle était détruite dès le temps de Strabon. Un palais magnifique et un temple y sont enterrés dans les sables; la dimension des blocs employés dans la construction du palais est vraiment extraordinaire. Les fouilles exécutées dans les catacombes ont produit une multitude d'objets de toute matière, appartenant à tous les usages de la vie publique et privée, civile et religieuse de l'Egypte, dont se sont enrichies les collections de l'Europe. Quant aux édifices et à leurs débris, comme ils sont en pierre calcaire, ils alimentent sans cesse le four à chaux établi près du village.

MM. Cadalvene et Breuvery s'arrêtèrent à Samhoud pour visiter le champ de bataille où Desaix remporta l'importante victoire qui le rendit maître de toute la Haute-Egypte. Plus au S., ils dépassèrent Farchout, célèbre par ses melons, les meilleurs de l'Egypte. Un canal latéral, dérivé du Nil, commence à Farchout, et suit constamment le pied de la chaîne Libyque, en communiquant de temps en temps, par des canaux transversaux, avec le fleuve auquel il ne se réunit qu'au-dessus de Terraneh, près de l'issue de celui du Fayoum. Ce canal, encore utile aujourd'hui, serait de la plus haute importance pour l'agriculture de l'Egypte si, dans plusieurs endroits, il n'était tellement comblé qu'on a peine à en reconnaître la place.

Kasr Essayad (*Chenoboscion*) a quelques débris d'un quai antique. De grands espaces couverts de décombres et de fragmens de poterie attestent que Hou eut jadis une certaine importance. A peu de distance, d'autres monceaux de décombres signalent l'emplacement de *Diospolis parva*. Il y a quelques années, on y découvrit un petit temple enseveli dans les sables jusqu'au-dessus des combles, et près duquel s'ouvrait la bouche d'un puits conduisant à de vastes catacombes.

A mesure qu'on s'éloigne de Djirgèh, on rencontre en plus grand nombre les palmiers doum, dont la tige fourchue contraste agréablement avec les flèches élancées des dattiers; quelques acacias aux fleurs jaunes et odorantes se mêlent à ces groupes et varient un peu l'aspect du paysage en formant d'élégans bouquets de verdure.

« Les murs blanchis d'une fabrique de coton, ajoutent MM. Cadalvene et Breuvery, et les pointes des minarets qui se dessinent au-dessus des grands arbres signalent de loin Keneh (*Cœnopolis* ou *Neapolis*). Cette ville, la plus importante du Saïd, après Syout, est bâtie avec quelque élégance, et possède de vastes bazars. Elle est, pendant la saison des basses eaux, située à une assez grande distance du fleuve auprès duquel elle fut originairement bâtie. Mais le Nil prend chaque année son cours plus à l'O. de Keneh; le bras qui en était voisin s'obstrue davantage à chaque crue, et reste maintenant à sec pendant la plus grande partie de l'année.

» Devenu, par sa position à l'entrée de l'une des vallées qui du Nil s'étendent vers la mer Rouge, l'entrepôt du commerce entre le Caire et Djidda, Keneh est également le point de réunion des pèlerins et des marchands maugrébins ou de Barbarie, qui vont à la Mekke par la voie de Kosseïr. Keneh est célèbre en Egypte par sa fabrique de *bardacs* ou *goulés*, faits d'une belle argile poreuse, non cuite et seulement séchée au soleil. Ils ont, quand on les expose à un courant d'air, la propriété de rafraîchir promptement l'eau qu'ils contiennent, et dont ils laissent suinter une partie. Ceux de Keneh sont préférés aux autres par l'élégance et la variété de leurs formes, qui rappelle celle des vases que l'on voit représentés sur les monumens. On fait aussi à Keneh des jarres qui sont également expédiées en grande quantité au Caire. On lie ensemble, la bouche en bas, un nombre considérable de ces jarres, maintenues par quelques bâtons, et on en forme d'immenses radeaux, souvent de plusieurs rangées d'épaisseur.

» Un peu au-dessus de Keneh, sur la rive opposée du Nil, et au milieu d'une plaine immense aujourd'hui presque inculte, s'élèvent les buttes de décombres qui signalent l'emplacement de Denderah (*Tentyris*), dont les ruines offrent encore aux voyageurs l'un des temples les plus remarquables et surtout les mieux conservés de l'Egypte (Pl. II — 1). » Champollion dit que c'est un chef-d'œuvre d'architecture, couvert de sculptures de détail du plus mauvais style. C'est du plafond de l'une des salles supérieures que l'on a tiré le planisphère qui, apporté en 1821 à Paris, a suscité de longues controverses entre les savans. Le petit bourg de Denderah est renommé par ses fabriques de chapelets en noyaux de doum peints en rouge, dont il se fait un bon commerce avec le Kordofal et l'intérieur de l'Afrique. Aujourd'hui, on cherche en vain dans les environs les restes des nombreux couvens qu'y fonda saint Pacôme, et dont le premier fut celui de Tabenne, sur le bord du Nil.

Keft (*Coptos*), à 6 lieues au S. de Keneh, est comme cette ville bâtie à l'entrée d'une vallée qui s'étend à l'E. dans le désert. Sous le règne des Ptolémées, elle était l'entrepôt du commerce qui se faisait avec l'Inde par le port de *Bérénice*,

qui est entièrement ruiné et désert, et où l'on voit encore des débris à moitié enfouis dans les sables. Aujourd'hui, les caravanes de Keneh et de Keft vont à Kosseïr, petit port beaucoup plus au N., et moins éloigné que Bérénice.

Les ruines de Kous (*Apollinopolis parva*) présentèrent à Champollion bien plus d'intérêt que celles de Keft, quoiqu'il n'existe de ses anciens édifices qu'un propylon à moitié enterré. En quittant Kous, on s'avance entre deux nappes de verdure qui couvrent les bords du fleuve, puis on aperçoit au-dessus des palmiers les masses énormes des monumens de Thèbes.

Les Grecs nommèrent cette ville *Diospolis magna;* elle s'étendait sur les deux rives du Nil. Les misérables villages de Louxor, Karnak, Med-Amoud à droite, Medinet-abou, Kournah et d'autres à gauche, sont bâtis sur le terrain occupé par les ruines gigantesques de cette antique métropole, célèbre dès le temps d'Homère par ses cent palais.

Ce ne serait pas trop d'un gros volume pour décrire convenablement ce qui subsiste encore de nos jours des monumens de cette ville, dont l'aspect, malgré les dégradations qu'ils ont éprouvées depuis Cambyse, produit une impression si vive sur tous les hommes qui les aperçoivent pour la première fois. Laissons parler Denon, qui marchait avec nos phalanges : « Ce sanctuaire abandonné, isolé par la barbarie, et rendu au désert sur lequel il avait été conquis; cette cité toujours enveloppée des voiles du mystère par lequel les colosses mêmes sont agrandis; cette cité reléguée, que l'imagination n'entrevoit plus qu'à travers l'obscurité des temps, était encore un fantôme si gigantesque pour notre imagination, que l'armée, à l'aspect de ses ruines éparses, s'arrêta d'elle-même, et par un mouvement spontané battit des mains, comme si l'occupation des restes de cette capitale eût été le but de ses glorieux travaux, eût complété la conquête de l'Egypte! Je fis un dessin de ce premier aspect, comme si j'eusse pu craindre que Thèbes m'échappât, et je trouvai dans le complaisant enthousiasme des soldats des genoux pour me servir de table, des corps pour me donner de l'ombre, le soleil éclairant de rayons trop ardens une scène que je voudrais peindre à mes lecteurs pour leur faire partager le sentiment que me firent éprouver la présence de si grands objets et le spectacle de l'émotion électrique d'une armée composée de soldats dont la délicate susceptibilité me rendait heureux d'être leur compagnon, heureux d'être Français

» La situation de cette ville est aussi belle qu'on peut se la figurer; l'étendue de ses ruines ne permet pas de douter qu'elle ne fut aussi vaste que la renommée l'a publié; le diamètre de l'Egypte n'étant pas assez grand pour la contenir, ses monumens s'appuient sur les deux chaînes qui la bordent, et ses tombeaux occupent les vallées de l'O. jusque bien avant dans le désert. »

Maintenant écoutons Champollion : « C'est dans la matinée du 20 novembre, que le vent, lassé de nous contrarier depuis deux jours et de nous fermer l'entrée du sanctuaire, me permit d'aborder enfin à Thèbes. Ce nom était déjà bien grand dans ma pensée; il est devenu colossal depuis que j'ai parcouru les ruines de la vieille capitale, l'aînée de toutes les villes du monde; pendant quatre jours entiers j'ai couru de merveille en merveille. Le premier jour, je visitai le palais de Kournah, les colosses du Memnonium (Pl. II — 3) et le prétendu tombeau d'Osymandias, qui ne porte d'autres légendes que celles de Rhamsès-le-Grand (*Sésostris*) et de deux de ses descendans; le nom de ce palais est écrit sur toutes ses murailles.

» Le second jour fut tout entier passé à Médinet-abou, étonnante réunion d'édifices... Le troisième jour, j'allai visiter les vieux rois de Thèbes dans leurs tombes, ou plutôt dans leurs palais creusés au ciseau dans la montagne de Biban-el-Molouk; là, du matin au soir, à la lueur des flambeaux, je me lassai à parcourir des enfilades d'appartemens couverts de sculptures et de peintures, pour la plupart d'une étonnante fraîcheur. Je ne parle pas ici d'une foule de petits temples et d'édifices épars au milieu de ces grandes choses..... Le quatrième jour, je quittai la rive gauche du Nil pour visiter la partie orientale de Thèbes. Je vis d'abord Louxor, palais immense, précédé de deux obélisques de près de 80 pieds, d'un seul bloc de granit rose, d'un travail exquis, accompagné de quatre colosses de même matière et de 30 pieds de hauteur environ, car ils sont enfouis jusqu'à la poitrine (Pl. II — 2).

» J'allai enfin au palais ou plutôt à la ville de monumens, à Karnac. Là m'apparut toute la puissance pharaonique, tout ce que les hommes ont imaginé et exécuté de plus grand. Tout ce que j'avais vu à Thèbes, tout ce que j'avais admiré avec enthousiasme sur la rive gauche me parut misérable en comparaison des conceptions gigantesques dont j'étais entouré. Je me garderai bien de vouloir rien décrire; car ou mes expressions ne vaudraient que la millième

partie de ce qu'on doit dire en parlant de tels objets, ou bien, si j'en traçais une faible esquisse, même fort décolorée, on me prendrait pour un enthousiaste, peut-être même pour un fou. Il suffira d'ajouter qu'aucun peuple ancien ni moderne n'a conçu l'art de l'architecture d'une manière aussi sublime, aussi large, aussi grandiose que le firent les vieux Egyptiens; ils concevaient en hommes de 100 pieds de haut, et l'imagination, qui, en Europe, s'élance bien au-dessus de nos portiques, s'arrête et tombe impuissante au pied des 140 colonnes de la salle hypostile de Karnac.

» Dans ce palais merveilleux, j'ai contemplé les portraits de la plupart de ces vieux Pharaons connus par leurs grandes actions, et ce sont des portraits véritables; représentés cent fois dans les bas-reliefs des murs intérieurs et extérieurs, chacun conserve une physionomie propre et qui n'a aucun rapport avec celle de ses prédécesseurs ou successeurs. Là, dans des tableaux colossals, d'une sculpture véritablement grande et tout héroïque, plus parfaite qu'on ne peut le croire en Europe, on voit Mandoueï combattant les peuples ennemis de l'Egypte et rentrant en triomphateur dans sa patrie; plus loin, les campagnes de Rhamsès Sésostris; ailleurs Sesonchis traînant aux pieds de la trinité thébaine (Ammoun, Mouth et Kous) les chefs de plus de 30 nations vaincues, parmi lesquelles j'ai reconnu, comme cela devait être, en toutes lettres, le royaume des Juifs ou de Juda. »

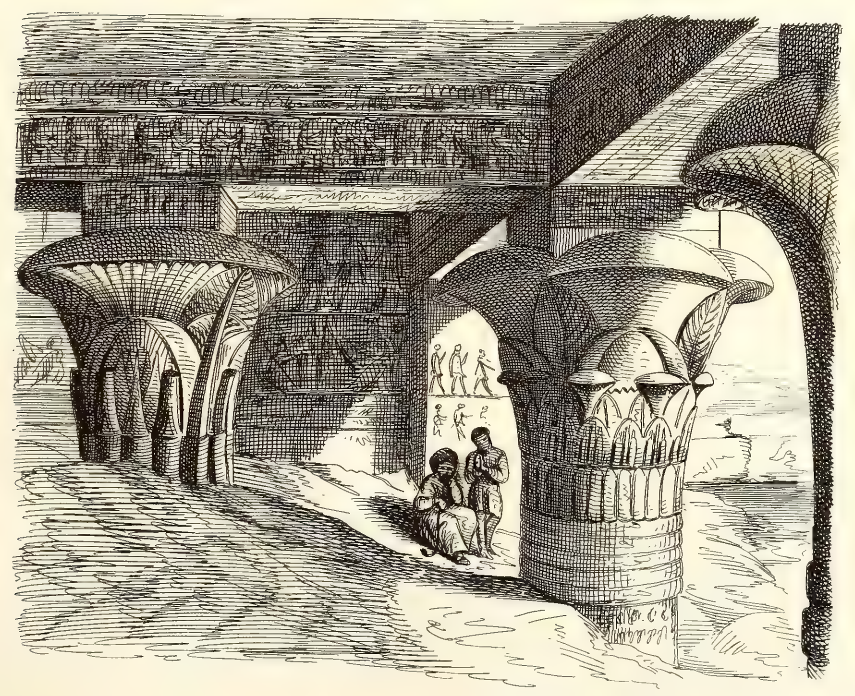
Entendons encore un troisième témoin, madame de Minutoli : « Nous arrivâmes à Thèbes le 17 de janvier, à cette Thèbes dont l'antiquité remonte aux temps fabuleux de l'histoire, et dont les ruines imposantes et gigantesques attestent encore la grandeur passée. Le portique du temple de Louxor frappe d'abord les regards du voyageur, mais d'autres avant moi ont décrit ces restes magnifiques; aussi me contenterai-je de décrire ici l'impression que j'éprouvai à la vue des ruines de Karnac. C'était vers l'heure du coucher du soleil que nous approchâmes de ce temple, éloigné de Louxor d'une demi-lieue de chemin. Les avenues de sphinx qui y conduisent, maintenant à moitié encombrées et mutilées, semblent inviter l'ame au recueillement, et paraissent vouloir la préparer à tous les mystères du culte antique et sacré qui fut célébré dans son enceinte; aussi, en apercevant cette forêt de colonnes, ces portiques imposans, ces obélisques encore debout, et ces pylones, que le temps et la fureur fanatique des conquérans de l'Egypte n'ont pu réussir à détruire, l'on reste frappé d'un étonnement muet, et l'imagination s'entoure de toutes les illusions du passé. Montant alors quelques marches dégradées, je parvins à une espèce de plate-forme de laquelle je pouvais embrasser toute l'étendue du terrain occupé par le temple et les bâtimens qui l'environnaient. Mais comment rendrai-je le spectacle vraiment imposant et sans doute unique qui se développa alors à mes yeux récréés encore par les teintes magiques du soleil couchant, dont les derniers feux, dardés sur des obélisques du plus beau granit rose, leur prêtaient les nuances du pourpre, d'une couleur vive et tranchante qui contrastait avec l'azur des cieux, formant le fond du tableau. Des ombres prolongées se dessinaient à travers une innombrable quantité de colonnes qui s'étendaient à perte de vue; ici une enfilade d'appartemens indiquent la demeure somptueuse de ces rois puissans, à la voix desquels toutes ces merveilles s'étaient élevées; là, mes yeux s'arrêtaient sur un amas confus de décombres, de colosses mutilés et de colonnes brisées, qui ne permettent plus de se former une idée de l'ensemble de ce bel édifice, mais qui, dans leur état actuel de dégradation, offrent encore les traces de grandeur imposante imprimées à toutes les constructions de l'architecture égyptienne, et dont les dimensions extraordinaires semblent avoir été produites plutôt par la volonté toute-puissante d'un génie supérieur que par la volonté de l'homme. »

Les ruines d'une jetée antique attestent que Louxor était autrefois, comme il l'est encore aujourd'hui, le port de Thèbes. Autour des ruines du palais ont été construites des maisons de boue surmontées de colombiers assez élevés, qui, au nombre de 200 environ, font le village de Louxor; une fois par semaine les habitans des villages voisins s'y réunissent pour échanger leurs marchandises. Devant les pylones du palais étaient placés, à côté de deux colosses à demi enfouis, deux magnifiques obélisques, de l'un desquels la France s'est enrichie en 1835.

Erment (*Hermontis*), à gauche du Nil, a un temple dont la construction ne remonte qu'au règne de Cléopâtre : une partie des colonnes est demeurée imparfaite. Esné (*Snes* ou *Latopolis*) a un temple qui, grâce à sa nouvelle destination de magasin de coton, échappera quelque temps encore à la destruction. « L'architecture en est assez belle, ajoute Champollion, mais les figures en sont détestables. Tout ce qui est visible à Esné est des temps moder-



3. Statues de Memnons.



4. Intérieur du Portique du grand Temple d'Edfou.

nes; c'est un des monumens les plus récemment achevés. »

Ce voyageur avait d'abord débarqué sur la rive droite pour voir le temple de *Contra-lato*. « Mais, dit-il, j'y arrivai trop tard, on l'avait démoli depuis une douzaine de jours pour renforcer le quai d'Esné, que le Nil menace et finira par emporter.

» Le 29 au soir, nous étions à El-Kab (*Elethya*), à l'E. Je parcourus l'enceinte et les ruines la lanterne à la main, mais je ne trouvai plus rien; les restes des deux temples avaient disparu : on les a aussi démolis il y a peu de temps pour réparer le quai d'Esné ou quelque autre construction récente. Avais-je tort de me presser de venir en Egypte? »

Esné est le rendez-vous des caravanes du Darfour et du Sennaar; il s'y tient un grand marché pour les chameaux; on y fabrique des châles nommés *milaych* et de la poterie.

Edfou (*Apollinopolis magna*), à l'O., a un grand temple encore intact, dont la sculpture est très-mauvaise; cet édifice et un autre sont à moitié enfouis dans le sable (Pl. II — 4). Le grand temple domine toute la contrée, c'est pourquoi on l'appelle *Kala* (la citadelle). Le pérystile est un des plus grands de l'Egypte, mais les faces latérales et les entrées sont masquées et les toits sont couverts par les huttes des fellahs (Pl. III — 1). Le sanctuaire est entouré d'un mur très-élevé, sans doute afin de le soustraire aux regards des profanes. L'extérieur, aussi bien que l'intérieur, est couvert d'hiéroglyphes. De beaux escaliers pratiqués dans l'intérieur conduisent sur des plates-formes. On fabrique à Edfou des bardacs de très-belle forme. Les environs sont habités par des Ababdés.

Près d'El-Kalb s'ouvre à l'E. une vallée qui va du Nil à la mer Rouge et conduit à Bérénice. M. Cailliaud la parcourut en 1816; il y découvrit les mines d'émeraudes dont les anciens avaient parlé; il rencontra aussi des routes qui croisaient celle qu'il suivait, et attestaient un travail prodigieux. Il vit des temples semblables à ceux de la vallée du Nil, et ornés de même de sculptures et de peintures. Plus tard, Belzoni a vu les mêmes choses et en a trouvé de nouvelles. Sans doute les voyageurs futurs feront aussi des découvertes. Les ruines des maisons de Bérénice et d'un temple marquent l'emplacement probable de cette place de commerce.

» A peu de distance au S. d'Edfou, la vallée du Nil se resserre, et à Djebel-Selselé (mont de la chaîne) *Silsilis*, des roches de grès d'une très-grande élévation viennent de chaque côté border le fleuve. Tous ces rochers sont percés de vastes carrières dont les plus étendues sont celles de la rive droite. On y distingue encore les routes anciennes qui les traversèrent, et qui sont sillonnées par les traces des roues des chars. Quelques-unes de ces excavations ont jusqu'à 600 pieds de long sur 300 de large et 80 d'élévation. « C'est de là sans doute, ajoutent MM. Cadalvène et Breuvery, que sont sortis les matériaux des monumens d'Edfou, d'Esné et peut-être de Thèbes. La plupart de ces carrières ont ensuite été ornées d'inscriptions hiéroglyphiques. Les sculptures de ces carrières ne sont qu'à demi terminées; mais les arêtes sont tellement vives, les éclats tellement frais, qu'on dirait que l'artiste n'a quitté ses travaux qu'hier et qu'il doit les reprendre le lendemain, et cependant cet hier date de 2000 ans et ce lendemain ne doit venir jamais. »

Plusieurs des bas-reliefs ont été jadis recouverts de peintures; un sphinx n'est pas achevé; des blocs ne sont qu'à demi détachés.

Koum-Ombou (*Ombos*), misérable village à l'E., a un temple d'une très-belle architecture et d'un grand effet; ce vaste édifice, dont les ruines ont un aspect imposant, est du temps des Ptolémées. Champollion a reconnu que les matériaux d'un petit temple avaient appartenu à un monument plus ancien. »

« Quand on approche d'Assouan (*Syene*), à l'E., l'aspect du pays change entièrement; aux montagnes calcaires de l'Egypte succèdent des masses de granit, dont la couleur sombre donne au paysage une physionomie toute nouvelle. Mais, sous quelque forme que se présentent ces blocs granitiques, on est toujours sûr de les trouver empreints du sceau de la puissance égyptienne, soit qu'ils aient été exploités comme carrières, soit que, convertis eux-mêmes en monumens, ils présentent une surface couverte d'inscriptions hiéroglyphiques.

» Assouan, ajoutent MM. Cadalvène et Breuvery, est une bourgade de terre qui mérite à peine aujourd'hui le nom de ville, et dans laquelle végète misérable une population d'à peu-près 4,000 habitans, mélange confus de fellahs, d'Ababdés, de Barabras, d'Albanais et de toutes les races que la guerre y a conduites tour à tour.

» L'Assouan actuel s'élève sur la pente peu rapide d'un côteau planté de dattiers. Ses maisons étagées, entremêlées de bosquets de verdure, présentent de loin un air d'aisance, lorsqu'on arrive par le fleuve; mais, quand on approche davantage, cette trompeuse apparence

de prospérité disparaît pour laisser apercevoir dans toute leur réalité des masures qui achèvent de s'écrouler parmi d'énormes monceaux de décombres, au S. de la ville. L'Assouan des Sarrasins couvre les flancs d'une colline élevée des restes de ses demeures en ruines, parmi lesquelles on remarque encore quelques traces de murs et de tours romaines.

» Les catastrophes dont Syene fut le théâtre à diverses époques, n'ont presque rien laissé subsister des édifices qui la décoraient. Les restes d'un môle restauré plusieurs fois et ceux d'un petit temple enfoui, dédié aux dieux de la cataracte, sont avec les inscriptions hiéroglyphiques gravées sur les rochers, les seuls vestiges antiques qu'on y rencontre aujourd'hui.

» Un petit canal étroit, et qu'on peut passer à gué, dans la saison des basses eaux, sépare Assouan de l'île Eléphantine. Les monumens qu'on y admirait encore du temps de l'expédition française ont disparu; convertis en chaux, ils ont servi à blanchir les casernes et les magasins construits avec leurs débris. On voit dans le S. des fragmens de murailles très-anciennes; un escalier conduit de ce quai au nilomètre découvert par P. S. Girard, et confondu aujourd'hui avec d'autres décombres. » Les différens noms donnés par les Arabes à Eléphantine signifient *île des fleurs*, dénomination qu'elle mérite par ses groupes de palmiers et d'autres arbres, par ses jardins et par ses champs cultivés; elle offre l'aspect d'un jardin aux voyageurs qui arrivent de la Nubie.

Au dessus d'Eléphantine, le Nil, resserré entre deux murailles de rochers granitiques, coule avec fracas sur un barrage naturel formé par des écueils et des îles; ce sont les fameuses cataractes beaucoup trop vantées par les anciens, et nommées *chellal* dans le pays. La largeur du fleuve est là d'un quart de lieue, et sa pente de 7 à 8 pieds sur un longueur de 1800 pieds, partagée en trois chutes de 30 pieds chacune, et en plusieurs bras séparés par des rochers; les tourbillons qui existent au temps des basses eaux rendent la navigation très-pénible, sinon impossible; dans les grandes eaux, au contraire, les chutes disparaissent entièrement et le Nil acquiert une telle extension, que les bâteaux et les marins nubiens avec leurs radeaux y passent, mais non sans danger.

Le rétrécissement extrême de la vallée fait disparaître la culture de chaque côté; les îles même ne sont habitées que par de pauvres pêcheurs. Mais un grand nombre d'inscriptions et d'hiéroglyphes taillés dans les blocs de granit, rappellent ici les temps de la plus haute antiquité, où ces solitudes étaient sans doute visitées par de pieux pèlerins, comme le sont encore aujourd'hui les sources du Gange.

Une route tracée en ligne droite traverse par terre la chaîne de rochers dont nous venons de parler, et où sont des carrières de granit jadis exploitées par les Égyptiens; les voyageurs modernes qui ont passé par là ont reconnu de toutes parts les traces des travaux anciens.

Une seconde route, plus longue que la précédente, suit, à peu de distance, le cours du Nil. En une heure et demie de marche, on arrive au village d'El-Chellal; bientôt on aperçoit l'île de *Philæ*, la plus petite de celles qui se présentent ici à la vue. Elle sort du sein du fleuve brillante de verdure et de fraîcheur, couverte de palmiers et de temples. « Rien, ajoutent MM. Cadalvène et Breuvery, ne peut rendre l'effet de ces pylones majestueux, de ces colonnades éblouissantes de blancheur qui se dessinent au milieu des groupes d'arbres dont ils sont entourés; de ce site si gracieux auquel l'opposition de la nature désolée qui l'environne ajoute encore un charme nouveau (Pl. III — 2). »

C'est à Philæ que nos soldats cessèrent de poursuivre les mamelouks auxquels Desaix n'avait pas laissé un instant de relâche. Ils ne voulurent pas quitter ces lieux, auxquels leurs victoires venaient de donner une nouvelle célébrité, sans y consigner leur succès. Une des faces intérieures d'un pylone n'avait pas reçu d'hiéroglyphes; ils y gravèrent la date du débarquement de l'armée et celle de leur arrivée au-delà des cataractes, les noms des généraux qui étaient venus jusque-là et celui du général en chef. Ceux des savans qui avaient accompagné cette division sont gravés sur un mur des terrasses du temple, et suivis de cette indication : longit. à l'E. de Paris 30° 15', lat. boréale 24° 3'.

Au S. de Philæ, l'île nommée Djezirah-el-Helseh offre une grande surface, mais elle est peu connue. Ici sont les limites de l'Egypte.

La longueur de ce pays, du N. au S., est de 210 lieues, sa largeur de 120, sa surface de 24,000 lieues carrées; mais la plus grande partie de cette étendue est occupée par des déserts, où sont épars quelques oasis, et la portion susceptible de culture se réduit à peu près à 1,700 lieues carrées. Sans le débordement du Nil, presque tout ce terrain ne pourrait être labouré. On a dit avec raison que ce fleuve était pour l'Egypte la mesure de l'abondance, de la prospérité et de la vie. On évalue la population à 4,000,000 d'ames.

L'Égypte est comptée parmi les possessions appartenant à l'empire ottoman, mais le pacha s'y est réellement rendu indépendant, s'est emparé de la Syrie, et a fait la guerre au grand-sultan. Il administre les contrées où il est le maître d'une manière qui, jusqu'à présent, a rendu les habitans très-misérables. Tous les voyageurs qui ont récemment parcouru l'Egypte sont d'accord sur ce point. Toutes les productions de la terre et de l'industrie sont soumises à un monopole dont il s'est réservé les profits, et qui produit ses résultats ordinaires; d'ailleurs, il encourage les sciences; il a introduit dans la contrée qu'il gouverne en maître plusieurs établissemens utiles, et il y a fait régner la tranquillité. Les voyageurs peuvent maintenant parcourir l'Egypte avec sécurité; aussi plusieurs femmes ont-elles entrepris cette pérégrination qui, auparavant, n'était pas sans péril.

« On pourrait aisément, a dit Badia, former une bibliothèque entière de voyages en Egypte et de descriptions de cette contrée. » Or, le livre de Badia date de 1814, et depuis ce temps, le nombre de ces relations s'est encore accru. Le grand ouvrage français de la commission d'Egypte est celui qui contient la plus grande quantité de renseignemens utiles sur tous les points.

CHAPITRE II.

Nubie.

Les Barabras ou Kénous, que l'on rencontre pour la première fois à Eléphantine, habitent la plus grande partie du pays qui s'étend le long des deux rives du Nil, entre la première et la seconde cataracte, ainsi que le *Dar-el-Kourkour* (pays des tourterelles), assez vaste contrée du désert occidental; ils se distinguent par leurs mœurs, leurs traits et leur langue des Arabes du désert et des Fellahs, avec lesquels ils sont en contact à Assouan, et des Noubas, avec lesquels ils se mêlent depuis Ibrim jusqu'à Ouady-Halfa. Quoiqu'ils soient presque noirs, leurs lèvres minces, leur nez fin, leurs cheveux longs et légèrement crépus, sans être laineux, en un mot, toute l'habitude de leur corps les rapprochent plus des races arabes que des races nègres. Les enfans des deux sexes restent nus jusqu'à l'âge de puberté; on laisse le plus souvent croître les cheveux des jeunes filles; ceux des garçons sont rasés, mais il leur en reste sur le front un bandeau large de deux doigts et une touffe au sommet de la tête. Les hommes faits sont, comme les Fellahs, vêtus d'une chemise bleue; quant aux femmes, elles se drapent en outre avec une ample pièce de toile (*malayeh*), le plus souvent bleue; et, contrairement à l'usage musulman, elles ne se couvrent pas le visage, et laissent voir leurs cheveux.

MM. Cadalvène et Breuvery, desquels nous empruntons ces détails, estiment la population totale des Barabras à 40,000 ames au plus. « Un grand nombre d'entre eux partent fort jeunes de leur pays pour aller en Egypte se mettre au service des Turcs, et surtout des Francs, qui les préfèrent aux Arabes à cause de leur vieille réputation de probité, et qui les emploient généralement comme portiers ou palefreniers. Dès qu'ils ont amassé quelque petite somme, ils se hâtent de revenir au milieu de leur famille consumer doucement le fruit de leur travail et de leur économie, puis partent de nouveau pour gagner quelque argent, et ils renouvellent leurs voyages jusqu'à ce que l'âge et les infirmités les retiennent dans leur patrie.

» Les moyens d'existence de ceux qui ne quittent pas leur pays sont assez bornés et consistent en grande partie dans la culture des terrains fertiles qui s'étendent le long du fleuve; ils tirent en outre du pays de Kourkour du sel, du beurre, du henné et une assez grande quantité de charbon de bois d'acacia, qu'ils expédient au Caire, et qu'ils échangent contre des céréales. La lisière du désert leur fournit aussi deux variétés de séné très-communes dans ces parages; mais l'exportation de ce dernier produit a beaucoup diminué depuis quelques années. »

» Les Barabras ne sont ni aussi féroces ni aussi obstinés que l'ont prétendu quelques voyageurs, et leurs vices paraissent moins chez eux l'effet de leur caractère que celui de l'état de guerre et d'anarchie dans lequel leurs pays fut longtemps plongé.... La crainte est le seul sentiment auquel on doive de pouvoir aujourd'hui parcourir leur pays en sûreté. »

Les relations de Norden, de Burckhardt et des autres voyageurs qui le traversèrent parlent des tracasseries de tout genre qu'ils éprouvèrent; mais, depuis 1816, MM. Cailliaud, Ruppel, Hoskins, Drovetti, Linant, Belzoni, Waddington et Hanbury, Champollion, Cadalvène et Breuvery, lord Prudhoe et d'autres ont pu le visiter à leur aise.

A peu de distance du village de Deboud (*Tébot*), sur la rive gauche du Nil, un temple antique offre des constructions de plusieurs époques. L'état de dégradation de quelques parties

de l'intérieur permet aujourd'hui d'apercevoir l'entrée des passages secrets qui règnent dans l'épaisseur des murs, et qui furent sans doute destinés à cacher aux yeux des profanes les fraudes pieuses des prêtres chargés de rendre les oracles. L'effet général de l'édifice est assez gracieux, mais les décorations de la partie moderne n'ont jamais été entièrement achevées.

A peu près à cinq heures de distance au S. de Deboud, un petit temple de la plus charmante architecture, mais ruiné en partie, s'élève à Gartass, sur une colline de grès à peu de distance à l'O. du Nil. A partir de ce point, tout le rocher de grès des coteaux que l'on suit en remontant le fleuve porte les traces de vastes exploitations. Un peu plus loin, au milieu des travaux confus et des rochers taillés à pic par la main de l'homme, on remarque, dans un endroit écarté, une porte sculptée sur le flanc du roc; elle donne entrée dans une niche revêtue d'un beau stuc jaune. Tout le rocher voisin est couvert d'inscriptions grecques ou latines entourées d'un cadre. A une petite distance, on rencontre une vaste enceinte formée de murs épais construits de pierres peu volumineuses, mais revêtus de gros blocs.

On arrive ensuite à Teffah (*Taphys*), village à l'O., entouré de ruines coupées de la manière la plus pittoresque par des bosquets de dattiers et de doums. En face de Teffah, on trouve un vaste amas de décombres qui couvrent l'emplacement de *Contra-Taphys*.

Un peu au-dessus de ces ruines, le grès est de nouveau remplacé par le granit, et les montagnes se resserrent tellement des deux côtés du fleuve, qu'elles ne laissent aucun passage le long de ses rives; des rochers semés dans son lit même pendant l'espace de plus d'une lieue en rendent la navigation difficile, et forment les rapides d'El-Kalabcheh. La montagne prend là le nom de Djebel-Bahiti. Un château de terre, sur la même rive, et les ruines d'un autre château entouré de quelques habitations sur une petite île, attestent que cette contrée n'était pas autrefois sans quelque importance, au moins sous le rapport militaire.

La plaine commence à s'ouvrir au-delà du village d'El-Kalabcheh (*Talmis*), sur la rive gauche, composé d'une soixantaine de huttes de terre entourant un très-grand temple. Ses habitans, dont le nombre est à peu près de 400, passent pour les plus méchans de la Nubie inférieure. Un autre édifice, creusé dans le roc vif, n'est pas moins remarquable par ses dimensions que par la pureté de son style, et surtout par la beauté des bas-reliefs qui décorent les flancs du rocher coupé à pic. La montagne qui domine le grand temple est couverte des ruines d'une vaste forteresse et d'une quantité de tombeaux d'époque récente. Ailleurs, le sol semble avoir été remué pour chercher des tombeaux anciens. Partout on aperçoit une énorme quantité de fragmens de poterie, signes certains de l'existence d'une grande ville; la plupart de ces vases sont de fabrique grecque.

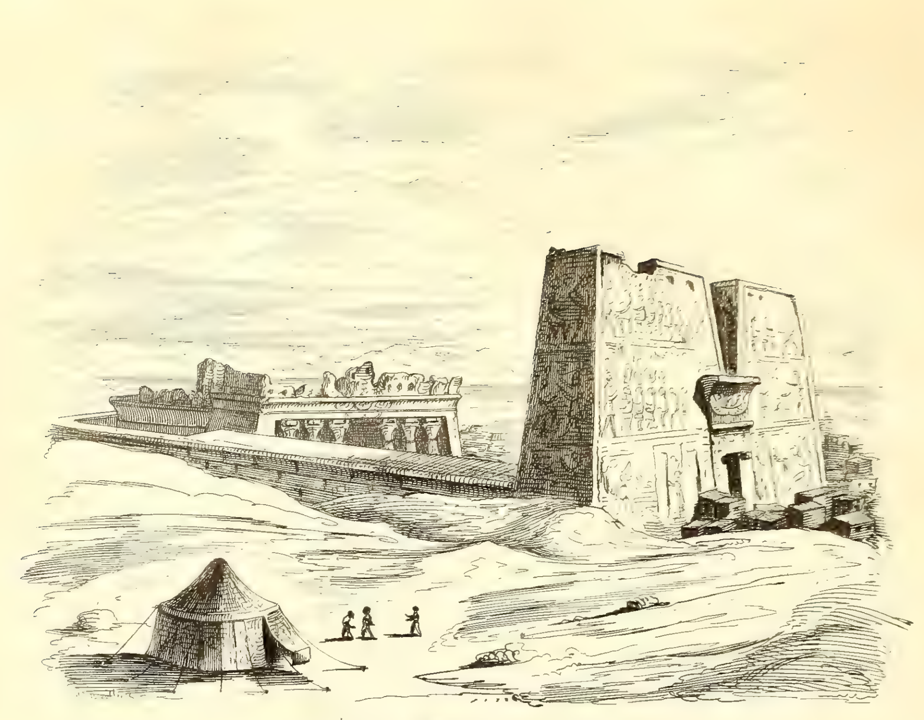
Après El-Kalabcheh, qui est un peu au S. du tropique du cancer, la lisière de terre cultivable, le long des bords du Nil, est toujours fort resserrée jusqu'à la cataracte d'Abou-Hor, qui n'est guère plus considérable que la précédente. Le fleuve, extrêmement rétréci et semé d'écueils, n'y laisse de praticable dans la saison des basses eaux qu'un étroit passage où les canges peuvent naviguer sans danger en longeant la rive droite. Ce passage était autrefois commandé par un château de construction arabe maintenant en ruines.

Le pays présente l'aspect le plus triste et le plus désolé. D'énormes blocs de rochers interrompent fréquemment l'étroite ligne de culture; et de place en place, on aperçoit les restes de jetées antiques formées de grandes pierres brutes et destinées à protéger les champs exigus des habitans contre les hautes eaux.

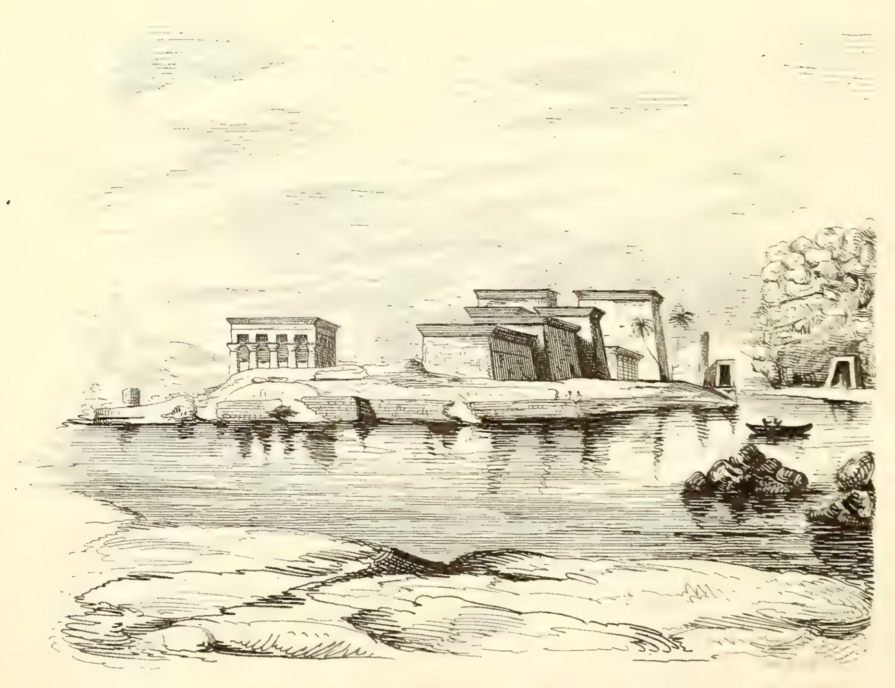
Au-delà d'Abou-Hor, la vallée s'élargit, et les paysans, plus industrieux que leurs voisins, réussissent à rendre fertile une grande étendue de terrain au moyen de sakiés ou machines à élever l'eau, solidement construites en pierres, et qui la reçoivent par de petits canaux souterrains. Les huttes de terre éparses au milieu des dattiers et des doums sont bâties avec plus d'élégance que celles qu'on a précédemment rencontrées en Nubie.

A deux heures au S. des ruines d'Abou-Hor, le temple de Dandour, à l'O., se montre sur un sol incliné, à 300 pas du fleuve; il est adossé aux rochers de la montagne, et d'un très-joli style. Le village de Dandour est sur la rive opposée.

Le temple de Kircheh, à trois heures plus au S., quoique peu éloigné du Nil, est élevé de plusieurs mètres au-dessus du niveau des hautes eaux. « Les dégradations commises par les Perses, qui ont ruiné le monument de Kircheh, comme la plupart de ceux qui existaient alors entre la première et la seconde cataracte, et la fumée dont il est souillé, ont rendu indéchiffrable une partie des hiéroglyphes dont ses murs sont couverts; cependant, ajoutent MM. Cadal-



1. Edfou (Apollinopolis Magna)



2. Île de Philæ

J. Boilly del.

vène et Breuvery, malgré cet état de délabrement, malgré les mutilations qu'il a souffertes, ce temple mérite encore un rang distingué parmi les productions si majestueuses de l'art égyptien, et peut-être serait-il vrai de dire qu'il l'emporte sur toutes, par la sévérité de son style et le caractère imposant et sombre de son architecture.

» Non loin du temple, s'élèvent quelques tombeaux de santons surmontés de dômes..... Plusieurs lieux, où reposent ainsi les restes de santons révérés, jouissent en Nubie d'une grande réputation de sainteté, et il est rare que les caravanes les traversent sans y déposer quelques offrandes, que recueille un faky, chargé de l'entretien de ces chapelles.

» Sur la croupe de la montagne qui domine le temple de Kircheh, sont les ruines d'une forteresse en terre, et en face, sur la rive arabique, dans un lieu appelé Semagora, celles d'un autre fort plus vaste construit en pierres. Autour de ces ruines, s'étendent les restes peu remarquables de *Contra-Tutzis*, si toutefois on doit, comme le supposent quelques auteurs, voir dans Kircheh l'antique *Tutzis*, que d'autres croient voir à Dandour.

» Cette division des villes anciennes en deux parties séparées par le fleuve est générale dans la Basse-Nubie, où l'exiguité des produits de la terre obligeait sans doute les habitans à se diviser pour subsister, et il est bien rare qu'en face d'un monument antique on ne rencontre pas d'autres ruines sur le bord opposé. »

En continuant à avancer, on aperçoit les restes d'une ville nubienne du moyen-âge, puis quelques plaines fertiles, et sur une plage aride, le temple de Dekkeh (*Pselcis*), remarquable par son état de conservation presque intact. Vis-à-vis, le village de Kobban est voisin des ruines de *Contra Pselcis*, encore entourées d'un mur de briques crues. Une heure au-delà, est le village d'Allaki, ainsi nommé à cause de sa position à l'extrémité de la chaîne de montagnes du même nom, qui court à l'E., à travers le désert, jusqu'au golfe Arabique.

« C'est dans cette chaîne, disent les deux voyageurs déjà cités, que furent exploitées les principales mines d'or qui donnèrent, jusque dans le XII[e] siècle, une si grande importance au désert situé entre le Nil et la Mer-Rouge, depuis Assouan jusqu'au grand coude du Nil, à Abou-Hammed, vers les 19° de lat.... Dans les temps anciens, le besoin d'exploiter ces mines détermina souvent les Pharaons à traiter avec les Bedjahs (*Blemmyes*), habitans de ce désert. »

Ces mines continuèrent à être exploitées, d'après la même méthode politique, sous les différens gouvernemens qui se succédèrent en Egypte. Des rivalités de tribus troublèrent souvent les travaux; ils furent abandonnées vers le X[e] siècle. Mohammed-Ali, devenu maître de la Nubie, fit en 1831 quelques tentatives pour les découvrir de nouveau. Découragé par le peu de succès des premiers essais, il donna ordre de suspendre les explorations.

Plusieurs îles divisent le cours du Nil au-dessus d'Allaki; celle de Dézar est la plus remarquable par son étendue et par sa belle culture. Vis-à-vis, sur la rive de l'E., on rencontre près du village de Kourtoun les ruines d'un petit temple très-dégradé, et plus loin, dans l'Ouady-Meharrakah, celles d'un édifice semblable, qui dut être très-considérable. Meharrakah fut jadis *Hiera Sycaminos*: c'est la dernière ville dont les itinéraires romains fassent mention dans ces contrées. Plus loin, on trouve, sur la rive de l'O., les ruines d'une bourgade arabe, et au-delà, sur des rochers, des restes de construction soignée, parmi lesquels on distingue ceux de plusieurs églises chrétiennes.

La vallée se rétrécit ensuite, le Nil baigne de chaque côté le pied des montagnes, un sable aride et des rochers d'un grès rougeâtre sont presque les seuls objets que découvre l'œil du voyageur; nulle trace de verdure, nul vestige d'être vivant n'apparaissent dans cette région désolée; seulement, de loin en loin, d'immenses groupes de grues et de cigognes s'enlèvent, à l'approche de l'homme, de dessus les îles de sable que le fleuve laisse à découvert, et tournoient longtemps dans les airs.

L'Ouady-Seboua (la vallée des Lions) est ainsi nommée sans doute des figures de sphinx qu'on aperçoit au-devant d'un temple antique, et que les habitans auront pris pour des lions; l'édifice adossé à la montagne est construit de pierres assez grandes, mais taillées grossièrement. Les hiéroglyphes gravés sur la surface inégale des murs et des pylones sont d'un travail médiocre; çà et là, on retrouve quelques restes d'un stuc grossier, mais aucune trace de peinture (Pl. III — 3).

La quantité de fragmens de briques et de poteries qu'on rencontre principalement sur les bords du Nil annonce qu'une ville de quelque importance exista jadis dans les environs. On compte aujourd'hui peu d'habitations modernes parmi ces débris; mais, sur la rive opposée, le village de Seboua est assez considérable; c'est le point de réunion habituel des caravanes qui

viennent de Berber ou qui y vont, en traversant le désert des Chaykiés. Les habitans du canton de Seboua et ceux de l'Ouady-el-Arab, qui en est voisin, sont des Arabes El-Légat originaires du Hedjaz. Ces deux vallées forment vers le S. la limite du pays Barabras proprement dit; au-delà, il est habité par un mélange de Barabras et de Noubas.

Korosko est un bourg où s'arrêtent les caravanes arrivant directement du Sennâar; elles emploient, à traverser le désert qui s'étend entre ce bourg et Abou-Hammed, neuf journées d'une marche citée comme excessivement pénible à cause de la nature du sol et du manque d'eau.

A partir de Korosko, le Nil décrit un coude considérable : il tourne d'abord au N. O. et à l'O. dans un espace de 10 ou 15 milles, puis il reprend sa direction vers le S. O. jusqu'à Ouadi-Halfa. Ce coude du fleuve est un malheur pour les habitans de cette partie de ses rives, les barques se trouvant dans l'impossibilité de profiter des vents du N. et du N. O., presque les seuls qui soufflent dans ces parages, les riverains sont assujétis à quitter leurs travaux à leur approche et à venir gratuitement tirer la corde pour les remorquer. Ils se relaient ainsi de sakié en sakié jusqu'à Derr, où l'on commence de nouveau à pouvoir naviguer à la voile.

Dans les environs du bourg d'Amada, les bouquets de verdure et les villages deviennent plus nombreux; les sables lybiques couvrent un riche terrain d'alluvion, dont la surface est aujourd'hui au-dessus du niveau des plus hautes eaux. A quelque distance d'Amada, et à 300 pas à peu près du Nil, un temple antique est à moitié englouti sous le sable de la rive O.; les hiéroglyphes des parois et des dalles du plafond sont d'une grande finesse d'exécution ; quelques images du culte chrétien ont remplacé une partie de ces sculptures. Ce temple est très-bien conservé.

Dans la saison des basses eaux, Derr est éloigné de quelques minutes de chemin des bords du Nil. Ce bourg, composé de huttes épaisses, est la capitale de la Nubie inférieure; sa mosquée est la première que l'on rencontre depuis Assouan. Son temple antique, le plus important de la rive droite du Nil dans cette contrée, est un des mauvais ouvrages du temps de Sésostris. Le bourg a-t-il remplacé *Phœnicon*, l'un des quatre principaux établissemens des Blemmyes? C'est ce que les érudits n'ont pas encore décidé.

« Les habitans actuels de Derr descendent en grande partie des Bosniacs, qui, après la conquête de l'Egypte par le sultan Selim, furent envoyés en Nubie, et finirent par demeurer maîtres du pays. Le doura, ajoutent MM. Cadalvène et Breuvery, le dokn (espèce de millet), l'orge, le henné, le tabac, le coton, le séné, le ricin, et plusieurs variétés de pois et de haricots, sont, avec les dattes, les produits principaux du canton de Derr, comme de tout le pays qui s'étend entre les deux premières cataractes. Les naturels élèvent quelques chameaux et beaucoup de bœufs, de moutons, de chèvres et de volailles. Le doura, le dokn, le lait aigre et les haricots forment la base de leur nourriture. Ils mangent en général peu de viande, si ce n'est quelquefois la chair de chameau. Les sauterelles grillées sont aussi de leur goût, quand ils peuvent s'en procurer. L'usage de fumer du tabac n'est pas général chez eux; ils préfèrent le plus souvent de le mâcher après l'avoir enveloppé d'un linge, et y ajoutent ordinairement un morceau de natron. La principale exportation de Derr est celle de ses dattes, qui, comme celles d'Ibrim, jouissent en Egypte de quelque réputation.

» C'est à Derr que Norden, voyageur danois, fut, en 1738, obligé de retourner sur ses pas, après avoir été vexé de mille manières par le cachef qui y commandait à cette époque. »

Au S. de Derr, on voit bientôt se déployer les plaines de l'Ouadi-Ibrim, canton populeux où l'on récolte une assez grande quantité de coton. Près du village de Ghetteh, les murs de quelques hypogées d'une petite dimension et creusés dans le roc, conservent une fraîcheur et un éclat admirables. On ne tarde pas à apercevoir de très-loin le château d'Ibrim, construit au haut d'une montagne de grès, et qui s'élève à pic à plus de 200 pieds au-dessus du Nil. Il est aujourd'hui abandonné, et Ibrim, qui a remplacé *Premnis*, n'offre plus que des amas de décombres dont le lugubre silence n'est interrompu que par le cri des chacals. Au N. et au S. de la ville, on distingue encore les traces de deux monumens antiques.

En avançant au S., l'île d'Hogos s'élève au milieu du fleuve, couronnée des restes d'une tour antique. L'absence de végétation sur la rive O. et le rapprochement des montagnes, dont le pied est souvent baigné par les eaux, semblent interdire l'espoir de rencontrer sur cette rive aucun vestige de l'habitation des hommes, quand tout-à-coup, au milieu des rochers qui s'élèvent au-dessus du Nil, on découvre les deux temples d'Ibsamboul. Ils sont entièrement

creusés dans le roc et couverts de sculptures.

Selon Champollion, « le grand temple vaut à lui seul tout le voyage de Nubie; c'est une merveille qui serait une fort belle chose, même à Thèbes. Le travail que cette excavation a coûté effraie l'imagination. La façade est décorée de quatre colosses assis n'ayant pas moins de 61 pieds de hauteur; tous quatre d'un superbe travail... C'est un ouvrage digne de toute admiration. Telle est l'entrée; l'intérieur en est tout-à-fait digne; mais c'est une rude épreuve que de le visiter. A notre arrivée, les sables et les Nubiens, qui ont soin de les pousser, avaient fermé l'entrée. Nous la fîmes déblayer; nous assurâmes le mieux que nous le pûmes le petit passage qu'on avait pratiqué, et nous prîmes toutes les précautions possibles contre la coulée de ce sable infernal, qui, en Égypte comme en Nubie, menace de tout engloutir. » Il fallut se déshabiller presque complètement, et les voyageurs se présentèrent à plat-ventre à la petite ouverture d'une porte qui, déblayée, aurait au moins 25 pieds de haut. Ils crurent être à la bouche d'un four, et, se glissant entièrement dans le temple, se trouvèrent dans une atmosphère chauffée à 51°; ils parcoururent cette étonnante excavation avec un de leurs Arabes, chacun une bougie à la main. La première salle est soutenue par huit piliers, contre lesquels sont adossés autant de colosses de 30 pieds chacun, représentant Rhamsès-le-Grand (Pl. IV — 1). Sur les parois de cette vaste salle règne une file de grands bas-reliefs historiques, relatifs aux conquêtes du Pharaon en Afrique.... Les autres salles, et on en compte seize, abondent en beaux bas-reliefs religieux offrant des particularités fort curieuses. Le tout est terminé par un sanctuaire au fond duquel sont assises quatre belles statues, bien plus fortes que nature et d'un très-bon travail.

Burckhardt est le premier des voyageurs modernes qui ait signalé l'existence de ce monument, mais il ne réussit pas à y pénétrer. Plus heureux que lui, Belzoni, sans se laisser décourager par le peu de succès d'une première tentative, parvint enfin à y entrer le 1er août 1817.

Au S. d'Ibsamboul, on voit le château de Djebel-Abdeh, encore plus ruiné que celui d'Ibrim; le rocher y est percé de quelques hypogées d'une belle conservation. Les parois d'un autre petit temple souterrain ont été couvertes de mortier par des chrétiens qui ont décoré cette nouvelle surface de peintures représentant des saints, et surtout saint Georges à cheval. Mais Champollion parvint à constater, en faisant sauter le mortier, que les antiques peintures égyptiennes étaient encore intactes sous cet enduit.

On voit un autre petit sanctuaire égyptien également creusé dans le roc à Machakit. On aperçoit à Faras quelques colonnes de granit soutenant une mosquée en ruines et plusieurs tombeaux taillés dans le roc, vis-à-vis de l'île du même nom. La plaine s'élargit de plus en plus, notamment sur la rive droite. Au milieu de bouquets de dattiers, de doums, d'acacias, s'étend un village dont les cabanes sont entremêlées de champs de doura et de coton (Pl. III — 4); les sakiés, qui se succèdent à de très-petites distances, indiquent, par leur rapprochement, que l'on est arrivé dans un territoire plus riche que les plaines que l'on a rencontrées depuis Assouan. En avançant, quelques rochers, avant-coureurs de ceux de la seconde cataracte, commencent à se montrer çà et là dans le lit du fleuve.

Ouadi-Halfah (la vallée des Joncs) doit son nom à la quantité de plantes de cette espèce qui croissent dans les plaines voisines. Avant l'invasion égyptienne, les habitans en fabriquaient de belles nattes très-estimées, ce qui donnait une certaine activité à ce canton. Mohammed-Ali a fait un monopole de cette pauvre industrie, comme à Assouan et ailleurs, et l'a étouffée.

Les rochers de la seconde cataracte du Nil forment une quantité considérable d'îlots, très-élevés, pour la plupart, au-dessus du niveau du fleuve; la surface de quelques-uns offre une belle végétation, et est en partie couverte d'arbrisseaux, ce qui ajoute à la beauté de la scène produite par le contraste de la couleur noire des rochers avec la blancheur des eaux bruyantes et la teinte rouge du sable. Les cascades du Nil occupent une longueur d'environ 10 milles; les plus hautes chutes n'ont pas plus de 8 à 10 mètres. Il était autrefois impossible de faire traverser ces rapides aux embarcations, mais aujourd'hui les travaux exécutés par les ordres de Mohammed-Ali ont rendu ce passage praticable, bien qu'avec les plus grands dangers, pendant quelques mois de l'année, en remorquant les barques à force de bras.

Les rapides d'Ouadi-Halfah sont les plus considérables de ceux auxquels on a donné le nom commun de seconde cataracte; les autres s'étendent vers le S., sur un espace d'environ 30 lieues, jusqu'au village de Dâl. Ces rapides sont séparés entre eux par des espaces plus ou

moins étendus, où le Nil reprend son cours ordinaire.

En face d'Ouadi-Halfah, on voit les ruines de *Beheni;* trois temples presque entièrement détruits sont les seuls édifices dont on retrouve encore des vestiges distincts; ils remontent à une très-haute antiquité. Champollion découvrit dans ces débris des indications précieuses pour l'histoire de ces contrées, 2,000 ans avant notre ère.

Au S. d'Ouadi-Halfah, la cataracte se resserre vers Mirkis, où elle est le plus obstruée par les rochers. Sur un de ceux qui sont les plus saillans, se trouvent des restes de grosses murailles en terre, formant des enceintes qui dénotent assez l'emplacement d'un ancien village. Plus loin, le Nil paraît navigable; puis il est de nouveau barré par des îles offrant des ruines, de la végétation, et parfois des habitations. « On est étonné, dit M. Cailliaud, de rencontrer autant de constructions ayant appartenu aux chrétiens; elles sont répandues sur la plupart des îles de cette cataracte, toujours situées sur des rochers élevés et occupant des positions presque inaccessibles. »

On désigne par le nom de *Dar* ou *Batn-el-Hadjar* (pays de pierres) la contrée comprise entre Ouadi-Halfah et Dâl, ou sur toute la longueur de la seconde cataracte. Comme cette dénomination l'indique, elle n'offre qu'un sol de pierres, des rocs amoncelés et des sables arides; à peine y rencontre-t-on de loin en loin quelques champs cultivés ou des dattiers épars. Burckhardt, qui visita ces contrées en 1813, n'estime pas à plus de 200 le nombre de leurs habitans; il n'a pas pu augmenter. « Ces Nubiens, pauvres, timides et sans cesse exposés à toutes sortes de vexations, vivent par familles isolées, les uns sur les bords du fleuve, les autres sur les îles escarpées dont son lit est semé. Ils cultivent sur le limon, que le Nil dépose entre les rochers, un peu de doura et de lupins (*tourmous*), qui, joint au produit de leur pêche et au lait de quelques chèvres, forment leurs seuls moyens d'existence. Ces insulaires sortent à peine de leurs retraites deux ou trois fois dans le cours de leur vie, et tous sont dans un état presque sauvage et dans une complète ignorance du monde entier. L'absence de toute uniformité dans leurs traits indique le mélange de plusieurs races; mais le type dominant est celui des Fellahs arabes. »

Au S. du Dar-el-Hadjar est le Dar-Sokkot (pays de Sokkot), séparé par la montagne de Doche du Dar-Mahass, qui s'étend jusqu'à la troisième cataracte. Ces deux contrées peuvent, sous quelques rapports, être comparées à la Basse Nubie, et offrent comme elles, sur les bords du Nil, une étroite ligne de culture qui s'élargit ensuite. Les voyageurs parcourent ce pays par terre.

Jusqu'à Ouadi-Halfah, la scène qui s'offre à leurs yeux est à peu près la même qu'en Égypte; plus loin, elle change entièrement : ils y voient l'homme entièrement inculte, avec son allure libre et rude. Aux dattiers, élégante mais monotone parure des bords du Nil en Égypte, se mêlent des arbres nouveaux : le gommier (*acacia gummifera*), l'achar (*asclepias procera*), le tamarisc, l'osier et une foule de végétaux jusque-là rares ou inconnus viennent varier l'aspect du paysage. Tant que l'on suit les bords du fleuve, on contemple toujours une vallée verdoyante, ombragée de palmiers et couverte de riches moissons; mais si on s'éloigne de quelques lieues de ses rives, tout change. Nulle trace de culture, nul vestige d'habitation; point de sentiers tracés; quelques arbustes rabougris, quelques puits, placés à de longs intervalles, sont les seuls signes de reconnaissance de la route. On n'aperçoit de toutes parts que le tableau d'une éternelle stérilité; mais ce ne sont pas ces immenses plaines de sable qui sont pour nos imaginations européennes l'unique image du désert. Tantôt on trouve d'immenses amas de pierres, tantôt des montagnes escarpées; çà et là des blocs de rochers épars et servant d'appui aux dunes de sable que le vent amoncèle derrière eux. C'est au milieu de cette nature désolée qu'après une marche de huit ou dix heures, et lorsque le soleil commence à darder ses rayons sur la tête, que l'on plante sa tente, et que l'on attend, en se livrant au sommeil, que la fraîcheur du soir permette de continuer le voyage.

A Semneh (*Tasitia*), on voit les ruines d'un temple sur le sommet d'un rocher très-élevé, et en face, la rive E. en offre un autre que M. Cailliaud a décrit. On rencontre, dans les environs de Semneh, beaucoup de restes de bâtimens en terre jadis habités par des chrétiens; on continue à voir pendant longtemps des ruines, tant sur le continent que sur les îles nombreuses du fleuve, notamment sur l'île d'Argo. Enfin les terres cultivables prennent une plus grande extension, et annoncent l'approche des plaines du Dongolah. Les hippopotames commencent à se montrer dans ces cantons, et causent beaucoup de ravages dans les champs cultivés.

Marakah ou Ourdy, nouvelle capitale du



3. Temple de Séboa.



4. Village Nubien près d'Ouadi-Halfa.

Dongolah, dont elle a reçu le nom, est à peu près à 600 pas du fleuve : elle prend chaque jour de nouveaux accroissemens ; des fortifications suffisantes pour résister aux attaques des naturels l'entourent. A quelques pas, au S. de la forteresse, est un autre groupe de maisons, non fermé de murs; c'est là que se trouvent, avec le bazar, la plupart des habitations des Dongolaoui, dont on peut évaluer le nombre à 1500. Un nombre au moins égal est réparti dans les maisons de paille éparses dans les campagnes, à peu de distance de la ville. Ces maisons, consistant en un treillage de bois recouvert de paille ou de tiges de douras, peuvent facilement se transporter d'un lieu dans un autre.

Les Dongolaoui proprement dits descendent des anciens Éthiopiens; quoique dans la suite des siècles ils se soient mélangés avec les Barabras et d'autres tribus, un examen attentif fait reconnaître chez eux les traits que retracent constamment les monumens de l'antique Egypte. Le visage ovale, le nez bien fait, légèrement rond à l'extrémité, les lèvres un peu épaisses, la barbe peu touffue, les yeux vifs, les cheveux crépus, mais non laineux, la taille moyenne, mais bien prise, et le teint couleur de bronze, tels sont les traits qui les caractérisent.

Au milieu d'eux, demeurent des Arabes qui ont conservé la physionomie de leurs ancêtres; ils vivent séparés des Dongolaoui comme des Barabras, qu'ils méprisent, et dont ils affectent de ne pas parler la langue, tandis que ceux-ci parlent l'arabe.

Une courte chemise de toile à larges manches, un caleçon ou seulement un morceau de toile de coton roulé autour des reins, forment le vêtement des Dongolaoui : ils portent ordinairement au bras droit, et attachées au-dessus du coude avec des cordons de peau tressée, des amulettes roulées dans de petits cylindres de cuir, des pinces à épiler, et quelquefois une petite corne creuse contenant du musc de crocodile ou d'autres drogues odoriférantes. A leur bras gauche est suspendu, de la même manière, un poignard à deux tranchans, de la longueur de nos couteaux, et qui leur en tient lieu; quelques-uns portent un second poignard fixé de même au-dessus du genou. Autrefois, ils ne marchaient guère sans être armés de boucliers de peau d'hippopotame ou de crocodile et de lances dont le fer avait jusqu'à trois pieds de longueur; mais dans le Dongolah, de même qu'en Egypte, Mohammed-Ali a défendu de porter ces armes, et cet ordre est assez généralement exécuté.

« La beauté des femmes est remarquable, disent les voyageurs déjà cités; partout on rencontre de grandes jeunes filles à la taille svelte, aux yeux noirs et veloutés, aux poses simples et gracieuses, aux cheveux nattés comme à la cour des Pharaons. Dans cette physionomie si naïve, si souriante, dans ce corps si souple et si élégant, dans cette gorge, dont la forme est si pure, que l'âge même ne l'altère que tardivement, il est impossible de méconnaître le modèle que cherchaient à imiter les artistes de l'antique Egypte, et dont ils ont souvent heureusement approché.

» L'épaisse chevelure des femmes du Dongolah est tressée avec beaucoup d'art et ornée de morceaux de succin, de corail, de cornaline; quelques-unes y suspendent un anneau d'argent qui vient leur tomber sur le front : les deux sexes portent dans leurs cheveux une longue aiguille de bois ou de métal qui leur sert à arranger les nattes qu'ils défont au plus une fois chaque année (Pl. V — 4); car c'est un travail de plusieurs jours que l'arrangement d'une semblable coiffure, composée d'une infinité de petites tresses d'égale longueur et artistement travaillées. »

Tous se graissent la chevelure et le corps, « notamment les femmes, suivant le témoignage de M. Cailliaud. Elles n'ont pour vêtement qu'un morceau de toile dont un bout est porté en trousse à la ceinture, et le reste se drape sur les épaules et autour du corps; quelquefois, surtout dans leur ménage, elles suppriment cette dernière partie de leur ajustement. Celles qui sont aisées ont des bracelets d'argent ou d'ivoire, souvent même en cuir garni de quelques boutons d'argent ou d'étain; elles en portent quelquefois au bas des jambes. Leur cou et leur chevelure sont aussi parés d'ouvrages en verroterie et de petites plaques d'argent. Les pauvres femmes se contentent de bracelets de bois ou de verre. Il est du bon ton pour les premières d'avoir les ongles longs et teints en rouge. Des sandales en cuir sont la chaussure des deux sexes. Les jeunes filles portent autour des reins une pagne (*rahad*) en peau de gazelle découpée en lanière, et toujours ornée de petits coquillages blancs du genre des porcelaines; elles la quittent en se mariant. »

La nourriture ressemble à celle des autres habitans de ces contrées; on fait ici, comme dans les provinces inférieures, du *névile* ou vin de dattes; quoique doucereuse, cette boisson acquiert de la force par la fermentation et n'est pas désagréable. Ils préparent, avec le doura

fermenté, le *bilbil* et la *mèryse*, qui ressemblent à de la bière épaisse, et qu'ils aiment beaucoup.

Le dialecte diffère de celui de la Basse-Nubie, mais pas assez pour empêcher les naturels des deux pays de se comprendre entre eux.

Il ne pleut que rarement dans le Dongolah, et seulement de septembre en novembre. Mars, juin et juillet y sont les mois les plus chauds. De midi à trois heures, le thermomètre s'élève ordinairement, en mars, à 28°, et en mai et juin jusqu'à 38. La crue du Nil, qui commence à cette époque, amène avec elle de l'Abyssinie une fraîcheur salutaire, et le pays est parfaitement sain.

On fait en général, dans le Dongolah, deux récoltes par an. Les premières semailles ont lieu en septembre, après que le Nil a commencé à baisser, et la moisson se fait en janvier; elle est suivie immédiatement de nouvelles semailles, et la moisson est mûre en mai. Depuis la conquête des Egyptiens, le coton, le safranum, l'opium et l'indigo ont augmenté le nombre des productions de la terre; mais les impôts excessifs ont, comme en Egypte, causé une misère extrême et générale. Malgré leur condition malheureuse, les Dongolaoui conservent un grand fond de gaîté, et ils oublient facilement leurs maux, pourvu qu'ils aient de l'eau-de-vie de dattes ou de bilbil. On les dit légers, perfides et paresseux, mais au moins ils ne sont ni fanatiques, ni vindicatifs, ni enclins au vol.

Au-delà de l'île de Ghertot, le Nil décrit un coude vers l'E., et les villages deviennent assez rares dans un assez long intervalle. Dans ce désert, la chaleur est accablante durant le jour, tandis que le soir, on a de la peine à se garantir de la fraîcheur. De midi à trois heures, le thermomètre marque 36° et 38° à l'ombre; à huit heures du soir, il baisse jusqu'à 16°, et même beaucoup plus dans la nuit.

Les environs de Basleyn, où l'on franchit des rapides, sont assez bien cultivés; vis-à-vis est une île du même nom. Les montagnes d'Abd-Abah, que l'on aperçoit ensuite, disparaissent à leur tour pour faire place au désert d'El-Keleh. On commence à retrouver de la culture près des bourgs assez importans de Kodokol et d'Olok.

Enfin, on atteint Dongolah-el-Agouz (le vieux). Il est sur un rocher d'environ 500 pas de long, qui s'élève à pic sur le fleuve. Cette ville, à moitié enterrée par les sables du désert, qui l'entourent des trois autres côtés, fut la capitale d'un royaume chrétien puissant au moyen-âge; aujourd'hui, ce n'est presque plus qu'un amas de ruines. Au XVe siècle, le pays fut divisé en plusieurs principautés, dont les chefs, ou meleks, relevaient des Foungis du Sennâar. Au XVIIIe siècle, les Arabes Chaykiés devinrent les souverains du pays et le rançonnèrent.

Les mamelouks, chassés d'Egypte, délivrèrent le Dongolah de la tyrannie des Chaykiés, et le gouvernèrent avec douceur; mais en 1820, ils furent obligés d'émigrer dans le Dar-Four, à l'approche de l'armée égyptienne, et le Dongolah est aujourd'hui compris dans les possessions de Mohammed-Ali. La capitale a vu sa population s'eloigner; c'est à peine s'il y reste 200 habitans. Cependant, la culture est très-soignée sur la rive opposée et dans les îlots du Nil.

Debbeh, gros bourg de 2,000 ames, doit son importance à sa position, à l'angle d'un grand coude que le Nil fait vers l'E., ce qui l'a rendu le lieu de rassemblement des caravanes du Kordofan. Quand on a dépassé Debbeh, la direction du fleuve, qui remonte vers le N. E., rend contraires à la navigation les vents du N., qui soufflent presque seuls durant l'été; aussi le hâlage des barques est très-régulièrement organisé dans cette partie du pays.

Peu à peu la ligne de culture qui borde le fleuve se retrécit; des coteaux de grès se montrent sur l'une et l'autre rive; on aperçoit parfois dans le désert quelques groupes d'arbres d'une belle végétation, et le long du Nil, des ruines de châteaux, lesquelles offrent des vestiges de christianisme. Amboukou est un poste fortifié entouré de quelques habitations. MM. Cadalvène et Breuvery allèrent, dans ses environs, à la chasse aux girafes et aux autruches.

Daïga est près de la limite qui sépare le Dar-Dongolah du Dar Chaykié; il n'est pas un coin de terre dans celle-ci qui n'atteste l'activité et l'industrie des habitans. Le nom du village de Meraoui frappe naturellement l'esprit du voyageur qui l'entend pour la première fois; mais ce n'est pas là que l'on trouve les ruines d'un lieu célèbre dans l'antiquité. Barkal, misérable hameau de la rive gauche, est situé près des restes de *Napata*. Des débris de temples et de pylones sont entassés au N. O. du mont Barkal. Plus loin, vers l'O., s'étendent des pyramides au-delà desquelles on trouvait encore, il y a peu d'années, des puits sépulcraux taillés dans le roc, et aujourd'hui presque entièrement comblés par les sables.

Noari, sur la rive droite, est voisine des pyramides d'El-Bellal, qui s'élèvent au milieu d'une plaine inculte, mais où l'on reconnaît les

vestiges d'un canal qui faisait presque le tour de ces monumens, et qui aboutissait au Nil. Leur nombre a dû être autrefois de plus de 40; mais à peine en compte-t-on aujourd'hui 15 qui soient assez bien conservés pour qu'on puisse juger de leur forme : elles varient entre elles de grandeur et d'inclinaison, et ne diffèrent de celles d'Egypte que parce qu'elles sont plus effilées.

Un peu au-dessus de Noari, une quatrième cataracte obstrue le cours du Nil, qui, arrivé à Abou-Hammed, reprend sa direction au S. On trouve une cinquième cataracte à El-Solimanieh. Vis-à-vis d'Ed-Mossalab, sur la rive gauche, ce fleuve reçoit, pour la première fois, un affluent depuis son embouchure; cette rivière est l'Atbarah (*Astaboras*), qui, un peu au-dessus, a été grossie par le Mogren. C'est au confluent du Nil et de l'Atbarah que la nature a placé les limites septentrionales des pluies des tropiques.

L'Atbarah marque au S. les bornes du Dar-Berber. La plus grande partie de cette contrée est en plaines, dont les deux tiers sont cultivées en doura; on ne moissonne ce grain qu'une fois par an; on récolte aussi du coton, un peu de froment, de l'orge, des pois ou *ommoss* de diverses espèces, dont une est excellente. On n'y fait point d'huile, le beurre la remplace dans tous ses usages, et on en brûle dans les lampes pour s'éclairer la nuit. Le Dar-Berber manque de bois; l'arbre le plus commun est l'acacia d'Egypte, dont les branches s'affaissent souvent sous le poids des nids d'oiseaux. Il y croît dans le N. quelques doums et un petit nombre de dattiers d'un faible rapport; ce palmier ne se montre plus dès qu'on a passé le canton d'Abou-Egli, et le sycomore devient rare lorsqu'on a quitté le Barabrah. Les pluies périodiques n'y sont point continues, fort heureusement, car elles réduiraient en boue les maisons, uniquement construites en terre. Les habitans ressemblent, pour les coutumes et les usages, aux Nubiens que l'on a vus plus au N.

A peu près vis-à-vis de l'île de Kourgos, le village d'Assouv, à peu de distance de la rive droite du Nil, est au N. O. des pyramides, qui indiquent l'emplacement de Meroë, antique métropole de l'Ethiopie. Le célèbre géographe d'Anville avait marqué, avec sa sagacité ordinaire, la situation de cette ville, fameuse par son commerce, par ses monumens, par son oracle. M. Ruppel et M. Hoskins ont aussi visité les ruines de Meroë, et, de même que M. Cailliaud, tous deux ont dessiné leur aspect (Pl. IV — 2).

On voit aussi, à Naya, des restes de sept temples, et à El-Meçaourat, ceux de huit autres sanctuaires que M. Cailliaud regarde comme ayant appartenu à un collége où les jeunes gens étaient élevés dans la connaissance de la religion. M. Ruppel a observé sur l'île de Kourgos trois groupes de mausolées antiques.

Avant l'invasion de l'armée égyptienne, Chendy, près de la rive droite du Nil, était la capitale d'un petit royaume vassal du Sennâar, et le plus grand marché de la Nubie. En 1821, Nimr, son melek, vaincu par Ismaël-Pacha, fils de Mohammed Ali, perdit le pouvoir suprême. L'année suivante, étant venu avec un autre chef pour rendre ses devoirs à Ismaël, celui-ci lui demanda un subside très considérable en argent, en bétail et en esclaves. Nimr protesta, en termes très-polis, de l'impossibilité où il était de faire droit à cette réquisition; le pacha, dans un accès de colère, le frappa de sa pipe. Nimr allait tirer son sabre pour se venger, quand son compagnon le retint. Le soir, aidés de leurs gens, les deux meleks entourèrent d'une grande quantité de bois la maison où Ismaël logeait, et y mirent le feu. Ismaël y fut brûlé avec tous les gens de sa suite. Cet événement se passa dans un village voisin de Chendi. Une insurrection générale éclata contre les Egyptiens; mais, en 1824, une nouvelle armée vint reconquérir le pays. M. Ruppel, qui le visita la même année, a raconté les massacres et les exécutions sanglantes qui signalèrent le retour des Egyptiens. Chendi fut détruit. Quand M. Hoskins vit cette ville en 1833, elle comptait au plus 700 cabanes éparses sur un vaste terrain. Beaucoup d'habitans se sont transportés à Métammah, qui est sur la rive opposée du fleuve et la capitale actuelle de cette contrée, mais dont l'aspect est aussi triste que celui de Chendi.

A quelque distance au S., M. Cailliaud et M. Hoskins virent à Ouadi-Ouatib ou Meçaourat, au milieu d'un désert, de vastes ruines d'un édifice antique, contenant des temples, des cours, des corridors. Leur situation leur parut singulière, car, en ligne droite, elles sont à six heures de marche du Nil. Un peu plus loin, on rencontre d'autres ruines à Abou-Naga. M. Hoskins n'alla pas plus loin, parce que la crainte des lions était trop puissante sur les indigènes pour qu'ils se décidassent à lui servir de guide. Mais en 1821, M. Cailliaud, qui voyageait avec l'armée d'Ismaël-Pacha, poussa ses courses plus avant. Près de Gherri, village composé d'une suite de cabanes éparses habitées par des Arabes Hassanyéhs, qui s'occupent de la recherche du sel gemme, des rochers de granit qui dominent

au-dessus du fleuve, et de petites îles couvertes de verdure, rendent cette partie du Nil remarquable, et y forment même une cataracte que l'on peut regarder comme la sixième; c'est la plus petite.

Halfay, situé à un quart de lieue du Nil, dans une vaste plaine cultivée seulement dans la partie voisine du fleuve, occupe un emplacement d'une lieue et demie de circonférence, parce que ses maisons, disposées en groupes épars, sont entourées de grands enclos.

A 5 lieues au S., le Nil reçoit à droite le Bahr-el-Azrek (fleuve bleu), qui vient d'Abyssinie. Sa rive droite forme la limite occidentale du Dar-Sennâar. La pointe de terre qui est à l'extrémité orientale de cette presqu'île se nomme *Ras-el-Gartoum* ou *El-Khartoum*. Une ville s'y est élevée. Lord Prudhoe, en 1829, y trouva une trentaine de maisons en terre; le sandjar ou gouverneur y réside.

M. Cailliaud et lord Prudhoe virent à Sobah, au N. E. et à une petite distance de la rive droite du Bahr-el-Azrek, les décombres d'une ville ancienne qui couvraient un emplacement d'une lieue à peu près de circonférence, et au milieu desquels ils découvrirent un sphinx couché sur le sol.

Plus loin, le Rahad, ensuite le Dender, viennent se joindre à la rive droite du Bahr-el-Azrek; M. Cailliaud vit, dans une forêt près de Kourd-Leykeh, beaucoup de singes, les traces fraîches de l'éléphant, des pintades et divers oiseaux à beau plumage, mais ne poussant que des cris aigus. « Depuis les Pharaons, ajoute-t-il, peut-être aucune barque n'avait déployé ses voiles sur le fleuve où je naviguais... La nature brute et sauvage se montre seule au milieu de cette végétation sans cesse renaissante... Le 17 juin, nous essuyâmes un orage très-fort : le tonnerre grondait d'une manière épouvantable. Je regrettais le beau ciel d'Egypte. » A Mounâ, grand village de la rive gauche, M. Cailliaud observa les traces d'un ancien canal qui semble avoir été destiné à porter les eaux dans l'intérieur.

Sennâar, capitale du pays, est sur la rive gauche du Bahr-el-Azrek; jadis elle était grande et bien bâtie. En 1829, lorsque lord Prudhoe y arriva, il n'y restait que les mosquées, construites en belles briques cuites, et dont les jolies croisées en bronze sont un ouvrage de l'Inde. Quand Ismaël-Pacha fit la conquête du pays en 1821, presque toute la population s'enfuit dant l'Aleihé, canton à dix journées de distance au S. E., sur les frontières de l'Abyssinie. Le peu qui est resté vit dans des cabanes de paille, excepté quelques marchands d'esclaves, dont les maisons sont en terre. Le marché est chétif et mal fourni. Le melek détrôné demeurait à Dakkina, dans les environs; il était traité avec un certain respect; le vainqueur lui avait promis une pension qu'il ne lui payait pas, et néanmoins on exigeait de lui sa contribution foncière.

Les principales places de commerce étaient, en 1829, Misselemieh, dans une grande plaine à quatre heures de marche de la rivière, et Ouelled-Médine; ces deux villes sont au N. de Sennâar.

Le mélange du sang des nègres, des étrangers venus du Soudan, des Arabes nomades et des Ethiopiens avec celui des indigènes proprement dits, a produit, par la suite des temps, six classes tellement distinctes, qu'il n'est aucun individu qui ne sache à laquelle il appartient.

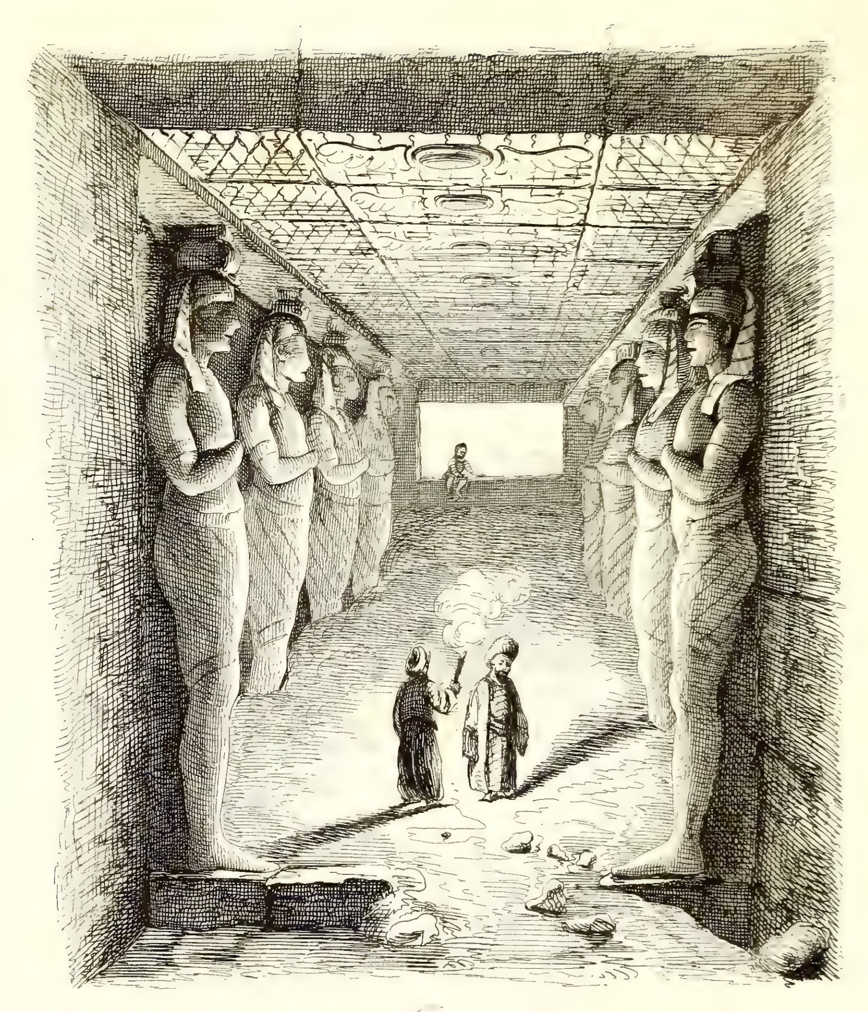
Comme dans les provinces du N., les Sennâariens couchent sur des *engarebs* (chalits) recouverts d'une peau de mouton bien graissée ou d'une natte, et se couvrent de leurs vêtemens; ils ont aussi l'usage du support semi-circulaire de bois qui tient lieu d'oreiller. Ils ont pour s'asseoir de petits tabourets; chaque maison en a toujours un certain nombre. Tous ces meubles ont conservé la forme qu'avaient ceux des anciens.

Les femmes plus que les hommes ont l'habitude de fumer; leur pipe est en terre, avec un tuyau en bois long de trois pieds environ; les uns et les autres ont adopté, depuis peu de temps, l'usage du *bouga :* c'est de l'eau saturée d'une forte dose de tabac qu'ils gardent longtemps dans la bouche.

Malgré le grand nombre d'esclaves nègres qui habitent le Sennâar, on n'y parle que l'arabe, et avec plus de pureté qu'en Egypte.

M. Cailliaud fit des excursions au Djebel-Monyl, montagne granitique et bien boisée qui est au S. O. de Sennâar; ensuite, ce voyageur accompagna l'armée égyptienne dans sa campagne au S. Il fallait souvent traverser des forêts remplies d'arbres épineux, et où les bêtes sauvages seules s'étaient frayé des passages; ailleurs, la terre, nouvellement imbibée par les eaux, était criblée de trous creusés par les pas des éléphans, et qui, masqués par l'herbe, faisaient trébucher les chameaux.

Le 16 décembre, on s'était éloigné de la rivière pour faire route au S. O Le village d'El-Kérébyn, sur une montagne située par 12° 6' de lat., dépend encore du Sennâar. Bientôt on en-



1. Ipsamboul.



2. Pyramides de Méroé.

J. Bouin sc.

tra dans le Fazoql. Il prit fantaisie à Ibrahim-Pacha, général de l'armée égyptienne, d'envoyer ses mamelouks à la chasse de l'éléphant. Guidés par les naturels du pays, ils rencontrèrent sans peine deux de ces animaux paisibles; avant de tirer, ils s'approchèrent de très-près, afin que la balle pût percer la peau, et firent feu tous à la fois. Les éléphans, légèrement atteints, mais épouvantés, devinrent furieux, et blessèrent cinq mamelouks, dont deux mortellement; ils en saisirent deux autres avec leur trompe, et les lancèrent par-dessus les arbres; ceux-là, on désespérait de pouvoir les sauver. Ces animaux achevèrent de passer leur rage en mettant en pièces les arbres qui les environnaient.

Les habitans du Fazoql sont des nègres à cheveux crépus, aux grosses lèvres, aux pommettes des joues saillantes; peu d'entre eux ont le nez épaté, plusieurs même ont de belles physionomies.

Les villages bâtis sur le sommet ou sur la pente des montagnes sont composés de cabanes circulaires en argile et couvertes en chaume; un groupe de quatre à cinq, liées les unes aux autres par de petits murs, entourait une cour peu spacieuse; quelques huttes, plus petites que les autres, servent de poulailler ou de grenier pour serrer le doura. Un esprit d'ordre semble régner dans ces habitations. Ces montagnards recueillent les eaux de pluie dans des citernes et d'autres réservoirs moins considérables. Ils ne descendent dans la plaine que pour soigner leurs champs de doura.

Le 29 décembre, l'armée, changeant de direction, fit route à l'E., à travers un pays montueux. Les torrens étaient à sec; un soldat, ayant eu l'heureuse idée de creuser un trou dans le sable, eut l'incroyable plaisir d'y voir filtrer un peu d'eau; aussitôt son exemple fut suivi, et on put se désaltérer. Tous ces torrens viennent du S. O.; leur fond est de sable et d'argile.

Arrivée sur les bords du Bahr-el-Azrek, en face du Djebel-Gargadah, situé sur la rive E., l'armée marcha au S. Il fallut qu'elle s'ouvrit un passage tant soit peu praticable à travers les arbres. Elle eut des torrens à traverser.

Le 1er janvier 1822, elle parvint à l'embouchure du Toumat, que le Bahr-el-Azrek reçoit à gauche. Les bords sont ombragés par de grands doums, des acacias, des nebkas, des arbres papyrifères et d'autres. Le Toumat vient du S. O., et, suivant les renseignemens que M. Cailliaud put recueillir, sa source est à plus de vingt jours de marche au S. du village de Fazoql, bâti au pied d'une montagne. Notre voyageur obtint du melek et des savans des renseignemens sur le pays; mais aucun ne connaissait seulement le nom de Tombouktou ni celui du Bahr-el-Abiad (fleuve blanc); personne, parmi leurs compatriotes, n'avait jamais songé à porter ses pas de ce côté.

Le Baba, que l'armée rencontra plus loin, est un grand torrent que le Toumat reçoit à droite. On dit que, comme beaucoup d'autres, il vient de Dar-el-Mokada (l'Abyssinie).

Le Dar-el-Key (pays des chevaux) entoure la montagne d'Aqara, dont les points les plus élevés au-dessus de la plaine ont de 8 à 900 pieds de haut; les habitans sont les uns idolâtres les autres musulmans.

Après avoir passé et repassé plusieurs fois le Toumat, l'armée longea sa rive droite entre des montagnes très-rapprochées et remarquables par leur belle végétation; là, sa largeur n'était plus que de 60 pas et son cours très-rapide. Bientôt on entra sur le territoire de Qamamyl. On se dirigeait dans le S. après s'être enfoncé de nouveau dans les bois. « Parvenus à une certaine élévation, dit M. Cailliaud, nous découvrions à l'O la longue chaîne des montagnes d'Obeh. De demi-heure en demi-heure, la route etait coupée par des torrens qui tous allaient aboutir au Toumat. »

Le Qamamyl, qui a deux journées d'étendue, passe pour le canton le plus abondant en or de toute cette contrée. M. Cailliaud, suivi d'un escorte de soldats, aperçut dans le lit et sur les bords de l'Abqoulghi, torrent venant du S. E., et coulant vers le Toumat, des excavations peu profondes; auprès étaient des sébiles en bois, et des pieux. Il descendit dans l'une de ces excavations, en posant les pieds sur des piquets de bois fichés en terre à droite et à gauche; un homme pouvait difficilement s'y introduire, tant l'ouverture était étroite. Ce puits, creusé jusqu'au roc, avait 20 pieds de profondeur. Là, une petite galerie avait été commencée; il ramassa une certaine quantité de sable ferrugineux qu'elle contenait, et il en fit le lavage dans les sébiles qu'il avait sous la main. Il réussit à dégager quelques parcelles d'or pesant en tout un grain. Il les porta au pacha, qui ne parut pas enchanté d'une si riche trouvaille.

Le jour suivant on fit des recherches, les Turcs s'y prenaient maladroitement, on obtint qu'une très petite quantité d'or. Un vieux cheikh, que l'on fit prisonnier, indiqua les endroits les plus favorables aux recherches et la manière

dont il fallait s'y prendre pour le lavage des sables; quelques autres nègres la mirent en pratique. Néanmoins, le résultat de tout ce travail ne fut pas plus fructueux que celui des jours précédens.

Tous les torrens de ces contrées charrient plus ou moins de parcelles d'or; c'est après les fortes pluies que les naturels se livrent à l'envi à ces recherches et qu'ils fouillent avec une patience et une attention inouies, tous les ravins qui sillonnent les coteaux. S'il faut les en croire, ils y trouvent, par fois, des pepites d'un assez gros volume : les femmes surtout s'occupent de la recherche de ces dernières. Elles renferment ces grains d'or dans des tuyaux de plumes de vautour qui, ainsi remplis, tiennent lieu de monnaie dans le trafic entre les nègres; comme ils ne savent pas fondre ce métal, ils le livrent à des Arabes musulmans de Singhé, en échange de bœufs, de moutons et de toiles. Ces Arabes le portent à Fadassy, village dans le S., sur les confins du pays des Gallas en Abyssinie; là, ils le fondent, le tirent à la filière et en forment de petits anneaux : c'est sous cette forme qu'il circule dans le commerce.

Le Qamamyl fait partie du Dar-Bertât, grand pays habité par des nègres idolâtres. « Ils sont généralement, dit M. Cailliaud, bien faits, forts et vigoureux; quoiqu'ils aient les cheveux crépus, cotonnés; le nez épaté et les lèvres épaisses; ils n'ont pourtant pas les os des pommettes aussi proéminens que chez les nègres de l'Afrique occidentale. Ces idolâtres sont indociles, belliqueux; on ne doit cependant pas en conclure qu'ils sont naturellement cruels et féroces comme auraient pu le faire croire quelques actes de vengeance exercés contre les Turcs. La guerre aussi atroce qu'injuste que ceux-ci leur faisaient, ne permettait pas qu'on pût se faire une idée nette des mœurs habituelles de ces hommes poussés au désespoir. Je suis au contraire porté à les croire hospitaliers et pacifiques; ce qui me le persuade, c'est l'union dans laquelle il vivent avec des Arabes musulmans et même, dit-on, avec quelques Abyssins, restés dans le pays à la suite d'invasions antérieures. J'ai trouvé, en effet, en parcourant leurs cabanes, des *caras* ou vases faits avec des calebasses sur lesquels étaient sculptées des croix chrétiennes. Quand aux nègres du Bar-el-Abiad, ils passent pour être cruels et perfides.»

Le 6 février, M. Cailliaud était au village de Singhé, situé par 10° 29' de lat. N. et 32° 20' de longit. à l'E.-S. de Paris, et composé de 5 à 600 habitations éparses sur des coteaux. Les Arabes de Singhé tannent et préparent beaucoup de peaux qu'ils exportent jusqu'au Sennâar. Plusieurs petits torrens leur procurent l'eau nécessaire à leurs besoins. Leur territoire dépend du Dâr-Fôc (pays d'en haut), c'est en effet le canton le plus méridional du Bertât; il se prolonge au S. à deux journées de marche jusqu'à Fadassy, bâti sur les bords de l'Yabouss, rivière assez forte qui vient, dit-on, du Dar-el-Galla, et se réunit au Bahr-el-Azrek, à deux journées au-dessus du Fazoql; elle a beaucoup d'eau toute l'année, on ne la passe qu'à la nage ou sur des radeaux; les hippopotames et les crocodiles y abondent.

Fadassy est un marché ou les Abyssins échangent des chevaux, des bestiaux, des fers de lances, des casse-têtes en fer, des haches, du froment, du café, du miel, des épices, des toiles peintes de l'Inde, des peaux tannées contre de la poudre d'or, du sel, de la verroterie de Venise.

Le 11 février, Ismaël-Pacha, ennuyé de lutter sans obtenir de grands avantages contre des peuplades belliqueuses, abandonna ces contrées, et fit retourner l'armée vers le N. M. Cailliaud n'avait nullement souffert des fatigues de la route ou des diversités de climats; mais M. Le Torzek, officier de la marine, son compagnon de voyage, était consumé par la fièvre. Ces deux Français étaient les seuls de leurs contemporains d'Europe qui eussent étendu aussi loin vers le S. leurs recherches dans cette partie de l'Afrique, en venant d'Egypte par terre.

Le 14, l'armée atteignit Adassy, sur les bords de Bahr-el-Azrek; le 18, les deux Français s'embarquèrent sur cette rivière; leur barque courut des dangers et éprouva des dommages à la cataracte d'El-Qerr; le 26 elle s'arrêta devant la ville de Sennâar.

M. Cailliaud y trouva les troupes turques qui avaient fait une excursion dans l'O. jusqu'à Dinka, village situé à peu près sous les 11° de lat. N. et les 29° 5' de longit. E. Voici les renseignemens que lui fournit M. Asfar, médecin copte qui avait accompagné l'expédition : Dinka donne son nom à un pays qui commence près Sennâar, et se prolonge au S. O., le long du Bahr-el-Abiad. Les productions et les habitans de cette contrée semblent être les mêmes qu'au Bertât. Les hommes sont presque nus; les femmes se ceignent d'une peau en forme de jupon court; les filles ne portent qu'une petite peau qui leur couvre la chute des reins et se noue par-devant. Les unes et les autres se parent de colliers et de ceintures en verroteries de Ve-

nise, de boutons d'ivoire, de bracelets en ivoire ou en fer, ou de bagues aussi en fer. Lorsque les enfans parviennent à l'âge de puberté, on leur arrache les quatre dents incisives inférieures, que ces peuples regardent comme inutiles et comme déparant le visage. Un homme peut prendre autant de femmes qu'il peut donner de bœufs ou de vaches. Les femmes sont d'une fécondité étonnante : elles mettent au monde, le plus souvent, deux enfans à la fois.

En hiver, et dans la saison des pluies, les nuits étant très-froides, les Dinkaouis se couchent, pour dormir, sur des cendres chaudes. Ils fument du tabac qu'ils récoltent. Leurs armes sont des lances de fer très-lourdes, des bâtons munis de cornes droites et aiguës, et quelquefois des dards en fer, enfin de grosses massues courtes qu'ils lancent avec beaucoup d'adresse ; ils se servent de boucliers faits en peau d'éléphant.

Par leur courage et leur nombre, les Dinkaouis se rendent redoutables à leurs voisins du Bertât, à l'E., et du Bouroum, à l'O. Ces hostilités leur attirent parfois de fâcheuses représailles de la part des premiers, qui se réunissent pour en tirer vengeance. Le résultat de ces guerres est de faire des esclaves que l'on vend, et de piller les bestiaux et les récoltes. A l'O. du Bahr-el-Abiad, habitent les Chilouks, qui sont également des nègres.

Les deux Français partirent de Sennâar le 1er mars ; ils étaient le 14 à Chendi ; ils y rencontrèrent M. Linant, qui, depuis peu, avait quitté le Sennâar, et venait de visiter les ruines au S. de Chendi.

En 1813, Burckhardt, qui avait parcouru l'Egypte, partit le 24 février d'Assouan, où il laissa son bagage, et suivit avec un guide fidèle la rive droite du Nil. L'état de la Nubie, à cette époque, présentait beaucoup de dangers pour un voyageur, à cause de la présence des mamelouks. Cependant Burckhardt parvint sans accident à Ouadi-Ḥalfah, puis à Tinareh, dans le Dar-Mahass. Là, il se trouva au milieu des hommes les plus farouches et les plus déréglés qu'il eût encore rencontrés. Le chef lui dit nettement : « Tu es un agent de Mohammed-» Ali ; mais, au Mahass, nous crachons sur la » barbe de Mohammed-Ali et nous coupons la » tête à quiconque est ennemi des mamelouks. » Ces menaces ne produisirent aucun résultat fâcheux pour la personne de Burckhardt ; mais entrevoyant des difficultés qu'il lui serait probablement impossible de vaincre, il ne poursuivit pas sa route vers le Dongolah, de la frontière duquel il n'était éloigné que de deux journées et demie. Il rebroussa chemin vers le N. jusqu'à Kolbé, où il passa le Nil à la nage, en se tenant d'une main à la queue de son cheval, qu'il poussait de l'autre. Ensuite, il descendit le long de la rive gauche du fleuve jusqu'à Ibsamboul, dont il admira le temple antique, puis à Derr, où il se sépara de son guide, et le 31 mars il rentra dans Assouan.

L'année suivante, il se joignit à une caravane d'une cinquantaine de djellabs ou marchands d'esclaves qui allaient en Nubie. On partit le 2 mars de Daraou, ville d'Egypte, au N. E. d'Assouan ; on marchait sous l'escorte d'une trentaine d'Arabes Ababdehs. Vêtu comme un pauvre marchand et n'ayant qu'un âne pour le porter, ainsi que ses provisions, il eut beaucoup à souffrir de la conduite de ses compagnons de voyage, qui, cependant, le prenaient pour un musulman. On traversa le même désert où Bruce, qui venait d'Abyssinie, avait tant souffert de la disette d'eau en 1772. Après avoir enduré toutes les peines imaginables dans le trajet de cette région inhospitalière, on s'avança le 23 dans une plaine qui s'abaissait vers le Nil, et le soir on atteignit Ankeïreh, village qui est le chef-lieu du canton de Berber. Il n'était habité que par des bandits dont le principal plaisir paraissait consister à tromper et à piller les voyageurs.

La caravane, diminuée d'un tiers, se remit en marche le 7 avril. Elle passa par Damer, où l'autorité est entre les mains de fakys ou religieux musulmans. Burckhardt n'eut qu'à se louer d'eux. Le 17 avril, il entra dans Chendi. Il eût pu aisément pousser jusqu'à Sennâar, et de là en Abyssinie, mais il aurait suivi la route déjà parcourue par Poncet et par Bruce ; il aima mieux visiter des contrées inconnues. Une caravane se disposait à partir pour le golfe Arabique ; il vendit ses marchandises, et, du produit qu'il en tira, il acheta un esclave nègre et un chameau. « Tous mes comptes réglés, dit-il, je reconnus qu'il me restait quatre piastres fortes : l'exiguité de cette somme ne me causa aucun souci, sachant qu'arrivé sur la côte, je pourrais me défaire de mon chameau pour un prix qui me donnerait le moyen de payer les dépenses de ma traversée jusqu'à Djidda, et d'ailleurs j'avais sur cette place une lettre de crédit pour une somme considérable. »

La caravane se dirigea vers l'Atbarah, dont les rives sont embellies par une végétation magnifique ; ensuite, elle traversa le pays de Taka, très-fertile, mais habité par des Arabes qui ne

sont nullement hospitaliers, et chez lesquels Burckhardt, qui avait pris le caractère d'un pauvre derviche, n'aurait pu demeurer; il renonça donc à l'idée de franchir les montagnes pour gagner Massaouah, et suivit la caravane jusqu'à Saouakim, où elle arriva le 26 juin.

Cette ville, située au fond d'une baie étroite, est bâtie en partie sur un îlot, en partie sur le continent; elle fait un grand commerce, notamment en esclaves. Burckhardt estime sa population à 8,000 individus; ce sont, pour la plupart, des Arabes El-Haderah, tribu des Bichariens; ceux-ci occupent la plus grande partie du désert de Nubie, compris entre le Nil et le golfe Arabique; ils ont un port à Olba, misérable village sur la côte. Les Hadanda habitent le Beled-el-Toka et les vallées des montagnes de Langay, qui sont le prolongement septentrional de celles de l'Abyssinie; quelques-uns cultivent la terre. Leur principal village est Got Redjah, sur l'Atbarah. Les Hammodah vivent le long de cette rivière, qui donne son nom à leur plus grande bourgade. Les Hallenkahs sont des brigands fieffés qui volent et pillent tous leurs voisins. A l'O. de Saouakim, s'élève la chaîne du Djebel-Dayab (Mont-d'Or), où jadis on exploitait ce métal, et où se trouvent les sources du Mogren.

La Nubie, comprise entre 9° et 24° de latit. N. et entre 26° et 37° de long. E., a 330 lieues de long du N. au S., et 220 lieues de largeur moyenne de l'E. à l'O. Sa surface est d'environ 60,000 lieues carrées, et on estime sa population à 2,000,000 d'ames.

CHAPITRE III.

Abyssinie.

Presque tous les Européens qui ont voyagé en Abyssinie ont débarqué au port de Massaouah, sur la côte de ce pays. La ville est située sur une île d'un quart de lieue de long. Le port, qui peut contenir une cinquantaine de navires, est sûr, profond et d'un accès facile, quoique l'entrée en soit étroite. Massaouah manque d'eau douce; on recueille l'eau de pluie dans de grandes citernes; mais, comme on la tient presque toute en réserve pour les navires du gouverneur, les habitans vont s'approvisionner d'eau à Arkiko, misérable bourgade éloignée de 3 lieues au S. sur le continent, et qui donne son nom à une vaste baie.

Massaouah faisait autrefois un commerce très-étendu, mais qui est bien tombé depuis que cette place est tombée au pouvoir des musulmans; néanmoins, son port sera toujours assez fréquenté pour le négoce avec l'Abyssinie.

A l'E. de la baie d'Arkiko, s'étend l'île de Dahalak, qui est très-grande, mais aride et mal peuplée; Bruce y ayant abordé en 1769, aperçut les hautes montagnes de l'Abyssinie; « elles forment, dit-il, une chaîne unie comme un mur, et se prolongent parallèlement à la côte jusqu'à Saouakim. » Elles s'approchent beaucoup de la mer; on ne les franchit pas sans peine. En sortant d'Arkiko, on marche entre des jardins. Le chemin qui se dirige au S.O. est montant, inégal et rude; Bruce, Salt, M. Gobat, M. Ruppel et d'autres Européens y ont passé. On voyage à dos de mulet; des chameaux portent le bagage. A mesure que l'on avance, le chemin devient meilleur, quoiqu'il serpente entre des montagnes; il est coupé par des torrens, qui, en été, sont à sec. Le pays est couvert d'acacias qui ont 40 pieds de hauteur, et ont leurs troncs entourés de plantes grimpantes; on rencontre des torrens bourbeux. Des hordes de Hazortas ou pasteurs sont campés dans les plaines avec leurs troupeaux de moutons et de chèvres; ils y viennent, dans la saison chaude, pour chercher des lieux arrosés par des eaux courantes; leur campement, presque circulaire, est entouré d'épines et de broussailles.

On continue à monter, la vallée se resserre; bientôt ce n'est plus qu'une gorge large seulement de 300 pieds, et bordée de chaque côté de hautes montagnes escarpées; un peu plus loin, elles paraissent se réunir. Salt les nomme monts Hamhamou, d'après un petit tertre où il fit halte pendant la nuit, près d'un torrent; elles sont très-hautes, et courent du N. au S.; elles sont habitées par des Hazortas et des Oueillas.

Le terrain qui, depuis Arkiko, s'est élevé sensiblement, s'exhausse davantage et plus brusquement après le cinquième jour de marche. « On voyait de toutes parts, dit Salt, de la fiente d'éléphans; la plupart des figuiers étaient ébranchés jusqu'au sommet, afin de donner au bétail la facilité de brouter les feuilles et les bourgeons, toute l'herbe étant brûlée par l'excès de la chaleur. On voyait des chaumières et des habitans sur les pentes des montagnes. »

Ensuite, il faut monter la Taranta, pour parvenir au col de ce nom. Le chemin est d'abord uni et facile, ensuite il devient plus raide et embarrassé de pierres et de grands quartiers de rochers. Toute la montagne est couverte de *kolquals*, espèce d'euphorbe arborescente et branchue qui atteint à 40 pieds de haut, d'*arzès* (*Oxycedrus virginiana*), arbre dont le bois est très-



3. Savant et Esclave (Abyssinie.)



4. Chasse de l'Hippopotame.

dur, de *kan'ouffas* (*Pterolobium lacereus*), arbre à feuilles composées et garnies d'épines acérées; enfin de *daros*. La région froide des forêts d'arzés commence avec l'*ouara*, dont le feuillage ressemble à celui de l'osier. Arrivé au haut du col, le voyageur, en portant la vue au S., découvre les immenses chaînes des montagnes escarpées du Tigré et les crêtes de celles d'Adoueh; elles sont diversifiées par des tapis de verdure, et coupées par de nombreuses vallées. On ne descend que pendant une heure, mais par une pente très-rapide, pour arriver sur un plateau. Le changement de climat y devient très-sensible. Au mois de mars, Salt trouva l'ardeur du soleil dévorante, comparée à la chaleur qu'il avait éprouvée de l'autre côté du Taranta, dans les hautes vallées; les plantes étaient brûlées, les ruisseaux à sec, et on avait envoyé tout le bétail sur les montagnes pour y chercher des pâturages. Ce voyageur observe que ce changement subit de température est mentionné dans la relation de Nonnosus, ambassadeur de Justinien vers le roi des Axoumites.

Quand on est arrivé au bas de la plus mauvaise partie du chemin, on suit, à travers un pays agreste et hérissé de rochers, un sentier sinueux qui conduit à Dixan. Cette ville est bâtie autour d'une colline, de laquelle on jouit de la vue des montagnes du Tigré et des cantons voisins, toutes couvertes de villages. Les maisons n'ont point de fenêtres. Au lieu de cheminées, on place, sur une ouverture du toit, qui est plat, deux pots de terre l'un sur l'autre, mais cette issue est si étroite, que seulement une petite partie de la fumée peut s'échapper par-là. Le seul édifice public de Dixan est la chapelle ou l'église. Elle a très-peu d'apparence : les murs sont en terre, et le toit, en chaume, est de forme conique. Les hyènes rôdent dans les environs pendant toute la nuit, et entrent même dans la ville; au reste, il en est de même dans toute l'Abyssinie.

Salt vit ce pays en 1804, et une seconde fois en 1810; il ne voyagea que dans le Tigré, où nous le suivrons. Le 5 mars de cette dernière année, il partit de Dixan, et se dirigea vers l'O., puis au S., en traversant la plaine de Zaraï, qui était dépouillée de toute verdure; on n'en voyait que dans le lit des torrens et des rivières où il restait quelques flaques d'eau. On suivait les plaines et on traversait les vallées qui bordent le flanc occidental des monts Taranta. Le Devra-Damo, une des plus hautes montagnes de cette chaîne, est remarquable parce qu'elle fut choisie, dans un temps, pour y reléguer les princes des branches cadettes de la maison régnante. Ce fait rappela aussitôt à l'esprit de Salt le roman de *Rasselas*, par Johnson. « Un tel souvenir, dit-il, ne pouvait manquer d'ajouter infiniment au plaisir que j'éprouvais de traverser les sauvages régions de l'Ethiopie.

« La montagne de Devra-Damo paraît être complètement escarpée de toutes parts, et l'on m'a dit qu'elle est d'un accès très-difficile et qu'on ne pouvait arriver à son sommet que par un seul sentier. » Ce sommet est aplati. Au bout de quelques milles, on arrive à un défilé nommé *Kella*, parce que les rochers voisins ressemblent à des fortifications, Kella signifiant château en abyssinien de même qu'en arabe.

Salt jugea qu'il était parvenu à la plus grande altitude de ces monts, parce que, bien qu'il fît route au S., il trouvait chaque jour le climat plus tempéré et la végétation plus retardée; il éprouva naturellement un vif regret de ce qu'un accident avait mis son baromètre hors d'état de servir.

Dans une vallée très-bien cultivée et arrosée par un ruisseau, la première récolte de foin n'avait pas encore été faite, quoique la seconde de froment et d'orge approchât de la maturité, et semblât devoir être fort abondante. Cette fécondité du sol dépend beaucoup de l'intelligence et de l'adresse avec laquelle les habitans dirigent l'irrigation; ils creusent plusieurs petits canaux depuis le point le plus élevé du courant d'eau, et la conduisent ainsi dans la plaine partagée en compartimens carrés comme dans l'Inde.

Un pays âpre et montagneux fut suivi d'une vaste campagne ouverte. Magga, où le voyageur et ses compagnons trouvèrent avec peine un chétif asile sous des hangars, est habité par des gens de très-mauvais renom. C'est pourquoi les caravanes évitent d'y passer. Ce canton est un des plus beaux de l'Abyssinie. A l'E. du Tacazzé, on voit, dans un vallon voisin du bourg, beaucoup de massifs d'arbres, ce qui n'est pas commun dans ce pays. Ghibba, situé à l'extrémité d'un ravin âpre et sauvage, est dans un petit vallon écarté, orné de collines boisées, et qu'entoure presque entièrement une rivière abondante en poissons et en oiseaux sauvages. Ce fut là que Salt aperçut, pour la première fois, le *sanga* ou bœuf galla, remarquable par la vaste dimension de ses cornes, particularité que Bruce attribue à tort à une maladie.

Au-delà de Ghibba, le pays est très-montueux. On suit longtemps le bord d'un précipice, d'où l'on descend dans la riche et fertile plaine de Gambéla, puis on gagne le sommet d'une

montagne qui domine la vallée de Tchelicot.

Le raz ou souverain réel du Tigré y résidait alors. Salt lui remit les présens du roi d'Angleterre. Il est difficile de donner une idée de l'admiration que ce chef et ses principaux chefs exprimèrent en les contemplant. Il y avait, dans le nombre, un panneau de glace peinte, un tableau représentant la vierge Marie et une table de marbre. Tous ces objets furent envoyés à l'église. Le principal prêtre récita une prière dans laquelle le nom anglais fut répété fréquemment; et, en sortant du temple, le raz ordonna que toutes les semaines on priât pour la santé du roi de la Grande-Bretagne.

Durant la dernière partie du mois de mars, la température fut très-douce; pendant plusieurs jours, il tomba de fortes ondées, ce qui était extraordinaire pour la saison, mais très-favorable pour les biens de la terre. Le thermomètre se tenait presque constamment à 17° 32.

Comme le carême rendait le séjour des Anglais à Tchelicot peu agréable, Salt demanda au raz et obtint de lui la permission d'aller visiter les cantons arrosés par le Tacazzé. Il partit le 5 avril avec Pearce et Coffin, ses compatriotes, et deux chefs abyssins.

Après avoir traversé la vallée de Tchelicot, une des plus délicieuses de l'Abyssinie, on fit route à l'O.; on traversa deux rivières, le Mac-Afgaol et le Mac-Galoa, coulant à l'E., puis on monta insensiblement jusqu'à Antalo, capitale de l'Enderta, bâtie sur le flanc d'une montagne; la vue s'étend de là sur un pays qui en est couvert, et, par un temps clair, on peut en distinguer de très-éloignées. On traversa ensuite une contrée très-inégale dont l'aspect rappela au voyageur celui des cantons intérieurs de la colonie du Cap de Bonne-Espérance. On tua beaucoup de pintades et de perdrix : elles étaient en troupes nombreuses, et parfois perchaient sur les arbres.

Un pays mieux cultivé succède à ces déserts, où le gibier abonde. Il est habité par les Agaous. Agora est une bourgade où l'on perçoit un droit sur le sel qui se transporte dans l'intérieur. Bientôt on aperçut dans l'O. la chaîne des montagnes gigantesques du Samen. L'Arequa, que l'on passa le 8 avril, a, dit-on, sa source au village d'Assa, éloigné de 10 milles au S. S. O. d'Antalo; c'était la rivière la plus large et la plus considérable que l'on eût rencontrée depuis la côte maritime. Elle coule au N. O. vers le Tacazzé, et reçoit probablement toutes celles qui arrosent la fertile province d'Enderta. Le temps ayant été très-serein dans la matinée, Salt put, pour la première fois, distinguer de la neige sur les sommets du Beyeda et de l'Amba-Haï, les plus élevés des monts du Samen; les Abyssins la nomment *berrit*. Ouezkétarvé, petite ville sur une montagne, est peuplée entièrement d'Agaous; ces peuples ne diffèrent des Abyssins que parce qu'ils sont généralement plus robustes et moins vifs qu'eux; mais ils parlent une langue totalement dissemblable de celle du Tigré; elle est plus douce et moins énergique que celle-ci. La température était plus chaude qu'à Tchelicot : durant toute la journée, le thermomètre ne baissa pas au-dessous de 21° 31, et à midi, il se tenait à 24° à l'ombre.

« Aux riches pâturages où paissaient de nombreux troupeaux de bétail et que l'on traversait depuis trois jours, succéda un terrain aride et sablonneux où s'élevaient quelques arbustes épineux et des acacias. A midi, le thermomètre marquait 25° à l'ombre... En ce moment, le soleil dardait presqu'à plomb sur nos têtes, la chaleur était étouffante, et cependant les montagnes en face de nous étaient couvertes de neige, et nous en distinguions parfaitement de grandes plaques sur leurs flancs. »

On voyagea ensuite dans des montagnes tellement embarrassées de broussailles et de buissons à épines très-longues, que l'on eut beaucoup de peine à y passer sans éprouver trop de dommage, et on descendit dans une gorge profonde et sablonneuse qui, dans la saison des pluies, doit être le lit d'un torrent. Cette gorge ressemble à celle qui conduit de Hamhammo au Taranta, et on y vit de même des capriers, des genèvriers, des tamariniers, et l'entata, espèce de baobab. Les tamarins, qui étaient mûrs, procurèrent aux voyageurs un rafraîchissement fort agréable. Après une autre descente, qui fut très-douce, on découvrit une vaste étendue de pays, et on se hâta d'arriver sur les bords du Tacazzé. Cette rivière est celle qui, après sa sortie de l'Abyssinie, prend le nom d'Atbara et va grossir le Bahr-el-Abiad.

Le cri de *gomari! gomari!* nom de l'hippopotame en abyssinien, se fit entendre, parce qu'un de ces animaux s'était montré à la surface de l'eau; mais il disparut bientôt. On remonta le long des rochers qui encaissent le lit de la rivière; il est souvent interrompu par des sauts qui le rendent guéable dans presque toutes les saisons : entre ces gués, se trouvent des cavités d'une profondeur presque incommensurable. « De l'élévation où nous étions, dit Salt, ces trous ressemblaient à de petits lacs : ce sont ces retraites que les hippopotames préfèrent. Après avoir

un peu marché, nous arrivâmes à l'une des plus fréquentées. Plusieurs de ces animaux étaient réunis; nous étant dépouillés d'une partie de nos vêtemens, nous passâmes la rivière avec nos fusils, afin de nous embusquer convenablement; le Tacazzé avait là 150 pieds de largeur et 3 pieds de profondeur, et coulait assez doucement. Placés sur un rocher élevé et saillant, au-dessus du bassin dont j'ai parlé, nous ne tardâmes pas à apercevoir, à 60 pieds de distance, un hippopotame qui, sans défiance, montra son énorme tête au-dessus de l'eau, en ronflant violemment, à peu près comme un marsouin. Trois des nôtres lui tirèrent leur coup de fusil (Pl. IV — 4) : on le crut atteint au front; il regarda autour de lui en grondant et mugissant avec colère, et plongea aussitôt. On s'attendait à voir son corps flotter à la surface de l'eau; mais il reparut presque à la même place, avec plus de précaution, et sans avoir l'air déconcerté de ce qui venait de lui arriver. Nous fîmes feu de nouveau sans plus de succès que la première fois. On continua à faire feu sur eux chaque fois qu'ils paraissaient; je ne puis assurer qu'aucun ait été blessé même légèrement. Nos balles en plomb étaient trop molles pour pénétrer dans le crâne très-dur de ces gros animaux; elles rebondissaient constamment. Cependant, vers la fin du jour, devenus plus circonspects, ils se bornaient à mettre leurs narines hors de l'eau qu'ils faisaient jaillir en l'air par la force de leur souffle.

« D'après mon observation, l'hippopotame ne peut pas rester plus de cinq ou six minutes de suite sous l'eau; il faut qu'alors il vienne à la surface pour respirer; il plonge avec une facilité étonnante, car la limpidité de l'eau me permettait de le distinguer à 20 pieds de profondeur. Je crois que ceux que nous vîmes n'avaient pas plus de 16 pieds de long; la couleur de leur peau était d'un brun sale, comme celle de l'éléphant. A quelque distance de nous, des crocodiles se montraient à la surface de l'eau; ils me parurent très-grands et d'une couleur verdâtre; les Abyssins, qui les nomment *égous*, les redoutent extrêmement. Le thermomètre, à l'ombre, marquait 28° près des bords du Tacazzé. »

On reprit, le lendemain, le chemin de Tchelicot, à travers un pays rocailleux et sablonneux, dont la production la plus importante est le coton, que l'on cultive dans les environs du Tacazzé. Le 16 avril, on rentra dans Tchelicot, après s'être avancé à 60 milles dans l'O.

Le 20 avril, une caravane attendue depuis longtemps, arriva de la plaine du Sel; elle était composée de plusieurs centaines de mulets et d'ânes chargés. Elle fut accueillie avec de grands cris de joie, parce que les environs de la plaine sont infestés par une horde cruelle de Gallas. Une escorte de 200 hommes, conduite par un parent du raz, avait accompagné les ouvriers, qui sont ordinairement des hommes de la dernière classe. Les soldats avaient signalé leur courage en se battant contre les Gallas; dans cette campagne, six avaient été tués, ce qui était regardé comme une perte légère. Les soldats défilèrent devant le raz en dansant et poussant des cris; ils avaient orné leurs lances de petits morceaux de drap rouge.

Un jour, Salt fut invité à être le parrain d'un jeune Bédouin qui était au service de Pearce. La cérémonie se fit au milieu d'une aire voisine de l'église, parce que l'entrée de celle-ci est interdite à quiconque n'est pas chrétien. Tout s'y passa à peu près comme dans les autres communions chrétiennes pour les questions adressées au cathécumène et au parrain, et pour les prières qu'ils récitèrent. Le jeune Bédouin avait préalablement été lavé soigneusement par les prêtres dans un grand bassin plein d'eau. Il en sortit bien mouillé, et fut amené au devant le prêtre officiant. Lorsque le cathécumène eut satisfait à tous les rites prescrits par l'église, le célébrant le prit par une main, plongea l'autre dans l'eau, et lui fit le signe de la croix sur le front, en disant la formule adoptée par les chrétiens; alors tous les assistans à genoux récitèrent avec lui l'oraison dominicale.

Salt dit qu'il s'est un peu étendu sur la cérémonie de ce baptême, afin de prouver que les jésuites avaient avancé à tort qu'un vice dans la forme d'administrer ce sacrement le rendait nul. Ils exigèrent donc que les Abyssins, qui voulaient être admis dans le sein de l'église romaine, se fissent baptiser de nouveau, ce qui causa de grands troubles, et finit par amener l'expulsion de tous ces religieux et produire une haine violente contre tous les catholiques romains.

Quand les voyageurs partirent de Tchelicot, ils furent accompagnés, l'espace de quelques milles, par différentes personnes; de ce nombre, était le premier peintre du raz. A considérer le peu de moyens de se perfectionner qu'offre le pays, Salt, qui était un dessinateur habile, marqua sa surprise des progrès que cet homme avait faits dans son art; il se comparait à un homme qui a les yeux bandés. « Je travaille » sans y voir, je ne puis donc rien faire qui soit

» bien bon. » « Tous les Abyssins, continue Salt, aiment passionnément les peintures, les murs de leurs églises en sont couverts, et il n'est pas de chef qui ne soit charmé d'avoir un tableau peint sur les murs de sa salle principale. »

Salt descendit le col escarpé de l'Atbara, qu'il avait monté précédemment. A peu près à mi-chemin, jaillit une source d'eau minérale qui tombe successivement dans plusieurs bassins que son action continue a creusés par sa chute d'un rocher sur un autre; cette source est très-fréquentée, et des personnes de marque y viennent des provinces les plus éloignées. On traversa plusieurs rivières, et, le 8 avril, Salt aperçut d'un lieu élevé les neiges qui couvraient les hautes cimes des monts du Samen.

Adoueh, où l'on entra après avoir parcouru un pays montagneux, est situé en partie sur la pente et en partie au pied d'une montagne; les maisons forment des rues régulières, et sont entremêlées d'arbres et de petits jardins, dont quelques-uns sont soigneusement cultivés. La ville est arrosée par trois ruisseaux. Sa population doit être de 8,000 ames. Adoueh est le principal entrepôt de commerce des provinces à l'E. du Tacazzé; presque tous les négocians sont des musulmans. On y fabrique des toiles de coton communes et des fines; les premières passent pour les meilleures de l'Abyssinie. Le coton récolté dans les plaines arrosées par le Tacazzé est préféré à celui que l'on apporte de Massaouah; toutefois, celui-ci se vend avec profit. Les autres marchandises qui arrivent du dehors sont : un peu de plomb, de l'étain en bloc, du cuivre, des feuilles d'or, de petits tapis de Perse de couleur vive, des soies écrues de la Chine, du velours, du drap de France, des cuirs d'Egypte teints, de la verroterie et de la verrerie de Venise et divers autres menus objets qui sont fournis par Djidda. Les exportations consistent en or, en ivoire, en esclaves, cette marchandise que toute l'Afrique fournit avec abondance.

Les provinces au S. d'Adoueh échangent leurs bestiaux, leurs grains et le sel tiré de leur frontière, contre les objets dont elles ont besoin. On fabrique, dans le Samen, des petits tapis qui font honneur à l'habileté des ouvriers; les habitans d'Axoum et des environs sont renommés pour la préparation du parchemin. Le cuivre et le fer sont façonnés dans toute l'Abyssinie; les chaînes de fer les mieux finies viennent du S., et passent pour être faites chez les Gallas.

Tous les ouvriers en fer sont désignés par le nom de *bada;* par une étrange superstition, on leur attribue la faculté de se transformer la nuit en hyènes, et d'être alors antrhopophages : on croit que si, durant cette métamorphose, ils sont blessés, la plaie se retrouve, lorsqu'ils ont repris leur forme ordinaire, sur la partie correspondante de leur corps.

Axoum n'est qu'à 12 milles à l'O. d'Adoueh; pour y aller, on traverse de belles vallées séparées les unes des autres par des chaînes de collines hautes, puis on entre dans une grande plaine très-bien cultivée, dont la surface est parsemée d'agates et de fragmens de cristaux colorés. Lorsqu'on approche de cette ville abritée par les coteaux voisins, le premier objet qui frappe la vue est un petit obélisque tout uni; vis-à-vis, est une grande pierre carrée présentant une inscription grecque. Lorsqu'on a passé entre ces monumens, la ville et l'église commencent à se montrer, et, en inclinant un peu au N., on aperçoit, à gauche d'un immense daro, un obélisque haut de 60 pieds, et terminé au sommet par une patère arrondie (Pl. V — 3).

La surface de ce magnifique monument, formé d'un seul bloc de granit, offre des ornemens en relief d'une exécution très-hardie, ce qui, avec l'espèce de rainure creusée tout le long de sa partie moyenne, lui donne une élégance et une légèreté qui, probablement, n'a jamais été égalée. Plusieurs autres obélisques, dont un à très-grandes dimensions, sont couchés à terre dans les environs. Salt suppose que tous sont l'ouvrage d'artistes venus d'Egypte, vers le temps des Ptolémées.

L'extérieur de l'église d'Axoum ressemble à celui des manoirs seigneuriaux de l'Angleterre au moyen-âge. La hauteur de ce temple est de 40 pieds; on y arrive par un escalier séparé en deux parties par une plate-forme (Pl. V — 2); on y entre par un pérystile que soutiennent quatre piliers carrés.

Salt fit don à l'église d'une pièce de satin rouge. On lui montra tous les riches ornemens et les livres que ce temple possède; on l'encensa, on le conduisit sur le toit qui est plat, enduit de mortier et de stuc. Sa connaissance de l'Ecriture sainte fut vérifiée; le grand-prêtre, ravi de sa science, lui baisa la main.

Le costume des ecclésiastiques diffère un peu de celui des laïques. Outre le manteau d'une grande ampleur et les caleçons serrés qui composent l'habillement ordinaire, ils portent sur la peau une sorte de tunique de toile blanche qui descend jusqu'aux genoux. Leur coiffure





consiste en un châle de toile de coton mince qui laisse le sommet de la tête à découvert. Ils ont réellement un air respectable, et Salt ajoute que, d'après ce qu'il a pu apprendre, leurs mœurs sont très-pures. Il a donné le portrait de Dofter Esther, homme très-instruit, généralement respecté, qui montrait un vif désir de recueillir des renseignemens sur l'Angleterre, et en revanche semblait prendre un grand plaisir à répondre à ses questions (Pl. IV — 3).

De retour à Adoueh, Salt reçut un message d'une ozoro ou princesse, qui l'invitait à venir la voir. « Je fus introduit dans son appartement, dit-il, avec deux autres Anglais et un interprète; elle était assise à l'extrémité supérieure du salon, sur une belle couche placée dans une alcôve dont le rideau était tiré en partie. Elle avait le bas du visage couvert et le teint très-foncé; plusieurs femmes très-parées se tenaient autour d'elles; des parfums brûlaient sur un réchaud élevé. La conversation fut très-animée; l'ozoro m'adressa plusieurs questions avec une politesse infinie; elle se distinguait, par ses manières, des autres Abyssines que j'avais vues. On nous versa d'amples rasades de *maïze*, c'est la bière du pays, et la soirée finit par un souper. Lorsque je pris congé de l'ozoro, elle me fit présent d'une pièce de toile la plus belle qui se fabrique à Adoueh, et me pria de ne la faire servir qu'à mon seul usage (Pl. VI — 3). »

Salt étant à Antalou, où se trouvait le raz, fut témoin d'une revue. « La cavalerie passa la première, et fit le tour du cirque au galop, chaque homme brandissant sa lance avec beaucoup d'agilité. Presque tous portaient en écharpe sur l'épaule, et fixé par une agrafe d'or sur la poitrine, un manteau soit de satin, soit de damas brodé à fleurs d'or, soit de velours noir avec des ornemens en argent, et avaient la tête ceinte d'un bandeau de satin jaune, vert ou rouge, noué par derrière, et dont les bouts, très-longs, flottaient au gré du vent. Quelques-uns avaient remplacé cet ornement par une bande de peau, dont les poils hérissés rendaient leur aspect singulièrement farouche. Un petit nombre avait une corne d'or s'élevant perpendiculairement au-dessus du front ou faisant une saillie en avant; plusieurs avaient un disque d'argent attaché sur la partie supérieure du bras gauche; d'autres avaient au bras droit des bracelets d'argent de la forme d'un collier de cheval et en nombre égal à celui des ennemis qu'ils avaient tués. Les chevaux étaient richement caparaçonnés. Les guerriers d'un ordre inférieur étaient vêtus de peaux, principalement de mouton, quelques-unes bordées de bleu et de rouge. Il y eut des combats simulés entre les cavaliers et les fantassins, et parmi ceux-ci entre les lanciers et les mousquetaires (Pl. VI — 2). Les Abyssins me parurent aussi bons cavaliers qu'il est possible de l'être sans discipline, chose dont ils n'ont pas la moindre idée; un lancier est représenté pl. VI — 1.

» Après ce spectacle, on entra dans une grande salle où tout était préparé pour un banquet somptueux. La table était fort longue. Le raz se plaça sur une estrade à l'un des bouts, et nous fit asseoir près de lui sur une plus basse. Il n'y avait pas de bancs, les chefs s'accroupirent à terre. Des galettes de teff, de deux pieds et demi de diamètre, étaient posées en piles hautes d'un pied sur les deux bords de la table, sur laquelle il y avait une file de plats contenant des *carris* de volaille chaude, du mouton, du *ghi* (beurre fondu) et du lait caillé. Plusieurs beaux pains de froment ronds avaient été préparés pour le raz. Il les rompit, nous en donna les premiers morceaux, et distribua les autres aux chefs qui l'entouraient. A cette sorte de signal, des femmes esclaves, placées à différentes parties de la table, se lavèrent les mains à la vue du raz, puis trempèrent les pains de teff dans les carris et les autres plats, et les offrirent aux convives.

» Durant ce temps, on tuait, à la porte de la salle, les bœufs réservés pour le festin; on renverse d'abord l'animal, puis, avec un *djambi* (coutelas), on lui sépare presque entièrement la tête du corps, en prononçant ces mots : *Bis m'illah guebra menfos kedos;* invocation qui semble empruntée des musulmans; ensuite on enlève, avec toute la diligence possible, la peau d'un côté de la bête. On ôte les poumons, le foie, les intestins, que dévorent les valets, quelquefois sans prendre la peine de les nettoyer. La chair de l'animal, dont le cœur et la croupe passent pour les parties les plus délicates, est découpée en grands morceaux dont les fibres palpitent encore lorsqu'on les apporte aux convives, à la fin du repas. Le *brinde*, ainsi nomme-t-on cette chair crue, était en morceaux inégaux, mais tenait ordinairement à un os par lequel les serviteurs le présentaient aux chefs. Ceux-ci en détachaient tour-à-tour, avec leurs couteaux recourbés, une grande tranche qu'ils découpaient ensuite en aiguillettes d'un demi-pouce de largeur, en la prenant avec les deux premiers doigts de la main gauche, puis ils la portaient à la bouche. Si un morceau ne plaisait pas à celui qui l'avait coupé,

il était passé par celui-ci à un de ses inférieurs, et allait quelquefois jusqu'à la septième main avant que quelqu'un en voulut.

» Tandis qu'on dévorait le brinde, dont il fut consommé une quantité vraiment incroyable, on remplit des gobelets de maïze, les cornes ne servant que pour le *bouza*, autre sorte de bière. Les premiers convives rassasiés, d'autres, d'un rang inférieur, les remplacèrent et mangèrent les restes de la chair crue ; un troisième, un quatrième, enfin un cinquième rang se succédèrent ; les derniers furent réduits à se contenter d'un pain de teff grossier et d'une corne de bouza ; ils furent même congédiés par le maître des cérémonies avant d'avoir pu se rassasier. »

L'étiquette exige qu'à la cour, et partout devant le roi ou le raz, on ne se présente que le corps découvert jusqu'à la ceinture (Pl. VI — 1); cependant, quelques Abyssins se bornent à mettre leur poitrine à nu, ensuite, ils replacent leurs vêtemens.

En retournant vers la côte, Salt logea dans un hangard dont une partie était occupée par des Hazortas, venus là pour aider à faire la moisson. Leur souper ne consista qu'en galettes grossières faites avec du grain recueilli le jour même. « Une vieille femme commença par le dégager d'une partie de son enveloppe, puis elle le broya, à l'aide d'une jeune fille ; elle fit ensuite, avec la farine, une pâte épaisse qu'elle versa de sa main sur un plat à moitié cassé et placé sur un feu vif. Les deux femmes ne cessèrent pas de surveiller avec beaucoup d'attention les progrès de la cuisson. Un vieillard, qui paraissait être le chef de la famille, était assis fort tranquillement, fumant son houka; un jeune garçon d'environ seize ans se tenait dans un coin, sur une espèce d'estrade; deux enfans, une vache et quelques chèvres formaient le reste du tableau : il me parut tellement caractéristique, que je le dessinai. La famille eut à peine la patience d'attendre que la première galette fût cuite; à peine ôtée de dessus le feu, la galette fut mangée avec avidité, et, afin que rien ne fût perdu, la vieille femme chercha dans les cendres les miettes qui pouvaient y être tombées. Tous semblèrent fort contens de leur frugal repas, qu'ils terminèrent en buvant de l'eau fraîche à grands traits (Pl. VI — 4). »

Salt, dans ses deux voyages, revint par Massaouah. En 1805, le naïb était un Abyssin musulman duquel il fait l'éloge (Pl. V — 1).

Nathaniel Pearce, matelot anglais qui avait accompagné Salt en Abyssinie, lui demanda la permission de rester dans ce pays. Elle lui fut accordée. Il dessinait passablement, possédait quelques connaissances en médecine, et était doué d'une grande facilité pour apprendre les langues. Le raz promit d'avoir soin de lui. Quand Salt fit son second voyage, Pearce vint au-devant de lui jusqu'à Massaouah. Il lui raconta que deux fois il s'était brouillé avec le raz, quoiqu'il eût rendu dans la guerre des services signalés à celui-ci ; enfin ils se réconcilièrent. Il avait parcouru une grande partie du pays, dont il parlait facilement la langue, et fournit à Salt beaucoup de renseignemens importans. Il continua de séjourner en Abyssinie quand Salt le quitta pour la seconde fois, et, en 1814, lui envoya un journal de ce qui s'y était passé depuis son départ.

Coffin, autre Anglais, subrécargue d'un navire marchand, avait été envoyé en Abyssinie par Salt, quand celui-ci, avant que de rentrer dans cette contrée, en examinait la côte. Débarqué le 10 avril 1810 au port d'Amphilah, il avait voyagé vers l'O., en compagnie d'un jeune chef abyssin. Chaque jour, ils avaient marché pendant douze heures, à travers des montagnes âpres et stériles, entre lesquelles on rencontrait parfois un village ou un petit campement. Le 13, les voyageurs rencontrèrent, à 150 milles de la côte, une vaste plaine où commence le terrain qui fournit du sel. Le lendemain, ils traversèrent des montagnes habitées par les Hartous, tribu des Danakil soumise par les Abyssins, descendirent ensuite dans des plaines pour gravir plus tard le Sanafé, qui passe pour être plus haut que le Taranta. Le pays au-delà est fertile ; le 18, ils entrèrent dans Tchelicot. Coffin, de même que Pearce, se fixa en Abyssinie ; il y resta. Son compagnon revit sa patrie, où le résultat de ses observations a été publié.

L'excursion faite par Coffin d'Amphilah dans l'intérieur de l'Abyssinie est d'autant plus curieuse, que, depuis les Portugais, aucun Européen n'y avait pénétré par là. Le premier de cette nation qui y vint fut Pierre de Covilham ; il y arriva en 1490, et y fut très-bien accueilli ; mais, d'après une loi qui existait alors, il ne put obtenir la permission d'en sortir. Toutefois, il réussit à faire parvenir, par la voie de l'Egypte, de ses nouvelles dans sa patrie. D'un autre côté, il ne cessait de vanter la puissance de son souverain au roi d'Abyssinie. Celui-ci, alarmé des progrès des Turcs le long des côtes du golfe Arabique, envoya un ambassadeur au roi de Portugal pour lui demander du secours : une flotte partie de Lisbonne parut devant Massaouah le 6 avril 1520. Les Portugais furent très-

mal accueillis par le peuple, pénétré d'une haine profonde pour les catholiques romains. Cette première tentative échoua; cependant, les progrès des musulmans décidèrent le monarque abyssin à solliciter de nouveau l'appui du roi de Portugal. Une troupe de soldats de celui-ci vainquit en 1541 les musulmans, et sauva le pays.

Les intrigues des missionnaires avaient déjà causé de grands embarras; ils augmentèrent avec leurs prétentions : les jésuites réussirent en 1620 à faire publiquement reconnaître l'autorité du pape par le roi. Il n'en résulta que des guerres civiles très-sanglantes; elles n'eurent un terme qu'en 1632, lorsqu'un édit chassa tous les catholiques romains, et rendit la suprématie spirituelle à l'*abouna*, envoyé par le patriarche copte d'Alexandrie pour être le chef du clergé.

Durant leur long séjour en Abyssinie, les Portugais visitèrent toutes les provinces de cette contrée, et les ouvrages qu'ils publièrent en contiennent des descriptions qui sont encore bonnes à consulter.

En 1613, le P. Antoine Fernandez traversa les provinces du Sud, puis les royaumes de Narea, de Zendero ou Gingiro, de Cambate et d'Alaba, pour arriver à la mer des Indes; mais, après un voyage de dix-huit mois, il fut obligé de revenir sur ses pas. Sa relation très-succincte est intéressante par les détails qu'elle contient sur des pays où, depuis Fernandez, aucun Européen n'est allé.

Le P. Paez découvrit, en 1618, les sources du Bahr-el-Azrek, et donna la description du canton où elles se trouvent. Le P. Lobo le visita en 1625; vers cette époque, le roi, qui favorisait le catholicisme, étant mort, Lobo ne put sortir de l'Abyssinie qu'en prenant des chemins détournés. Le récit de ses courses, imprimé en portugais, puis en français, parut aussi en anglais en 1798.

Depuis l'expulsion des Portugais, l'Abyssinie était devenue étrangère à l'Europe, lorsqu'en 1698, le roi, attaqué d'une maladie cutanée qui résistait à tous les remèdes, chargea un de ses facteurs au Caire de chercher un médecin qui pût le guérir. Maillet, consul de France, lui indiqua Poncet, établi dans cette ville depuis plusieurs années. Ce dernier partit donc le 10 juin, accompagné du P. Brevedent, qui passait pour son domestique, et du facteur du monarque abyssin. Arrivés à Manfalout, les voyageurs se dirigèrent, avec une caravane, vers la grande oasis, retrouvèrent les bords du Nil à Mochot, et suivirent sa rive gauche jusqu'au faubourg de Dongolah. Poncet fut très-fêté dans cette capitale pour ses succès dans les cures qu'il entreprit. Partout où il passait, il recevait des marques non équivoques de respect et de bienveillance, parce qu'on savait qu'il allait chez le roi d'Abyssinie. Le 12 mai 1699, il partit de Sennâar, fit route à l'E., et entra en Abyssinie à Serk. Le P. Brevedent mourut à Barko, et Poncet fut retenu douze jours, par une maladie, dans cette petite ville, qui n'est éloignée que d'une demi-journée de Gondar, qu'il atteignit le 21 juillet. Il réussit à guérir le roi et son fils en fort peu de temps. « Ainsi, dit Bruce, il remplit cette partie de sa mission aussi parfaitement que le médecin le plus habile eût pu le faire. Quant au second objet dont on l'avait chargé, et qui était d'engager le monarque à envoyer une ambassade en France, je doute qu'un autre eût pu s'en acquitter autrement qu'il le fit. Le projet d'une ambassade abyssine demandée par les jésuites, et vivement sollicitée par Maillet, était une chimère impraticable, mais qui heureusement n'eut aucune suite. » Poncet se conforma donc le mieux qu'il put aux instructions du consul, en emmenant avec lui un Arménien nommé Mourat, neveu d'un chrétien du même nom, qui, depuis longtemps, jouissait de la confiance du roi d'Abyssinie. Ce prince reconnut publiquement Mourat pour son délégué auprès du roi de France, et lui fit remettre les présens destinés à Louis XIV. Poncet sortit de Gondar le 2 mai 1700, passa par Adoueh, visita les ruines d'Axoum, traversa les montagnes du Taranta, et descendit à Massaouah, où il s'embarqua.

Quand il fut au Caire avec Mourat, Maillet se brouilla avec celui-ci; sa mauvaise humeur s'étendit jusque sur le médecin qu'il desservit et calomnia; de sorte que, quoiqu'il eût été présenté au roi, qui l'avait accueilli très-gracieusement, la réalité de son voyage fut suspectée. Maillet se garda bien de dire que l'agent du monarque abyssin revenu au Caire lui avait remis une lettre de ce prince, qui le remerciait de lui avoir envoyé Poncet, auquel il devait sa guérison. La calomnie avait produit son effet : Poncet, déconsidéré, quitta Paris fort chagrin; il retourna dans le Levant, et mourut en Perse en 1708.

Le recueil des *Lettres édifiantes* contient la relation de son voyage et la traduction de la *Relation d'Abyssinie* par Lobo offre une lettre à Maillet dans laquelle il l'instruisait des dispositions hostiles des Abyssins envers les étrangers. Cette révélation, si contraire aux projets de ce

dernier, provoqua sans doute sa colère contre Poncet; ses ressentimens furent partagés par plusieurs savans en France, et le pauvre médecin fut traité d'imposteur. Bruce, qui, certes, n'est pas indulgent pour les fautes de son prochain, prend la défense de Poncet; il atteste que tout ce qu'il a dit de l'Abyssinie est vrai; il reconnaît qu'il lui est échappé des inexactitudes, et qu'on trouve dans son récit des invraisemblances, mais il les attribue aux écrivains qui ont publié sa relation et qui ont voulu l'embellir. « On l'a critiqué avec tant de dureté et d'injustice, ajoute-t-il, qu'on a fini par le faire tomber dans l'oubli et le mépris. J'essaierai de l'en tirer. Je veux examiner les faits, les lieux, les distances dont il parle; corriger les erreurs s'il y en a, et lui rendre enfin la place qu'il mérite dans l'histoire des découvertes et de la géographie. On trouve, dans cette relation, le premier itinéraire de ces déserts, et je conçois que nous serons longtemps avant d'en avoir un autre. » Salt rend également justice à Poncet.

Le projet d'envoyer des missionnaires catholiques en Abyssinie n'était pas abandonné en France; on espéra y réussir par le moyen d'une ambassade. Elle fut offerte à Maillet, et, en homme prudent, il s'excusa, et désigna pour cette entreprise Lenoir du Roule, vice-consul de France à Damiette, distingué par son zèle pour les intérêts de sa nation et par les qualités brillantes de son esprit. Il partit du Caire en 1704. Les ordres les plus précis avaient été donnés pour la sûreté de son voyage; le roi d'Abyssinie, informé de sa venue, l'avait recommandé aux princes de Nubie, ses alliés. Cependant, arrivé à Sennâar, du Roule y fut assassiné, avec toute sa suite, devant le palais du mélek. Ce crime, provoqué par d'odieuses menées de moines, jaloux de ce que, à leur préjudice, les jésuites devaient être chargés de ramener les Abyssins dans le sein de l'église catholique, demeura impuni; il ne l'eût pas été, si on eût pris en France autant de soin d'en poursuivre les auteurs que fit le roi d'Abyssinie. Les mémoires de du Roule ont été perdus; ceux que cite d'Anville avaient été écrits au Caire avant son départ pour la Nubie.

Au départ de Poncet, l'Abyssinie était tranquille; mais bientôt des troubles y éclatèrent, et la guerre civile désolait cette contrée, lorsque Bruce attérit à Massaouah en 1769. Il vit les mêmes lieux que Salt a décrits depuis, et, le 10 janvier 1770, il fit d'Adoueh une excursion au couvent de Fremona, principal établissement des jésuites. Cet édifice en ruines occupait un emplacement d'un mille de circuit sur une montagne qui forme à l'E. et au N. des précipices horribles, et s'incline doucement vers le S.; il est entouré de murailles crénelées et flanquées de tours, et ressemble plus à une citadelle qu'à un monastère. Jusqu'alors Bruce n'avait pas vu dans tout le pays un lieu plus aisé à défendre.

Le 22, il était à Siré, ville bâtie près d'une vallée étroite et profonde, où coule un ruisseau bordé de dattiers qui ne donnent pas de fruits. Ayant traversé de grandes plaines séparées par des coteaux, il atteignit les bords du Tacazzé, qui sépare le Tigré à l'E. de l'Amhara à l'O. De même que toutes les rivières du pays, il déborde dans la saison des pluies, et alors cause de grands ravages. Bruce fait une description ravissante des rives du Tacazzé; elles sont ombragées d'arbres majestueux et couvertes d'arbustes et de plantes dont les fleurs odorantes peuvent le disputer à celles des plus beaux jardins; son onde est limpide et d'un goût parfait; enfin, on pêche diverses espèces d'excellens poissons dans ses eaux, et ses bords abondent en gibier.

Bruce put le traverser à gué dans un endroit où sa largeur était de 200 pas au moins; il coulait avec beaucoup de rapidité; c'était le temps le plus sec de l'année. Il s'engagea ensuite dans les montagnes du Lamalmon, qui sont, dans le N. O., une des branches les plus hautes de celles du Samen; les forêts étaient infestées par les hyènes. Il suivait le chemin que sont obligées de prendre toutes les caravanes qui vont à Gondar. « Les Falachas, dit notre voyageur, sont les habitans indigènes de ces montagnes; ils conservent la religion, la langue et les mœurs de leurs ancêtres; ils ne se mêlent pas avec d'autres peuples. Leur nombre est considérablement diminué; leur courage et leur puissance ont déchu à proportion. Ils sont laboureurs, bûcherons, porteurs d'eau, potiers et maçons. Comme ils excellent dans l'agriculture et vivent plus vieux que le reste des Abyssins, ceux-ci ne manquent pas d'attribuer leur supériorité à la magie. Les villages des Falachas sont presque tous situés hors des routes fréquentées par les armées quand elles sont en marche, sans quoi ils seraient continuellement exposés à des dévastations, tant à cause de l'aversion que l'on a pour ce peuple que par l'espérance de lui extorquer de l'argent. »

L'Ouoggora est un pays de plaines hautes; au mois de février, les nuits y étaient très-froides, quoiqu'il ne tombât pas de rosée, et que la terre fut brûlée par l'ardeur du soleil pendant le jour,



3. Obélisque d'Axum.



4. Nubien. 5. Samauli.

Le 14 février, Bruce aperçut Gondar, dont les maisons étaient cachées par la quantité des arbres touffus qui croissent dans cette ville. Le 14 mars, guidé par Tecla Mariam, secrétaire du monarque, il fut présenté à ce prince, devant lequel il se prosterna. « Je vous amène, dit Tecla Mariam au roi, un de vos serviteurs qui vient d'un pays si éloigné, que, si vous le laissez jamais s'en retourner, nous ne pourrons ni le suivre ni savoir où il faudra l'aller chercher. » — « Le roi ne répondit rien, du moins autant que je pus en juger, ajoute Bruce, car sa bouche était couverte ; il ne changea même pas de contenance. Cinq jeunes hommes se tenaient debout, à côté du trône, deux à droite, trois à gauche. L'un de ces jeunes gens, qui était fils de Tecla Mariam, et qui devint par la suite mon intime ami, s'avança de la gauche où il était le premier, et, me prenant par la main, me plaça au-dessus de lui. S'apercevant ensuite que je n'avais pas de coutelas à la ceinture, il tira le sien et me le donna. Lorsque je fus ainsi placé, je baisai de nouveau la terre. »

Des questions furent adressées à Bruce, et quand il y eut moins de monde dans la salle d'audience, le roi découvrit sa bouche et lui parla de son voyage à Jérusalem, des armes à feu, des chevaux, des Indes et de la manière dont il se servait de son télescope.

« Gondar est bâti sur une montagne très-haute dont le sommet est assez uni ; le palais du roi, situé à l'O. de la ville, est un grand bâtiment carré à quatre étages, et flanqué de quatre tours carrées ; brûlé à différentes reprises dans les guerres civiles, il n'offre presque plus qu'un monceau de ruines, et on n'habite plus que dans le rez-de-chaussée et dans le premier étage. Cet édifice fut bâti du temps des Portugais par des ouvriers venus des Indes et par des Abyssins, que les jésuites avaient formés à l'architecture.

» La montagne sur laquelle s'élève Gondar est environnée d'une vallée profonde, dans laquelle coule le Kahha, qui passe au S. de la ville ; l'Angrab, qui vient de l'Ouoggora, la contourne au N. O., puis ces deux rivières se réunissent à un quart de mille plus au S.

» De l'autre côté du Kahha, est une ville habitée par des musulmans actifs et laborieux qui, pour la plupart, ont soin des équipages du roi et de la noblesse ; ils forment dans l'armée un corps commandé par des officiers ; mais jamais ils ne combattent pour aucun parti. »

Le principal objet du voyage de Bruce en Abyssinie avait été de découvrir les sources du Nil, nom par lequel il désigne le Bahr-el-Azrek, et que nous allons employer. Le 4 avril 1770, Bruce, parti pour son entreprise, fit route au S. Au bout de trois heures, il traversa le Moghetch sur un pont de pierre très-solide, chose excessivement rare en Abyssinie, mais très-nécessaire dans cet endroit, car le Moghetch, qui descend des montagnes de l'Ouoggora, ne tarit jamais, et dans le temps de la crue des eaux il gonfle tellement, qu'il serait impossible aux gens portant des denrées à Gondar de le passer. Le Moghetch court vers le lac Tzana ou Dembea ; son eau n'est pas bonne sans doute à cause des particules minérales qu'elle charrie. Bruce ne tarda pas à voir le lac à sa droite ; il chemina dans un canton coupé de montagnes et de rivières. Le grand village de Tangouri est peuplé de marchands musulmans qui vont en caravane à l'O., au-delà du Nil et très-avant dans le S., trafiquer avec les Gallas. Emfras, ville sur une haute montagne, est entourée de jardins ; de là, on voit bien l'ensemble du lac et même la campagne qui s'étend au-delà. C'est la plus vaste nappe d'eau de ces contrées. Sa plus grande largeur de l'E. à l'O. est de 35 milles ; mais il se rétrécit beaucoup à ses deux extrémités. Sa plus grande longueur est de 49 milles du N. au S. Il est traversé, dans sa partie méridionale, par le Nil, qui coule de l'O. à l'E. Dans la saison de la sécheresse, c'est-à-dire d'octobre en mars, il décroît beaucoup ; mais, dans celle des pluies, il déborde et inonde une partie de la plaine.

Si l'on en croit les Abyssins, qui sont de grands menteurs, ce lac renferme 45 îles habitées ; je pense que ce nombre peut être réduit à 11. La principale est Dek, située dans la partie moyenne vers la rive occidentale. Autrefois, les grands personnages du pays tombés en disgrâce étaient relégués dans ces îles, ou bien ils les choisissaient pour leur retraite quand ils étaient mécontens de la cour, ou lorsque dans les temps de troubles ils voulaient mettre en sûreté leurs effets les plus précieux. On voit beaucoup d'hippopotames, mais il n'y a pas de crocodiles dans le lac Tzana.

Dara, village habité par des musulmans, est voisin d'un canton montagneux que le Nil traverse après sa sortie du lac, et où il se précipite à Alata d'une hauteur de 40 pieds, par une cascade large de plus d'un demi-mille : elle a été décrite inexactement par Lobo ; mais son effet est d'une magnificence admirable. A peu de distance au N. E. d'Alata, des eaux thermales jaillissent à Lebec,

Bruce revint à Dara et en repartit le 22 mai, se dirigeant vers le Nil, qui était fort haut; il le passa à la nage; à midi, lui, ses gens et son bagage étaient sur la rive opposée; trois heures après, on atteignit Tsoumoua, village éloigné de 12 milles, et situé au S. du lac. La vaste et fertile plaine de Maïtcha se prolonge vers le S. O., à droite et à gauche du Carcagna. Divers incidens forcèrent Bruce à retourner à Gondar, en passant à l'O. du lac.

Le 28 octobre, il partit de nouveau, cheminant à l'O. S. O., et ayant à chaque pas à traverser des rivières coulant vers le lac; le 30, il arriva sur ses bords, et les suivit jusqu'à Bamba, village dans une vallée en partie couverte de buissons et de chétifs arbrisseaux, et en partie bien cultivée. Dingleber, autre village plus au S., est à l'entrée du pays montueux qui mène au Sakala, canton occupé par les Gallas. On traversa plusieurs affluens du Nil, et, le 2 novembre, Bruce était sur ses bords. Le passage en fut difficile, à cause de l'inégalité du fond. La largeur de cette rivière était de quatre pieds dans le milieu de son lit, et de deux seulement le long des rives. Celle de la gauche était ombragée de grands arbres du genre du saule; les Abyssins le nomment *ha*, et s'en servent pour faire le charbon, qui entre dans la composition de leur poudre à tirer. La rive droite est hérissée de rochers pointus, entre lesquels croissent des arbres d'un feuillage sombre qui finissent par former une forêt.

Les habitans de cette contrée haute sont des Agôs. « Ils accoururent en foule autour de nous, dit Bruce, dès que nous voulûmes passer la rivière, et nous y aidèrent; mais ils s'opposèrent à ce qu'aucun homme de ma troupe, monté sur un cheval ou sur un mulet, entrât dans l'eau; ils insistèrent pour que chacun ôtât ses souliers, et menacèrent de lapider quiconque ferait mine de laver ses vêtemens dans le Nil; il s'ensuivit une vive altercation qui me causa un plaisir extrême, puisque j'y retrouvais des traces du culte rendu dès la plus haute antiquité à ce fleuve célèbre; enfin, on nous permit, ainsi qu'à nos animaux, de boire de son eau. »

Le village de Goutto est peu éloigné d'une cataracte qui est appelée la première; ses bords ne sont ni si bien boisés ni si verdoyans que ceux de la seconde, qui est plus au N. Sa hauteur n'est que de 16 pieds, et sa largeur, interrompue en plusieurs endroits par des rochers, n'a que 180 pieds. Le Nil forme encore d'autres cascades dans ces cantons; quelques-unes sont très-peu considérables.

Continuant à cheminer dans un pays très-montagneux, coupé de nombreux ravins et de rivières, et couvert de beaux pâturages, Bruce eut, le 5 novembre, la satisfaction de contempler la source du Nil, près du village de Ghich; elle consiste en deux filets d'eau sortant d'un tertre herbeux situé au milieu d'un terrain humide. Bruce exprime dans un langage emphatique les sentimens qu'il éprouva, puis il entame une longue discussion pour prouver qu'il est le premier Européen qui ait vu ces sources sacrées, donne une copie de la description que Paez en a faite, et s'efforce d'en démontrer la fausseté. Il est fâcheux pour sa mémoire que toute la peine qu'il prend produise un effet tout contraire à celui qu'il attendait; car la description du jésuite et la sienne ne diffèrent que dans des minuties; ses compatriotes eux-mêmes l'ont sévèrement blâmé de son outrecuidance. Il croyait être dans les montagnes de la Lune, où, depuis longtemps, on place les sources du Nil. Il en était bien loin, et cette chaîne de montagnes, dont on ne désigne la position qu'au hasard, attend encore la visite de quelque voyageur intrépide et heureux.

Ivre de joie d'avoir vu le berceau du Nil, et dans un endroit où cette rivière est si étroite, qu'on pouvait sauter d'un bord à l'autre, Bruce s'en donna le plaisir une soixantaine de fois, but des rasades de son eau fraîche à la santé du roi George III et de sa nombreuse postérité, à celle de l'impératrice Catherine II, enfin à son heureux retour, et il fit participer à ces libations un Grec qui l'accompagnait.

Le 10 novembre, il quitta ce canton montagneux, et, quand il fut dans un pays moins inégal, il prit une direction plus orientale que celle qu'il avait suivie en venant. De retour à Gondar, il obtint du roi la permission de sortir de l'Abyssinie. Il n'en put profiter aussi promptement qu'il l'aurait désiré à cause de la guerre civile; enfin, le 21 novembre 1771, il sortit de Gondar, et fit route au N. Le 2 janvier 1772, il était à Tcherkin, où se tient un grand marché. Bientôt il prit son chemin à travers les bois; les villages de cette contrée sont souvent dévastés par les Changallas, peuple nègre qui habite une partie de l'espace compris entre la rive droite du Tacazzé et le Bahr-el-Abiab. Leur pays est généralement montagneux, assez bien arrosé et couvert de forêts. Ce sont des sauvages continuellement en hostilités avec les Abyssins.

Bruce chemina ensuite à l'O., vers le Ras-el-Fil; il regarde ce pays comme un des plus chauds de la terre; cependant, l'ardeur de ce climat ne

produisit pas sur sa personne une impression proportionnée à son intensité. Ce ne fut pas sans peine qu'il échappa aux embûches que lui avait tendues un chef de l'Atbara. Le 23 mai, il passa le Rahad; le 24, le Dender. Un peu plus loin, les forêts cessèrent; il ne voyagea plus que dans des campagnes découvertes et bien cultivées. Les Noubas, chez lesquels il était, ont les cheveux laineux, le nez aplati, et parlent un idiome doux, sonore, et totalement différent de ceux qu'il avait entendus jusqu'alors. Ils sont païens. L'immense plaine qu'ils habitent n'a d'autre eau que celle des puits; Bruce en mesura un qui avait 80 brasses de profondeur. Il traversa le Bahr-el-Azrek à Basbokh, qui est sur la rive droite de cette rivière. Le 29 mai, il entra dans Sennâar, où il fut accueilli très-amicalement par le roi. Quatre mois après, il était au village d'Oued-Hodjila, au N. de Cheikh-Amman. « C'est là, dit-il, que l'Abiad, plus considérable que le Nil, se réunit à ce fleuve; cependant, le Nil conserve encore, après sa jonction, le nom de Bahr-el-Azrek..... L'Abiad est très-profond; il n'a presque point de pente; il coule lentement; et cependant ses eaux ne diminuent jamais, parce qu'il prend sa source sous une latitude où il pleut toute l'année, au lieu que le Nil supporte six mois de sec, qui le font décroître. » On voit que Bruce, dans sa prévention d'avoir découvert les sources du vrai Nil, ferme les yeux à l'évidence des faits qui lui démontraient que le Bahr-el-Abiad méritait seul cette dénomination.

On vient de voir le motif qui avait amené Bruce en Abyssinie; Salt y fut conduit par le désir de lier des relations commerciales entre sa patrie et ce pays. En 1830, deux missionnaires protestans y entrèrent pour travailler à épurer le christianisme de ses habitans, mêlé de beaucoup de pratiques superstitieuses. Abraham, savant Ethiopien qui avait accompagné Bruce, étant venu au Caire en 1808, le consul de France conçut l'idée de lui faire traduire le *Nouveau-Testament* en langue amharique; ce personnage, après s'être acquitté parfaitement de cette tâche, fit le voyage de Jérusalem, où la peste l'enleva bientôt. Son manuscrit tomba entre les mains de la Société biblique de la Grande-Bretagne, qui le fit imprimer, et pria la Société des missions de l'église anglicane d'expédier quelques missionnaires en Abyssinie; le choix tomba sur MM. Samuel Gobat, de Berne, et Christian Kugler, de Wurtemberg. Ils vinrent au Caire en 1826, et, pendant un séjour de dix mois, ne purent trouver aucun moyen de pénétrer dans la contrée où leur zèle les appelait. Ils parcoururent alors la Syrie et la Palestine, et continuèrent l'étude de l'amharique et du tigréen. Revenus en Egypte en août 1827, ils furent contraints d'y rester jusqu'en octobre 1829, attendant avec impatience que la guerre qui désolait alors l'Abyssinie leur laissât entrevoir l'espoir d'y entrer. Le 12 octobre, ils purent enfin quitter l'Egypte, accompagnés de G. Aichinger, charpentier chrétien qui devait les aider dans leur œuvre. Le 18 décembre, ils abordèrent à Massouah; le 15 janvier 1830, ils quittèrent la côte; puis, traversant le Taranta, et après une marche de quatre semaines, arrivèrent à Adigrat, dans le Tigré. Sabagadis, souverain de cette partie du pays, les accueillit amicalement. Bientôt les deux missionnaires songèrent à se séparer; Kugler et Aichinger demeurèrent dans le Tigré, dont ils possédaient bien la langue; Gobat, qui connaissait le mieux l'amharique, partit le 25 février pour Gondar.

Au moment où il entra dans cette ancienne capitale du royaume, tout le pays qui l'entoure était livré à l'anarchie. La petite caravane avec laquelle le missionnaire voyageait n'avait pu se procurer des vivres qu'avec une difficulté extrême. Elle parcourait de longues distances sans rencontrer un seul village, et cependant tout ce territoire est naturellement fertile.

Sur une montagne voisine, était campé Oubié, jeune chef qui gouvernait le Samen. Quoiqu'il dépendît du gouverneur de l'Amhara, ses talens militaires lui avaient acquis une influence qui l'égalait aux raz. M. Gobat, instruit qu'il allait bientôt partir avec son armée, courut à sa rencontre. En ce même moment, des prêtres s'acheminaient processionnellement vers lui. M. Gobat se tint un peu en arrière pour attendre qu'ils eussent été reçus; mais aussitôt qu'Oubié eut aperçu notre missionnaire, il descendit de sa mule et s'avança vers lui. Les prêtres lui adressèrent des vœux pour sa prospérité; les ayant écoutés à peu près trois minutes, il leur dit d'attendre, et fit asseoir M. Gobat à côté de lui. Le missionnaire lui fit présent d'un joli pistolet, qui plut beaucoup au jeune chef. Pendant qu'il l'examinait, M. Gobat lui offrit, en présence de tous ses officiers, un exemplaire des *Quatre Evangélistes*. Oubié n'eut pas plutôt vu le livre, qu'il le parcourut, et dit à M. Gobat qu'il l'acceptait avec le plus grand plaisir. « Mais, ajouta-t-il, pourquoi es-tu venu dans ce mauvais pays, livré à la guerre et aux troubles? — Je connaissais, reprit M. Gobat, l'état actuel de Gondar : je crains Dieu, et je sais qu'au milieu du désordre et des guerres, l'Eternel règne

pour protéger ceux qui l'invoquent. » Alors Oubié se tournant brusquement vers ses officiers, s'écria : « Voilà un vrai blanc, oui, c'est la perle des blancs; nous n'en avons pas encore eu de semblable. » Ensuite, il appela les prêtres, leur recommanda l'étranger, et les rendit responsables de sa sûreté.

L'etchégué (chef de tous les moines abyssins), chez lequel M. Gobat fut conduit, était à peu près le seul personnage dont l'autorité fût respectée à Gondar; le quartier qu'il habite est toujours sûr, même au milieu des plus grands troubles, aucun chef militaire n'osant y pénétrer par force.

Le monarque qui régnait alors passait pour être âgé de quatre-vingt-six ans. Ce fantôme de souverain logeait dans une petite maison ronde bâtie sur les ruines du palais, et qui cependant était le bâtiment le mieux construit que notre missionnaire eût encore vu en Abyssinie. Trois salles et quelques petites chambres se trouvaient encore en assez bon état; mais le désordre de leur ameublement annonçait que depuis longtemps elles n'avaient pas été habitées. Le roi n'occupait qu'une seule chambre divisée en deux parties par un rideau blanc. Néanmoins, malgré l'aspect chétif de tout ce qui l'entourait, le roi de Gondar ne manquait pas d'une certaine dose d'orgueil et de jactance. « As-tu jamais vu, demanda-t-il un jour à M. Gobat, un palais aussi magnifique que le mien? » La réponse affirmative du missionnaire lui causa un étonnement extrême, et il reprit ainsi : « Quoi! il existe encore des hommes qui peuvent en construire de semblables? »

Avant que M. Gobat s'embarquât pour retourner en Europe, le roi avait été privé du trône, et on lui avait donné deux successeurs. Au commencement de 1831, le missionnaire revint dans le Tigré, où il passa deux ans; il y fut témoin des luttes sanglantes auxquelles se livrèrent les différens chefs qui se disputaient le pouvoir. Dans ces révolutions, qui se succédaient avec une rapidité prodigieuse, M. Gobat ne courut pas précisément de grands risques pour sa personne; mais il fut contraint de passer trois mois assez désagréables dans un village du pays des Ghohas, qui sont des espèces de sauvages. Aussitôt qu'ils eurent appris la mort du chef abyssin qui les avait soumis, et auquel ils payaient un tribut, ils refusèrent de l'acquitter. Des querelles éclatèrent dans tous les villages. Les jours de marché, il en survenait toujours quelqu'une; des bandes de trois ou quatre cents hommes en venaient aux mains : mais, tout sauvages que sont ces Ghohas, ils usent de grandes précautions pour que personne ne perde la vie dans ces mêlées, parce que, dans le cas où un homicide est commis, les parens de l'homme tué ne manquent pas de poursuivre le meurtrier ou un de ses parens même pendant plusieurs générations.

Avant cette aventure, M. Gobat avait eu le malheur de perdre Kugler, son compagnon, qui l'avait rejoint dans la ville d'Adoueh. En ce moment, le charpentier Aichinger était malade. Les cris et les hurlemens que, suivant leur usage, les Abyssins, hommes et femmes, dont la maison était remplie, poussèrent quand ils apprirent que Kugler venait d'expirer, tourmentaient Aichinger; M. Gobat l'encouragea à prendre patience pour quelques instans, afin de ne pas contrarier leurs idées. Au bout d'un quart d'heure, il leur représenta que ces lamentations bruyantes fatiguaient le malade, ne faisaient aucun bien au mort, et que ceux qui aimaient véritablement Kugler devaient se résigner à la volonté de Dieu. La plupart de ses auditeurs convinrent qu'il avait raison; la nuit se passa dans un morne silence. Aichinger recouvra la santé.

Quoique M. Gobat argumentât sérieusement contre les Abyssins toutes les fois qu'il s'agissait de religion, ce qui arrivait très-fréquemment, néanmoins il ne cessa pas un seul instant d'être bien vu, ce qui donne lieu de présumer qu'il discutait avec beaucoup de douceur et sans aucune aigreur, et que, d'un autre côté, les théologiens du pays sont très-tolérans, puisqu'on voulut absolument le nommer abouna. Quand le moment de son départ approcha, un docteur du pays, avec lequel il avait souvent discuté, se sépara de lui en versant des larmes. Ainsi, la franchise de M. Gobat n'avait pas déplu. Cependant il reprenait durement les prêtres et tous ceux dont il combattait les sentimens erronés.

Il attribue la corruption des mœurs en Abyssinie à la vie vagabonde des habitans : il pense que malgré leurs dissolutions, ils ont pourtant en public plus de pudeur qu'on ne pourrait le supposer d'après les détails donnés par Bruce. Il avoue qu'il a entendu beaucoup de discours scandaleux, mais qu'il a vu bien moins d'actions indécentes dans la capitale de l'Abyssinie que dans celles d'Angleterre, de France et d'Egypte.

M. Gobat disculpe les Abyssins de plusieurs reproches qui leur ont été adressés par d'autres voyageurs européens, et les loue notamment de leur hospitalité.



1. Jeune Prêtre et Guerrier Abissins, jeune Noble Galla.



2. Guerriers Abissins.

M. Gobat regarde le pays des Gallas comme un vaste champ qui offrirait moins de difficultés aux messagers de l'Evangile que celui de peuples dont l'esprit est égaré par des superstitions opposées au véritable christianisme. Un jeune Galla, qui vint plusieurs fois chez notre missionnaire, et qui, doué des plus heureuses dispositions, avait, sans secours et presque sans maître, appris l'éthiopien, qu'il écrivait passablement, raconta qu'il était chrétien, et qu'étant allé voir ses parens pour les engager à venir dans l'Amhara pour y embrasser la religion chrétienne, ils n'élevèrent aucune objection sur ce dernier point, mais ils refusèrent de quitter leur patrie.

En 1832, M. Gobat quitta l'Abyssinie avec Aichinger; son zèle l'a ramené de nouveau dans ce pays : vers la fin de 1834, il était à Massouah avec son compagnon, M. Isenberg.

M. Ruppel, dont nous avons parlé en décrivant la Nubie, était en Abyssinie quand M. Gobat en partit. Ces deux Européens s'étaient vus. M. Ruppel est revenu en Europe dans le courant de l'année 1835; la relation de son voyage n'a pas encore paru. Deux jeunes Français, MM. Combes et Tamisier, ont récemment visité l'Abyssinie. Déjà ils avaient parcouru l'Arabie et remonté le Nil jusqu'au-delà de Khartoum. Au mois de janvier 1835, réunis à Djidda, ils poussèrent leur course jusqu'à Beit-el-Fakih. Ils revinrent à Mokah, et s'embarquèrent pour l'île de Dahalak, où ils débarquèrent le 1er avril 1835. Quatre jours après, ils étaient à Massouah, et bientôt ils entrèrent en Abyssinie. Un marchand leur procura pour interprète un jeune musulman nommé Béchir, qui parlait le tigréen et l'amharique, ainsi que les divers idiomes de la côte. Nos voyageurs s'étaient munis de marchandises destinées à pourvoir à leurs besoins et à faire des présens aux grands personnages. Ils traversèrent le Taranta, et, après être descendu dans le Tigré, ils eurent le plaisir de rencontrer M. et madame Gobat au village d'Emni-Harmas. M. Isenberg et sa femme étaient à Adoueh.

« Quoiqu'il y eût d'autres blancs dans le pays, nous fûmes, dès le moment de notre arrivée à Emni-Harmas, l'objet d'une vive curiosité; nous avions remarqué depuis quelque temps que, chaque fois que nous ôtions nos *tarbouchs* (bonnets), les Abyssins manifestaient une surprise dont nous n'avions pas encore cherché à pénétrer la cause. Cet étonnement fut si général parmi les curieux d'Emni-Harmas au moment où nous découvrîmes nos têtes, que nous ne pûmes nous empêcher d'en demander la cause à notre interprète; il nous apprit que c'était nos cheveux noirs qui fixaient ainsi l'attention de ses compatriotes; car ils s'étaient imaginé, parce qu'ils n'avaient presque jamais vu que des Allemands ou des Anglais, que tous les blancs devaient être blonds, et ils ne pouvaient se lasser d'admirer la couleur de notre *tête*, qu'ils trouvaient bien supérieure à celle des Européens qu'ils avaient vus avant nous. Nous fûmes très-étonnés nous-mêmes de voir des noirs, pour qui une peau blanche est si précieuse, donner la préférence aux bruns sur les blonds. »

Le 2 mai, MM. Combes et Tamisier entrèrent dans Adoueh. C'était jour de marché. De longues files d'hommes couvraient les sentiers qui conduisent à cette ville, où demeuraient plusieurs blancs venus d'Arménie, de Géorgie et de Grèce. Les environs étaient occupés par une armée; les généraux de cette troupe indisciplinée accueillirent bien les deux Français, qui ne tardèrent pas à se mettre en marche avec elle. « La timidité des femmes du camp, qui n'avaient osé encore nous approcher, s'évanouissait peu à peu, et, durant la route, elles nous entourèrent en grand nombre, et adressèrent à notre interprète les questions les plus singulières. Elles demandaient si nous étions de la même composition que les autres hommes, et si nous n'étions pas différemment façonnés. Béchir s'empressait de nous traduire leurs paroles, qui excitaient notre gaîté; et ces femmes, encouragées par nos éclats de rire, devenaient de plus en plus libres. La licence des mœurs, portée à l'excès dans les villes, est encore plus effrayante dans les camps, où le désordre est extrême. Ces Abyssines, avec leur caractère si original, nous offraient de continuelles distractions : sans aucun souci, elles suivaient les soldats en chantant, vivaient au jour le jour; et, malgré leurs fatigues et les rudes travaux auxquels elles sont condamnées, puisqu'on leur fait porter de lourds fardeaux, elles menaient joyeuse vie sans penser à s'inquiéter des terribles chances de la guerre. »

Après de grandes fatigues, on vint camper au N. du Devra-Damô, haute montagne déjà décrite par Salt; mais ce voyageur avait été mal informé, car on est obligé de se faire hisser par une corde pour parvenir sur le plateau qui la termine. C'est là que se trouvait encore l'Anglais Coffin; il s'y était réfugié après la mort du chef abyssin auquel il avait voué ses services.

Admis chez Oubi, qui était maître du Tigré, les voyageurs lui communiquèrent leur projet

de pénétrer dans le royaume de Choa; ils étaient alors sur les frontières du pays de Lasta. Ayant demandé à Oubi un guide, ce chef les détourna de leur dessein, en leur remontrant les dangers inévitables dont ils étaient menacés. Décidés par ses explications, les deux Français renoncèrent à leur plan et suivirent l'armée. Après beaucoup de courses, ils arrivèrent à Axoum.

Le 30 juin, ils sortirent de cette ville et se dirigèrent au S., à travers une contrée montagneuse. Déjà l'abondance des pluies avait gonflé les rivières; le lit du Tacazzé avait 90 pieds de largeur; son courant était impétueux; beaucoup de soldats commençaient déjà à tenter le passage. Ils avaient de l'eau jusqu'au cou, et se soutenaient à l'aide d'une longue perche ou de leur lance; ils portaient leurs effets avec la main gauche. Les femmes et les enfans traversèrent avec beaucoup de difficulté sur des mulets, que les hommes tenaient par la bride. « Nous remarquâmes avec plaisir, disent nos voyageurs, les secours que les forts prodiguaient aux faibles avec cette générosité qu'on trouve surtout dans les camps : quatre nègres, aux formes athlétiques, se montraient infatigables. Nous étions assis sur les bords de la rivière, et les Abyssins, persuadés que nous redoutions de la traverser, s'avancèrent pour nous prêter leur secours; mais, lorsqu'ils furent près de nous, nous nous élançâmes dans les eaux, et nous disparûmes à leurs yeux. Toute la troupe était rassemblée sur le rivage; la frayeur des femmes et des soldats était à son comble; et, quand nous reparûmes, leur étonnement se manifesta par des cris de joie universels : on nous avait crus noyés ou emportés par les crocodiles ou les malins esprits qui, d'après ces gens, résident dans la rivière; ils prétendirent alors que nous étions des diables, et que nous connaissions l'eau. Quand nous eûmes atteint l'autre bord, tout le monde nous entoura pour nous complimenter. Cette circonstance, si simple en elle-même, nous rehaussa dans l'esprit de la troupe, qui nous prit pour des êtres extraordinaires parce que nous savions nager. Les nègres dont nous avons parlé firent monter nos deux jeunes domestiques sur les mulets et nous les amenèrent. »

Bientôt MM. Combes et Tamisier entrèrent dans le Samen. Devrà-Tabour était la résidence de Raz-Ali, qui conçut pour eux une vive amitié, et voulut absolument les retenir, en leur faisant les offres les plus séduisantes. Ce ne fut qu'en feignant de renoncer à leur projet de départ, qu'ils réussirent à s'échapper, en laissant derrière eux Béchir, leur fidèle interprète.

Le Bachilo, qu'ils traversèrent, forme, au N., la limite du territoire occupé par les Gallas, qu'on leur avait dépeints constamment sous des couleurs si terribles; aussi, tout en se félicitant d'avoir échappé aux poursuites d'Ali, la juste méfiance que leur inspirait le caractère des peuplades qu'ils allaient visiter les empêchait de goûter une joie parfaite. Leurs craintes ne tardèrent pas à se réaliser, et ils coururent les plus grands dangers chez Hassan-Doullo, l'un des roitelets Gallas entre lesquels le pays est partagé. Soupçonnés, en leur qualité de blancs, de posséder d'immenses richesses, ils furent dépouillés de tout ce qu'ils possédaient, et on leur enleva même leurs manuscrits, leur plus précieux trésor. Accusés d'idolâtrie chez ces peuplades musulmanes, ils se défendirent en récitant leur profession de foi; ensuite, on les enferma dans une chaumière pour leur faire avouer où ils cachaient leurs richesses; ils furent même condamnés à mort, et les bourreaux se présentèrent à eux. Mais la reine s'était intéressée à leur sort; elle leur fit dire par un émissaire qui leur apporta du pain et de la confiture de poivre, que Dieu était grand, et qu'ils ne devaient pas perdre tout espoir. Après quelques jours de captivité, on les remit en liberté, et la reine elle-même leur rendit leurs manuscrits et d'autres objets.

En passant l'Ouahet, ils se trouvèrent sur un territoire habité par des chrétiens. Chacun, en les voyant passer, se réjouissait et se trouvait heureux de pouvoir contempler des hommes de Jérusalem, car c'est ainsi qu'on les désignait. L'hospitalité généreuse de Sammou-Nougous, gouverneur de Dhèr, les consola des persécutions qu'ils venaient d'éprouver. Il attendait les deux voyageurs avec impatience, et dès qu'ils avaient paru, ils avaient été immédiatement admis en sa présence, quoiqu'ils fussent couverts de misérables haillons. Sahlé-Sellassi, roi de Choa, résidait alors dans un palais d'Angolala. Ce monarque est passionné pour l'industrie; il veut qu'on exécute sous ses yeux tous les travaux de main, et l'intérieur de son palais est rempli par des tisserands, des menuisiers et d'autres ouvriers qui s'occupent à faire la poudre, à réparer les fusils ou à tourner et travailler l'or, l'argent et l'ivoire. Il sort de ses ateliers des toiles magnifiques, des bracelets, des sabres, des boucliers et des brassarts. Les principaux personnages de sa suite sont tous des ouvriers qu'il entoure de la plus grande considération.

Persuadé, comme la plupart des Orientaux, que les Européens sont doués de connaissances

universelles, Sahlé-Sellassi ne put croire que nos deux voyageurs ne fussent pas des ouvriers, quoique la peau de leurs mains put lui prouver leur sincérité. Il avait bonne envie de les retenir; il les questionna sur les arts et les métiers; mais ils se gardèrent bien de se vanter de la moindre connaissance, et auraient-ils su quelque chose, ils se seraient bien gardés d'en faire parade. Le roi les mena dans ses ateliers; car, aussi rusé qu'Ulysse, il pensait qu'à la vue des instrumens de travail, nos voyageurs ne pourraient se contenir; mais, plus prudens qu'Achille, ils se contentèrent de regarder sans mot dire et sans toucher à rien. Une autre fois, il vint dans l'idée du roi que MM. Combes et Tamisier pouvaient bien être médecins, et ils ne furent pas peu étonnés de se voir présenter une quantité de médicamens d'Europe venus par l'Inde. Cette tentative ne réussit pas mieux que la précédente. Malgré leur nullité, Sahlé-Sellassi ne cessait de leur montrer une bonté toute paternelle. Enfin, après avoir épuisé tous les moyens de séduction, il les laissa partir à son grand regret.

Ankober, capitale du pays de Sahlé-Sellassi, est bâtie sur le penchant d'une colline, que domine le palais du roi, remarquable par sa vaste dimension : plusieurs églises, magnifiquement ombragées, apparaissent sur les éminences. Les sources du Chaffa et du Denn sortent de la colline, d'où l'on jouit d'une vue magnifique.

Lorsque le roi sut que les deux Français allaient s'éloigner, il leur fit témoigner ses regrets : « Sahlé-Sellassi, leur dit son intendant, m'a chargé de vous faire ses adieux; il est si chagrin de votre départ, que votre vue lui ferait mal; demandez tout ce que vous voudrez pour votre voyage, et soyez certains que mon maître vous l'accordera. — Touchés de la conduite loyale de Sahlé-Sellassi, nous ne voulûmes pas, ajoutent les deux voyageurs, abuser de sa générosité; nous nous bornâmes à demander 20 talaris et deux mulets, qu'on nous donna sur-le-champ. Notre domestique reçut l'ordre de nous accompagner jusqu'à la frontière, et de nous faire bien fêter par les chefs des villages qui se trouvaient sur notre route. Nous partîmes aussitôt le cœur gonflé de joie, et une suite nombreuse nous accompagna jusqu'à la sortie de la ville. »

Les principaux chefs de Choa sont généreux et magnifiques. Si la population de ce pays ne se montra guère hospitalière envers MM. Combes et Tamisier, en revanche tous les gouverneurs les accueillirent avec la plus grande bienveillance. L'autorité de Sahlé-Sellassi s'étend sur une partie du pays habité par les Galla-Boréna, qui sont idolâtres. Ils montrent un vif désir d'être instruits; d'après leur conversation avec un choum, nos deux voyageurs sont persuadés que des missionnaires habiles qui oseraient s'aventurer chez ces tribus sauvages, mais hospitalières et bonnes, parviendraient aisément à les réunir sous une même loi; et que tous ces Gallas, qui vivent aujourd'hui sans croyance et sans liens communs, formeraient alors une nation grande et intéressante.

Les deux Français voyageaient vers l'O.; ensuite, ils se dirigèrent au N. Le 3 janvier 1836, ils arrivèrent sur les bords de l'Oualaka, rivière profondément encaissée, qui, un peu plus bas, se joint au Nil. Le lendemain, ils traversèrent à la nage cette dernière rivière. Les hommes et les femmes qui cheminaient avec eux se dépouillèrent alors de leurs vêtemens, les enfermèrent dans des outres qu'ils attachèrent sur leur ventre, et arrivèrent ainsi sur la route opposée avec le secours de quelques Gallas, qui, par extraordinaire, savaient nager. Avant de s'engager dans le Nil, on avait eu grand soin de jeter des pierres dans l'eau et de pousser de grands cris, afin d'effrayer les crocodiles et les hippopotames qu'on voyait quelquefois paraître à la surface.

Les habitans du Gojam se montrèrent très-hospitaliers envers les deux voyageurs : à Bichana, ceux-ci, après avoir traversé la place du marché, s'étaient assis sous un grand arbre à l'extrémité du village. « On se précipita en foule sur nos pas; les commerçans ne songèrent plus à s'occuper de leurs affaires; les prêtres, les principaux personnages du lieu, les femmes, arrivèrent à la fois; le marché fut entièrement abandonné. On nous entourait, on nous pressait à nous suffoquer; tout le monde voulait nous voir en même temps, et de tous côtés on laissait échapper ces paroles : « Le roi est arrivé (*Negous matta*). » Nous ne comprenions pas d'abord le véritable sens de ces paroles; mais, à force de les entendre répéter, le souvenir d'une tradition abyssine suivant laquelle un blanc doit un jour régner dans le pays, nous vint à la mémoire et nous donna l'explication de notre royauté improvisée. Cette croyance est encore plus répandue dans le Gojam que parmi les courtisans de Sahlé-Sellassi; mais, dans le Choa, cette tradition n'est guère accréditée que chez les grands, qui s'en effraient; tandis qu'en-deçà du Nil, elle est incarnée chez le peuple....

» Ce jour-là, les plus jolies femmes du Gojam semblaient s'être donné rendez-vous à Bichana;

nous n'avions jamais vu en Abyssinie une réunion de femmes aussi généralement belles, et nous pûmes alors nous convaincre par nous-mêmes que, sous ce rapport, le Gojam mérite la haute réputation dont il jouit depuis le Choa jusqu'aux dernières limites du Tigré. »

Durant le séjour de MM. Combes et Tamisier dans le Gojam, on ne cessa pas de leur manifester le plus vif intérêt : le 16 janvier, ils atteignirent l'extrémité du plateau du Gojam, et découvrirent devant eux la profonde vallée du Nil. Ils passèrent près du saut d'Alata, que Bruce a visité et décrit. Après avoir traversé la rivière, ils se trouvèrent dans le Béghemder, où règne Raz-Ali, dont ils n'avaient pas eu à se louer. « On était informé jusqu'au Gojam, disent-ils, des scènes qui avaient eu lieu à Devrà-Tabour durant notre séjour dans cette capitale ; on savait que le prince, abusant de son autorité, avait voulu nous retenir malgré nous ; et, comme la renommée grossit tous les bruits, à entendre certaines personnes, nous avions fait des prodiges pour nous soustraire à ses tyranniques bontés. A Mouta, principalement, plusieurs soldats qui ne nous connaissaient pas nous racontaient nos *exploits :* ils nous dirent que deux blancs, qu'on avait cherché à retenir prisonniers, avaient mis Devrà-Tabour en émoi, avaient bravé la puissance du raz et de ses troupes, et s'étaient éloignés triomphans de cette capitale. Le prince les avait fait longtemps poursuivre, déterminé à les reléguer sur quelque sommet inaccessible pour les punir d'avoir désobéi à ses volontés ; mais il avait renoncé à ses iniques projets, parce qu'on lui avait prédit que s'il exerçait la moindre violence contre ces étrangers, il attirerait la vengeance céleste sur son pays et sur lui-même. » A leur arrivée à Madhera-Mariam, ville sacrée du Béghemder, MM. Combes et Tamisier demandèrent des nouvelles de Béchir, leur interprète. Ils apprirent avec peine que ce brave homme, désolé de les avoir perdus, avait suivi un chef abyssin dans ses possessions, croyant ainsi se rapprocher d'eux. « Nous devions, ajoutent-ils, renoncer à le revoir jamais, et nous en éprouvâmes un véritable chagrin. »

Quoique Raz-Ali eût été informé de l'arrivée des deux Français, il feignit de l'ignorer. Néanmoins, lorsqu'il eut appris par un de ses pages qu'ils avaient visité le royaume de Choa, il leur envoya plusieurs émissaires afin de savoir si la réputation de Sahlé-Sellassi, dont on vantait partout la puissance, n'était pas usurpée ; mais, loin de rabaisser l'importance de ce monarque, comme on s'y attendait peut-être, MM. Combes et Tamisier vantèrent à l'excès sa magnificence et l'éclat de sa cour. Ils ajoutèrent qu'il était la terreur des peuples Gallas, qui lui payaient de riches tributs.

Abbeuto (c'était le nom du page), jeune homme d'une perversité consommée, mit tout en œuvre pour voler à nos voyageurs leur argent ; son acharnement à les poursuivre leur fit soupçonner que le raz, qui n'osait pas les attaquer ouvertement, et qui avait néanmoins l'intention secrète de leur nuire, avait autorisé son page à les piller ou à les faire piller. Dès le premier jour, on leur vola un *sel;* le lendemain, un enfant, qui leur servait de domestique, leur enleva une ceinture renfermant neuf talaris, presque la moitié de leur fortune ; mais, effrayé de l'énormité de la somme, le voleur la rapporta. Lorsque Abbeuto fut informé de la niaiserie de cet enfant, il en fut désespéré. Dès ce moment, ils redoublèrent de précautions et déjouèrent ainsi les tentatives de plusieurs domestiques envoyés par Abbeuto. Pour dérouter cet ennemi, ils résolurent de s'éloigner de la ville à l'improviste. Un nouveau domestique leur proposa de les suivre dans le Tigré ; mais, avant leur départ, il eut avec Abbeuto une conversation mystérieuse qui ne devait pas contribuer à calmer leurs justes appréhensions. Ils avaient échangé un talari au marché de Devrà-Tabour; il leur restait quelques sels renfermés dans un petit sac dont ils avaient chargé le domestique. Ils faisaient marcher celui-ci devant eux, afin de pouvoir l'observer. Il se tournait et se retournait à chaque instant ; il regardait de tous côtés avec la plus vive attention, et l'on eut dit qu'il attendait des complices pour tenter un coup de main. « Nous cheminions depuis une heure environ, ajoutent-ils, lorsque, non loin des bords d'un frais ruisseau, qui coulait à notre gauche, et qui longeait dans ses sinuosités un taillis fourré et couvert d'épines, cet homme nous demanda la permission d'aller boire. Nous nous arrêtâmes pour l'attendre ; mais, au lieu d'étancher sa soif de commande, il s'enfonça brusquement dans le bois et disparut à l'instant. Nous étions nu-pieds, nos mulets refusaient d'entrer dans les broussailles, et il nous fut impossible de poursuivre le voleur.

» Quoique dupes encore une fois, nous fûmes heureux d'en être quittes à ce prix, et nous continuâmes notre route avec plus de sécurité. »

Après avoir traversé le plateau de Devrà-Tabour, MM. Combes et Tamisier descendirent de nouveau dans la belle plaine qu'ils avaient déjà traversée quelques mois auparavant : ils se diri-



3. Une Princesse [illegible]



4. (Famille de la tribu d'Hazorta.)

geaient vers Gondar; le 25 janvier, ils entrèrent dans cette capitale, qui ne leur offrit, de même qu'aux autres voyageurs modernes, que les restes de son ancienne grandeur. Lic-Iatsko, l'un des juges, et, suivant M. Ruppel, le seul honnête homme d'Abyssinie, les reçut avec une grande joie. Il leur donna, de concert avec Kidana-Mariam, homme, ainsi que lui, très-érudit, et le plus riche marchand de la ville, la liste des livres qui composaient autrefois la bibliothèque des rois d'Abyssinie, et qui se trouvent aujourd'hui dispersés dans les divers monastères du pays et chez les riches particuliers.

« Nous avions fait à Gondar des dépenses folles, et nous étions sans argent pour continuer notre route. Kidana-Mariam nous prêta 10 talaris au taux ordinaire de l'intérêt du pays, qui est de 10 pour 100 par mois. Son domestique nous accompagna jusqu'à Adoueh, où nous acquittâmes notre dette d'après nos conventions. Avant de partir pour le Choa, nous avions laissé un léger dépôt dans le Tigré.

Après s'être agréablement délassés de leurs fatigues, les voyageurs partirent de Gondar un lundi, 9 février, traversèrent de nouveau l'Ouaggara, revirent Daouarik, descendirent les monts du Lamalmon, et traversèrent le Tacazzé. Un grand nombre d'hommes et de femmes étaient campés avec eux sur le bord de cette rivière. Au soleil couchant, on alluma des feux qui éclairaient toute la vallée. Un Abyssin avait un bœuf malade; persuadé que cet animal n'aurait pas la force de gravir la montagne, au pied de laquelle on reposait, il le fit tuer; les membres du bœuf dépecé furent suspendus aux branches des arbres. Tout le monde dormait depuis plus d'une heure; on n'entendait plus le cri de l'hyène ni la voix de l'hippopotame; tout-à-coup un rugissement féroce glaça d'effroi toute la troupe : les hommes, réveillés en sursaut, coururent à leurs armes. Un lion, attiré sans doute par l'odeur du sang qui avait été répandu, se précipita avec furie sur de malheureuses femmes, qui pressaient dans leurs bras et cherchaient à cacher de pauvres petits enfans encore à la mamelle. Avant qu'on eût eu le temps de se lever et de songer à se défendre, le lion avait fait un effroyable carnage : les deux Français et les plus braves des Abyssins, formant un carré, présentèrent la pointe de leurs armes au lion, qui chercha vainement à les surprendre. Fatigué sans doute de leur résistance, le lion se précipita de nouveau sur les victimes qu'il avait déjà immolées, les déchira de ses griffes, saisit entre ses dents un malheureux enfant, qui se plaignait encore, et s'éloigna en grondant. De temps en temps, il détournait la tête comme s'il eut regretté d'abandonner le champ de bataille; enfin, il disparut dans les ténèbres.

» Quand on fut délivré d'un danger si terrible, on s'empressa autour des cadavres qui ensanglantaient la terre. Une femme respirait encore; on visita sa blessure, et l'on vit, avec une grande satisfaction, qu'elle était à peine égratignée, et que sa vie ne courait aucun risque; mais c'était son enfant que le lion avait emporté. Ecrasée sous le poids de sa douleur, qu'elle avait manifestée par ses cris et ses vociférations, elle tomba épuisée et comme anéantie. Lorsqu'elle se réveilla de sa léthargie, elle était plus tranquille; elle versa d'abondantes larmes, et attendit le jour avec quelque résignation.

Le lendemain matin, on creusa un grand fossé où l'on déposa cinq cadavres défigurés. « Lorsque nous eûmes accompli ce pieux devoir, ajoutent MM. Combes et Tamisier, l'aurore commençait à paraître, et nous nous éloignâmes tristement de la fatale rivière; nous reçûmes les félicitations de nos compagnons d'armes, qui nous appelaient leurs sauveurs. »

On était au 18 février. Après une montée longue et raide, on atteignit les vastes plateaux du Siré. La ville de ce nom n'existe plus. Le 21, les deux voyageurs revirent Axoum, et bientôt, en approchant d'Adoueh, M. Isenberg et Joannès l'armurier, instruits de leur arrivée par le domestique de Kidana-Mariam, vinrent au-devant d'eux et leur témoignèrent leur vive satisfaction de les revoir après une aussi longue absence. Tous se rendirent ensuite dans la maison de M. Gobat, qui était malade; sa femme lui avait récemment donné un garçon.

MM. Combes et Tamisier apprirent que l'Anglais Coffin avait abandonné le sommet inaccessible de Devra-Damo, et qu'il avait été nommé choum d'un village. On assurait qu'il était décidé à passer le reste de ses jours en Abyssinie. Nos compatriotes, qui n'étaient pas dans les mêmes dispositions, partirent d'Adoueh avec une caravane allant à Massouah, et dont le chef les combla d'égards. A leur arrivée dans cette ville, l'écrivain de la douane, après les avoir considérés pendant quelque temps, les prit pour des marchands d'esclaves. Aussitôt, ils se rendirent chez le lieutenant du gouverneur, auquel ils remirent le firman de Mohammed-Ali. Lorsque leur identité eut été reconnue, les offres de service leur furent prodiguées, et ils se dirigèrent vers leur ancienne demeure, où l'un des fils du propriétaire leur remit tous leurs effets,

qui étaient intacts. Le 17 avril, quoique malades, ils s'embarquèrent pour Djidda.

Dans la relation de leur voyage, ils ont rectifié diverses assertions des voyageurs qui les avaient précédés; par exemple, Salt loue les prêtres abyssins de la pureté de leurs mœurs, tandis que, suivant MM. Combes et Tamisier, elles ne sont nullement recommandables.... La phrase que prononce les Abyssins en égorgeant un animal doit s'écrire ainsi : « *B'ism abb'oua guebra oua menfis Godeus.*» C'est-à-dire, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit.

D'après les observations de tous les voyageurs qui ont vécu avec les Abyssins, ce peuple a la taille svelte, élancée, les formes belles, les yeux grands; sa couleur va du brun foncé au brun clair, à l'olivâtre et même à la couleur d'encre pâle; quelques femmes même sont assez blanches. Ses traits et ses cheveux sont ceux de la race blanche; ceux-ci sont assez souvent crépus, mais ne sont jamais laineux. Les esclaves abyssines sont recherchées en Egypte et en Arabie. Salt en a représenté une dont la figure justifie les éloges que MM. Combes et Tamisier donnent aux femmes abyssines (Pl. IV — 3).

Les Gallas ont la chevelure des nègres; mais les traits de leur visage les rapprochent des Abyssins (Pl. VI — 1). Plusieurs de leurs tribus sont aujourd'hui bien moins barbares que dans les premiers temps où les voyageurs européens commencèrent à parler d'eux, et l'on a vu, par les observations de nos compatriotes, ainsi que par celles des missionnaires, que la civilisation peut faire des progrès parmi eux.

L'Abyssinie est une contrée très-montagneuse, et doit à cette circonstance la douce température dont elle jouit, quoique très-proche de l'équateur. Ses principales chaînes sont celles du Samen et du Lasta; mais leur élévation n'égale pas celle des Alpes ni même des Pyrénées, quoiqu'en aient pu dire certains missionnaires. On peut diviser l'Abyssinie en région haute et région basse. Celle-ci, comprise entre les montagnes du Tigré et le golfe Arabique, se nomme Dankali, et les tribus qui l'habitent sont appelées Danakil : sa partie septentrionale est désignée par le nom de Samhar; ses habitans prennent celui de Ghoho, probablement les *Ghoïas*. Des pluies périodiques arrosent cette région basse depuis septembre jusqu'en mars : elles commencent précisément à l'époque où celles du pays haut cessent complètement. Les habitans sont généralement pasteurs; ils cultivent quelques champs; mais les récoltes ne suffisent pas à leur consommation ; ils se nourrissent de lait, de la chair de leurs troupeaux, et de poissons. Toutes ces tribus nomades, non contentes d'exercer leurs brigandages envers les étrangers, sont entre elles dans un état d'hostilité continuelle. Elles n'obéissent à leurs chefs que lorsque leur propre intérêt le commande.

Lord Valentia, Salt et quelques navigateurs ont décrit la côte du Dankali. Au S. et à l'O. de la baie d'Azab, qui la termine dans la première de ces directions, s'étend un pays peu fertile que le commerce avait rendu florissant, et dont les agressions firent souvent trembler l'Abyssinie. Le royaume d'Adel avait pour capitale la ville de Haussa, située dans le désert, à l'endroit où le Haouach se perd dans les sables. A l'E., habitaient les Samaulis; au S. et à l'O., on trouvait d'autres tribus obéissant à des chefs plus ou moins puissans. Depuis longtemps, quelques-unes sont soumises aux Gallas. Les Samaulis, qui longent la côte depuis la presqu'île de Zeylah jusqu'au-delà de celle de Berbera, célèbre par son marché, ont conservé leur indépendance. Zeylah, leur port principal, est au S. du détroit de Bab-el-Mandeb; la côte court de Zeylah vers l'E., où elle se termine par le cap Guardafui. Les Samaulis sont musulmans. Les traits de leur physionomie indiquent leur origine arabe (Pl. V — 4). Au moyen de leurs caravanes, ils font un commerce important avec l'intérieur de l'Afrique. Leur pays et ceux qui les avoisinent n'ont été visités par aucun voyageur.

A l'E. du cap Guardafui, on trouve l'île de Socotora, qui est considérable, mais aride, pierreuse, et en grande partie dépourvue d'eau et de végétation. On y récolte le meilleur aloës que l'on connaisse et beaucoup de dattes. Elle dépend de l'imam de Mascat. Dans l'antiquité, elle fut un entrepôt de commerce très-fréquenté; mais, depuis le XVIe siècle de notre ère, les Européens l'ont entièrement négligée.

CHAPITRE IV.

Côtes d'Ajan et de Zanguebar.

La côte orientale de l'Afrique, au S. du cap Guardafui, présente à l'œil du navigateur une suite presque continue de rochers et de sables. Habitée par des Arabes, elle ne contient aucune ville remarquable au N. de Magadocho, capitale du pays le plus septentrional du Zanguebar. Magadocho, que l'on distingue de loin à trois grandes mosquées, est à une petite distance du bord de la mer. Les violences exercées par les

Portugais, qui venaient y enlever des esclaves, sont causes qu'on n'y accueille plus les Européens qu'avec beaucoup de méfiance.

A 25 lieues au S. de Magadocho, la ville de Brava offre, vue de la mer, un assez bel aspect; elle fait un commerce actif avec l'Inde. Elle fut conquise, au XVIe siècle, par les Portugais, qui, depuis, l'ont perdue. La côte, en allant au S., continue à être basse, souvent marécageuse; néanmoins, on peut s'en approcher sans danger, parce qu'elle est libre d'écueils. D'épaisses forêts s'étendent dans l'intérieur. L'équateur coupe le pays à 36 lieues au S. de Brava.

Mélinde, dans une belle plaine sur une baie avec un port, est une ville grande et bien bâtie, à l'embouchure du Quilimanci. Des rochers et des bancs de sable rendent l'accès du port difficile. Ces écueils et des îles de différentes grandeurs bordent la côte sur une étendue très-considérable. Mélinde est la capitale d'un petit royaume gouverné par un chef d'origine arabe; mais la plus grande partie de la population se compose de nègres indigènes.

Mombaza, sur une île du même nom, conserve encore les ruines d'une citadelle construite par les Portugais.

L'île de Pemba est basse et a 14 lieues de longueur. Salt en parle comme étant très-fertile et très-boisée. L'île de Zanzibar a environ 15 lieues de long sur 5 de large; un port, situé sur sa côte occidentale, est excellent et bien abrité. Les habitans, musulmans et d'extraction arabe, sont gouvernés par un cheikh que nomme l'imam de Mascat, souverain de l'île. Elle fait un gros commerce avec le golfe Arabique, Madagascar et les îles voisines. On ignore l'étendue du cours du Loffih, grand fleuve dont on rencontre plus bas l'embouchure.

L'île de Monfia abonde en bœufs sauvages, que les habitans de Quiloa viennent chasser. Cette ville, située dans une île qui lui donne son nom, est vis-à-vis d'une péninsule formée par l'embouchure de deux fleuves, le Koavo et le Mongallo. Le roi est nègre et vassal de celui de Zanzibar. Un fort et des vestiges d'anciennes murailles témoignent de la grandeur passée de cette ville. Les relations fréquentes des habitans de Quiloa avec l'île Maurice leur ont rendu la langue française assez familière. Du temps de Vasco de Gama, Quiloa était la capitale d'un royaume puissant par sa richesse et son commerce. Les Portugais, après des attaques réitérées, s'y établirent en 1529; mais, comme ils firent de Mozambique le centre de leurs établissemens, Quiloa ne tarda pas à décliner; ils finirent par la perdre.

Le cap Delgado détermine la limite méridionale de la côte de Zanguebar. L'intérieur du pays ne nous est connu que par les relations des géographes arabes, dont voici le résumé : un grand fleuve rempli de crocodiles, des déserts sablonneux, un climat brûlant, des léopards d'une très-grande taille, des troupes innombrables d'éléphans, de girafes, de zèbres; des mines de fer dont les habitans tirent leurs ornemens favoris; pour toutes plantes alimentaires, le doura et la banane; pour toutes bêtes de somme, des bœufs dont on se sert même dans la guerre.

Des hordes nomades de Cafres, de nègres, d'Arabes au teint très-olivâtre, vivent dans cette immense région, où les géographes ont placé les royaumes du Monoémugi, des Bororos, de Botoua, du Monomotapa, des Micouas, des Monjous et d'autres. Ils parlent aussi d'un lac Maravi, dont l'étendue, du N. au S., est immense et paraît exagérée. Quant aux monts *Lupata* (l'Epine du Monde), on peut croire que les expressions de Jean dos Santos, qui en parle, ont été mal saisies, car il dit que c'est une forêt remarquable tant à cause de sa largeur, qui est de plus de 5 lieues, qu'à cause des rochers qui l'environnent, rochers si prodigieusement hauts et affreux, qu'ils semblent, aussi bien que les arbres qui y croissent, porter leurs cimes jusque dans le voisinage des nues. Mais la présence des arbres sur ces montagnes prouve que leur élévation n'est pas excessive. D'ailleurs, le Zambèze s'est ouvert un chemin à travers ces rochers.

Les Portugais, dans le XVIe siècle, visitèrent ces côtes et les décrivirent; mais il s'écoula plus d'un siècle avant que d'autres Européens en donnassent des relations détaillées. Alexandre Hamilton, navigateur anglais qui les a parcourues dans les premières années du XVIIIe siècle, de nos jours Lord Valentia, Salt et quelques autres voyageurs en ont parlé. Enfin, le capitaine Owen a récemment compris ces côtes dans le relevé qu'il a fait du littoral de l'Afrique.

CHAPITRE V.

Mozambique.

Le cap Delgado est entouré d'un groupe d'îles nommées Querimba, jadis très-peuplées, mais que les incursions continuelles de pirates venus de Madagascar ont ruinées. On trouve également, le long de la côte jusqu'à Mozambique, des traces de leurs dévastations. La ville de Mozambique est située sur une île vis-à-vis de l'ouverture d'une baie profonde. Suivant le

récit de Salt, ses habitans offrent un singulier mélange des costumes indiens, arabes et européens, qui forment entre eux un contraste frappant. L'insalubrité de son climat a engagé la population à bâtir, au fond de la baie, le bourg de Mézuril, où l'on voit plusieurs jolies maisons de campagne. Celle du gouverneur, bâtie sur un coteau et à peu de distance du rivage, est d'un effet très-pittoresque (PL. VII — 2). Le territoire voisin fournit à la consommation journalière de Mozambique. Une grande partie des terres n'est pas cultivée; de nombreux troupeaux de bétail et de porcs y trouvent une subsistance abondante.

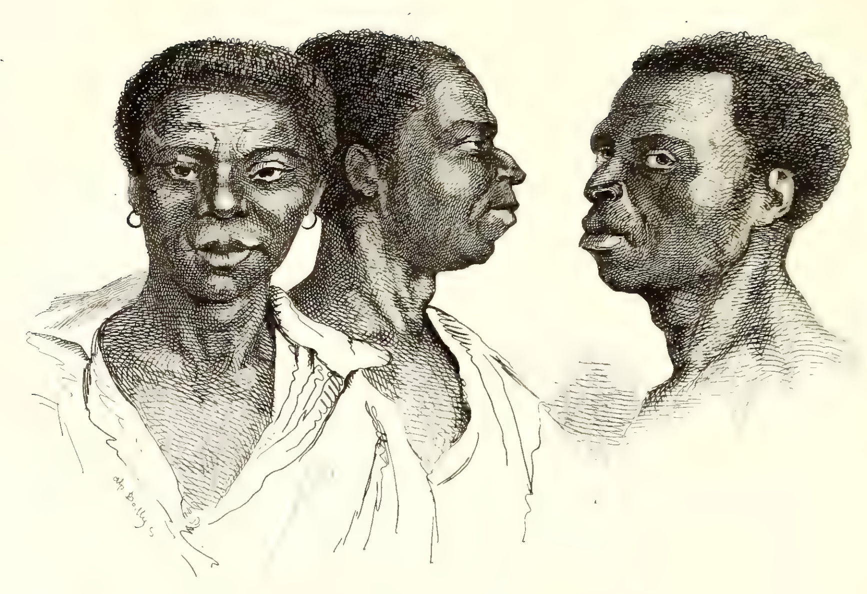
Dans les courses que firent les Anglais, ils ne virent que peu de dames. « En général, elles sont maigres, pâles, affaiblies par la chaleur, et ont cette inertie qui résulte ordinairement d'un long séjour entre les tropiques. De plus, ajoute Salt, elles négligent beaucoup leur toilette, excepté les jours de grande parure. De même que beaucoup de femmes blanches des colonies européennes, elles vont sans bas. Elles aiment beaucoup à fumer. Elles sont vives, et leur conversation est très-animée. »

Salt vit à Mézuril des trafiquans monjous; ils étaient venus avec une caravane d'esclaves principalement composée de femmes; ils amenaient aussi de l'or et des dents d'éléphans. Ces Monjous racontèrent qu'ils avaient été en route pendant près de trois mois; qu'ils avaient des relations avec d'autres trafiquans appelés Evisi et Maravi, qui avaient pénétré assez avant dans l'intérieur pour voir de grandes eaux, des hommes blancs (comparativement sans doute) et des chevaux. Les Monjous sont les nègres les plus laids que Salt ait vus : leurs armes sont des arcs et des flèches et de très-courtes lances avec une pointe de fer; leurs flèches sont longues, barbelées et empoisonnées. Une partie de la garnison de Mézuril est composée de Makouas. Ce peuple nègre occupe une vaste région à l'O. de Mozambique; il a des formes athlétiques, et s'est rendu très-redoutable aux Portugais par ses fréquentes incursions.

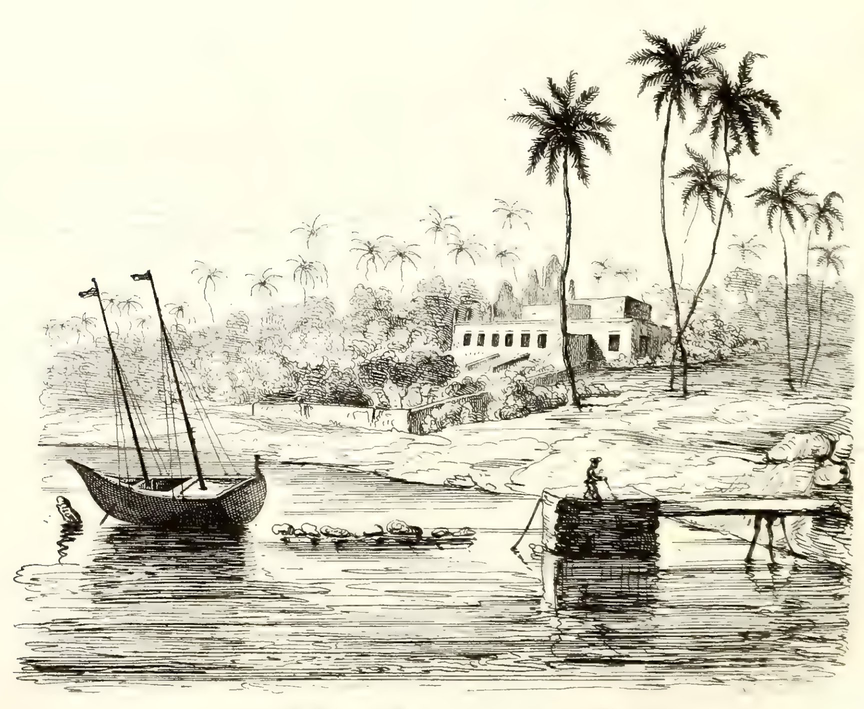
Lorsque les Portugais découvrirent la côte orientale de l'Afrique, elle était entièrement possédée par des Arabes. La réputation des mines d'or de cette contrée et la commodité des ports pour les navires faisant le commerce de l'Inde, les portèrent bientôt à expulser les Arabes. En 1508, ils fondèrent la ville de Mozambique; plus tard, ils tâchèrent de s'avancer dans l'intérieur pour s'emparer des mines d'or et d'argent; mais toutes leurs tentatives échouèrent; et, comme les Arabes, ils se sont bornés à faire le commerce d'une manière plus paisible à maintenir leur influence, en opposant les uns aux autres les chef des tribus indigènes, et à se contenter de la possession de la côte, depuis le cap Delgado, au N., jusqu'à la baie de Lorenzo-Marquès, au S. Mozambique est le centre du commerce des Portugais dans ces contrées. Les exportations pour Goa, Daman et Diu consistent en poudre d'or, argent monnayé et en lingots, ivoire, cornes de rhinocéros, ambre gris, résine. Jadis, le commerce des esclaves était très-important; ils étaient, pour la plupart, expédiés au Brésil (PL. VII — 1).

Un navire peut en trois ou quatre jours aller de Mozambique au port de Quilimane, petite ville à l'embouchure principale du Zambèze. Ce fleuve n'est navigable que pour les petites embarcations; celles-ci remontent jusqu'à Séna, gros bourg sur la rive droite du fleuve, et défendu par un fort. Le marché principal pour l'or est Manika, située à environ vingt jours de marche au S. O. de Séna, et où se tient annuellement une grande foire. La première partie du voyage se fait dans un pays soumis à l'influence des Portugais; ensuite, on traverse des cantons habités par les indigènes, dont les trafiquans sont obligés de se concilier l'amitié par de gros présens. Il faut aussi payer un tribut à un chef désigné par le nom de Quitève, et qui réside à Zimboa. En continuant a remonter le fleuve, on passe par le défilé très-resserré qu'il franchit à travers les rochers de Lupata, et l'on arrive à Téte, où il y a un petit fort portugais. C'est là que s'arrêtent les notions à peu près positives que l'on a sur ces régions, décrites par Thomann, missionnaire allemand. On dit que le principal marché de l'intérieur est Zambo, où les habitans permettent aux Portugais d'avoir un petit comptoir, et où l'on arrive, après une marche d'un mois, par terre et par eau. Les commerçans envoient de divers côtés leurs agens avec des marchandises, et ceux-ci leur rapportent en retour, à Zambo, de l'or, de l'ivoire et d'autres objets précieux.

Plus loin, au S., les Portugais ont, sur la côte, le village de Sofola, sur la baie et à l'embouchure d'une rivière de même nom. Le port ne peut recevoir que de petits navires. Salt, qui a visité cette baie, dont la côte semble appartenir à un pays à peu près inhabité, dit que les baleines sont très-communes dans ces parages; l'intérieur du canton de Sofala abonde en mines de fer et de cuivre. Il confine au S. avec celui d'Inhambane, qui a un bon port et un territoire



1. Nègres de la Côte de Mozambique.



2. Maison du Gouvernement à Mozari.

J. Boilly del.

s'étendant beaucoup dans l'intérieur. L'ivoire que l'on en tire est le meilleur de la côte.

Le cap Correntes ou des Courans est au S. de l'embouchure de l'Inhambane. On lui a donné son nom à cause du courant, qui est là d'une très-grande force. En 1808, les Français s'emparèrent d'un petit fort construit sur cette pointe de terre; mais les attaques des indigènes, dirigées par les Portugais, les forcèrent de l'abandonner.

La baie de Lorenzo-Marquès ou de Lagoa, longue de 15 lieues du N. au S., et large de 10 lieues de l'E. à l'O., reçoit plusieurs fleuves, qui sont le Mafumo ou Tembi, le Lorenzo-Marquès, le Manica ou Espiritu-Santo, et le Mapouta. La quantité de baleines qui la fréquente y attire tous les ans beaucoup de navires. Les avantages que devait naturellement présenter un établissement dans ce lieu détermina plusieurs nations maritimes de l'Europe à s'y fixer; mais les Portugais sont restés les maîtres de la partie septentrionale. Quant à la côte de l'O., elle est occupée par un poste anglais. Lorsque le capitaine Owen longeait la côte orientale de l'Afrique, il y vint mouiller, dans la baie de Lagoa, avec ses deux vaisseaux. Un de ses officiers, ayant pénétré dans le Tembi, sentit tout-à-coup un choc violent qui frappa son canot, le souleva presque entièrement hors de l'eau, et jeta dans le fleuve le midshipman qui tenait le gouvernail; mais on eut le bonheur de le rattraper. Cette secousse était causée par un monstrueux hippopotame qui s'était élancé avec furie sur la petite embarcation, et avec ses dents en arracha quelques bordages; il disparut ensuite quelques secondes, puis se leva de nouveau; mais un coup de fusil, tiré à bout portant, le fit renoncer à son projet. On fut obligé de hâler le canot à terre pour le radouber. On dressa les tentes; et, pendant que les ouvriers travaillaient, une autre partie de l'équipage parcourut les environs, qui n'offraient aucune trace d'habitation.

Le botaniste et un autre Anglais s'étant avancés dans un bois, se trouvèrent tout-à-coup près d'un énorme hippopotame couché dans la vase. Comme ils ne s'étaient pas munis d'armes à feu, ils ne purent profiter de cette occasion favorable, et appelèrent du monde. Le lieu du campement était peu éloigné; une troupe de chasseurs se mit aussitôt en marche; il était trop tard, l'animal avait déjà disparu. Le seul résultat qu'ils obtinrent fut de jeter l'effroi parmi les nombreuses familles de grands babouins qui se jouaient sur les arbres et sautaient de branche en branche. Le lendemain, on continuait à remonter le fleuve, lorsqu'en approchant d'un banc de sable, on se vit à l'improviste au milieu d'une troupe d'hippopotames tellement serrés les uns contre les autres, que, s'ils ne s'étaient pas enfoncés dans l'eau, les Anglais n'auraient pu se frayer le passage que de vive force; cependant il en resta trois, et l'un d'eux, ouvrant une bouche large de trois pieds, lançait des regards menaçans : ses deux camarades le quittèrent; mais celui-là resta assez longtemps dans la même position pour recevoir une volée de balles, dont une seule le blessa: alors, il poussa un cri affreux, et se précipita au fond de l'eau. La promptitude des mouvemens de cet animal colossal est vraiment extraordinaire; car souvent après la lumière produite par l'inflammation de l'amorce, il était sous l'eau avant que la balle put l'atteindre.

Les Anglais rencontrèrent, sur les rives du Tembi, une troupe de Hollontontes, qui sont une tribu de Cafres. Leur teint est très-noir; ils sont d'une taille élevée, robustes, belliqueux; ils ont l'air prévenant sans bassesse, et on éprouva bientôt qu'ils se défiaient des blancs. On avait campé dans un lieu où les chevreuils abondaient; on en avait abattu un que l'on fit cuire pour le souper; la veille, les Hollontontes, en s'en allant, avaient promis de revenir bientôt pour échanger un buffle contre des marchandises.

Pendant la nuit, les démarches de ces sauvages ayant paru suspectes, on força ceux qui s'étaient trop approchés à s'éloigner, et l'on fit bonne garde. Un peu avant minuit, l'attention d'une sentinelle avancée fut excitée par un objet blanc qui lui parut s'élever peu à peu de terre et s'avancer doucement vers lui à travers les buissons : aussitôt il donna l'alarme, et, au même moment, il reçut dans la cuisse deux zagaies, et, en se retournant, une autre dans le dos; celle-ci, étant barbelée, resta dans la blessure. Un officier, qui avait veillé jusqu'alors pour observer les astres, courut de toute sa force vers le camp, en criant aux armes. En un clin-d'œil, tous les Anglais furent debout et accueillirent les Hollontontes à coups de fusil et de baïonnette. Les sauvages firent une retraite précipitée, en enlevant leurs blessés; on présuma que leur chef était du nombre. Il aurait été imprudent de les poursuivre, puisqu'on ne connaissait pas leurs forces, et on eut soin de tenir de grands feux allumés tout le reste de la nuit. Cette précaution n'était pas inutile, car on découvrit que les Hollontontes n'étaient pas très-éloignés et se tenaient blottis dans les buissons voisins; on les entendit même parler à voix basse; alors on dirigea sur eux deux fusées volantes qui leur arrachè-

rent des cris de terreur, et bientôt le silence le plus absolu régna partout. Le lendemain, en parcourant le terrain voisin, on trouva quelques boucliers, un assez bon nombre de lances, mais très-peu de zagaies. On n'aperçut aucune trace de sang; cependant on apprit plus tard, par d'autres habitans des rives du Tembi, que la fusillade avait tué plusieurs Hollontontes.

Les attaques des sauvages ne pouvaient guère être aussi meurtrières pour les équipages du capitaine Owen que le furent les atteintes des fièvres, si communes le long des côtes de ces contrées : un grand nombre d'hommes y succomba. Le plus funeste exemple de leurs ravages fut celui qu'offrit une expédition qui remonta le Zambèze jusqu'à Séna. Le 23 juillet, elle partit de Quilimane; elle était composée de cinq hommes, savoir : deux officiers, un chirurgien et deux nègres; le 3 août, un officier se trouva si incommodé, qu'il ne put suivre ses compagnons à la chasse. On était logé chez un mulâtre portugais qui avait le rang de colonel de milice; il faisait en même temps le commerce, et son principal trafic était en ivoire et en poudre d'or. Dans la soirée du 4 août, le malade, qui paraissait se remettre, eut une rechute grave, et fut saigné. Le Portugais désapprouva ce traitement, et indiqua celui qui, dans des occasions semblables, était en usage dans le pays. Le chirurgien lui représenta que la constitution d'un Européen exigeait un traitement différent de celui que demandait un homme habitué au climat de l'Afrique équinoxiale. Le voyage fut continué : le 16, le malade mourut; le 4 septembre, l'autre officier rendit le dernier soupir; le 28 octobre, le chirurgien, qui était allé jusqu'à Tete, et qui revenait vers l'embouchure du fleuve, fut forcé de s'arrêter chez une Portugaise, qui essaya, comme son compatriote, de lui persuader d'essayer du traitement usité dans le pays; mais, au lieu de se rendre à ces sages conseils, et quoique auparavant il eut été très-tempéré dans ses habitudes, il chercha de la consolation et du soulagement dans des excès qui terminèrent sa vie. Les deux nègres lui prodiguèrent leurs soins jusqu'au dernier moment, et, après sa mort, revinrent à Quilimane.

CHAPITRE VI.

Iles Comores et îles Séchelles.

A 110 lieues au N. E. de Mozambique, on trouve Angazayè ou la grande Comore, île qui donne son nom à un groupe composé de trois autres; ce sont, de l'O. à l'E., Mohila, Anjouan et Mayota. Anjouan est la plus fréquentée par les navires européens qui traversent le canal de Mozambique, près de l'entrée septentrionale duquel ce groupe est situé, parce qu'elle offre plusieurs rades commodes et des aiguades faciles.

Malgré le grand nombre de voyageurs qui ont parlé des Comores, aucun n'en a donné une description qui puisse passer pour complète. Capmartin et Epidariste Colin, tous deux habitans de l'île de France, sont ceux auxquels nous devons les détails les plus complets : ils ont été publiés en 1811 :

« L'aspect d'Anjouan, disent-ils, est très-pittoresque; ses montagnes, d'une forme imposante, ombragées de bois d'une fraîche verdure, variées par de belles clairières et coupées par de grandes vallées, s'élèvent majestueusement au-dessus les unes des autres jusqu'à une hauteur de près de 600 toises; elles se terminent à un pic couvert d'une éternelle végétation. L'île entière paraît avoir subi l'action d'un volcan considérable : partout les pierres sont volcaniques; partout on rencontre les traces d'un feu violent. »

Cette baie présente beaucoup de facilité pour faire de l'eau : plusieurs ruisseaux coulent à travers les bois de cocotiers dans les vallons qui séparent les montagnes; l'un d'eux arrose la côte au N.; deux autres ont leur embouchure sur la plage où l'on est à l'ancre. Le plus occidental offre une aiguade commode, et l'eau qu'on y fait est très-bonne.

La baie de Machadon, où abordent ordinairement les vaisseaux européens, est sur la côte N. de l'île. C'est à peu près vers le milieu de la baie qu'on laisse tomber l'ancre vis-à-vis d'une plage plantée en cocotiers auprès de hautes montagnes profondément découpées, et que la proximité fait paraître d'autant plus hautes, qu'elles s'élèvent du bord de la mer. Avant même d'être parvenu au mouillage, un grand nombre de pirogues montées par des insulaires et chargées de fruits viennent à votre bord : on se sert quelquefois de ces embarcations pour se faire remorquer. Aussitôt qu'un navire y jette l'ancre, le roi y envoie son chancelier et quelques personnes de sa maison pour s'informer du sujet de sa relâche; il est d'usage alors de faire un présent à ce ministre pour le disposer à vous traiter favorablement. « En allant de l'aiguade à la ville, on passe au pied d'une montagne absolument conique, et l'on peut présumer, d'après sa forme et les éboulemens des parties volcaniques

qui la revêtent, qu'elle a supporté anciennement un cratère. La côte est couverte de galets semblables à ceux de toutes les îles volcaniques, et le sable que l'on trouve en quelques endroits contient beaucoup de parties ferrugineuses. La ville est à une demi-lieue du mouillage; elle est entourée de murs hauts de 15 pieds, et flanquée de tourelles carrées; lorsqu'on y est entré, on croit parcourir de longs corridors; le peu de largeur des rues, les murailles mal crépies, les maisons, ou, plutôt, les masures qui composent la ville, contribuent à lui donner une apparence misérable. L'intérieur des maisons est le même dans toutes et aussi chétif que l'extérieur. La première pièce est un appartement ouvert; d'un côté sont des bancs ou estrades, et de l'autre, dans un enfoncement obscur, est un lit élevé de sept à huit pieds au-dessus du plancher; au-delà d'une petite cour intérieure, est l'appartement des femmes.

« Des nattes, des niches pratiquées dans le mur, et qui contiennent quelques vases, des débris de miroir, des étoffes sales servant de rideaux, sont les seuls ornemens que nous ayons aperçus, même chez les habitans qui paraissaient les plus aisés. La seule apparence de luxe que nous remarquâmes parmi eux est l'usage immodéré du musc : les maisons sont tellement imprégnées de cette odeur, que nous ne pouvions y rester longtemps sans en être incommodé; cependant, malgré leur prédilection pour ce parfum, les Anjouannais lui préfèrent l'eau de lavande, pour laquelle ils ont une sorte de passion, et le désir qu'ils témoignent d'en posséder est d'autant plus vif, qu'ils ont rarement l'occasion de le satisfaire. Un autre usage auquel ils tiennent beaucoup, et qui leur vient certainement des Arabes, est celui de teindre leurs ongles en couleur orange avec le suc du henné (*lawsonia inermis*).

» Un petit et chétif édifice, surmonté d'un minaret, sert de mosquée; c'est, avec un fort qui domine la ville, les seuls édifices publics de Machadon. On monte à ce fort par un escalier de près de 400 marches, renfermé entre deux murailles. La demeure du sultan, qu'un voyageur a bien voulu appeler un palais, est tout au plus une demeure commode; elle ne diffère des maisons ordinaires que par un vestibule plus vaste et un long corridor servant de salle d'audience. A son extrémité, est un petit espace borné par une cloison ayant trois grandes fenêtres fermées par des volets remplis de petits trous, et séparés par une balustrade du reste de la salle : les femmes voient par là, sans être vues, ce qui s'y fait. En dedans de la balustrade, est posé un fauteuil sur lequel s'assied le sultan. Des deux côtés du corridor, sont rangés des bancs sur lesquels se placent les nobles. Cette salle sert aussi d'arsenal, car une grande quantité de fusils sont suspendus le long de la muraille, et aux plafonds sont accrochées des cornes remplies de poudre.

» Il y avait autrefois, à 7 lieues à l'E. de Machadon, sur une très-belle baie, une ville nommée Johanna. Les notes que nous ont laissées quelques voyageurs en peignent les environs comme singulièrement pittoresques et embellis par des bocages d'orangers et de citronniers, de cocotiers et de bananiers. Johanna fut détruite par les Madécasses en 1790. »

La campagne est un peu aride dans les environs de Machadon; mais bientôt elle devient plus riante et offre cet aspect qui frappe lorsqu'on approche de l'île. Le pied des hauts mornes est ombragé par des bosquets d'arbres que nous venons de nommer, et de manguiers. On voit des champs de patates et d'ignames; le pourpier croît dans les terrains humides; le goyavier, le tamarinier et d'autres arbres de ces climats croissent sur les flancs des coteaux. L'indigo sauvage est très-commun; la canne à sucre pousse à merveille, mais on n'en sait pas tirer parti. Les animaux domestiques sont la chèvre et le zébu, ou bœuf à bosse; le maki brun paraît être le seul habitant des forêts; les champs fourmillent de petites souris qui doivent causer de grands dommages aux récoltes. Les tourterelles et les cailles abondent; les pintades sont moins communes. Les côtes des Comores ne sont pas poissonneuses, ce qu'on peut attribuer à la multitude des requins. Les insectes incommodes qui désolent les contrées voisines sont inconnus dans ce petit archipel. Le climat, quoique très-chaud, passe pour salubre.

Il paraît probable que les Comores furent primitivement habitées par des nègres, et qu'ensuite les Arabes s'y établirent vers le XIIe siècle. Leur mélange avec les Aborigènes a produit une race mixte; mais le sultan et les principaux nobles ont conservé la physionomie de leurs ancêtres. La religion des Comores est l'islamisme. Ce peuple est très-affable, hospitalier, pusillanime, paresseux, sensé, spirituel et poli. D'après leurs fréquentes relations avec les Anglais et les Français, ils ont retenu quelques mots des deux langues; ils parlent cependant le français avec plus de facilité que l'anglais. Ces insulaires sont bons marins; avec leurs grandes

barques, ils vont jusqu'à Bombay et à Surate; nous en avons vus qui étaient venus aux îles de France et de Bourbon. Ils ont toujours bien accueilli les Européens que des naufrages avaient jetés sur leurs côtes. En 1774, un vaisseau de la Compagnie des Indes anglaises s'y était perdu : cette société, voulant reconnaître les bons traitemens prodigués à l'équipage de ce navire, envoya en présent au sultan d'Anjouan un bassin d'argent du poids de huit marcs, et sur lequel elle avait fait graver une inscription attestant l'humanité des insulaires.

Le sultan d'Anjouan exerce également sa souveraineté sur les trois autres îles; il paraît qu'en certains cas, il est obligé de prendre l'avis des nobles. La plupart de ceux-ci sont les pourvoyeurs des navires européens; aussitôt qu'il en arrive un, ils se transportent à bord et présentent un petit registre où il est d'usage que chaque capitaine inscrive le nom de son bâtiment et le sien propre. Avant le départ, ils ont coutume de demander un certificat qui puisse leur servir à leur attirer la confiance des voyageurs futurs, et il faut rendre la justice de dire qu'ils mettent dans les affaires la loyauté et la bonne foi que l'on ne trouve pas toujours chez les peuples les plus fiers de leur civilisation.

Angazayé n'a aucune rade, et l'extrême difficulté d'y aborder la rend peu intéressante pour les Européens. De loin, elle ressemble à une immense montagne dont la hauteur paraît approcher de 1,300 toises. En mer, on la découvre à 35 lieues de distance; elle a plusieurs villages, dont le principal est dans la partie du S. O.

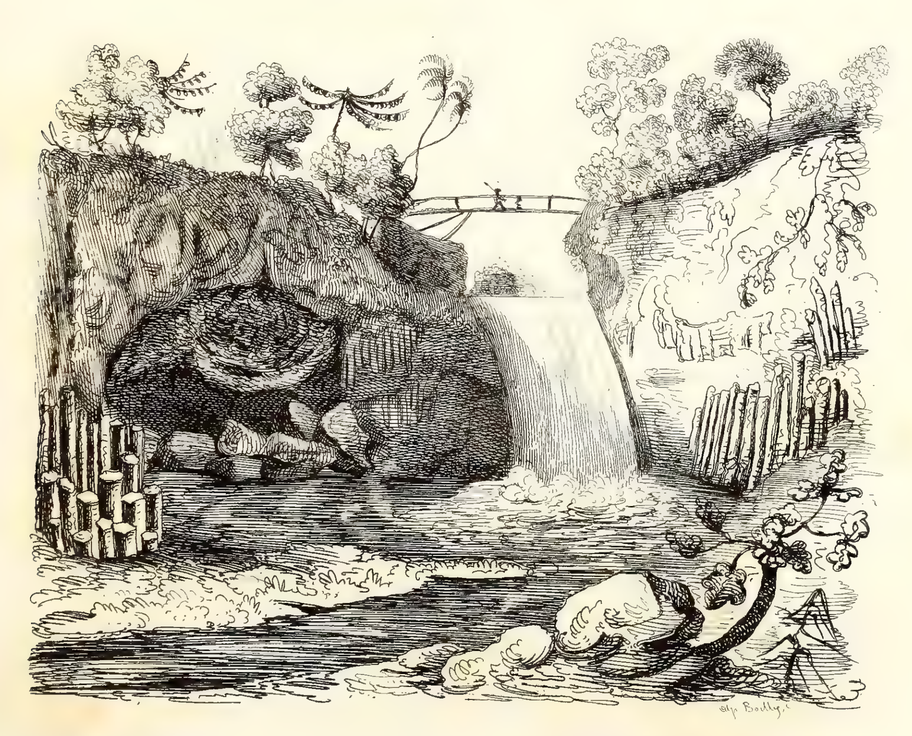
Mayote n'offre aucune rade abritée; mais on peut, avec des précautions, mouiller sur quelques parties de la côte du N., où se trouve un village assez considérable. Les habitans craignent tellement les Madécasses, qu'ils ne marchent jamais qu'armés de fusils et de zagaies.

Mohila est entourée d'une chaîne de récifs où l'on trouve cependant quelques passes; elle a deux bourgades situées l'une au N., l'autre à l'E. Le chef de cette île s'était autrefois soustrait à la domination du sultan d'Anjouan, ce qui occasionna une guerre entre eux qui finit par la dépopulation presque totale de Mohila, et les Madécasses n'ont pas peu contribué à l'augmenter encore. Elle est si grande dans ce petit archipel, que le nombre total des habitans est évalué seulement à 25,000 ames.

Le cinquième degré de lat. S. coupe à peu près par le milieu l'archipel des Séchelles; il est composé de deux groupes : celui des Amirantes, au S. O., comprend douze îles ou îlots; celui de Mahé ou des Séchelles, au N. E., en renferme trente; elles sont éparses sur deux bancs immenses de corail et de sable, généralement hautes et rocailleuses. Mahé, la plus considérable, la plus peuplée et la plus cultivée, offre deux hâvres parfaitement sûrs; l'île Pralin en a aussi un excellent. L'atmosphère est constamment humide. Les sources y sont nombreuses. La température est presque toujours d'une chaleur suffocante. Les productions de ce petit archipel sont celles des contrées intertropicales; la plus curieuse est le coco auquel il donne son nom. Ce fruit étant assez rare, sa forme bizarre, son origine inconnue, tout avait contribué à lui faire attribuer de grandes propriétés, et à faire imaginer des fables sur son existence. Le naturaliste Sonnerat, de qui nous empruntons ces détails, ajoute : « L'arbre qui produit le coco de mer, s'élevant, en beaucoup d'endroits, de l'île Pralin sur le rivage même de l'Océan, la plus grande partie de ses fruits tombe dans les eaux, se soutient à leur surface; le vent les pousse; les courans, dont la direction, dans ces parages, est à l'E. N. O., les porte jusque sur le rivage des Maldives, seule contrée où l'on avait trouvé ce fruit avant la découverte de l'île Pralin, vers 1744. Les Européens lui avaient donc donné le nom de *coco des Maldives*, et les Maldiviens celui de *Tracaverné* (trésor); il fut ensuite appelé *coco de Salomon*, pour lui donner apparemment un nom qui répondit au merveilleux qu'on attachait à son origine. Ne connaissant point l'arbre qui le produisait, ne le pouvant découvrir, on avait imaginé que c'était le fruit d'une plante qui croissait au fond de la mer, qui se détachait quand il était mûr, et que sa légèreté faisait surnager au-dessus des flots. Il restait, pour achever la fable, à prêter à ce fruit si extraordinaire les plus grandes et les plus rares propriétés; c'est ce qui ne manqua pas d'arriver. On débita, et on crut, non-seulement aux Indes, mais dans toute l'Asie, que l'amande du coco de mer a toutes les propriétés que nous attribuons à la thériaque, et que nous exagérons peut-être; que sa coque est un antidote assuré contre toutes sortes de poisons. Les grands seigneurs de l'Indostan achetèrent longtemps ce fruit à très-haut prix. Ils font faire de sa coque des tasses qu'ils enrichissent d'or et de diamans; ils ne boivent jamais que dans ces tasses, persuadés que le poison, qu'ils craignent beaucoup, parce qu'ils s'en servent trop eux-mêmes, ne saurait leur nuire, quelque actif qu'il soit, quand leur boisson a été versée et s'est purifiée



3. Montagne de Pieter-Bot. (Ile de France.)



4. Cascade de la Rivière des Roches. (Ile Bourbon.)

dans ces coupes salutaires. Les souverains de îles Maldives mettaient à profit l'erreur générale et s'attribuaient la propriété exclusive d'un fruit, qui, porté sur les eaux et poussé sur les côtes par le vent, aurait dû appartenir à celui qui le ramassait. »

Ce ne fut qu'en 1768 que le botaniste français Commerson, venu dans l'île Pralin, distingua ce palmier, qu'il nomma *lodoïcea sechellarum.* L'arbre a un bois très-dur à sa surface, tandis que l'intérieur est rempli de fibres molles; son tronc, après avoir été fendu et dépouillé de sa partie fibreuse, sert à faire des jumelles pour recevoir l'eau et des palissades pour les habitations et les jardins. Les feuilles sont employées à couvrir et à entourer les cases; avec cent feuilles, on peut construire une maison commode, la couvrir, l'entourer, faire les portes, les fenêtres et les cloisons des chambres. Le duvet attaché à ces feuilles tient lieu d'ouate pour garnir les matelas et les oreillers. On fait des balais et des paniers avec les côtes des feuilles; les jeunes, séchées, coupées en lanières et tressées, fournissent la matière de chapeaux pour les hommes et les femmes.

Cet archipel, découvert par les Portugais, reçut d'eux le nom général d'*îles Amirantes;* les Séchelles furent désignées par celui de *Sette Irmaos.* Un grand nombre d'îles qui s'étendent plus au S., ne consistent, pour la plupart, qu'en rochers entourés de sable et d'écueils, sont très-dangereuses pour les navigateurs; elles sont couvertes de quelques arbres et fréquentées par des tortues. La plus remarquable pour l'histoire de la navigation est celle de Jean de Nova, découverte en 1501 par un Gallicien au service du Portugal.

Les Séchelles appartiennent à la Grande-Bretagne depuis 1814.

CHAPITRE VII.

Madagascar.

Les géographes arabes parlent de plusieurs îles de la mer des Indes; il est certain que, dès le XIIe siècle, Madagascar était fréquentée par les navigateurs venus du golfe Arabique et de la côte orientale de l'Afrique. Dès cette époque, des colonies arabes s'établirent sur les côtes de cette grande île. En 1500, lorsque Pierre Alvarès Cabral vint à Quiloa, le sultan qui régnait dans cette ville comptait, parmi ses possessions, les îles Comores et plusieurs ports à Madagascar. D'après le bruit répandu alors que Madagascar, ou, comme on l'appelait alors, l'île Saint-Laurent, produisait des épiceries fines, Tristan da Cunha l'alla reconnaître avec plus de soin qu'on ne l'avait fait jusqu'alors; il n'y trouva que du gingembre, des nègres farouches et quelques Arabes répandus le long des côtes où ils avaient des comptoirs, dont l'importance et la sûreté dépendaient de leurs colonies d'Afrique. Les Portugais essayèrent, à diverses reprises, de s'y fixer; ce fut toujours sans succès. Les autres nations européennes n'ont pas été beaucoup plus heureuses. Les Français sont ceux qui ont fait les plus fréquentes tentatives de ce genre. Elles ont du moins eu pour résultat de faire naître sur Madagascar des ouvrages qui ne sont pas sans mérite : celui de François Cauche, qui, de 1638 jusqu'en 1641 séjourna sur la côte orientale près du fort Dauphin, n'est pas un des moins curieux. La simplicité de son récit inspire la confiance, et, malgré son peu d'éducation, il ne raconte pas des faits qui tiennent du merveilleux. Flacourt, qui, de 1648 à 1655, gouverna un établissement français, publia en 1658 son *Histoire de la grande île de Madagascar.* Il est le premier voyageur qui en ait donné une description générale; voici sur ce livre le jugement porté par Epidariste Colin, que nous avons cité précédemment : « La véracité de Flacourt, l'exactitude de ses descriptions, la fidelité de son pinceau condamnent au silence quiconque n'a pas à lui opposer six années d'observations sur les lieux dont il parle, et dans un poste dont les relations le mettaient à même de bien connaître cette île sous tous les rapports. C'est dans le pays même que Flacourt doit être lu. »

Un autre Français, qui n'est connu que sous le nom du sieur de V..., commissaire provincial de l'artillerie de France, a également décrit Madagascar. Etant arrivé au fort Dauphin en 1664, il fit plusieurs incursions dans l'intérieur de l'île avec des chefs indigènes contre d'autres chefs, leurs ennemis; il visita l'île Sainte-Marie et la baie d'Antongil, en compagnie de Champmargou, qui était gouverneur de la colonie; il prit part à des guerres de chefs madécasses les uns contre les autres; il put donc étudier les mœurs des insulaires. Souchu de Rennefort, envoyé en 1664 par la Compagnie des Indes, fit paraître en 1668, après son retour en France, la relation de son voyage à Madagascar; en 1688, il donna sur cette île un ouvrage plus considérable que le premier. Dubois, arrivé au fort Dauphin en 1669, y trouva Mondevergue rem-

plissant les fonctions de gouverneur; Champmargou était son lieutenant-général. En 1671, Dubois, perclus de tous ses membres, quitta l'île où il avait commandé dans le canton d'Anosse, à 150 lieues au N. du principal poste français. Sa relation parut en 1674. Durant son séjour, de La Haye, chef d'escadre, vint remplacer Mondevergue. Jaloux du crédit de Champmargou et de La Case, autre militaire français, parmi les Madécasses, il leur ordonna d'attaquer un roitelet du pays qui ne lui avait pas rendu ses hommages. Cette expédition injuste n'eut aucun succès. De La Haye en conçut un tel dépit, qu'il abandonna le fort Dauphin, et porta ses forces à Surate. Son départ fut suivi de la mort de La Case, et Champmargou survécut peu à ce dernier. Bientôt il fut impossible aux Français de se maintenir plus longtemps au fort Dauphin : ceux qui échappèrent au massacre se refugièrent à Bourbon et à l'Ile-de-France.

Robert Drury, Anglais, embarqué sur un navire qui revenait des Indes, et qui, en 1702, fit naufrage sur la côte méridionale de Madagascar, put se sauver avec ses compagnons d'infortune. Menés devant le roi du pays, il leur déclara qu'ils devaient l'aider à combattre ses ennemis; pour toute réponse, ils se saisirent de sa personne et de celle de son fils, afin de les retenir comme otages pendant qu'ils marcheraient vers le fort Dauphin; mais, au bout de quelques jours, ayant imprudemment relâché ces gages de leur sûreté, ils furent, pour la plupart, massacrés pour les Madécasses. Quelques-uns s'échappèrent; Drury et trois jeunes gens furent épargnés et menés en esclavage dans l'intérieur du pays. Drury passa ainsi quinze ans, occupé tantôt à labourer la terre, tantôt à garder le bétail. Quelquefois on l'employait dans des expéditions guerrières; dans une de ces occasions, il prit une jeune fille qu'il épousa. Malgré l'affection qu'il avait conçue pour elle, le dégoût de la vie servile lui fit chercher l'occasion de s'enfuir. Sa femme et un Madécasse, auquel il confia son projet, ayant refusé, par une crainte superstitieuse, de partager son sort, il partit seul, et, après une longue marche, arriva près du bord de la mer. Après bien des aventures, il rencontra un de ses compatriotes, qui avait été laissé sur l'île par accident, et qui, n'étant pas esclave, obtint bientôt la permission de s'embarquer. Drury passa le reste de son séjour à Madagascar dans un esclavage moins dur que le premier, et fut enfin racheté par un capitaine de sa nation, porteur d'une lettre de son père, auquel on avait appris qu'il vivait encore. Lorsqu'il rejoignit ses compatriotes, il avait presque oublié leur langue; il était d'ailleurs tellement noirci par l'ardeur du soleil, qu'ils eurent de la peine à le reconnaître pour un Européen. A son retour dans sa patrie, en 1717, il fut instruit de la mort de son père, qui lui avait laissé une petite fortune. Sa relation fut imprimée à Londres en 1729.

Le Gentil et Rochon, astronomes français, vinrent à Madagascar, le premier de 1761 à 1763, le second en 1770; ils ont publié une relation de leurs voyages. Du Petit-Thouars, célèbre botaniste mort en 1831, avait visité Madagascar dans les dernières années du XVIIIe siècle; il s'est borné à décrire les végétaux de cette grande île ; Commerson et Michaux, moins heureux que lui, y avaient succombé à l'intempérie du climat.

Chapelier, voyageur du gouvernement français, avait séjourné à Madagascar; une partie de ses observations fut rendue publique par Epidariste Colin, qui lui-même avait vu Madagascar, et qui joignit ses remarques à celles de Chapelier. De nos jours, Goudon, voyageur du Jardin-des-Plantes de Paris, Ackerman, chirurgien de la maison française, sont également allés sur différens points de cette grande île ; voici le résultat de toutes les recherches dont elle a été l'objet :

Madagascar, comprise entre 12 et 25° 45′ de lat. S. et entre 40° 20′ et 48° 45′ de long. E., a 350 lieues de longueur, 110 dans sa plus grande largeur, et 25,000 lieues carrées, ce qui égale presque sa surface à celle de la France. Sa côte orientale, peu découpée, offre dans le N. la baie d'Antongil; la côte de l'O., plus sinueuse, n'en a pas une aussi grande. L'île Sainte-Marie, au-dessous de la baie d'Antongil, est la seule un peu considérable, les autres n'étant que des rochers ou des récifs. Une chaîne de montagnes, qui, dans le N., est appelée Ambohisteniene ou Aquiripi, au milieu Béfour, est dans le S. Ambatismènes ou Botismènes parcourt Madagascar dans toute sa longueur ; quelques-uns de ses sommets ont une altitude de 1,800 à 1,900 toises. De ses flancs opposés coulent de belles rivières, les unes à la mer des Indes, l'autre au canal de Mozambique; presque toutes ont de superbes cascades, et presque toutes forment des lacs dans la partie montagneuse ; on remarque entre autres celui de Manangarè, et, près de la mer, celui de Nossé-Bey, qui renferme des îlots nombreux. Les côtes sont généralement bordées de forêts touffues, qui s'étendent également dans les plaines et sur les hauteurs. Une partie

des côtes est marécageuse, ce qui les rend très-insalubres, notamment pour les Européens.

L'intérieur est très-peu connu; on sait cependant que les montagnes recèlent plusieurs métaux, et l'on y a trouvé des blocs de cristal de roche d'une très-grande dimension, ainsi que des pierres précieuses de qualité médiocre. De très-beaux arbres remplissent les forêts; le bois de plusieurs espèces est bon pour la charpente et la marqueterie; toutes les plantes des climats équinoxiaux y abondent.

Parmi les animaux, l'antamba ressemble à la panthère, et le farossa au chacal. Les zébus, les moutons à grosse queue, les chèvres, les sangliers, les ânes sauvages, toutes les espèces de volaille et d'oiseaux aquatiques abondent; les poissons de mer et d'eau douce sont très-communs. Les rivières sont infestées de crocodiles; les insectes pullulent.

La population de Madagascar a été évaluée à 4,000,000 d'ames; elle consiste en une race primitive qui ressemble beaucoup aux Cafres, et à laquelle se sont mêlés des Arabes de la côte d'Afrique; en effet, une partie est très-noire et a les cheveux crépus des Cafres; une autre a le teint bronzé et les cheveux lisses et très-longs. Ces peuples sont de taille avantageuse, assez bien faits, d'un caractère souvent enjoué, mais apathiques et adonnés aux plaisirs des sens; ceux de la côte de l'E. passent pour plus hospitaliers et moins cruels que ceux de la côte de l'O. Ils sont assez généralement braves, se servent de lances et quelquefois d'armes à feu, et ne manquent pas d'industrie; ils savent fabriquer des étoffes de coton et de soie, des outils en fer, des bijoux en argent, des pagnes avec l'écorce intérieure d'un arbre. Ils pèchent les baleines, assez communes sur leurs côtes, et naviguent dans des pirogues qu'ils tirent à terre tous les soirs.

Une seule langue est parlée à Madagascar, avec quelques différences de dialecte; on y reconnaît un assez grand nombre de mots arabes et malais. Leur religion consiste en pratiques superstitieuses; la circoncision est en usage.

Les Madécasses se divisent en plusieurs nations : les unes soumises à des roitelets héréditaires, qui sont en guerres perpétuelles les uns contre les autres, pour s'entrevoler et enlever leurs bestiaux et leurs esclaves; les autres, gouvernées par des chefs temporaires, vivent dans une espèce de liberté turbulente.

Depuis quelques années, la nation des Ovas a subjugué celles qui l'entouraient. Leur pays comprend l'intérieur de l'île entre les 16ᵉ et 19ᵉ parallèles. Leur roi Radama voulut ensuite civiliser ses Etats. Aidé par des Anglais, il a discipliné ses troupes, bâti des places de guerre, fondé des écoles pour l'instruction de la jeunesse; il a même envoyé à l'île Maurice et en Europe quelques-uns de ses sujets pour s'y instruire de nos arts et de nos sciences. On lui supposait le projet de soumettre l'île entière, lorsqu'il mourut en 1828. Sa veuve Ranavala-Manjoka a continué ses plans de réforme; elle a même fait preuve d'intelligence pour les intérêts commerciaux de son peuple.

Tananarine ou Emirne, capitale des Ovas, est située au centre d'un vaste plateau, où elle occupe un grand espace; les cases qui la composent étant disséminées sous les arbres et formant plusieurs petites bourgades. Un temple, des palais, le mausolée de Radama, sont construits en pierres, d'après les règles de l'architecture européenne; un architecte français, venu de Maurice, les a élevés. Des missionnaires anglais ont établi une imprimerie de laquelle est déjà sortie une traduction des Saintes-Ecritures en langue madécasse.

La partie septentrionale du pays des Antavares, qui s'étend le long de la côte E., appartient au royaume des Ovas; ces Antavares faisaient autrefois de fréquentes excursions dans les îles Comores. On y trouve la baie Vohémar, où les Français et d'autres nations font la traite du riz et des bœufs. Sa partie méridionale offre la baie d'Antongil avec le port Choiseul : les Français y ont eu un établissement. Tinting est la résidence d'un roitelet madécasse qui a été élevé en France; vis-à-vis est l'île Sainte-Marie, occupée souvent par les Français. Plus au S., Foulpointe est le lieu le plus commerçant des Betimsaras. Le territoire des Bétanimènes est le plus peuplé et le plus fertile de tous ceux de la côte. Tamatave, sa capitale, qui n'était autrefois qu'un petit village de pêcheurs, est devenu le principal marché sur la côte de l'E. L'air est là plus salubre qu'à Foulpointe; il y a beaucoup moins de bois et de marais. Son port est aussi plus fréquenté par les marchands de Maurice et de Bourbon. Il y a une rade spacieuse et un mouillage sûr. On ne voit à Tamatave aucun édifice remarquable, si ce n'est l'habitation royale, dont la construction en bois ne diffère pas de celles de nos colonies; les autres sont des cabanes murées avec des feuilles de ravenal. Quelques établissemens de commerce élevés par les blancs ne sont que des grands magasins bâtis de cette manière et entourés de palissades. Les cocotiers sont les seuls arbres que l'on rencontre sur ce plateau aride

et couvert de sables mouvans. Ivondrou, territoire plus méridional que Tamatave, appartient au même chef. Mananzari et Malatane sont deux ports commerçans, surtout en riz, dans le pays des Antacimes.

Le pays d'Anossy, le plus méridional de Madagascar, est partagé entre plusieurs petits chefs indépendans et généralement amis des Français. C'est dans cette contrée que se trouvent l'île Sainte-Luce et les ruines du fort Dauphin.

Sur la côte de l'O., la baie de Saint-Augustin est entourée de plusieurs peuplades qui sont presque sauvages. Plus au N., le pays des Séclaves a le port de Bombetoc, fréquenté par les peuples des côtés de Mozambique et de Zanguebar. Ceux-ci visitent aussi Mouzangaye, ville la plus commerçante de toute cette côte : les Arabes forment une partie très-considérable de sa population.

M. Leguevel de Lacombe, voyageur français, duquel nous avons emprunté quelques particularités, s'exprime ainsi : « L'ancienne prospérité de nos établissemens sur les côtes de Madagascar ne peut être révoquée en doute, quoiqu'elle n'ait duré qu'un instant. Un homme entreprenant, courageux et capable, Flacourt, chargé de les diriger, ne négligea rien pour établir la domination de la France sur des peuples que la nature a favorisés, en leur donnant, avec un sol fertile, la fièvre, pour les délivrer des étrangers cupides qui chercheraient à s'en occuper.

» Flacourt envoyait continuellement des expéditions en découverte dans la partie de l'île voisine du fort qu'il commandait, et conservait dans son journal, avec un soin bien admirable, les rapports de ceux qui étaient assez heureux pour en revenir. Lui-même employait la plus grande partie de son temps à étudier les mœurs et les usages de ceux qui l'entouraient. Quel a été le résultat de ses travaux ? Presque nul : car, si l'on en excepte les Antatchimes, les Antamboules, les Ampales et les habitans de Mandreri, parmi lesquels il a vécu et dont il nous a laissé l'histoire, le reste est insignifiant ou fabuleux.

» En effet, quelles contrées ses envoyés ont-ils parcourues pendant un séjour de plusieurs années qu'il a dû faire au fort Dauphin? Une étendue de 40 ou 50 lieues tout au plus sur le littoral d'un pays qui en a 800 de circuit. Il nous dit lui-même que ses agens n'ont pas été plus loin que Matatano, pays des Anta Ymoures, dont il n'a décrit ni les superstitions, ni les usages bizarres. On ne trouve pas un mot dans son livre qui puisse donner lieu de penser qu'il a connu l'existence de la nation Ova, et de celle des Séclaves, plus remarquable encore. Il parle de tigres, de léopards et autres animaux qui nous sont inconnus et qu'il a la bonhomie de décrire, quoiqu'il soit certain que Madagascar n'en a produit dans aucun temps ; car s'ils eussent été détruits, les naturels ne manqueraient pas d'en faire mention dans leurs traditions, qu'ils conservent avec tant de soin.

» Quelques-uns des successeurs de Flacourt furent moins habiles ou plus malheureux que lui ; d'autres, n'allant à Madagascar que pour faire fortune, s'enrichirent en peu de temps aux dépens de la compagnie qu'ils représentaient, et s'empressaient de revenir en Europe dissiper le produit de leurs rapines dans la mollesse et les plaisirs. La plupart de ces agens infidèles passaient une partie de leur temps à convertir les Madécasses, qui, repoussant avec horreur le christianisme, contraire à leurs mœurs et devant les séparer des objets qu'ils affectionnaient le plus, ne cédaient qu'à la violence que leurs oppresseurs étaient presque toujours forcés d'employer ; ils passaient les momens que leur laissait cette fureur de prosélytisme à intriguer, pour s'emparer des places lucratives que la mort des titulaires laissait continuellement vacantes.

» Les Madécasses, épuisés par leurs exactions et indignés de leur intolérance, prirent un jour une résolution désespérée et massacrèrent tous ceux que les maladies avaient épargné. On voit encore, sur la côte du S., les débris du fort Dauphin, construit par nos ancêtres, et les ruines de plusieurs maisons religieuses, qui, par un zèle mal entendu, concoururent à notre perte.

» Depuis cette époque fatale, à moins qu'on ne compte pour quelque chose les expéditions désastreuses de 1820 et de 1829, les côtes de Madagascar n'ont été visitées que par des capitaines de Maurice et de Bourbon, qui, n'y restant que le temps nécessaire pour prendre leurs cargaisons, n'ont ni la volonté ni le loisir de parcourir le pays, et de s'enquérir de ses ressources ; il est vrai qu'on y rencontre quelques marchands créoles et d'anciens matelots européens établis à Tamatave et à Foulpointe, mais la plupart de ces traitans n'ont ni l'intelligence ni l'aptitude convenable pour voyager en observateurs. Ils prefèrent d'ailleurs la vie douce et nonchalante qu'ils mènent dans leurs cabanes à des marches pénibles à travers les bois et les marais ; aussi à peine connaissent-ils le ruisseau de Maanarèse, quoiqu'il ne soit qu'à un quart de lieue de Tamatave. »



Cafres



Le même voyageur donne des détails curieux sur une classe d'habitans de Madagascar : « Les Ampanyres, qui forment une caste particulière, sont plus pauvres que les autres Madécasses, qui les méprisent parce qu'ils ne veulent pas se donner la peine de bâtir des cases spacieuses et solides, d'élever des troupeaux, de cultiver du riz. Il est difficile de juger de leur paresse quand on n'a pas passé chez eux. Ils s'établissent près de la mer, où ils construisent de petites cabanes en feuillages tellement fragiles, qu'elles exigent à peine un jour de travail; ils ont toujours au feu plusieurs *villangues* ou pots de terre cuite pleins d'eau de mer, et changent le sel qu'elle produit contre des denrées de première nécessité : c'est ce genre d'industrie qui les fait vivre. En entrant dans leur demeure enfumée, je vis des hommes bien différens des autres Madécasses, qui sont en général très-propres. Ceux-ci avaient les yeux chassieux, les cheveux et le corps couverts de suie et de crasse. Les hommes et les femmes étaient vêtus d'un *ceidic* d'écorce d'arbre. Le ceidic est un morceau de toile de coton que les Madécasses croisent sur le ventre. Celui des esclaves est si court, qu'il couvre à peine leur nudité. Le ceidic des femmes forme une espèce de tunique; il est beaucoup plus ample que celui des hommes, et descend au-dessous du genou. »

Les Madécasses, naturellement amis du merveilleux et portés à l'exagération, prétendent que les hautes montagnes de leur île sont habitées par les *Kimous*, race de nains qui habitent des cavernes et mènent la vie pastorale. Quelques voyageurs ayant répété ces fables, M. Leguevel de Lacombe questionna à leur sujet les Madécasses les plus raisonnables : ils considéraient l'existence des Kimous comme fabuleuse.

CHAPITRE VIII.

Ile Bourbon.

Plusieurs Français, ennuyés de l'insalubrité de Madagascar, prirent la résolution de quitter cette grande île pour s'établir sur celle de Bourbon, dont on savait que l'air est extrêmement salubre. Ils eurent la sage précaution de transporter avec eux des vaches, un jeune taureau et des bêtes à laine. Cette île, découverte en 1545 par Mascarenhas, navigateur portugais, était alors inculte, quoique Flacourt en eut pris possession en 1649 au nom du roi de France; elle reçut alors le nom de Bourbon. Dès 1646, des Français exilés de Madagascar s'y étaient réfugiés. Louis XIV la céda en 1664 à la Compagnie des Indes, qui, l'année suivante, y envoya un commandant et une vingtaine d'ouvriers. Peu à peu la culture de la canne à sucre et du froment y fit des progrès. En 1718, on y apporta de Mokha des plants de cafiers; ils y ont parfaitement réussi.

Dans le courant du XVIIIe siècle, Poivre, intendant de nos îles de la mer des Indes, fut le bienfaiteur de Bourbon par la sagesse de son administration et l'introduction de plusieurs cultures nouvelles. Il fut puissamment secondé dans ses efforts par plusieurs colons, entre autres par Joseph Huber, qui réussit à greffer le muscadier et à faire ainsi porter des fruits par les individus mâles de cet arbre dioïque.

Bourbon, située à 100 lieues à l'E. de Madagascar, présente une forme arrondie; suivant l'observation de M. Bory de Saint-Vincent, elle semble composée de deux montagnes volcaniques, le Gros-Morne, au N., éteint depuis longtemps, et le Piton-de-Fournaise, au S., qui est encore en activité. Le Piton-de-Neige, élevé de 1,800 toises au-dessus du niveau de la mer, est la cime la plus haute de l'île; le volcan et les deux cimes du Brûlé de Saint-Paul, nommés le Grand et le Petit-Bernard, ont une altitude à peu près égale. Lorsque le ciel est parfaitement pur, le Piton-de Neige est aperçu de l'île Maurice.

On estime la longueur de Bourbon, du N. O. au S. E., à 17 lieues, et sa plus grande largeur, du N. E. au S. O., à 12 lieues, et sa surface à 200 lieues carrées. Depuis le bord de la mer, le terrain va toujours en s'élevant vers le centre. Dans le S., une lisière large d'une demi-lieue, parallèle à la côte et interrompue par le *pays brûlé*, est tout ce que l'on a défriché sur la pente des montagnes. Dans le N., la culture occupe un plus vaste espace. Des espèces de bassins ou de vallons, des rivières rapides cernées par des remparts perpendiculaires, des monticules jetés dans ces vallons et dans les torrens, dont ils embarrassent le cours, des prismes basaltiques, souvent disposés en colonnades régulières, des couches de laves les plus variées, des fissures profondes, des indices d'un bouleversement général, tout, comme le remarque M. Bory de Saint-Vincent, annonce d'anciennes et terribles révolutions physiques.

Les rivières se changent en torrens dans la saison des pluies; quelques-unes offrent un aspect remarquable, entre autres la rivière des Roches, qui se précipite par une fort belle cascade (Pl. VII — 4). Un chemin qui fait le tour de

l'île n'est praticable que dans quelques parties.

Les habitans de Bourbon divisent leur île en partie du vent ou de l'E. qui est la plus riante et partie sous le vent qui passe pour la plus riche, quoique la moins arrosée; la première, où la température est rafraîchie par des brises continuelles, rappelle souvent l'aspect de nos provinces méridionales; elle est la mieux cultivée; le climat est plus doux dans la seconde.

Le long de la côte, la chaleur est excessive depuis la fin de novembre jusqu'au commencement d'avril; heureusement on trouve un refuge contre cette température ardente en montant vers les habitations. Rarement au pied des montagnes le thermomètre marque moins de 14 degrés ou plus de 30. Les vents les plus communs sont ceux du S. E. Les ouragans causent souvent de grands ravages; et, comme l'île n'offre sur toute sa circonférence ni une rade, ni un port sûr, les navires sont obligés de s'éloigner avec précipitation aussitôt que les signes d'une tempête se montrent. Du reste, le climat est extrêmement salubre. Le sol, de nature volcanique, est très-fertile, et donne les productions des régions tempérées et des contrées équatoriales.

La population de l'île est de 86,000 ames, dont 18,000 blancs et 68,000 nègres esclaves. Le commerce, soit avec la métropole, soit avec Madagascar et Maurice, est considérable et emploie beaucoup de navires. Saint-Denis, ville principale de l'île, est située sur la côte N. de l'île. Parny, l'un de nos poètes les plus aimables, était né à Bourbon.

CHAPITRE IX.

Ile Maurice.

Mascarenhas, qui avait découvert l'île Bourbon, aperçut aussi le premier l'île Maurice, qu'il nomma *Cerne;* elle était inhabitée; les Portugais ne s'y établirent pas. Les Hollandais en prirent possession et l'appelèrent *île Maurice*, d'après le fondateur de leur indépendance. Ils l'abandonnèrent en 1712. Les Français l'occupèrent en 1721, ils l'ont gardée jusqu'en 1814, qu'ils la cédèrent à la Grande-Bretagne. Elle est à 35 lieues à l'E. N. E. de Bourbon; sa forme offre un ovale irrégulier; sa longueur, du N. E. au S. O., est de 14 lieues, et sa plus grande largeur, de l'E. à l'O., est de 8 lieues; sa surface est de 100 lieues carrées; on lui donne 45 lieues de circuit. Ses côtes sont découpées par un grand nombre de caps et de baies, et forment deux bons ports, celui du N. O. ou Port-Louis, et le grand port ou Port-Bourbon, au S. S. E. de l'île.

D'après Bernardin de Saint-Pierre, la partie N. O. de l'île est sensiblement unie, et celle du S. E toute couverte de chaînes de montagnes de 300 à 350 toises de hauteur; la plus haute de toutes, à l'embouchure de la rivière Noire, a 424 toises... L'île est arrosée par plus de soixante ruisseaux, dont quelques-uns n'ont point d'eau dans la saison sèche, surtout depuis qu'on a abattu beaucoup de bois. L'intérieur de l'île est rempli d'étangs, et il y pleut presque toute l'année, parce que les nuages s'arrêtent au sommet des montagnes et aux forêts, dont elles sont couvertes. Ajoutons à cet aperçu celui qui a été tracé par M. Bory de Saint-Vincent : « Les récifs plus ou moins éloignés du rivage en rendent l'abord extrêmement dangereux pour toutes sortes d'embarcations qui tirent un peu d'eau. Le sol va toujours en s'élevant depuis la côte jusqu'au centre, où est un plateau boisé de 200 à 250 toises d'élévation. Au milieu de ce plateau, on voit une montagne conique et très-pointue, absolument en forme de pain de sucre, et que sa situation a fait nommer le Piton du milieu de l'île; son altitude est de 302 toises. Les autres montagnes de l'île, séparées les unes des autres, semblent former de petits systèmes isolés qui ont tous leur pente douce du côté de la mer et des escarpemens plus ou moins brusques vers le Piton du milieu. Le Piter-Boot, au S. S. E. de ce piton, est le point le plus élevé de la chaîne du Pouce. Selon Lacaille, son altitude est de 420 toises; sa cime est surmontée par un rocher énorme et inaccessible qui se distingue à une assez grande distance en mer, et ressemble assez à une tête (Pl. VII — 3). De ce point à peu près central partent différentes branches ou arrêtes interrompues par des brisures plus ou moins spacieuses ressemblant quelquefois à des embrasures flanquées de créneaux..... De la cime du Pouce, l'œil embrasse toute l'île.»

Son aspect annonce qu'elle a été bouleversée par les feux volcaniques. Le sol est calcaire dans sa partie septentrionale; ailleurs tout annonce l'action des volcans, mais il est très-difficile de trouver aujourd'hui le point où était situé le cratère principal. « Des secousses, dit M. Bory, des affaissemens, le temps, les pluies, la végétation, les vents, la culture, tout a contribué à défigurer la surface de l'île; on pourrait seulement présumer, à la disposition des systèmes littoraux des montagnes, que le centre était autrefois la cavité d'un énorme volcan, dont le dôme s'est écroulé, et qu'après ce grand

événement, le Piton du milieu fut le dernier soupirail d'une force expirante qui s'éleva sur les débris de l'ancienne montagne dont toutes les autres étaient descendues.

» Piter Boot et le Pouce, étant les deux sommets les plus élevés qui soient à une grande distance, leur faîte est souvent environné de nuages qu'ils attirent ou qui s'y forment; c'est surtout le matin que des brumes s'y remarquent; et lorsque la fraîcheur de la nuit, qui cesse presque subitement, est remplacée par l'ardeur du jour naissant, on voit ces vapeurs, cédant à la pression du nouveau fluide qui se répand dans l'atmosphère, fuir vers la mer avec plus ou moins de vitesse.

» L'humidité que portent ces nuages contribue à la force de la végétation qui pare les rochers presque nus de ces lieux; les plantes de ces monts sont aussi vigoureuses sur leurs crêtes qu'elles sont en général maigres et languissantes sur leurs flancs brûlés. Elles offrent des végétaux de la plus grande beauté, entre lesquels les fougères se distinguent par leur élégance. »

Les Créoles ont donné le nom de *grand bassin* à un étang immense situé dans la partie de la plaine la plus élevée de l'île. Ils regardent comme un prodige qu'il soit toujours rempli d'eau; mais, suivant l'observation très-juste de M. Milbert, cette particularité s'explique aisément, puisqu'il faut descendre beaucoup pour arriver sur ses bords, qu'il est comme encaissé au milieu de montagnes bien boisées, que des filets d'eau imperceptibles sortent de leurs bases au travers des laves poreuses, sans parler des conduits souterrains que l'œil ne saurait découvrir. Il est bordé de grands arbres dont les branches touffues se projettent sur sa surface et contribuent puissamment à attirer l'humidité des nuages. On a dit à tort que ses eaux étaient toujours au même niveau, même dans la saison des pluies; M. Milbert a reconnu qu'elles doivent déborder et que leur niveau varie.

Les quatre mois les plus chauds de l'année sont octobre, novembre, décembre et janvier; c'est dans ce dernier et en février qu'éclatent les orages et les coups de vent; décembre est le temps des ouragans, qui, parfois, causent tant de dommages aux navires mouillés sur les rades ou marchant le long des côtes, et même aux maisons; le tonnerre se fait entendre rarement; la grêle est encore moins commune. Dans quelques plaines, la plus grande chaleur est de 22 degrés et la moindre de 14; rarement le thermomètre à l'ombre monte à 25 degrés. Les nuits sont généralement fraîches, au point que l'on voit du givre sur les plantes et les arbustes. Le long des côtes, la chaleur est quelquefois de 30 degrés. Les vents de S. E. et de S. S. E. apportent une fraîcheur salutaire, tandis que ceux du N. et de l'O., mais surtout ceux du N. O., amènent les pluies et les orages.

La fécondité du sol est remarquable dans les quartiers où l'on a su profiter des irrigations naturelles ou les ménager avec art. A peu près un cinquième de l'île est en culture. Mahé de La Bourdonnaie y introduisit la canne à sucre, le coton et l'indigo; Poivre y fit apporter le muscadier, le giroflier et d'autres végétaux précieux; le plus remarquable de ceux qui sont indigènes est l'ébénier. Les récoltes de maïs et de froment ne suffisent pas à la consommation.

Parmi les animaux, les singes sont extrêmement incommodes par leurs dégâts dans les champs; les fourmis sont la terreur des colons, qui ont bien de la peine à garantir de leurs attaques les fruits et les autres objets comestibles. Le termite et la blatte, ou le kakerlat, ne sont pas moins dangereux pour le bois, les meubles, le papier.

Le Port-Louis, la principale ville de Maurice, est bien bâti : parmi les quartiers de l'île, celui des Pamplemousses offre le beau jardin de l'Etat fondé par Poivre, et dont Céré eut longtemps la direction. A l'E. de ce quartier, le vallon appelé *Anse-des-Prêtres* est arrosé par la rivière des Lataniers; c'est dans ce vallon solitaire que Bernardin de Saint-Pierre a placé la demeure de Paul et Virginie. Le voyageur cherche vainement l'allée de bambous qui conduit à l'église des Pamplemousses. Quoiqu'elle n'ait existé que dans l'imagination de l'auteur, elle a été si habilement dessinée par M. Isabey, que l'on aime à croire à sa réalité, et les voyageurs regrettent de ne pas la trouver. Le cap Malheureux, au S. de l'île, et la baie du Tombeau, sur la côte de l'E., rappellent la catastrophe racontée d'une manière si touchante par Bernardin de Saint-Pierre. On évalue la population de l'île Maurice à 90,000 habitans, dont 11,000 blancs, 14,000 nègres et hommes de couleur libres, et 65,000 esclaves. Parmi les gens de couleur figurent des Madécasses et des Malabares.

L'île Rodrigue ou Diego-Ruys dépend de Maurice, dont elle est éloignée de 125 lieues au N. E Elle n'a que 7 lieues de long sur une lieue et demie de large. C'est un rocher sur lequel une petite portion de terre propre à la culture ne présente qu'un espace peu considérable en comparaison des sables arides et stériles; quel-

ques ruisseaux fournissent de l'eau potable à une population peu nombreuse. Les tortues et les crabes y abondent, et la mer y est très-poissonneuse.

Ce fut sur cette île que François Leguat et quelques autres Français, expatriés par suite de la révocation de l'édit de Nantes, séjournèrent depuis 1691 jusqu'en 1693. Ils furent les premiers Européens qui habitèrent ce coin de terre. Leguat en a donné la description.

D'autres îles se prolongent au N. jusqu'aux Séchelles, et on en voit une suite qui, à différentes distances, atteignent presque jusqu'aux Maldives.

CHAPITRE X.

Cafrerie.

En revenant au continent africain, que nous avons quitté à la baie de Lorenzo-Marquès, nous trouvons la contrée désignée par le nom de Cafrerie. On fixe sa limite, au S., au *Groote-Vis-Rivier* (grand fleuve des Poissons). Comprise entre 23° 30' et 33° 20' de lat. S. et entre 24° 20' et 31° 30' de long. E., sa longueur, du N. au S., est à peu près de 270 lieues, et sa largeur de 100 lieues.

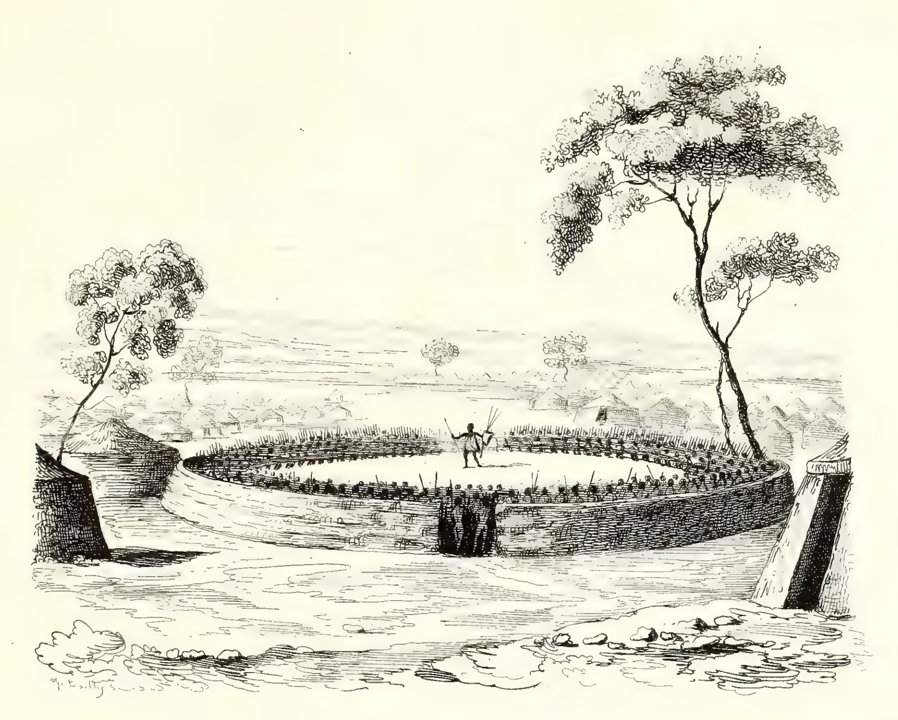
Le nom de ce pays est dérivé de celui de Cafre ou *Kafir*, qui, en arabe, signifie *infidèle*. Il désigne un grand nombre de nations différentes les unes des autres; les géographes arabes l'avaient appliqué à la totalité de l'intérieur de l'Afrique, où leur religion n'avait pas pénétré; mais graduellement son étendue a diminué sur les cartes, et on l'a restreint à la région dont nous avons indiqué l'étendue. Elle est encore assez imparfaitement connue. Les peuples Cafres, d'après le témoignage des voyageurs, n'ont rien de commun avec les nègres, sinon la couleur de la peau et la chevelure; leur tête n'est point allongée, la ligne, depuis le front jusqu'au menton, est convexe; leurs cheveux sont noirs, laineux, rudes au toucher, et leur barbe est rare. Alberti, voyageur néderlandais, auquel on doit une bonne description du pays de ces peuples, dit qu'ils sont grands et bien faits. Les femmes diffèrent beaucoup des hommes pour la taille; mais leurs contours sont bien arrondis et très-gracieux; les deux sexes ont la peau unie et douce. Les Cafres s'enduisent le corps d'ocre rouge réduit en poudre et délayé dans l'eau; on y ajoute quelquefois le suc d'une plante odoriférante. Pour que cet enduit tienne bien, on le recouvre d'une couche de graisse. Ils jouissent généralement d'une bonne santé, qu'ils doivent à la simplicité de leurs alimens; ce sont la chair du gibier, plutôt que de leurs troupeaux, ordinairement rôtie, le laitage, le sorgo, des fruits. L'eau est leur unique boisson. Ceux qui vivent près des colons européens sont avides du vin et des liqueurs spiritueuses; ils aiment beaucoup le tabac : hommes et femmes fument celui qu'ils ont récolté et le mêlent avec la feuille d'une autre plante nommée *dakha*.

Le principal habillement des Cafres consiste en un manteau de peau, dont le côté velu est tourné en dedans. Celui d'un homme n'a que la largeur suffisante pour pouvoir le fermer par devant; il descend jusqu'au gras de la jambe et se ferme avec une courroie sur la poitrine quand il fait froid ou humide; lorsque le temps est doux, on le laisse ouvert, de manière que le ventre et les cuisses restent nus. Le haut du manteau forme, autour du cou, une espèce de collet renversé (Pl. IX — 1). Quand il fait très chaud, le Cafre se dépouille entièrement de son manteau; en voyage, il le porte sur son epaule au bout d'un bâton

Dès l'âge de puberté, les hommes attachent, à la ceinture du corps, une espèce de tablier dont la forme varie, et qu'ils ornent de grains de verroterie ou d'anneaux de cuivre suspendus à une courroie.

Les manteaux des femmes enveloppent le corps de manière que l'un des bouts rentre sous l'autre, de sorte que le sein est couvert. Par-dessous, elles portent une ceinture faite de lanières minces et nouée au moyen d'une courroie qui passe sur les hanches. Les femmes ne vont pas, comme les hommes, la tête nue, elles la couvrent d'un bonnet fait de peau d'antilope, dont le poil est tourné en dehors; elles l'ornent de plusieurs rangées d'anneaux de cuivre ou de fer, et, comme cette partie de la coiffure est recourbée en avant, ces anneaux descendent presque jusqu'aux paupières. Des courroies servent à assujetir le bonnet autour de la tête. Les femmes riches recouvrent les coutures de grains de verroterie (Pl. VIII — 1). Ce sont les femmes qui font les habits pour les deux sexes; au lieu de fil, elles les cousent avec des tendons d'animaux que l'on a fait sécher et que l'on partage ensuite en les frappant avec un caillou, puis en les frottant entre les mains.

Les armes des Cafres sont la zagaie, la massue et le bouclier : la massue consiste en un bâton ordinairement long de deux pieds et demi sur dix lignes d'épaisseur, et terminé par un nœud de la grosseur du poing. Ils se servent de cette



3. Grand Conseil des Matchapis



4. Kraal Corannal.

arme, dans les combats particuliers, avec une adresse étonnante, portant d'une main des coups avec leur massue, et parant de l'autre ceux de leur adversaire avec leur bouclier (Pl. VIII—1).

Attaquer son ennemi à l'improviste et sans l'avoir prévenu par une déclaration de guerre, est regardé par les Cafres comme un acte blâmable. En conséquence, une tribu qui en veut attaquer une autre, la fait prévenir par des hérauts portant, pour marque de leur qualité ou de la nature de leur message, une queue de lion ou de léopard; en même temps, tous les hommes en état de porter les armes sont avertis de se rendre auprès de leur chef. Quand ils sont réunis, une grande quantité de bétail est tuée pour les régaler; on danse, et, jusqu'au moment du départ, on se livre à la joie et on se divertit. Nul guerrier ne peut, sous peine de la confiscation de tous ses biens, se soustraire à l'appel aux armes. Quand un chef suprême entreprend la guerre, les principaux capitaines et les officiers sont seuls instruits du but de l'expédition; les simples combattans sont tenus d'obéir aveuglément.

Avant d'entrer en campagne, le chef suprême distribue aux capitaines, et même aux simples guerriers distingués par leur bravoure, des plumes d'autruche dont ils ornent leur tête; ensuite, l'armée se met en marche, emmenant avec elle tout le bétail dont elle croit avoir besoin. Arrivée dans le voisinage du camp de l'ennemi, elle fait halte; puis les hérauts annoncent son approche et répètent les motifs de la déclaration de guerre. Si celui-ci n'a pas encore rassemblé toutes ses forces, il en informe son adversaire, qui est obligé de différer l'attaque jusqu'au moment où l'autre sera prêt à le recevoir.

On choisit pour champ de bataille une plaine unie et dégagée de buissons, où rien ne puisse gêner la vue ni favoriser les surprises. Les deux partis s'avancent l'un contre l'autre, jusqu'à une distance d'une centaine de pas, en poussant de grands cris. On commence par se lancer des zagaies, qu'on ramasse de part et d'autre pour s'en servir de nouveau. Le chef se tient constamment au centre de sa ligne, sur laquelle les capitaines et les officiers ont aussi leur place; d'autres sont en arrière pour empêcher la fuite ou la désertion. On continue à combattre dans cet ordre; les deux partis tâchent continuellement de se rapprocher davantage; si la résistance est opiniâtre, il s'ensuit un combat corps à corps, et, dans cette mêlée, les massues sont employées jusqu'à ce que l'un des deux partis plie et soit forcé d'abandonner le champ de bataille. Le plus souvent, le parti le plus faible prend la fuite avant d'en venir aux mains de si près. Dès que la déroute commence, les vainqueurs s'empressent de poursuivre les vaincus, surtout afin de s'emparer du bétail, des femmes et des enfans. La poursuite terminée, le chef victorieux fait tuer tout de suite une partie des bestiaux pour régaler sa troupe.

Si la nuit vient séparer les combattans avant que le sort de la bataille soit décidé, on crie d'une armée à l'autre qu'il convient de poser les armes jusqu'au lendemain. Aussitôt, les deux partis s'éloignent l'un de l'autre de quelques mille pas, et posent chacun des postes avancés pour éviter toute surprise. Quelquefois on profite respectivement de cette suspension d'hostilités pour faire des propositions d'accommodement. Si l'un des chefs prête l'oreille aux remontrances de ses capitaines, qui lui exposent la possibilité d'une chance désastreuse pour ses sujets, il envoie des hérauts offrir à son adversaire les conditions de la paix. Si les négociations échouent, le parti qui s'obstine à la guerre ne peut recommencer les hostilités le lendemain sans l'avoir fait annoncer dans les formes.

Quand une paix définitive se conclut, la première condition du traité est toujours que le chef vaincu reconnaîtra le vainqueur pour son supérieur, et lui jurera foi et hommage. Immédiatement après, les femmes et les enfans sont remis en liberté; une partie seulement du bétail enlevé est rendue; le reste du butin est distribué aux guerriers qui l'ont conquis. Quand les deux partis sont rentrés dans leurs habitations respectives, le vaincu, pour marque de sa sincérité, envoie quelques bœufs au vainqueur, et celui-ci régale de nouveau son monde comme avant de le mener à la guerre.

Dans les batailles, les deux armées ne font pas des pertes aussi grandes qu'on serait tenté de le croire d'après leur manière de combattre; le nombre des morts de chaque côté est peu considérable, ce qui vient probablement de la position que le chef garde constamment au centre de sa ligne. Il ne peut exiger de sa troupe plus de hardiesse qu'il n'en montre; et, comme les guerriers n'ont pas à espérer pour eux-mêmes de grands avantages du succès de la bataille, il ne peut espérer qu'ils s'élanceront avec intrépidité dans les rangs ennemis s'il ne donne pas l'exemple; de sorte que la bravoure d'une armée cafre dépend uniquement de celle que montre son chef.

Un ennemi désarmé, saisi avec la main et fait

prisonnier, ne peut être mis à mort; à la conclusion de la paix, sa liberté lui est rendue sans rançon. La personne des hérauts est toujours respectée; cependant, si l'acharnement mutuel semble faire craindre une infraction à cet usage sacré, des femmes sont envoyées en parlementaires, notamment pendant la suspension d'armes. Lorsqu'un chef ne se croit pas assez puissant pour soutenir ses prétentions ou défendre ses droits par lui-même, il tâche de se procurer un allié; dans ce cas, celui dont on réclame le secours pèse attentivement le sujet de la querelle avant de s'engager. Si la victoire favorise les alliés, le chef qui a fourni du secours obtient pour sa part la moitié du butin fait sur l'ennemi.

Les détails que nous venons de donner se rapportent surtout à la tribu des *Koussas*, l'une des plus rapprochées de la côte. Toutes, sans exception, se sont montrées hospitalières et douces. Si parfois elles ont été inhumaines et cruelles, les voyageurs en ont attribué la cause aux attaques des Européens. Pendant longtemps, celles qui vivent le long des côtes accueillirent les naufragés avec une bonté compatissante, souvent même elles les accompagnèrent, à travers une étendue de plusieurs centaines de lieues, vers le S., au cap de Bonne-Espérance, ou vers le N., jusqu'à Sofala; celles de l'intérieur accueillirent également avec bienveillance les premiers Européens qu'elles virent. Les historiens portugais racontent que Vasco de Gama trouva les tribus cafres armées de lances de fer et portant pour ornemens des anneaux en cuivre; elles étaient si prévenantes, si hospitalières, si confiantes, qu'il appela cette côte la *Terre de la Paix*.

Louis Alberti était, en 1806, commandant du fort Fréderic, dans la baie d'Algoa; son séjour dans ce lieu et ses rapports fréquens avec les Koussas lui fournirent l'occasion de les bien observer. Plus tard, des voyageurs partis du cap sont allés chez plusieurs autres nations comprises sous la dénomination générale de Cafres. Leurs relations étant, pour la plupart, très-récentes, nous ne nous en occuperons qu'après avoir décrit la célèbre colonie longtemps possédée par les Hollandais, et maintenant au pouvoir de la Grande-Bretagne.

CHAPITRE XI.

Colonie du cap de Bonne-Espérance.

Ce fut en 1486 que Barthélemy Diaz, navigateur portugais, doubla le premier le cap de Bonne-Espérance sans l'apercevoir. Battu par des vents impétueux, il passa en s'avançant vers l'E. à la vue d'une baie qu'il nomma *Dos Vaqueros* (des Vachers), à cause de la grande quantité de troupeaux avec leurs bergers qu'il y vit sur la côte : il était alors à 40 lieues à l'E. du cap. De temps en temps, il avait débarqué des nègres qu'il avait amenés du Portugal, et qui étaient richement habillés, afin qu'ils s'attirassent le respect des indigènes. Il leur donnait aussi des marchandises pour faire des échanges, et prendre des informations sur le pays; mais les habitans de ces côtes étaient trop farouches et trop timides pour que l'on put obtenir d'eux aucun renseignement. Quand l'escadre de Diaz, réduite à deux vaisseaux, arriva devant les petites îles situées dans la baie d'Algoa, les équipages murmurèrent et demandèrent à s'en retourner, parce que les vivres étaient épuisés. Diaz réussit par ses exhortations à leur faire poursuivre leur route 25 lieues plus loin. Les Portugais atteignirent ainsi l'embouchure d'un fleuve qu'ils nommèrent *Rio-do-Infante*, aujourd'hui le Groote-Vis-Rivier. On peut s'imaginer quelles furent la joie et la surprise de Diaz et de ses compagnons, en apercevant à leur retour vers l'O., au milieu d'une tourmente affreuse, le promontoire qu'ils cherchaient depuis si longtemps. Ils y élevèrent une croix, et dédièrent cette terre à Saint-Philippe. Diaz, après avoir déterminé la position du cap, et reconnu les baies et les ports qui l'avoisinent, poursuivit sa route vers le Portugal. Dans le récit qu'il fit de son voyage au roi Jean II, il s'étendit beaucoup sur les difficultés qu'il lui avait fallu surmonter pour doubler le promontoire qu'il avait découvert, et qu'en conséquence il avait appelé *Cabo Tormentoso* (Cap des Tempêtes); mais le roi, persuadé que le passage de ce cap devait ouvrir la route des Indes, le nomma *cap de Bonne-Espérance*, dénomination que chaque nation traduisit en sa langue.

Dans leurs fréquens voyages aux Indes, les Portugais s'arrêtaient au cap de Bonne-Espérance; mais ils n'y formèrent point d'établissement permanent. En 1600, les Hollandais, dans l'enfance de leur commerce avec les Indes, fondèrent une station au cap afin de renouveler les vivres de leurs navires qui y passaient; mais ce ne fut qu'en 1652, que, sous la conduite de Van-Riebeck, ils y bâtirent une ville et commencèrent à étendre leurs conquêtes dans l'intérieur. Les Hottentots ne leur opposèrent aucune résistance. La colonie, peuplée d'abord de

Hollandais, fut augmentée d'un grand nombre de Français qui avaient fui leur patrie après la révocation de l'édit de Nantes; des Allemands s'y fixèrent aussi. En 1795, les armées britanniques s'emparèrent du Cap. La paix d'Amiens (1802) le rendit à la Hollande. En 1806, le sort des armes le fit retomber au pouvoir de la Grande-Bretagne, à laquelle il est resté par le traité de 1814, et qui l'a beaucoup agrandi.

Cette contrée est comprise entre 29° 50' et 34° 50' de lat. S., et entre 15° 15' et 26° 10' de long. E. Sa longueur est à peu près de 200 lieues, sa largeur moyenne de 75, sa surface de 14,500 lieues carrées; elle est bornée au S. par l'océan Indien, à l'O. par l'océan Atlantique, ailleurs par des pays où vivent des tribus de Cafres et de Hottentots.

Ces derniers sont les indigènes que les Portugais y trouvèrent; ils formaient des peuplades qui furent ou subjuguées ou repoussées vers le N. Ils ont le teint d'un jaune foncé, assez ressemblant à la couleur d'une feuille fanée, les traits fort laids, le nez très-aplati, les yeux couverts, ne s'ouvrant qu'en longueur, très-éloignés l'un de l'autre, brunâtres et se relevant vers les tempes; les sourcils très-marqués, quoique minces et non saillans, légèrement crépus; le visage très-large par en haut et se terminant en pointe, les pommettes des joues très-saillantes, la bouche grande, mais garnie de dents très-blanches; les cheveux noirs ou seulement brunâtres, excessivement courts, laineux et disposés par petites touffes détachées; le front proéminent, surtout dans la partie supérieure, puis aplati et quelquefois même comme déprimé. Vue de face, la figure du Hottentot rappelle assez exactement celle des peuples jaunes de l'Ancien-Monde et celle de quelques tribus de l'Amérique méridionale; mais, vue de profil, elle est bien différente et réellement hideuse; les lèvres, lividement colorées, s'y avancent en un véritable grouin contre lequel s'aplatissent, pour ainsi dire, de vrais naseaux ou narines qui s'ouvrent presque longitudinalement et de la façon la plus étrange. Il n'existe que très-peu de barbe à la moustache ou sous le menton, et jamais on n'en voit en avant des oreilles, dont la conque est plutôt inclinée d'avant en arrière que d'arrière en avant. Le pied prend déjà une forme si différente de celle du nôtre et de celui des nègres, qu'on reconnaît au premier coup-d'œil la trace du Hottentot imprimée sur le sol. Ils sont généralement de taille moyenne, mais bien faits, et ont les extrémités petites. Les femmes, dont les traits diffèrent peu de ceux des hommes, perdent, aussitôt qu'elles sont devenues mères, les formes gracieuses de leur corps, et, à mesure qu'elles avancent en âge, leur gorge acquiert une grosseur énorme, leur ventre devient saillant et leur fessier prend une ampleur démesurée.

Tous les voyageurs dépeignent les Hottentots comme un peuple doux, paisible, inoffensif, honnête et loyal, humain et susceptible d'attachement, mais apathique, paresseux et timide, doué de peu d'intelligence, enfin d'une malpropreté révoltante. Le principal vêtement du Hottentot consiste en un manteau de peau de mouton, de gazelle ou d'un autre animal; une ceinture de peau est découpée en courroie, dont les bouts viennent tomber vers le milieu de la cuisse; les femmes ajoutent à cette ceinture un petit tablier long de huit pouces, et par derrière une peau de mouton qui descend jusqu'au mollet. Jadis les Hottentots se chargeaient le cou, les bras et les jambes d'intestins d'animaux qu'ils venaient de tuer et qu'ils ne lavaient même pas, qu'ils laissaient se dessécher et qu'ils finissaient par dévorer. Cette mode n'est pas tout-à-fait passée, et les femmes surtout ont substitué à cette sale parure des cordons de verroterie ou d'autres petits ornemens en métal, en conservant les plus beaux pour enjoliver leur tablier. Comme beaucoup d'autres peuples africains, les Hottentots se frottent le corps et les cheveux de graisse mêlée d'une couleur noire ou rouge.

Depuis que leur pays est en partie soumis aux Européens, leurs mœurs ont subi des modifications, et leur nombre a considérablement diminué. Cette dépopulation a été attribuée à différentes causes; les principales sont leur coutume de ne jamais s'allier qu'entre familles de mêmes tribus; leur indolence, qui, souvent, les fait se priver de nourriture plutôt que de se donner la peine de la chercher; enfin et surtout les traitemens cruels qu'ils ont éprouvés de la part des colons. Ceux-ci les ont réduits à un état de dépendance voisin de l'esclavage. Les Hottentots sont adroits à la chasse, et se servent avec habileté du fusil; leur industrie se réduit à faire des arcs, à façonner grossièrement des pots de terre et des flèches, et à coudre des peaux de mouton pour leurs vêtemens d'hiver.

L'idiome de toutes les tribus hottentotes, malgré des différences de dialecte très-marquées, présente un caractère général de ressemblance. Suivant la remarque de plusieurs voyageurs, il se fait remarquer par une multitude de sons rapides, âpres, glapissans, poussés du fond de la

poitrine, avec de fortes aspirations, et modifiés dans la bouche par un claquement singulier de la langue.

Les Hottentots n'ont ni lois ni religion, mais on trouve chez eux des sorciers qui les ont asservis à des pratiques ridicules où des voyageurs ont cru reconnaître l'existence d'un culte. Des missionnaires européens ont, depuis 1737, essayé de leur prêcher le christianisme. Le premier qui entreprit cette œuvre méritoire fut George Schmidt, Allemand, qui appartenait à l'église des frères Moraves. Ses travaux ne furent pas sans succès, durant sept ans qu'il passa dans l'Afrique australe. La prédication de l'Evangile, interrompue ensuite jusqu'en 1792, fut reprise alors par les mêmes frères Moraves avec un zèle vraiment exemplaire, malgré les obstacles de tous genres qu'ils eurent à combattre, et qui étaient notamment leur pauvreté, la mauvaise volonté des paysans hollandais, et la guerre qui, de l'Europe, se propagea jusque dans ces régions lointaines. Toutes ces contrariétés furent surmontées; plus tard, des missionnaires de différentes églises protestantes arrivèrent successivement, et aujourd'hui des établissemens pour l'instruction chrétienne sont formés dans plusieurs lieux.

Les habitations des Hottentots consistent en huttes faites de branchages, et ressemblent à des ruches; on y entre en rampant; le foyer est au centre. Pendant la nuit, la famille dort pêle-mêle autour du feu; durant le jour, elle s'étend à terre, en dehors de la cabane, pour se chauffer au soleil. Une réunion de ces cahutes compose un *kraal* (village).

Ten-Rhyne, médecin hollandais, donna le premier une description détaillée du Cap de Bonne-Espérance, où il était arrivé en 1673. Sa relation, qui parut en 1686, est d'autant plus précieuse, qu'elle fut écrite lorsque les Européens n'avaient pas encore, par leurs brigandages, forcé les Hottentots à s'éloigner du Cap et à se réfugier dans les montagnes voisines. Au commencement du XVIII[e] siècle, plusieurs expéditions furent entreprises de différens côtés, et l'une d'elles pénétra jusqu'en Cafrerie; elles réussirent à trafiquer avec les Hottentots, qui recevaient de la verroterie, des colliers de grains de cuivre et du tabac en échange de bestiaux. Quelquefois, dans une route longue et pénible, on ne rencontrait que deux misérables kraals dépourvus de bœufs et de moutons. La liberté du commerce accordée aux Hollandais n'avait pas produit partout les bons effets que le gouvernement en avait espérés. Des vagabonds de cette nation avaient pillé les kraals, et les malheureux Hottentots, dépouillés de ce qu'ils possédaient, s'étaient vus contraints à leur tour de voler leurs voisins. Ces déplorables représailles avaient ruiné tout le pays et fait d'un peuple pacifique, et vivant sous ses chefs du produit de ses troupeaux, une horde de brigands réduits à demeurer dans les montagnes et dans les forêts, et à se fuir les uns les autres.

Ce fut vers cette époque que Pierre Kolbe, Allemand né dans le pays de Bayreuth, fut envoyé au Cap de Bonne-Espérance pour y faire des observations astronomiques; il y resta depuis 1704 jusqu'en 1713, après avoir séjourné quelque temps dans l'intérieur du pays. Sa relation, qui parut en allemand en trois volumes in-folio (1719), était une des plus curieuses, des plus instructives et des plus complètes qui eût encore été publiée sur une contrée quelconque du globe. Elle fut traduite en français et abrégée. Kolbe s'attacha particulièrement à connaître et à bien décrire les mœurs des Hottentots; il recueillit tous les récits, les notes, les renseignemens que voulurent bien lui fournir les Européens au milieu desquels il vécut en Afrique, et qui avaient l'avantage d'avoir pu observer les indigènes à une époque où ils étaient plus rapprochés des Hollandais. Il décrivit aussi le territoire de la colonie et en dressa des cartes plus complètes que celles que l'on possédait jusqu'alors; enfin, il dressa le catalogue le plus ample qu'il put se procurer des productions de la nature. Son livre a été critiqué avec une dureté extraordinaire : on lui a reproché des inexactitudes, sans doute bien involontaires; l'extrême bonhomie de Kolbe lui aura fait ajouter foi aux rapports de colons, ou menteurs ou crédules, et réellement son ouvrage renferme des choses très-singulières.

Après avoir parlé de la musique et de la danse des Hottentots, Kolbe ajoute que, pour récompenser celui qui, dans un combat particulier, a tué un gros animal, on lui décerne une récompense dont il se regarde comme très-honoré. Il commence par se retirer dans sa hutte. Bientôt les habitans du kraal lui députent un vieillard qui l'amène au milieu de ses compatriotes; ils le reçoivent avec des acclamations. Alors il s'accroupit dans une hutte préparée exprès pour lui, et les autres se placent autour de lui dans la même posture. Son guide s'approche et pisse sur lui depuis la tête jusqu'aux pieds, en prononçant certaines paroles, et s'il l'affectionne, il l'inonde de son urine; plus la dose est copieuse, plus le récipiendaire se croit honoré. Il a eu



Reine de Lattakou – Chef de Lattachou et sa femme



[illegible]

soin d'avance de creuser avec ses ongles des sillons dans la couche de graisse dont il est enduit, afin de ne rien perdre de l'aspersion, et il s'en frotte soigneusement le visage et le corps; ensuite, le guide allume sa pipe et la fait circuler dans l'assemblée jusqu'à ce que tout le tabac soit consumé; puis, prenant les cendres, il en saupoudre le nouveau chevalier, qui reçoit en même temps les félicitations de ses compatriotes sur sa prouesse et sur l'honneur qu'il a fait au kraal; ce grand jour est suivi de trois grands jours de repos, pendant lesquels il est défendu à sa femme d'approcher de lui. Le soir du troisième, il tue un mouton, il reçoit sa femme, et fait bombance avec ses amis et ses voisins. La vessie de l'animal dont il a triomphé est le monument de sa gloire; il la porte suspendue à sa chevelure comme une marque de distinction.

L'inondation d'urine est aussi, d'après le même auteur, pratiquée à l'égard de l'adolescent, qui, parvenu à sa dix-huitième année, est admis au rang des hommes; jusqu'à ce moment, il ne lui est pas permis de converser avec eux, pas même avec son père; le candidat s'est préalablement bien frotté de graisse et de suie.

L'abbé de La Caille, célèbre astronome français, entraîné par le seul amour de la science, vint au Cap en 1751 pour étudier les astres de l'hémisphère austral et déterminer avec précision la position de ce point très-important pour la géographie; son séjour dans l'Afrique australe ne fut qu'une suite de travaux assidus et pénibles. En 1753, il s'embarqua pour l'Ile-de-France.

Il a reproché à Kolbe d'avoir exagéré le nombre des tribus hottentotes vivant sur un sol aussi stérile que celui des environs du Cap; mais il n'a pas fait attention que le voyageur allemand, bien loin de placer toutes les nations qu'il nomme dans le territoire immédiat du Cap, les étend très-loin au N. et à l'E. jusqu'à la côte de la Cafrerie.

En 1760, Coetsee, bourgeois du Cap, s'étant avancé bien loin au-delà des limites de la colonie, remit, à son retour, au gouverneur Ryk-Tulbagh, la relation de son voyage, dans laquelle il faisait la description de riches mines de cuivre qu'il avait trouvées sur sa route, et dont il rapportait des échantillons. Il avait aussi entendu parler d'une nation habillée de linge et d'une couleur basanée qui se trouvait au N. Tulbagh, craignant que ce ne fussent des Portugais établis à quelque distance de la colonie hollandaise, et désirant mettre à profit, si c'était possible, les mines trouvées par Coetsee, ordonna qu'il serait fait une expédition de ce côté; il permit à treize bourgeois de l'accompagner, et nomma Henri Hop chef de la caravane, dont un arpenteur, un jardinier et un chirurgien faisaient partie.

Les Hollandais, après avoir passé la rivière des Eléphans à un point situé par 18° 18′ de long. E. de Paris et 31° 40′ de lat. S., poursuivirent leur route dans le pays des Grands-Namaquas, au N. de la colonie; on s'avança ensuite dans la même direction, bien plus loin que n'avait fait précédemment Coetsee. L'air de ce pays est pur et tempéré; les Grands-Namaquas sont des hommes sains et vigoureux. Leurs richesses consistent dans leurs nombreux troupeaux de bétail; les objets qu'ils recherchent le plus sont les barres de fer et les verroteries. Le 17 décembre 1761, la caravane reprit le chemin du Cap; les rochers, renfermant le minerai de cuivre, furent examinés; mais, bien qu'il contint un tiers de métal pur, on considéra que la dureté de la roche en rendrait l'exploitation très-difficile; que, de plus, les environs étaient dénués de bois, et qu'enfin les bancs et les écueils qui obstruaient le lit d'une rivière voisine coulant vers l'océan Atlantique l'empêchaient d'être navigable.

Le 27 avril 1762, on fut de retour au Cap. Aucun voyageur n'avait auparavant pénétré aussi loin vers le N. que Hop. Cette expédition procura aussi des descriptions exactes et des figures bien dessinées de douze des plus grands mammifères de l'Afrique australe; plusieurs étaient nouveaux et d'autres mal connus. Tous les gens de la caravane revinrent sains et saufs; mais la fatigue et le manque d'eau avaient fait périr beaucoup de bétail. On acquit la connaissance de plusieurs tribus; quelques-unes conservaient des usages que les Hottentots, voisins du Cap, avaient perdus.

André Sparrman, naturaliste suédois, vint dans l'Afrique australe en 1772 pour être précepteur des enfans d'un riche habitant de la colonie; il consacrait à la recherche des plantes tous les instans qu'il pouvait dérober à ses fonctions. Un singulier hasard vint l'arracher à ces occupations. Cook, ayant abordé au cap, Sparrman se laissa persuader par les deux Forster, naturalistes de l'expédition, de s'embarquer avec eux; Cook approuva cet arrangement, et Sparrman accompagna ainsi cet illustre navigateur dans son second voyage autour du monde. De retour en Afrique au mois de juillet 1775, il y exerça la médecine et la chirurgie, ce qui lui procura les moyens d'entreprendre une longue

excursion dans l'intérieur du pays. Il raconte qu'avant de se mettre en route, il chercha de tous côtés des renseignemens sur les contrées qu'il voulait parcourir; mais le résultat de ses recherches lui apprit qu'elles étaient très-mal connues des habitans de la capitale, et on lui représenta l'extravagance et même le danger de son projet. Néanmoins, il persista, et prit pour compagnon de route Daniel Immelmann, jeune Hollandais né en Afrique, qui avait déjà visité une partie de l'intérieur, et qui regardait comme une honte pour les colons leur ignorance de ce qui les entourait.

Pourvu de tout ce qui était nécessaire pour traverser une contrée où l'on ne rencontre d'autre facilité en voyageant que l'hospitalité des habitans, Sparrman partit le 25 juillet, et se dirigea vers l'E. Se tenant à une certaine distance de la mer, sur la partie inférieure de la terrasse des montagnes la plus proche de la côte, il visita la baie Mossel, regagna l'intérieur, et ne se rapprocha que très-rarement de l'Océan. Il alla ainsi jusqu'aux rives du Groote-Vis-Rivier, et remonta ensuite au N. vers l'*Agter-Bruyntjes-Hoogte*, canton élevé voisin de la chaîne des *Sneeuw Bergen* (monts neigeux). Il était là sous les 28° 30' de lat. S. et à 350 lieues du Cap. Le 6 février, il reprit le chemin de cette ville, s'éloignant en quelques endroits de celui qu'il avait suivi précédemment, et arriva le 15 avril avec des dépouilles d'animaux de toutes les dimensions et une grande quantité de plantes.

Thunberg, compatriote de Sparrman, et G. Paterson, militaire anglais, voyagèrent aussi dans la colonie du Cap : le premier en 1772; le second de 1777 à 1779; tous deux avaient pour but de recueillir des objets d'histoire naturelle. Paterson pénétra dans le N. un peu au-delà de la rivière Orange, et à l'E. bien au-delà du Groote-Vis-Rivier, jusque dans le pays des Cafres.

Peu de temps après, les mêmes contrées furent visitées par François Le Vaillant, né, dans la Guiane hollandaise, de parens français. Arrivé au Cap en 1780, son adresse à tirer, sa force, son agilité, son courage furent pour lui de puissantes recommandations dans un pays où le besoin d'éloigner et de détruire les bêtes féroces et de se procurer du gibier rend tous les hommes chasseurs habiles, hardis et infatigables. Ses connaissances en ornithologie et dans l'art de préparer les peaux d'animaux étaient également des titres auprès des habitans du cap, qui formaient des collections ou recherchaient les oiseaux, soit pour eux-mêmes, soit pour en trafiquer et les envoyer en Europe. Le Vaillant ne manqua donc point de protecteurs et d'amis. Le fiscal de la colonie le prit sous sa protection, et lui fournit tout ce qui lui était nécessaire pour exécuter ses projets et voyager avec fruit : des chariots, des bœufs, des chevaux, des provisions, du bétail, des objets d'échange pour les sauvages, des domestiques hottentots pour l'escorter, des guides pour le conduire, des lettres de recommandation pour les magistrats et les colons.

Il partit du Cap le 18 décembre 1781, escortant à cheval son convoi, qui consistait en deux grands chariots ; son train était composé de 60 bœufs, de 3 chevaux, de 9 chiens et de 5 Hottentots. Il se dirigea vers l'E., choisissant, autant qu'il le pouvait, les lieux les moins fréquentés, afin de rencontrer plus d'oiseaux peu connus. Il vit des troupes de gazelles et d'autres antilopes, qui se montraient presque familières, et enfin de zèbres et d'autruches qui, au contraire, étaient très-sauvages. En général, il s'éloigna peu de la côte.

A Zwellendam, chef-lieu d'un district, il fit l'acquisition d'une charrette, sur laquelle il plaça sa cuisine et son office; il acheta plusieurs bœufs et un coq, dont il comptait faire un réveil-matin. En effet, cet oiseau s'habitua bien vite à dormir sur la tente de notre voyageur et sur son chariot; il annonçait régulièrement à toute la caravane le lever de l'aurore; il s'apprivoisa tellement, qu'il ne quittait jamais les environs du camp; si le besoin de nourriture le faisait s'écarter un peu, l'approche de la nuit le ramenait toujours. Quelquefois il était poursuivi par de petits quadrupèdes du genre des fouines ou des belettes; alors on le voyait, moitié courant, moitié volant, battre en retraite vers le camp et crier de toute sa force; mais un homme ou un des chiens ne manquaient jamais d'aller bien vite à son secours.

Un autre animal, dont Le Vaillant tirait des services plus essentiels encore, était un babouin, espèce de singe très-commune au Cap; il l'avait dressé à lui obéir au moindre signal, l'avait nommé Keés, et en avait fait le dégustateur et la sentinelle de la troupe. Lorsque Le Vaillant trouvait des fruits ou des racines inconnus à ses Hottentots, il ne permettait pas qu'on y touchât avant que Keés en eût goûté; si ce singe les rejetait, on les jugeait ou désagréables ou dangereux, et on les abandonnait. Keés était en outre d'une vigilance sans égale; soit de jour, soit de nuit, le moindre bruit le réveillait à l'instant. Par ses cris et ses gestes de frayeur, on était

toujours averti de l'approche de l'ennemi avant même que les chiens s'en doutassent; mais, aussitôt qu'il avait donné l'alerte, ils s'arrêtaient pour épier le signal, puis ils s'élançaient tous ensemble du côté vers lequel il portait la vue. Dans la marche, quand il se trouvait fatigué, il montait sur un des chiens, qui avait la constance de le porter des heures entières.

Les chefs des habitations voisines de sa route, chez lesquels, malgré les plus vives instances, Le Vaillant refusait d'entrer, lui envoyaient des vivres, et surtout du laitage. Il partageait sa provision avec ses gens et avec Keés, très-friand d'un tel régal, et qui ne manquait jamais d'aller très-loin au-devant de celui qui l'apportait.

Cependant, les pluies survinrent et tombèrent avec une telle violence, que les torrens, en se grossissant, dévastaient et entraînaient tout. Le Vaillant et toute sa troupe furent sur le point de périr : ils se refugièrent dans des arbres creux, et ne purent plus aller à la chasse; ils furent trop heureux de trouver un buffle qui s'était noyé, et dont la chair les empêcha de mourir de faim. Vers la fin de Mars, les pluies devinrent moins fréquentes, les torrens disparurent, et Le Vaillant s'empressa de transporter son camp à trois lieues plus loin, sur la colline de Pampoen-Kraal (village aux potirons); il l'a décrit comme étant un lieu enchanteur. Les fatigues qu'il avait éprouvées lui occasionnèrent une fièvre ardente. Il fit aussitôt arrêter sa caravane, assit son camp dans le voisinage d'un ruisseau, et se saigna. Douze jours de repos et de diète le rétablirent, et il reprit ses occupations ordinaires.

Bientôt, en donnant la chasse à des éléphans, il courut les plus grands dangers; il ne fut sauvé que par le dévouement, le courage et la présence d'esprit d'un de ses Hottentots nommé Klaas, qui, dès ce moment, devint son fidèle compagnon et son premier lieutenant dans le commandement de sa troupe. Dans cette occasion, quatre éléphans furent abattus; on se régala de leurs pieds bouillis, que notre voyageur vante comme un mets exquis, et on emporta l'ivoire de leurs longues défenses.

Plus loin, Le Vaillant rencontra des Hottentots fuyant devant des Cafres qui avaient ravagé leur kraal, situé derrière les Agter-Bruyntjes-Hoogte. Les déprédations des colons avaient causé ces représailles des Cafres, et les Boschjesmans profitaient de ces hostilités pour piller également les Cafres, les Hottentots et les colons.

Au-delà des Agter-Bruyntjes-Hoogte, Le Vaillant parvint à des habitations de colons, qui furent d'abord effrayés de sa longue barbe : il ne se l'était pas faite depuis onze mois; mais ils furent rassurés en voyant les lettres dont il était porteur. Ils avaient avec eux une troupe de Hottentots métis; ils sont plus courageux et plus intelligens que la race des indigènes purs. Comme ils connaissaient le pays et la langue des Cafres, Le Vaillant en prit avec lui trois, les envoya en avant, et fit halte au-delà d'une petite rivière qui alors bornait la colonie de ce côté. Le lendemain ils lui ramenèrent un autre métis nommé Hans qui avait toujours vécu parmi les Cafres, et qui ne dissimula pas à notre voyageur le danger auquel il s'exposait en s'aventurant chez ce peuple exaspéré contre les colons. « Néanmoins, ajouta-t-il, votre réputation vous a précédé; vous pourrez aller en sûreté jusque chez le roi de ce territoire où vous êtes déjà. » Ce conseil pouvait cacher un piége, mais Le Vaillant, repoussant tout soupçon, crut devoir le suivre; seulement il commença par proposer à Hans d'annoncer sa visite à ce chef et de lui porter des présens de sa part. Hans accepta cette mission et partit avec les deux Hottentots les plus fidèles de notre voyageur; celui-ci alla l'attendre au-delà du Groote-Vis-Rivier. Une dizaine de jours après, il fut très-surpris, à son réveil, de se voir entouré, au milieu de son camp, d'une vingtaine de Gonaquas; le chef s'approcha pour lui faire compliment, les femmes lui offrirent toutes un petit présent; Le Vaillant se montra reconnaissant et distingua, parmi celles-ci, une jeune fille de seize ans dont il a fait le portrait le plus séduisant qu'il termine par ce trait : « C'était la plus jeune des Grâces sous la figure d'une Hottentote. Je trouvais son nom difficile à prononcer et désagréable à l'oreille; je la nommai donc *Narina*, qui signifie *fleur* en langage hottentot. » Cet épisode du voyage de Le Vaillant est un de ceux qui ont été le plus goûtés; des critiques ont prétendu qu'il était étranger à son sujet; le savant M. Walckenaer est d'un sentiment différent; voici comme il s'exprime dans son *Histoire générale des Voyages :* « Nous n'en avons pas jugé ainsi; à part les couleurs vives dont l'a orné le rédacteur du journal de notre voyageur, il nous a semblé que tout ce récit portait un cachet de vérité et qu'il était plus propre à faire connaître les mœurs de ces sauvages, qu'une simple description. »

Les Gonaquas s'étant acheminés vers leur kraal, Le Vaillant alla leur rendre visite : ce fut un jour de fête. Le lendemain il revint à son

camp; quelques jours après, on lui raconta que l'on venait d'apercevoir, de l'autre côté de la rivière, une grosse troupe qui se disposait à la traverser; on se rangea aussitôt en bataille, et l'on se prépara à la défense; mais les Cafres s'arrêtèrent lorsqu'ils se trouvèrent à la portée de la zagaie, et l'on vit avec une joie inexprimable Hans se détacher de la troupe et se diriger seul vers Le Vaillant; il lui apprit qu'il lui était libre de voyager chez les Cafres, et qu'ils le recevraient comme un ami et même comme un protecteur; ils pensaient en effet qu'il aurait le pouvoir de les venger d'un colon de Bruyntjes-Hoogte, dont le nom seul, à cause de ses cruautés, inspirait de l'horreur.

Le Vaillant fit signe aux Cafres d'avancer, et bientôt il en fut entouré; il leur distribua du tabac et d'autres présens. Néanmoins il lui fut impossible de dissiper la défiance des gens de sa caravane, qui refusèrent d'entrer dans le pays des Cafres. Il partit donc le 3 novembre, avec Hans, quatre Gonaquas et trois autres Hottentots, puis le singe Keés, et chemina vers l'E.; il rencontra des kraals abandonnés, il y en avait un où des huttes paraissaient avoir été brûlées; enfin, les premiers Cafres qu'il vit eurent besoin d'être rassurés, tant ils craignaient l'approche des colons; d'un autre côté, les Tamboukis, nation voisine de la côte, les massacraient et les forçaient de se retirer vers le N. Le Vaillant ayant avancé à 20 lieues plus à l'E. que Sparrman, rebroussa chemin, remonta le long du Groote-Vis-Rivier, et regagna son camp.

De là il se porta au N. vers les Sneeuw-Bergen, vit en passant le camp des Gonaquas et Narina, qu'il combla de présens, le 16 décembre traversa le Klein-Vis-Rivier (petite rivière des poissons), et eut sur ses bords l'occasion d'être témoin, pour la première fois, d'une émigration de sauterelles; « elles voyageaient en si grand nombre, dit-il, que l'air en était réellement obscurci; elles ne s'élevaient pas beaucoup au-dessus de nos têtes, mais elles formaient une colonne qui pouvait occuper deux à trois milles en largeur, et, montre à la main, elles mirent plus d'une heure à passer. Ce bataillon était tellement serré qu'il en tombait comme une grêle des pelotons étouffés ou démontés; mon Kees les croquait à plaisir, en même temps qu'il en faisait provision. »

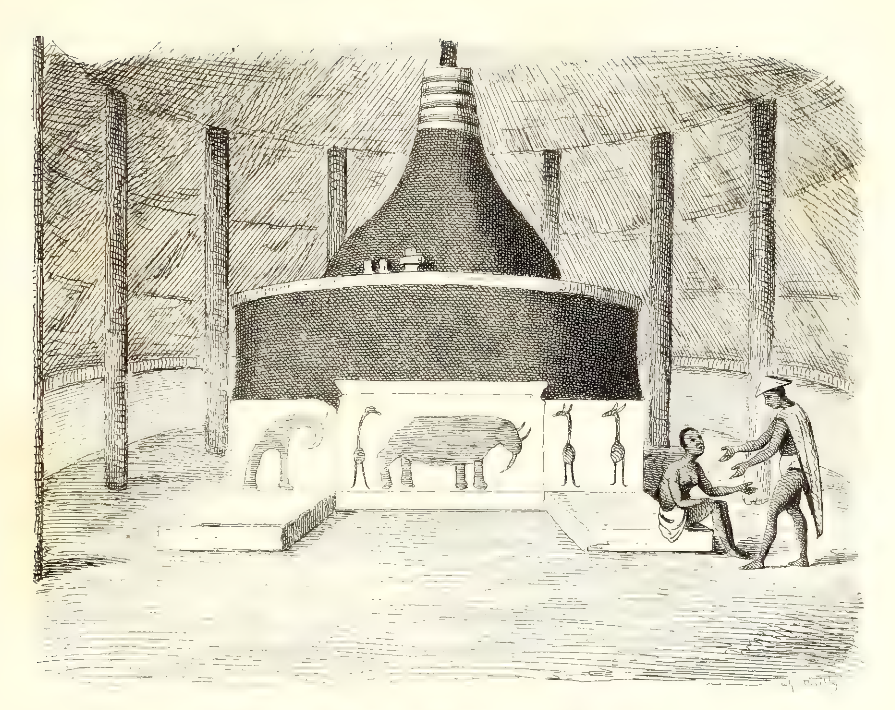
Laissant derrière lui les Bruyntjes-Hoogte, Le Vaillant aperçut au N. O. les Sneeuw-Bergen qui, bien que l'on fut dans le temps des plus fortes chaleurs, conservaient encore de la neige dans les anfractuosités et les enfoncemens les plus rapprochés de leurs sommets. Il parcourut, autant que les précautions qu'il avait à prendre pour sa sûreté le lui permettaient, les rameaux de ces montagnes où s'étaient réfugiées des hordes de Hottentots pour éviter les vexations des colons hollandais; ensuite il marcha au S. O., et, le 3 février 1783, entra dans les plaines arides du Karrô; il souffrit beaucoup du manque d'eau et de la chaleur; le 2 avril il était de retour au Cap après une absence de seize mois.

Cette première excursion ne l'avait pas entièrement satisfait; il en fit quelques autres dans les environs de la ville, et augmenta considérablement ses collections. Enfin, il reprit son ancien projet de traverser toute l'Afrique du S. au N., et se remit en route le 15 juin 1784; il avait avec lui 19 personnes, en comptant Klaas et sa femme; de plus, 36 bœufs pour l'attelage de ses trois chariots, 14 pour relais et 2 pour porter le bagage de ses Hottentots; 3 vaches à lait; un bouc et 10 chèvres; 3 chevaux et 13 chiens bien appareillés. Le coq qui, dans le premier voyage, lui avait procuré quelques instans de plaisir, lui fit naître l'idée d'en emmener un dans celui-ci; enfin, Keés compléta la troupe.

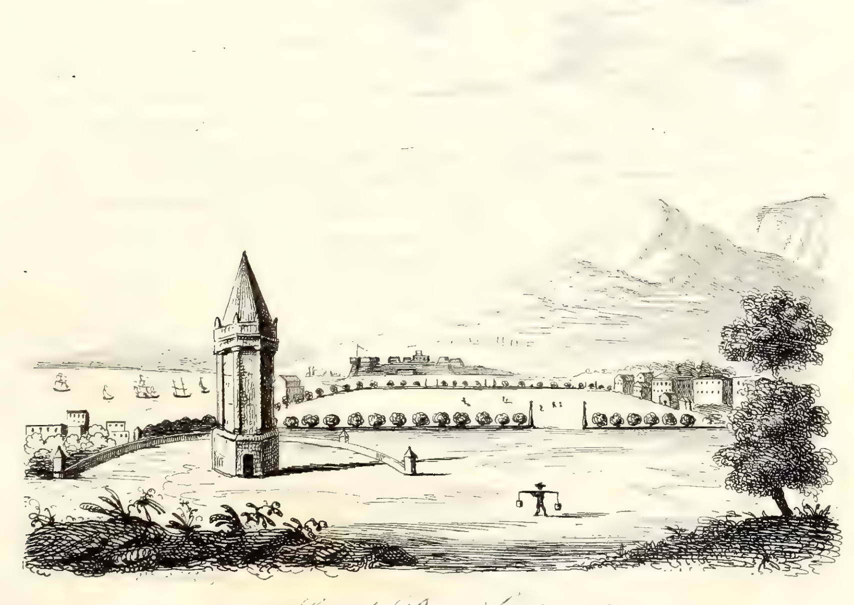
Lorsque l'on fut parvenu à la rivière des Eléphans, elle était débordée. Le Vaillant ne savait pas nager; il se mit donc à califourchon sur un arbre attaché à des cordes que deux forts nageurs tiraient après eux; ce ne fut pas sans peine qu'il atteignit ainsi la rive droite. On avança vers le N.; les bœufs étaient très-affaiblis par la mauvaise nourriture, et deux, en allant boire, avaient péri, entraînés par les eaux. Le pays n'offrait qu'une surface aride et brûlée; on ne trouvait au lieu d'eau qu'une boue humide; le nombre des bestiaux diminuait rapidement. On reçut des secours de deux colons métis chez lesquels on s'arrêta, et l'un d'eux l'accompagna.

Dans le voisinage des monts Kamis, Le Vaillant fut accueilli par Vander-Westhuysen, colon allemand; d'autres colons lui vendirent des bœufs: ceux-ci n'avaient pour toute habitation que de méchantes huttes. Pendant la nuit, notre voyageur sentit la température se refroidir considérablement et fut tout surpris de voir à son réveil la terre couverte de neige; dans certains endroits, la glace avait deux pouces d'épaisseur. Le gibier était très-abondant le long des bords de la Rivière Verte qui arrosait une vallée riante.

Le 11 septembre, on rencontra un kraal de Namaquas, tribu de Hottentots plus robustes que ceux du Cap; on en vit successivement plusieurs autres et on entra dans un désert de



3. Intérieur d'une Maison à Kourritchane.



4. Cap de Bonne Espérance

sable hérissé de monticules peu élevés. On y aperçut des huttes habitées par des Boschjesmans qui s'enfuirent à l'approche de la caravane. On campa dans ce lieu, et à son départ, Le Vaillant laissa dans la hutte la plus apparente du tabac et divers objets de quincaillerie.

La journée suivante fut encore plus pénible, parce que les sables qu'on traversa, en devenant plus fins étaient en même temps plus mobiles. Heureusement quelques heures de marche rendirent l'espoir à nos voyageurs; le sol et le sable se montrèrent couverts d'une espèce particulière de graminée, les coteaux avaient un aspect moins nu, on y découvrait de chétifs arbrisseaux parmi les grands aloës; enfin on entendit au N.-O. le mugissement des flots. Aussitôt toute la caravane se mit à galoper pêle-mêle et arriva ainsi sur les bords de la grande rivière Orange.

Le Vaillant ne tarda pas à s'apercevoir qu'il avait eu le tort d'entreprendre son voyage pendant le temps de la sécheresse; et les pluies ayant, contre l'ordinaire, manqué pendant la saison humide, il en résultait une aridité extraordinaire et affreuse; de sorte que les bestiaux ne trouvaient point de fourrage, et étaient réduits à manger les jeunes pousses d'une sorte de roseau. Quant aux hommes, ils ne manquaient de rien, la chasse et la pêche fournissaient à tous leurs besoins.

Il fut résolu de remonter plus haut, on y campa; Le Vaillant y tua un grand nombre d'oiseaux et même de grands animaux, surtout des éléphans et des hippopotames; on avait écarté les lions en mettant le feu aux àrbres à plus de cinquante pas à la ronde. Cependant l'état de dépérissement des bestiaux ne permettait pas de se hasarder plus loin avec eux. Le Vaillant se décida donc, comme dans son premier voyage, à laisser son camp sous la garde d'un homme de confiance, et il partit le 28 octobre avec 18 de ses fusiliers, un colon métis, huit Namaquas, son singe, deux chevaux et six bœufs de charge.

On traversa la rivière sur un radeau, puis on la cotoya en remontant. Après de nombreuses courses, Le Vaillant réussit enfin, le 10 novembre, à tuer une girafe; il avoue que ce jour fut un des plus heureux de sa vie, et il raconte cette affaire avec un ton d'enthousiasme sincère. Il décrit minutieusement les soins qu'il prit pour que la peau de ce bel animal fût bien conservée; chacun sait qu'il l'a rapportée heureusement en Europe, et qu'elle figure empaillée au Muséum d'histoire naturelle de Paris.

Le Vaillant était là dans le pays des Grands-Namaquas; il y reçut la visite d'une horde de Caminouquas qui, plus tard, lui offrirent de l'accompagner et lui fournirent des bestiaux pour la continuation de son voyage au N. Il laissa donc encore une fois une partie de ses gens dans un camp; mais il marchait avec une caravane plus nombreuse que la première, car elle se composait de 60 personnes et de 40 bêtes, tant de somme que de trait, enfin de chiens.

On était alors aux jours les plus longs et les plus chauds de l'année, et chacun était marqué par un orage, mais malheureusement sans pluie. Tout en cheminant, la troupe était grossie par des femmes qui consentaient à suivre les hommes dont elles accueillaient les propositions. Elles se montraient plus laborieuses et plus vigilantes que les hommes, et furent tellement utiles, que Le Vaillant n'eut pas à se repentir de son consentement à les admettre dans la caravane.

On arriva chez les Koriquas; l'anarchie et le désordre régnaient parmi eux à cause de la mort du chef; ils promirent à Le Vaillant d'obéir à celui des prétendans qu'il choisirait. Après s'être informé secrètement de celui qui paraissait réunir les suffrages du plus grand nombre, il désigna un nommé Haripa, âgé d'une quarantaine d'années, grand, bien fait et très-fort, « et, par conséquent, ajoute-t-il, appelé par la nature à dominer la tourbe des faibles. » Haripa fut inauguré à la satisfaction de tous, et Le Vaillant obtint de cette horde tous les secours qu'il pouvait désirer, et des guides.

Plus au N. E., les Kabobiquas habitaient un pays très-aride : la nécessité les avait obligés à creuser des puits pour leur usage et celui de leurs bestiaux; mais cette ressource précaire leur manquait par fois, et il fallait changer de demeure. Le Vis-Rivier, ou Konoup, était alors à sec. Bientôt des orages violens vinrent grossir toutes les rivières; on se porta en avant, chez des Kabobiquas qui se distinguaient des autres, parce que tout le monde y faisait usage de sandales. Le Vaillant ayant annoncé son intention d'aller chez les Houzouanas, une terreur soudaine se répandit dans sa caravane, tant cette tribu était redoutée, et on menaçait d'abandonner notre voyageur. Cependant, après de vives exhortations, les uns par crainte des Boschjesmans, les autres par amour-propre, se disposèrent à le suivre.

Le troisième jour, on reconnut la plaine entourée de rochers et de monticules, ainsi que les montagnes désignées par les Kabobiquas-porte-sandales pour être la demeure des Hou-

zouanas; on aperçut leurs feux, mais la terreur générale qu'ils inspiraient commandait à Le Vaillant de grandes précautions. Quand on arriva en vue du camp, il n'y avait en dehors que des femmes qui poussèrent un cri d'alarme; à ce signal les hommes sortirent, armés d'arcs et de flèches, et toute la troupe s'enfonçant dans une gorge gagna un terrain d'où elle pouvait, en sûreté, observer la caravane. Le Vaillant s'avança vers les huttes; elles étaient vides: il y laissa du tabac et de la verroterie, et se retira. Les Houzouanas vinrent ramasser les présens qu'il y avait laissés; ensuite ils se décidèrent à communiquer avec lui, et il vint camper sur les bords de leur ruisseau. Il apprit d'eux qu'ils n'étaient pas alors dans le lieu de leur séjour habituel; et qu'ils allaient en ce moment vers l'O. Il fit route avec eux et ils finirent par le conduire jusqu'au Karoup: là, il se sépara d'eux. Il les dépeint comme une race sobre, agile, active et fidèle; ils sont plus petits et moins noirs que les Hottentots, et on les distingue par le nom de Hottentots chinois.

Il revint enfin à son camp du fleuve Orange; il alla chez les Ghossiquas, et après diverses aventures, fut de retour au Cap après une seconde absence qui, de même que la première, avait duré 16 mois. Il était parvenu jusqu'à 25° de latitude.

Le 16 septembre 1796, la Grande Bretagne s'empara de la colonie du Cap; en 1797, lord Macartney, qui en fut nommé gouverneur, avait pour secrétaire particulier M. J. Barrow, homme d'esprit, très-instruit et habile écrivain. Celui-ci ayant eu à sa disposition tous les papiers de la colonie, put en donner une bonne description; il la parcourut aussi, et étant parti le 1er juillet, avec un détachement de ses compatriotes, grossi d'une troupe de colons, il traversa le Karrô ou Désert aride, qui forme dans l'E. un vaste plateau, long de 200 lieues, et dont la température est plus froide que ne le ferait supposer sa position entre les 30 et 33° de latitude S. On y arriva par un *kloof* (défilé) qui débouche dans une vallée profonde, unie, longue de 15 milles et large de 2, et où habitent quelques familles; des montagnes au N. étaient couvertes de neige, et cependant, à leur pied, des orangers montraient des fruits mûrs. A l'extrémité de cette vallée, les voyageurs dirent adieu à toute habitation humaine pour au moins 16 jours, temps nécessaire pour traverser le grand Karrô.

Le 12 juillet, la caravane, après 4 heures de marche au N. E., atteignit au sommet des monts les moins hauts de la vallée. On avait monté d'étage en étage, jusqu'à une hauteur d'environ 1,500 pieds, par une route d'à-peu-près 6 milles. Parvenu en haut, l'œil n'aperçoit de toutes parts qu'une surface raboteuse, sillonée de quelques collines; aucune créature vivante n'anime cette solitude, quelques plantes chétives, éparses, rampantes, y végètent sur une argile brunâtre. La route était assez bonne et on passait généralement sur des lits de grès mêlé de quartz et sur une baryte ferrugineuse. Quelques rivières traversent le Karrô; bien différentes de toutes les autres, elles diminuent à mesure qu'elles avancent, quoique de petits ruisseaux viennent les joindre. Enfin, on traversa des vallées boisées et habitées, et le 28, on dressa les tentes à Poort. Ce lieu peut être considéré comme l'entrée du Cambdebo, canton montueux et verdoyant.

Après s'être reposé à Graaf-Reynet, qui est le chef-lieu d'un district, M. Barrow se dirigea, par un pays habité en partie, vers la baie d'Algoa, où il arriva le 18 août, gagna ensuite les bois de Bruyntjes-Hoogte, et s'avança par un pays sauvage et inhabité vers la Cafrerie; il ne tarda pas à rencontrer les indigènes de ce pays. Il passa le Groote-Vis-Rivier, puis le Keis-Kamma, et trouva Gaïka, roi du canton qui, bien que jeune, montra dans ses discours beaucoup de bon sens et de jugement. Il répondait d'une manière exacte, nette et précise à toutes les questions de M. Barrow; il paraissait que ses sujets l'aimaient et le respectaient. M. Barrow le combla de présens ainsi que sa mère et sa femme, puis, marchant au N., il entra dans le pays des Boschjesmans. Il y visita une caverne sur les parois de laquelle ces sauvages avaient dessiné différens animaux; plusieurs n'étaient que des caricatures, mais les autres étaient assez bien exécutés pour mériter l'attention. Plus loin, il vit une troupe de sauterelles posées à terre, elles couvraient un espace d'un quart de mille.

M. Barrow visita les Sneeuw Bergen. Ce qui distingue ce canton montagneux, est l'absence totale d'arbrisseaux; plusieurs habitans n'ont jamais vu un arbre et ne peuvent se figurer une forêt. Ils n'ont pour se chauffer que le fumier desséché; du reste, le pays abonde en céréales, mais les récoltes ont à craindre la grêle et les ravages des sauterelles; le gros bétail et les moutons y prospèrent, et le beurre que l'on y fait passe pour le meilleur de la colonie.

Un des principaux motifs du voyage des Anglais était de s'assurer par expérience de la manière dont les paysans conduisaient leurs expéditions contre les Boschjesmans. On avait

rencontré plusieurs de leurs kraals, mais ils étaient tous déserts, et on reconnaissait qu'ils avaient été récemment évacués; la nombreuse troupe d'Européens, qu'ils regardaient comme des ennemis, leur avait sans doute fait prendre la fuite. Il fut convenu que l'on se bornerait à investir un de leurs kraals, et qu'ensuite on resterait sur la défensive. M. Barrow exigea que l'ordre positif fut donné de ne pas tirer un seul coup de fusil, à moins que la nécessité n'y forçât; parce qu'il voulait, s'il était possible, avoir une entrevue avec quelque chef de ces sauvages. On campa; des partis d'éclaireurs furent envoyés de différens côtés. Le lendemain matin, une de ces escouades vint annoncer qu'elle avait aperçu, à une vingtaine de milles à l'E., plusieurs feux dans le fond d'un ravin. On se mit en route le soir, et, à l'aurore du jour suivant, on découvrit le kraal. On partit à l'instant au galop, et, dans un moment, on se trouva au milieu de quelques chétives huttes en paille. A ce moment, les Anglais entendirent un bruit horrible, semblable au cri de guerre des sauvages, et de tous côtés, en même temps, les cris perçans des femmes et des enfans. M. Barrow lâcha son cheval au galop, et joignit le commandant et un autre fermier au moment où tous les deux faisaient feu sur le kraal. M. Barrow arrêta cette attaque inutile et imprudente. Les Boschjesmans ne tardèrent pas à s'apercevoir que, loin de les poursuivre sur les hauteurs, comme on le pouvait aisément, on avait mis bas les armes et lâché les chevaux dans les pâturages. Rassurés, ils envoyèrent bientôt plusieurs petits enfans dans la plaine. On leur distribua du biscuit et quelques bagatelles, et on les laissa retourner vers leurs parens. Une quarantaine de femmes et de jeunes filles vinrent alors au-devant des Européens, mais sans être entièrement rassurées; on se conduisit envers elles comme envers les enfans, et on les envoya dire à leurs maris de descendre pour recevoir un présent de tabac; mais, bien plus défians qu'elles, ils tournèrent longtemps autour du sommet de la montagne, incertains de ce qu'ils devaient faire, et leurs femmes allèrent et revinrent plus de douze fois avant qu'aucun d'eux eut pris son parti; enfin il en vint un, et, en s'approchant, il donnait tout à la fois des signes de peine et de plaisir; il riait et pleurait tout ensemble, et tremblait; on aurait dit d'un enfant effrayé. On lui donna un gros morceau de tabac, et on le chargea de dire à ses compagnons que des cadeaux les attendaient aussi. Trois autres se hasardèrent également à descendre; mais il fut impossible d'en engager un plus grand nombre à risquer l'aventure; en effet, la manière dont leur kraal avait été attaqué justifiait leurs craintes.

La manière dont cette affaire se terminait dut leur paraître bien différente de ce qu'ils avaient éprouvé précédemment dans des occasions semblables, l'usage étant de poursuivre et de fusiller sans pitié tout ce qui échappait au premier carnage; les femmes et les enfans étaient saisis et emmenés en esclavage.

Cette fois on les traita bien, et on leur laissa la liberté de rester avec la troupe des voyageurs ou de s'en retourner. Quand on leur témoigna le désir de parler à leur chef, ils répondirent qu'ils n'en reconnaissaient pas, que chacun gouvernait sa famille comme il le trouvait bon, et quittait la horde quand la fantaisie lui en prenait.

Les trois Boschjesmans accompagnèrent les Anglais jusqu'à leurs chariots. Avant de les renvoyer, on leur fit à chacun un présent considérable en tabac, verroteries, couteaux, briquets, pierres à fusil. On leur recommanda de dire à tous ceux de leurs compatriotes qu'ils rencontreraient, que, s'ils voulaient renoncer à leurs pirateries continuelles, les colons les regarderaient comme des amis, et que, toutes les fois qu'ils viendraient dans une ferme, sans armes, déclarer leurs besoins, on leur donnerait autant ou plus de moutons qu'ils ne pouvaient espérer d'en enlever par la ruse ou la force. On ajouta que, dans le voyage actuel, le gouvernement anglais n'avait d'autre but que de terminer la guerre qu'on leur faisait depuis longtemps, en détruisant le motif des hostilités, que leur conduite précédente avait provoquées, et qu'il dépendait d'eux d'arrêter pour toujours. Ils restèrent volontairement quelques jours avec la caravane, puis ils retournèrent à leur kraal, très-satisfaits du traitement qu'ils avaient éprouvé et des présens qu'ils avaient reçus.

Ce kraal consistait en vingt-cinq huttes de la forme de celles des Hottentots, faites d'une natte de paille, dont les extrémités étaient assujéties sur la terre par deux chevilles de bois; elles étaient hautes de trois pieds et larges de quatre. Au centre, la terre était creusée, et un peu d'herbe au fond de ce trou composait leur lit, dans lequel il paraît qu'ils se couchent en rond et repliés comme certains quadrupèdes. Ils n'ont d'autre animal domestique que le chien. Les seuls vivres que l'on trouva dans les huttes étaient de petites racines bulbeuses, des larves de fourmis et des larves desséchées de sauterelles,

Les hommes étaient entièrement nus, ainsi que la plupart des femmes; quelques-unes avaient un baudrier de peau d'une espèce d'antilope, dont le devant était découpé en franges longues, mais si minces, qu'elles ne pouvaient rien cacher; ces franges tombaient indifféremment par devant, par derrière, sur la hanche ou sur la cuisse; parfois elles descendaient plus bas. La tête de quelques-unes de ces femmes était coiffée d'un bonnet de peau de zèbre assez semblable à un casque, et leur cou était orné de morceaux de cuivre, de coquilles et de grains de verroterie. Quant aux hommes, tous avaient un morceau de bois ou un piquant de porc-épic passé au travers du cartilage du nez.

Les Boschjesmans sont très-petits; le plus grand de ceux que l'on vit n'avait que quatre pieds neuf pouces; et la plus grande des femmes, quatre pieds quatre pouces. Tout leur extérieur annonce qu'ils ont une origine commune avec les Hottentots, et on peut dire qu'ils les surpassent en laideur, de même que par leur agilité à la course, par leur gaîté, par leur activité continuelle et leur audace.

M. Barrow marcha ensuite au N. jusqu'aux cantons arrosés par le cours supérieur du fleuve Orange; ensuite, il revint au S., traversa des montagnes situées près des frontières de la colonie, et entre lesquelles se trouvent, à la suite les uns des autres, quatre lacs salés, autour desquels le terrain est aride et recouvert de légères efflorescences salines : le gibier y abondait. Un peu plus loin, près des bords du Vis-Rivier, coulent deux sources d'eau thermales que les paysans fréquentent. On fit une seconde excursion en Cafrerie, puis on revint vers Graaf-Reynet; le Karrô était encore plus aride que lorsqu'on l'avait passé précédemment. Au contraire, le pays plus au S., arrosé par le Knysna et coupé de lacs, est le plus magnifique, le plus verdoyant et le plus majestueux de toute l'Afrique méridionale; les fermes y sont aussi plus belles, mieux entretenues et mieux bâties que celles que l'on rencontre à une aussi grande distance de la ville.

Après avoir visité la baie de Plettenberg, M. Barrow se dirigea vers l'O. Il vit la baie Mossel, traversa le Gauritz, fleuve sujet à des débordemens considérables, et entra dans le district de Zwellendam, puis dans celui de Stellenbosch. A Bavian's-Kloof il y avait un petit établissement de frères Moraves; ces missionnaires avaient réuni une communauté d'à peu près 600 Hottentots, et le nombre en augmentait tous les jours. « Ils vivent, dit M. Barrow, dans de petites huttes éparses dans la vallée, et chacune a son petit jardin; tout cela est très-propre. Quelques-uns de ces Hottentots travaillent à la semaine, au mois ou à l'année chez les colons voisins; d'autres font et vendent des nattes et des balais; ceux-ci nourrissent de la volaille; ceux-là élèvent du gros bétail, des moutons ou des chevaux. » Le 18 janvier 1798, notre voyageur fut de retour au Cap après une absence de sept mois.

Le gouvernement, ayant décidé de faire examiner la partie occidentale de la colonie, en se dirigeant au N., M. Barrow partit le 10 d'avril; il longea la baie de Saldagne, vaste et parfaitement sûre, mais dépourvue d'eau douce; plus au N. est la baie Sainte-Hélène. La rivière des Eléphans est du petit nombre de celles de la colonie qui ne tarissent jamais. Plus loin, le Bokkeveld était couvert d'un brillant tapis de verdure, grâce aux pluies tombées récemment; il est contigu à un désert désigné, comme celui du S., par le nom de Karrô.

M. Barrow y reçut la visite d'un parti de Boschjesmans, conduit par son chef, établi depuis quinze ans dans ce canton; ils y ont vécu paisiblement du fruit de leur industrie. « Il nous assura, ajoute notre voyageur, qu'il ne doutait pas que plusieurs hordes de ses compatriotes ne reçussent avec plaisir des propositions d'accommodement, et que leur détresse était si déplorable, qu'ils accepteraient volontiers l'offre de vivre tranquillement au service des colons. »

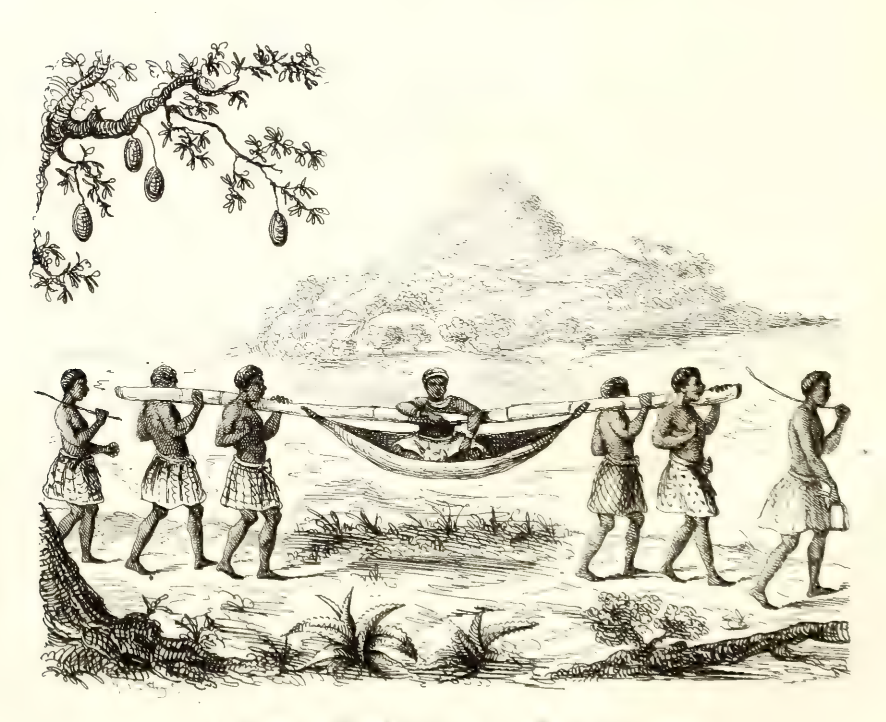
La traversée du désert fut assez pénible; on arriva dans le pays des Namaquas, où tout annonçait la stérilité, et on traversa les monts Kamis. M. Barrow vit, dans un kraal, un Damara qui lui donna quelques détails sur sa contrée natale. On revint ensuite au Bokkeveld, et, par un canton raboteux et pierreux, on parvint au pied des monts Hantam, entourés de fermes; ensuite, M. Barrow marcha au S. E. vers le Roggeveld, dont il escalada les hauteurs; elles sont couvertes de neige pendant plusieurs mois de l'année. Cette division du district de Stellenbosch passe pour fournir les meilleurs chevaux de la colonie. M. Barrow, ayant descendu dans les plaines du Karrô, prit la route du cap, où il fut de retour le 12 de juin.

En 1799, M. Barrow fit un second voyage au pays des Cafres; le but n'avait aucun rapport avec la géographie.

Une épizootie ayant causé d'énormes ravages parmi les bestiaux de la colonie, on songea aux moyens de réparer les pertes que l'on avait éprouvées, et on décida que M. Truter, membre



[illegible] Comptoir Européen sur la Côte d'Angola



de la cour de justice, et M. Somerville, seraient chargés d'en aller acheter chez les peuplades voisines. Munis des lettres de créance et des instructions du gouverneur, ils commencèrent leur voyage le 1[er] d'octobre 1801, avec une caravane nombreuse, et se dirigèrent vers le Karrô. Continuant à marcher au N., ils traversèrent des plaines verdoyantes où ils rencontrèrent çà et là des indigènes très-craintifs et mourans de faim; on leur donna des vivres et du tabac. Enfin on atteignit la rive gauche du Gariep ou fleuve Orange, sur la rive opposée duquel était un kraal, habité par des Koras, tribu de Hottentots. On était alors au 29[e] degré de lat. S. Ces hommes possédaient de nombreux troupeaux. Ensuite, on trouva au-delà d'un désert deux kraals de Boschjesmans réunis sous la conduite de missionnaires. Parmi eux vivaient deux Betchouanas et un paysan hollandais qui avait été forcé de quitter la colonie; ils consentirent à servir de guides et d'interprètes.

Quand on fut sur les rives du Kourouman, coulant vers le N., on se trouva près du pays des Briquas, tribu des Betchouanas. L'un des guides fut expédié en avant pour annoncer l'arrivée de la caravane. Le messager fut de retour dans l'après-midi avec quatre de ses compatriotes. Le lendemain matin, il en vint quatre autres, parmi lesquels était le frère du roi. On séjourna quelque temps sur les bords délicieux du Kourouman pour rafraîchir le bétail épuisé de fatigue. Quand on se remit en marche, on traversa de grands halliers d'une espèce de *mimosa*, que broute la girafe. Une députation envoyée par le roi déclara que la caravane était attendue avec impatience. On rencontra de belles sources. Plus on avançait, plus la campagne était riante, et abondait en bêtes fauves.

Quand on sut qu'on était près de la demeure du chef, la caravane fit halte, et les commissaires continuèrent leur route à cheval, emportant avec eux les présens destinés à ce personnage. Ils avaient déjà traversé des champs cultivés, lorsque, vers le milieu du jour, ils entrèrent dans une sorte de ville spacieuse composée de chaumières qui n'étaient pas disposées par rues, et entourées chacune d'une palissade. La vue d'un si grand nombre d'habitations humaines après un voyage si long au milieu des déserts fut aussi agréable qu'inespérée. Bientôt les voyageurs parvinrent à l'endroit où le chef, entouré des anciens du peuple, les attendait. Il les reçut de la manière la plus amicale, et accepta leurs présens, qui excitèrent l'attention générale. Chaque objet fut examiné minutieusement, et il fallut expliquer son usage. En retour, on offrit aux commissaires du lait caillé. Le chef invita ensuite les Européens à l'accompagner à son habitation, où il les présenta à ses deux femmes et à ses deux enfans. Une foule nombreuse les suivait. Les femmes se montraient les plus curieuses; elles ne pouvaient se persuader que les cheveux des blancs fussent naturels; elles s'imaginaient que c'était la queue de quelque animal collée à leur tête.

Les chariots étant arrivés vers le coucher du soleil : les voyageurs dressèrent leurs tentes à 600 pas au S. de la ville, le long d'une rivière. La population presque tout entière leur rendit visite, mais sans devenir importune; tout ce monde paraissait d'humeur fort douce. Les femmes apportèrent, dans des vases de bois, des pots de terre ou des outres, assez de lait pour la consommation de toute la caravane. A mesure que la nuit approchait, la foule abandonna le camp, et les voyageurs se disposèrent à passer la nuit aussi tranquillement et avec aussi peu de crainte pour leur sûreté personnelle que s'ils eussent encore été au milieu des déserts.

La ville de Latakou est située par 27° 6' de lat. S. et par 21° 59' à l'E. de Paris. Une rivière qui, d'après la largeur de son lit, doit quelquefois être assez considérable, la traverse. On jugea que la population était à peu près de 12,000 ames. Chaque maison est de forme circulaire, de 12 à 15 pieds de diamètre, ouverte par devant, et généralement tournée vers l'E. Les trois quarts du cercle sont fermés par un mur haut de cinq pieds, fait d'argile et de gravier; un tiers de la totalité de la surface est coupé par un mur de forme courbe, où l'on renferme les vêtemens de peaux, les ornemens d'ivoire, les zagaies, les couteaux et autres objets utiles ou précieux; c'est là aussi que couchent les plus âgés de la famille; les plus jeunes dorment dans l'espace à moitié fermé. L'habitation pose sur une surface en argile bien battue, et élevée de quatre pouces au-dessus du sol du reste de l'enceinte. Le toit, de figure conique, est en roseau et en paille de sorgo, arrangé avec beaucoup de soin, et lié avec des courroies. Il est supporté par des piliers engagés dans le mur, et libres sur la façade ouverte. Une enceinte faite des mêmes matériaux ou de branches d'arbres entoure, à une certaine distance, chaque habitation (Pl. IX — 2), et laisse ainsi un intervalle où l'on voit un énorme vase en argile, ressemblant à une jarre, et dans lequel on renferme le produit des récoltes, et qui est placé sur trois

piliers élevés de 6 à 9 pieds. Ces habitations sont bien supérieures à tout ce que l'on avait vu en Afrique jusqu'à ce moment; elles l'emportent même sur les huttes de quelques paysans d'Europe. La surface de l'enceinte extérieure est disposée de manière à ce que l'eau s'écoule tout de suite au dehors, et, comme c'est là où l'on fait la cuisine, l'intérieur de la maison n'est point gâté par la fumée.

On devine aisément qu'un spectacle si nouveau frappa les Européens d'une sorte d'admiration. N'ayant pu terminer aussi heureusement qu'ils l'auraient désiré l'affaire qui les avait amenés, ils partirent de Latakou le 12 décembre, non sans éprouver de vifs regrets, et accompagnés d'une foule nombreuse. Le 12 d'avril, ils repassèrent les limites de la colonie. Le bruit de leur découverte engagea plus tard d'autres voyageurs à marcher sur leurs traces.

La colonie du cap ayant été rendue aux Hollandais par le traité d'Amiens, conclu en mars 1802, M. Janssens en fut nommé gouverneur. M. Henri Lichtenstein, qui était précepteur de ses enfans, et qui, depuis sa tendre jeunesse, éprouvait le plus vif désir de visiter l'Afrique australe, accompagna M. Janssens, et débarqua au Cap, avec sa famille, en 1803.

M. de Mist, commissaire-général de la colonie, crut devoir faire un voyage dans les cantons du N. O. pour examiner l'état de cette contrée, où jamais les autorités supérieures ne s'étaient montrées. M. Lichtenstein fut attaché à cette expédition comme naturaliste. La caravane partit le 9 d'octobre. Peu de jours après, on trouva, dans une maisonnette située sur la pente du Klipberg, Jean Slaber, qui, avec son père, mort depuis 17 ans, avait accompagné Le Vaillant dans ses chasses, et dont ce voyageur parle avec éloge. La famille avait gardé un bon souvenir de Le Vaillant, et paraissait très-surprise et même mécontente qu'il eut entretenu le public des détails de leur intérieur; elle jugeait aussi qu'il avait exagéré les dangers de ses excursions.

Au-delà du fleuve des Eléphans, on éprouva toute la rigueur du froid nocturne de ces régions, et cependant on était en novembre, qui correspond au mois de mai de l'hémisphère boréal. On atteignit le pied des monts Hantam, dont le plateau, semblable à celui de la montagne de la Table, s'élève à 1,500 pieds au-dessus de la vallée où coule le Groote-Doorn-Rivier; les chevaux y trouvent d'excellens pâturages, et y sont à l'abri des épidémies, qui, tous les ans, font de grands ravages dans la colonie. Pendant trois mois, ce plateau est couvert de neige; l'eau est rare dans ce territoire, aussi plusieurs lieux sont inhabitables en été à cause de la sécheresse. En hiver, les sources recommencent à couler sans qu'il ait plu, et les eaux saumâtres du Roggeveld s'adoucissent. Dans les Hantam, on cultive peu de grains.

La caravane marcha ensuite au S. E. vers le Roggeveld inférieur, en traversant une plaine où s'élèvent des montagnes isolées, toutes de la même hauteur, et terminées les unes en mamelon, les autres en table. Pendant l'hiver, les habitans descendent, avec leurs bestiaux, dans le Karrô, où chacun possède un terrain avec des cabanes pour se loger lui et son monde. Les habitans du Bokkeveld, autre canton très-élevé, viennent également s'y établir; alors on renouvelle connaissance et on devient voisin pour une saison; c'est celle du repos et des plaisirs sociaux. La surface du Karrô, dont la hauteur moyenne est de 1,000 pieds, qui n'offre en été qu'une plaine couverte d'un melange d'argile et de sable plus ou moins imprégné de particules ferrugineuses, dur comme de la brique, parsemé de quelques ficoïdes et autres plantes grasses, ainsi que de liliacées et de végétaux protégés par une enveloppe de fibres ligneuses, change d'aspect aussitôt que le temps se rafraîchit; les fibres des racines, en s'imbibant d'humidité, se gonflent et soulèvent l'argile; de sorte qu'au moment où les pluies commencent à tomber, l'immense plaine présente un magnifique tapis de verdure; bientôt les fleurs éclosent, ce tapis est diapré des couleurs les plus vives; toute l'atmosphère est embaumée.

Malheureusement ce luxe de la nature ne dure qu'un mois, à moins que des pluies abondantes ne viennent prolonger son existence. La force progressive des rayons du soleil et l'accroissement des jours flétrissent promptement les plantes; les fleurs tombent; les tiges se dessèchent; l'écorce de la terre, en se gerçant, étouffe les nouveaux germes. Les troupeaux ne trouvent plus d'autre pâture que les plantes grasses; les rivières diminuent, les sources donnent à peine un mince filet d'eau; elles finissent par tarir; c'est un avertissement pour le colon de regagner la montagne. Peu à peu on abandonne le Karrô; vers la fin de septembre, ce n'est plus qu'un désert.

Ce fut dans cet état que le trouvèrent les voyageurs. Ils virent à Bavian's-Kloof la mission fondée par Schmidt; ils allèrent jusqu'à la baie d'Algoa. Le village de Bethelsdorp, fondé en

1797 par le missionnaire Van-Der-Kemp, ne présentait pas un aspect florissant. Le capitaine Alberti commandait le fort voisin; il accompagna le gouverneur-général dans le pays des Cafres; le commissaire-général et M. Lichtenstein l'y suivirent; ils furent de retour au Cap le 23 mars 1804, après avoir parcouru 800 lieues.

En 1805, M. Lichtenstein fut adjoint à M. Corneille Van de Graaf, landdrost ou administrateur du district de Tulbagh, chargé d'inspecter la partie N. E. de la colonie et d'aller jusque chez les Betchouanas. La caravane partit le 24 avril; on était, le 29 mai, près d'un défilé voisin du pays des Boschjesmans, et où Kicherer, missionnaire allemand, avait fondé un établissement. Les Boschjesmans l'avaient pillé récemment; mais on courut sus aux valeurs; on reprit quelques têtes de bétail.

Les voyageurs s'étant arrêtés là, on amena devant le landdrost plusieurs de ces sauvages qui avaient commis des vols sur le territoire de la colonie, entre autres un qui avait été souvent arrêté, mais qui s'était toujours évadé; tous furent envoyés à Tulbagh. On écrivit au gouverneur-général pour l'informer de la position déplorable des colons; ils ne demandaient pas mieux que de faire une expédition contre les déprédateurs; mais les deux commissaires furent d'avis que, dans le cas où elle serait autorisée, il fallait épargner la vie des Boschjesmans; se contenter de les faire prisonniers et de les réunir près du chef-lieu, dans un endroit où on les accoutumerait au travail.

Au-delà des limites de la colonie, M. Lichtenstein fit une excursion dans les vallées orientales des monts Karri; elles sont absolument nues et arides; se joignent et s'entrelacent de manière à présenter l'aspect d'un vaste labyrinthe; elles sont bordées par des montagnes isolées, les unes coniques, les autres à sommet aplati; elles se prolongent vers l'E. S. E. : on dit qu'il faudrait voyager pendant six jours pour en voir la fin. Au détour d'un de ces monts, M. Lichtenstein aperçut une troupe d'autruches qui prit aussitôt la fuite; elle était suivie d'une troupe de couaggas. Ces deux espèces d'animaux se tiennent, par instinct, l'une près de l'autre; les autruches avertissent les couaggas de l'approche du danger, et ceux-ci, par leur fiente, attirent de gros scarabées que recherchent les autruches (Pl. VIII — 2).

Au sortir des monts Karri, on entra dans un pays sablonneux, puis dans des plaines imprégnées de sel; enfin on campa sur les bords du Gariep, que l'on put passer à gué. Un coup de fusil fut tiré pour avertir de la présence de la caravane les indigènes errant dans les environs. Quelques heures après, parurent effectivement des Boschjesmans, puis des Cafres.

Une colonie de Hottentots métis s'était établie, sous la direction de deux missionnaires, au milieu de ces déserts; des individus de diverses hordes de Hottentots, entre autres des Corannas, l'avaient grossie. On y échangea des bœufs fatigués contre des attelages frais, et le 17 juin, on se remit en route. Au-delà d'un défilé, l'air était obscurci par une nuée de sauterelles, dont une grande quantité couvrait la terre. Cette masse volante s'avançait obliquement, relativement à la direction du vent. Quoiqu'elle ne se fut montrée que depuis une heure, tous les buissons étaient déjà dépouillés de leurs feuilles.

La colonie se prolonge à travers des collines où, peu de jours auparavant, une caravane de Hottentots métis avait été lâchement attaquée par des Boschjesmans qui étaient venus se joindre à eux, et qu'ils avaient bien traités. Deux frères, des femmes et des enfans avaient été assassinés; M. Lichtenstein réussit à guérir les enfans blessés par des flèches empoisonnées. Des Namaquas accoururent pour secourir ces malheureux; nos voyageurs pourvurent à leurs besoins, et continuèrent leur route. Pendant la nuit, on fit bonne garde, parce que l'aboiement des chiens annonçait l'approche clandestine des sauvages, dont le voisinage fut trahi par l'arrivée d'un chien étranger, que l'odeur de la cuisine du camp attirait. Le rugissement d'un lion qu'on entendit dans les ténèbres fut presque un signal de joie pour la troupe, parce qu'il força les ennemis à déguerpir.

Les premiers Betchouanas qu'on aperçut furent trois pasteurs couchés sous un gros mimosa, au milieu des nombreux troupeaux de bœufs qu'ils gardaient. Ils saluèrent les voyageurs du mot *morra* (bon jour), imité du hollandais, et, voyant dans la caravane le missionnaire Kok, qu'ils connaissaient, ils témoignèrent leur joie par des battemens de mains et de grands éclats de rire. Au premier village où l'on arriva, toute la population témoigna également sa joie. On parvint bientôt aux rives du Kourouman, puis au village où demeurait le roi Moulihavang. Les Betchouanas se pressèrent autour de Kok et montrèrent le roi qui s'avançait; il paraissait âgé de plus de soixante ans, était suivi par quatre hommes du même âge, et, plus loin, par une foule considérable. Il tendit la main droite aux voyageurs, et salua cordialement le mis-

sionnaire, qui lui expliqua le motif de son retour inattendu, et lui raconta le malheur arrivé aux deux familles hottentotes. Nos voyageurs se retirèrent ensuite sur le bord de la rivière, où était située la cabane de Kok.

On s'y était à peine arrangé, que le roi vint, avec toute sa suite, leur faire une visite. Kok lui exprima le désir du gouvernement hollandais de vivre en bonne intelligence et d'avoir des rapports intimes avec lui. Il ajouta que les deux envoyés étaient chargés de lui porter ces assurances et de lui offrir des présens. La réponse de Moulihavang ne manqua pas de dignité, déclarant, comme si les présens lui eussent été indifférens, qu'il recevrait avec plaisir tous les étrangers qui voyageaient dans son pays, surtout lorsqu'ils étaient introduits par son ami Kok, qu'il revoyait avec une très-grande joie. Le roi avait avec lui deux de ses conseillers et deux de ses fils, dont l'aîné, Metibi, était d'une physionomie agréable.

Tant que le roi parla, le peuple s'était tenu tranquille; mais, dès qu'il eut fini, quelques-uns des plus éloignés demandèrent à nos gens du tabac. Cela fit souvenir de présenter au monarque et à ses fils une pipe garnie. Ils l'allumèrent, puis chacun s'accroupit très-satisfait à terre. Moulihavang passa bientôt la pipe à un de ses conseillers, les princes en firent autant, et elles circulèrent parmi les gens de leur suite. A la chute du jour, le roi, avant de se retirer, dit aux envoyés qu'il était fâché de ce qu'ils avaient placé leur camp aussi loin de sa demeure, parce qu'il ne pourrait pas les voir aussi souvent qu'il le désirait, ayant de la peine à marcher. Ils s'excusèrent sur ce que le voisinage de la rivière leur offrait l'emplacement le plus commode, notamment pour le pâturage de leurs bestiaux, et promirent de lui épargner la fatigue de la route par leurs fréquentes visites. Kok le suivit à une certaine distance, et leur dit à son retour : « Le roi m'a pris à part; il désire qu'à l'audience publique vous ne lui présentiez que les choses qui lui sont destinées comme prince, et que vous réserviez pour une entrevue particulière toutes les bagatelles comme friandises et parures que vous comptez lui donner; car si son peuple le savait, il serait assailli de sollicitations, et il ne pourrait refuser de partager avec le plus mince de ses sujets tout ce qu'il aurait reçu... »

Dès que le roi fut parti, la foule demanda avec instance du tabac, de l'eau-de-vie et d'autres objets. On craignait qu'un refus ne causât du mécontentement et des malentendus; alors M. Lichtenstein, rassemblant tout ce qu'il savait de betchouana, leur annonça que les distributions de présens ne se feraient que le lendemain. Au lieu de murmurer, ils ne cessèrent pas de se montrer confians, manifestèrent tout haut et à plusieurs reprises leur étonnement de ce qu'un étranger parlait leur langue, puis continuèrent à parler avec une vivacité et une telle volubilité, qu'il ne comprit pas un mot de ce qu'ils disaient, et ne put leur répondre. A la grande surprise des Européens, il n'y avait pas une seule femme dans la foule; ils apprirent qu'elles étaient chez elles à vaquer aux soins du ménage.

Le lendemain matin, les Betchouanas reparurent parés comme pour un jour de fête, ayant, pour la plupart, de beaux manteaux de peaux de chacal et de genette, s'étant frottés le corps et surtout les cheveux de poudre de mica mêlée à de la graisse, ce qui les rendait brillans; et, comme presque tous étaient venus très-vite et transpiraient, on aurait dit que les gouttes de sueur qui leur tombaient sur le visage étaient de vif-argent. Bientôt parut un jeune homme à l'air distingué, plus richement paré que les autres, le bras gauche orné de plusieurs anneaux d'ivoire; il venait de la part du roi pour conduire les étrangers; ils le suivirent. En route, des femmes, occupées à abattre du bois, quittèrent leur ouvrage pour mendier du tabac; il empêcha M. Lichtenstein et ses compagnons de leur rien donner, et renvoya ces importunes à la besogne en les menaçant de coups de cravache; mais elles n'en tinrent compte, et obtinrent ce qu'elles désiraient, ce qui attira aux étrangers de justes réprimandes.

Ils trouvèrent le roi assis à terre avec ses conseillers sous un grand acacia à girafe; il se leva aussitôt, tendit la main droite à chacun, et de la gauche leur montra l'arbre comme pour les inviter à s'asseoir sous son ombre. Alors Kok lui répéta les assurances d'amitié du gouvernement hollandais, dont il lui présenta les deux voyageurs comme les délégués; ensuite, on lui remit les présens : c'étaient une grosse canne longue de cinq pieds, à pomme de métal; sur laquelle étaient gravées les lettres initiales des mots *République batave*, la date de l'année et le nom de Moulihavang; un rouleau de tabac pesant dix livres, quelques livres de verroteries de diverses couleurs, quelques douzaines de boutons d'acier, des couteaux, du fil de laiton et d'autres objets. Conformément à son désir, Kok lui apporta en cachette dans la soirée les friandises et les choses propres à la parure.



3. Île S.te Hélène – Fortifications de James-Valle



4. Congo : Femme de Malembe – Homme de Loango

Dans cette audience publique, il montra un tact admirable des convenances; il répondit à à la harangue de Kok qu'il consentait à recevoir les blancs dans son pays, pourvu qu'ils apportassent de quoi vivre; qu'il reverrait avec plaisir les missionnaires qui étaient déjà venus chez lui, et surtout Kok, parce qu'il connaissait l'agriculture et lui avait enseigné plusieurs procédés utiles.

Les voyageurs visitèrent plusieurs maisons où on les laissa entrer et examiner les armes et les ustensiles sans témoigner la moindre méfiance, et parfois les propriétaires restaient même alors dans l'enceinte extérieure. « Kok nous mena ensuite, dit M. Lichtenstein, chez le grand-prêtre, en nous recommandant d'être aussi attentifs et aussi polis que nous le pourrions envers cet homme, qui exerce une grande influence sur le roi, est très-respecté du peuple et peu porté pour les étrangers. C'était un homme âgé, au visage hargneux; il nous regarda à peine, et continua de coudre un manteau de peaux de chacals, ne répondant que par monosyllabes au discours de Kok et à notre prière de lui faire un présent de tabac, de verroteries et de boutons; cependant il les accepta et les plaça près de lui sans mot dire, de sorte que nous le laissâmes. Ses fonctions consistent à circoncire, tous les deux ans, les jeunes gens parvenus à l'âge de la puberté, de bénir le bétail avant les excursions guerrières, et, après la victoire, de pratiquer des cérémonies très-simples. Il possède des connaissances en médecine, sait observer le cours des astres, et taille des dés à jouer, qui, d'après la ferme persuasion du peuple, portent bonheur; en un mot, tout ce qui concerne la croyance ou la superstition est de son ressort.

» Nous employâmes le reste du temps à faire une promenade à l'O. de la ville, vers une montagne, d'où nous l'apercevions tout entière. Kok, qui, l'année précédente, avait voyagé plus au N. et vu les tribus des Mouroulong et des Matsaroqua, nous dit que leurs villes principales étaient plus considérables que celle des Betchouanas. Quand Truter et Somerville avaient visitée celle-ci, elle était plus peuplée que dans le moment actuel, parce qu'alors les Mouroulong étaient unis aux Betchouanas sous le commandement suprême de Makraki; mais, l'année suivante, ce chef et Moulihavang s'étaient séparés de bon accord, et plus des deux tiers de la population avaient suivi le premier. En 1801, la capitale était à trois journées, plus au N. E., à la source du Takouna, ce qui fit appeler ce lieu *Latakou* par Truter et Somerville; mais jamais un tel établissement n'a pris de nom propre; il porte toujours celui du chef et de la localité la plus proche. Ainsi, le nom de la rivière Kourouman désignait en même temps le chef-lieu des Matjapins ou Betchouanas.

» Ayant observé toutes sortes de figures symétriques sur le grès qui forme la base de la montagne, nous nous enquîmes de leur signification; Kok et les Betchouanas nous assurèrent qu'elles n'en avaient aucune, et que des bergers les avaient tracées pour passer le temps. On en voit, sur les outils en bois, de semblables, qui sont gravées à l'aide du feu, et montrent des dispositions à rendre les formes avec exactitude.

» En revenant à notre camp, je demandai à un vacher, que nous avions pour guide à travers les bois, quel était son nom; il me répondit *Manong* (vautour); et, quand je lui en témoignai ma surprise, il répliqua que c'était l'usage, que son frère s'appelait *Tjoni* (babouin) et son oncle *P'hnkouiè* (chacal). Kok m'apprit que le peuple seul portait des noms d'animaux, et que ceux des princes et des grands n'ont aucune signification; je les crois dérivés de l'arabe. Chaque personnage distingué en a plusieurs; un étranger ne tarde pas à recevoir un sobriquet; on m'appelait déjà *T'hamma Kouna* (cou rouge) à cause de la couleur du collet de mon uniforme, et M. Truter avait été nommé *Angokorra* (visage *fâché*) à cause de son regard un peu sombre et de ses sourcils épais. »

Le roi dîna au camp des voyageurs. Les mets furent de son goût. Trois verres de vin l'animèrent. Il parlait tant, que Kok avait à peine le temps d'interpréter ses discours. Il nous dit : « Vous voyez aujourd'hui tout au plus la sixième partie de mes sujets; un grand nombre des hommes en état de porter les armes est à la chasse; d'autres, sous la conduite de Tellékella, mon second fils, sont allés vers le Gariep pour recruter des alliés, et une autre troupe est chez les Corannas. Je regrette de n'avoir pas assez de monde pour marcher avec vous contre les Boschjesmans, afin de venger le meurtre des deux Hottentots. Makraki, mon ancien allié, est un perfide : il enlève mes troupeaux et ceux de mes sujets, j'espère un jour en tirer vengeance. » Nous priâmes Kok de changer le sujet de la conversation, parce que nous ne souhaitions pas de prendre part à ces querelles. Nous parlâmes donc de ses femmes, que nous n'avions pas encore vues; il répondit qu'elles ne manqueraient pas de venir, et fut très-étonné d'apprendre que plusieurs des voyageurs hollandais n'étaient pas mariés, et qu'en Europe chacun n'a qu'une

femme. Ces usages lui semblèrent très-absurdes; il ajouta qu'il avait cinq femmes, et que son beau-frère, roi d'une des tribus des Mouronlong, en avait eu dix, il y avait huit ans, et, en ce moment, en avait probablement davantage.

Vers la fin de leur séjour, les envoyés apprirent par Kok que Moulihavang désirait vivement de conclure une alliance avec les Hollandais afin d'obtenir d'eux un secours de chevaux et de fusils pour marcher contre Makraki; leurs instructions ne leur prescrivaient rien à cet égard. M. Lichtenstein aurait bien voulu poursuivre le voyage vers le N., en laissant à l'O. le territoire des tribus en guerre, et de revenir par celui des Corannas; mais son confrère représenta que les chevaux et le bétail étaient épuisés de fatigue; qu'il y avait peu d'espoir de trouver de meilleurs pâturages en avançant vers le N.; que les approvisionnemens de toutes les sortes tiraient vers leur fin, et que les chariots étaient en mauvais état. Il fut donc résolu de regagner la colonie. Les Betchouanas, parmi lesquels il y avait d'habiles forgerons, aidèrent à réparer les voitures, quoiqu'ils n'eussent pour enclumes que des pierres et pour tenailles que de grosses branches d'arbres.

On alla chez le roi, auquel on témoigna le plus vif regret de ne pouvoir l'assister dans son expédition contre ses ennemis, et la nécessité où l'on était de retourner au Cap. Il parut plus fâché du départ précipité des envoyés que de leur refus. Deux de ses fils les accompagnèrent à une certaine distance, et reçurent de Kok la promesse de revenir. Celui-ci tint sa parole; mais, en 1808, s'étant pris de querelle avec un Betchouana, il fut tué. Le roi s'engagea solennellement envers sa veuve, qui revint dans la colonie, de punir le meurtrier.

Après diverses excursions, M. Lichtenstein revint au Cap à la fin de septembre 1805. En janvier 1806, une escadre anglaise débarqua des troupes; le 8, la ville capitula; le 23, le gouverneur-général fut obligé de céder à une armée beaucoup plus forte que la sienne. Il s'embarqua pour l'Europe dans les derniers jours de mars. M. Lichtenstein le suivit.

G. J. Burchell, naturaliste anglais, débarqua au Cap dans les derniers jours de novembre 1810. Son principal objet était d'étudier et de recueillir les productions de la nature. En 1811, il alla au N. E. et traversa le Gariep. Les établissemens des missionnaires avaient fait des progrès. Après être revenu au Cap en mars 1812, il en repartit le 18 avril, reprit la même route que dans sa première excursion, et, le 10 juillet, entra dans Latakou. Cette ville n'était pas sur le même emplacement que celle que Truter et Somerville avaient visitée en 1802. Ces chefs-lieux sont sujets à changer de place; ils portent toujours le même nom. Avant 1802, ils étaient sur le Mochoua; à cette époque, sur le Kourouman; en 1806, ils furent transportés là où Burchell les trouva.

Métibi avait succédé à son père Moulihavang. M. Burchell avait pour interprète un homme du pays; on lui dit qu'il était attendu depuis quelque temps; il répondit très-civilement : « J'ai éprouvé un vif désir de connaître votre nation, et je n'aurais pas voulu retourner dans mon pays sans avoir visité votre ville. » On lui répliqua : « Ton discours est très-sage; nous sommes bien aises de t'entendre parler ainsi. » Comme tout le monde était resté debout auprès des chariots, Métibi exprima le désir que l'on s'assît, et se plaça en face de Burchell, qui se mit à terre, les jambes croisées, à la manière africaine; les parens du roi et les principaux personnages formèrent autour d'eux un cercle de deux à trois rangs. Le peuple se tint debout dehors. Métibi était assez silencieux; son oncle et un de ses frères prirent la principale part à la conversation. Les questions qui furent adressées à Burchell roulaient sur le motif qui, dans son précédent voyage, l'avait fait retourner au Cap sans venir jusqu'à Latakou, sur la quantité de tabac et de verroterie qu'il apportait, sur le but de sa venue. Burchell, s'adressant directement à Métibi, lui dit : « J'ai voulu faire connaissance avec toi et avec ton peuple, dont j'ai entendu raconter tant de bien. On m'a tant vanté Latakou, que j'ai éprouvé un vif désir de voir cette ville; mon dessein a été aussi de faire la chasse aux bêtes sauvages. Je me propose de demeurer dans ton pays assez longtemps pour pouvoir en apprendre la langue, afin de dire moi-même à ton peuple beaucoup de choses que j'ai envie de lui faire savoir. J'espère que nous deviendrons de vrais amis, et que, de retour chez moi, je pourrai dire que les Batchapins sont un bon peuple; en sorte qu'en entendant cela, d'autres hommes blancs viennent le voir et lui apportent de la verroterie et du tabac en abondance. Approuves-tu tout ce que je viens de dire?... » Métibi répondit : « C'est cela. » Ce qui signifiait qu'il donnait son consentement. La foule qui entourait le cercle ne perdait pas un mot de ce qui se disait; tous les yeux étaient fixés sur l'étranger, qui se trouvait fort à l'aise qu'elle manifestât, par ses regards, la satisfaction qu'elle éprouvait.

Métibi se leva au bout de dix minutes, et prit le chemin de sa maison; puis il revint, apportant à M. Burchell une petite calebasse remplie de lait : l'Anglais en but une partie, et donna le reste à un Hottentot qui était resté près de lui. Ensuite, il présenta du tabac en poudre à Métibi et à l'oncle de ce roi; Métibi, prenant un petit couteau suspendu à son cou, distribua de petites prises à tout le cercle, et ne s'en réserva qu'une.

Quant aux présens plus considérables à faire au roi, celui-ci manifesta, comme son père, dans une occasion semblable, le désir qu'ils lui fussent apportés en particulier. Tout se passa à merveille entre l'étranger et Métibi. Un léger nuage vint obscurcir ces heureux commencemens. Métibi, en butte aux attaques de plusieurs hordes de brigands qui l'environnaient et qui possédaient des armes à feu, souhaitait vivement d'en posséder de pareilles; il était très-mécontent des habitans d'une mission peu éloignée, parce qu'ils avaient refusé de lui en vendre. Il pria Burchell, qui en avait une certaine quantité, de lui en céder quelques-unes. Cette demande embarrassa naturellement notre voyageur : toutes ces armes étaient nécessaires à sa troupe, et quelques-unes appartenaient aux Hottentots, qui en faisaient usage. Burchell exposa nettement ces faits, ajoutant que n'ayant, durant son voyage, d'autres moyens de subsister que par la chasse, son existence et celle de son monde dépendaient de leurs fusils, et que d'ailleurs ils auraient à se défendre en traversant le territoire des Barabras (Boschjesmans). Les Batchapins insistèrent. Burchell, excédé de leurs importunités, finit par refuser d'un ton ferme; mais ils réussirent, par subtilité, à lui enlever un fusil; ils avaient offert des bœufs en échange, ils n'en amenèrent pas le nombre promis. Alors Burchell, indigné de leur mauvaise foi, déclara qu'il allait partir, ce qui causa une grande rumeur dans le conseil. Enfin un rapprochement s'opéra; le fusil fut laissé aux Betchouanas; Burchell y ajouta des munitions; les bœufs promis furent donnés.

Notre voyageur aurait bien voulu faire le portrait de Métibi; celui-ci s'y était toujours refusé, probablement par quelque idée superstitieuse. Molemmi, un de ses frères, après quelque résistance, se laissa persuader à contenter Burchell, qui fut assez heureux pour attraper la ressemblance. Métibi, en voyant ce portrait, s'écria : *Singké! Singké!* (très-bien!) La foule accourut pour voir, comme elle le disait, Molemmi dans un livre; après quelques minutes d'étonnement muet, elle éclata de rire. Burchell fut moins heureux pour le portrait d'un autre frère de Métibi; aussi les Betchouanas s'écrièrent : *Machoué! Machoué!* (laid!) Il dessina aussi, mais avec succès, Massisan, fille de Métibi. Quand le portrait fut terminé, il attacha au cou de Massisan un joli collier de petites boules noires et dorées, ce qui enchanta la jeune fille. Le père, non moins ravi du portrait, voulut que Burchell écrivit au-dessous : *Mossarri o Morropi, Massisan* (Massisan, épouse de Morropi). Quoiqu'elle ne fut âgée que de douze à treize ans, elle était déjà fiancée.

Depuis quelque temps, les Betchapins avaient commencé à travailler le fer: l'un d'eux avait appris cet art des tribus vivant au N. E. Burchell partit de Latakou le 3 août. Une grande foule le suivit. Le nom de Betchouanas, donné par les voyageurs précédens à la tribu qui a Métibi pour chef, appartient à une nation considérable répandue dans une vaste contrée, et composée de plusieurs peuplades; les Batchapins, nommés Matchapins par d'autres Européens, en forment une. Burchell regarde les Betchouanas comme appartenant à la grande famille des Cafres.

Nous avons vu précédemment que le missionnaire Van Der Kemp avait fondé une communauté chrétienne parmi les Hottentots près de la baie d'Algoa; d'autres furent ensuite instituées, d'après le même plan, dans divers cantons de la colonie, et même au-delà de ses limites. Van Der Kemp en avait l'inspection générale. La mort l'ayant enlevé, la société des missions choisit, parmi ses membres, Jean Campbell, pour aller examiner les églises, et en même temps pour établir, de concert avec les autres missionnaires, les règlemens les plus propres à opérer la conversion des païens et leur civilisation.

Le 23 novembre 1812, Campbell débarqua au Cap. Il remarqua que l'islamisme fait de grands progrès dans cette ville; on y compte cinq mosquées. Une vingtaine de musulmans libres se réunissent, louent une grande maison, et y attirent de pauvres esclaves ignorans qui embrassent leur religion; les préventions de ces nouveaux sectateurs du Coran contre les blancs ou les chrétiens en deviennent plus fortes. Les maîtres disent que ces maisons sont des cavernes de voleurs et de receleurs pour les choses que leurs esclaves leur dérobent. « Cette circonstance, ajoute notre missionnaire, engagera peut-être les maîtres à s'occuper davantage de l'instruction de leurs esclaves, ce qui finirait

par être un bienfait et une sécurité pour la colonie. Ces infortunés sont généralement bien traités dans la ville du Cap. Dans la maison où je logeais, ils l'étaient comme des membres de la famille; la plupart n'auraient pas voulu la quitter. »

Après une première excursion à Caledon, village à 28 lieues dans l'E. S. E. du Cap, et voisin de sources thermales, Campbell se remit en route le 13 février 1813, et, le 21 mars, atteignit Bethelsdorp, mission proche de la baie d'Algoa; elle était dans un triste état qui tenait à des causes hors du pouvoir des missionnaires. La stérilité du terrain et d'autres motifs leur ayant fait toujours supposer qu'ils n'étaient pas assurés de rester constamment dans ce lieu, ils n'avaient bâti leurs maisons qu'en roseaux. Un grand nombre d'Hottentots étaient employés continuellement chez les fermiers; on mettait en réquisition les plus actifs pour marcher contre les Cafres et pour servir de guides aux postes militaires; ils ne recevaient aucun paiement pour ces corvées; il en résultait que leurs familles, restées à la maison, mouraient de faim. Ceux de ces hommes qui avaient commencé à se construire des maisons en terre, étaient obligés de les laisser à moitié finies; à leur retour, ils les retrouvaient dans un grand délabrement : tout cela décourageait quiconque aurait voulu songer à des bâtisses solides.

Cependant Campbell vit, parmi les Hottentots de Bethelsdorp, des forgerons, des charpentiers, des charrons, des vanniers, des fabricans de couvertures de peaux de mouton cousues très-proprement ensemble, et que les officiers anglais achetaient; il y avait aussi des fabricans de pipes, de nattes, de bas, de savon; des tuiliers, des tailleurs, des couvreurs en chaume, des tonneliers, des chaufourniers, des voituriers, enfin un meunier. « Tous ces ouvriers travaillent grossièrement, ajoute-t-il; mais enfin c'est un commencement bien louable chez un peuple accoutumé à ne pas faire grand'chose. » En parcourant le village, j'observai les femmes et les enfans occupés aux différens ouvrages que leurs forces leur permettent d'exécuter.

Après un séjour de trois semaines à Bethelsdorp, Campbell en partit le 9 avril; il visita le drosdy d'Albany, comprenant le canton nommé précédemment Zuure-veld, ainsi que le pays des Gonaquas, tribu éteinte par ses mariages avec les Hottentots et les Cafres, et surtout par ses guerres avec ces derniers, qui s'étaient emparés du territoire. On les en avait chassé, il en était résulté des hostilités entre eux et la colonie : elles duraient encore. Le nouveau district ne comptait pas encore beaucoup d'habitans, excepté dans les postes militaires bâtis pour empêcher les incursions des Cafres, qui, malgré la vigilance des garnisons, commettaient assez souvent des déprédations.

Après avoir examiné dans l'E. divers emplacemens convenables pour des missions, Campbell fit route vers le N. N. O. Il eut le plaisir de rencontrer, à Graaf-Reynet, J. Burchell, qui parcourait ces régions pour en examiner l'histoire naturelle. Près du pays des Boschjesmans, on tua une lionne; le mâle, légèrement blessé, prit la fuite. Le terrain était montueux et la température très-froide pendant la nuit. Les Boschjesmans accueillirent bien la caravane; Campbell leur dit : « Nous venons d'un pays très-éloigné; nous avons enseigné plusieurs bonnes choses aux Hottentots; nous avons aussi le dessein de vous envoyer des instituteurs. »

Ces sauvages témoignèrent de la satisfaction de ce discours, et l'un d'eux s'offrit pour accompagner Campbell jusqu'à une rivière lointaine. Il fut très-utile à la caravane, en indiquant les lieux où l'on trouverait de l'herbe, de l'eau et du bois pour la nuit.

Le 20 juin, on entra dans le pays des Betchouanas; le 24, on était à Latakou. Lorsque Campbell eut offert des présens à Métibi, ce roi lui dit : « Tu aurais été parfaitement en sûreté quand même tu n'aurais pas eu Kok et ses amis avec toi, ou que tu ne m'aurais rien donné. » Puis, s'adressant à Kok, il l'invita à se regarder autant chez lui, à Latakou, qu'au lieu ordinaire de son séjour. Il écouta favorablement la proposition de fonder une mission dans son territoire. Le 7 juillet, Campbell partit, se dirigeant au S. Il visita les missions établies sur divers points, et des kraals de Corannas (Pl. VIII — 4), puis traversa le Gariep, et fit route à l'O., en s'éloignant peu de ce fleuve. Les bestiaux de la caravane furent volés par des Boschjesmans; on les reprit tous. Un Hottentot chrétien, blessé par une flèche empoisonnée, mourut d'une manière très-édifiante.

Le 12 septembre, la caravane était à Pella, mission fondée chez les Namaquas, dans un canton extrêmement aride. Ensuite, on chemina au S., et on arriva chez madame Van der Westhuys, femme âgée qui reçut amicalement les missionnaires. Elle se souvenait très-bien de Le Vaillant, qui, disait-elle, passait son temps dans les monts Kamis à chercher des oiseaux, des pierres et des fleurs, ce qu'elle regardait comme



1. Le Roc des Fétiches sur le Zaïre.



2. Guinée. Soldats Achantins.

J. Boilly del.

une occupation bien futile. « Puisque je parle de Le Vaillant, observe Campbell, je dois dire que, bien que son livre contienne des choses romanesques, c'est cependant, à mon avis, celui qui donne les notions les plus exactes sur les mœurs et les usages des Hottentots. »

Le 31 octobre, Campbell fut de retour au Cap. Le 13 février 1814, il s'embarqua pour l'Angleterre.

C.-J. Latrobe, missionnaire morave, fut envoyé au Cap en 1815 pour visiter les deux établissemens de Groene-Kloof et de Guadenthal, et pour aviser aux moyens d'en fonder un troisième. Il ne sortit pas de la colonie, et la quitta en 1816; vers la fin de son séjour, il alla faire une promenade au fameux vignoble de Constance, situé à 5 lieues au S. E. de la ville. Voici la description que le Hollandais Corneille de Jong en a donnée. « Ce lieu fut fondé par le gouverneur Van Der Stell, qui aurait eu bien de la joie s'il avait pu prévoir que le nom de Constance, sa femme, qu'il lui imposa, répété un jour de table en table, retentirait dans toute l'Europe. Constance était autrefois une propriété si vaste, qu'après avoir été divisée en trois parties, chacune d'elles forme encore un domaine important; le premier, la grande Constance, est le plus considérable, et fournit le vin le plus estimé; la petite Constance a le même terroir; mais la culture, y étant moins soignée, le vin qu'elle produit n'a pas le même prix. Cependant il y a fort peu de différence entre les qualités des deux vins blancs, et l'avantage est même quelquefois pour le dernier. »

La grande Constance appartient à la famille Cloete. Le chemin qui conduit du cap à Constance est bordé de chaque côté de jolies maisons et de jardins. Des bosquets de protéa, de chênes, d'ormes et d'arbrisseaux entourent de tous côtés les habitations du village et le vignoble, et en dérobent la vue jusqu'à ce qu'on ait doublé une montagne. Les vignes de Constance proviennent de ceps de Bourgogne et du Rhin.

Les directeurs de la société des missions de Londres envoyèrent de nouveau Campbell en Afrique. En conséquence, il s'embarqua le 18 novembre 1818 à Liverpool avec son confrère John Philip; le 20 février 1819, ils débarquèrent au Cap. En mai, ils allèrent, avec deux autres missionnaires, visiter les postes situés dans l'E. Une guerre survenue dans la Cafrerie les empêcha de pousser plus loin leurs courses de ce côté. Campbell revint au Cap en novembre. Plus tard, il fut décidé qu'il conviendrait d'inspecter les missions du N., au-delà des limites de la colonie. Comme Campbell et Philip ne pouvaient être absens à la fois, le premier partit seul avec le missionnaire Moffat et sa femme, et une troupe de Hottentots. Quand la caravane fut sur les bords du Gariep, une vingtaine de Corannas d'un kraal voisin vint rendre visite à Campbell; celui-ci alla ensuite au kraal, qui était médiocrement peuplé; à sa vue, une partie des habitans prit la fuite; il supposa que son parasol les avait effrayés.

Quand on eut passé le fleuve, à l'aide de Griquas, venus exprès pour aider aux voyageurs, on reçut de nombreuses visites de Hottentots, de cette tribu et de celle des Corannas; presque tous prirent part aux prières; quelques-uns étaient en état de lire les saintes écritures. Les missionnaires de Griqua-Town étaient bien portans. Les habitans témoignèrent hautement leur joie de revoir Campbell. Celui-ci observa de grandes améliorations dans cette mission : l'école était plus fréquentée qu'autrefois; il y avait plusieurs maisons en pierre avec des portes et des fenêtres. Les femmes Griquas, vêtues à l'européenne, étaient occupées à coudre divers objets en toile de coton. Campbell leur fit présent d'aiguilles, de fil, de dés. Un moulin à farine était mis en mouvement par un petit ruisseau.

Plus loin, le chant d'un coq, que les voyageurs entendirent à leur réveil, leur annonça que leur camp n'était pas loin d'un kraal; des champs cultivés l'entouraient. Des Griquas et des Boschjesmans vinrent saluer les missionnaires, et furent suivis par des Matchapins de Latakou; ceux-ci allaient en caravane à Beaufort, village nouvellement établi dans le N. de la colonie; ils comptaient y échanger des peaux de bœufs, des zagaies, des couteaux, des boucliers et d'autres objets contre des verroteries. Ils paraissaient n'avoir d'autres provisions de voyage que deux à trois sacs remplis de lait aigre, privé de sa partie liquide et extrêmement dur; il avait le goût de vinaigre.

Une nouvelle ville de Latakou avait été fondée à 50 milles au S. S. O. de celle où Métibi avait reçu Campbell en 1812. Celui-ci, accueilli comme un ancien ami, put s'apercevoir que ce roi et son peuple avaient profité, en quelques points, du séjour des missionnaires parmi eux. Campbell avait projeté, dès le commencement de son voyage, de pénétrer aussi loin qu'il le pourrait dans l'intérieur de l'Afrique. Les circonstances favorisèrent ses desseins : les nations vivant au N. des Matchapins étaient en paix. Métibi se montrait favorable à l'entreprise; Monamits,

oncle du roi, consentit à accompagner la caravane; Read, Européen familiarisé avec les mœurs et les usages des Betchouanas, et plusieurs Matchapins s'y joignirent. Elle partit le 11 avril; le surlendemain, elle était au vieux Latakou, bâti à 6 milles à l'O. de celui que Campbell avait vu dans son premier voyage. L'emplacement était couvert de grands buissons de mimosa, qui, en peu de temps, ne devaient pas tarder à former une forêt impénétrable.

Une partie de la population de la ville était venue au-devant des missionnaires à leur arrivée. Elle les suivit à leur départ jusqu'à un coteau éloigné de plus d'un mille. « Du haut de cette éminence, dit Campbell, le pays que nous avions devant nous présentait un aspect nouveau. Du Cap à Latakou, la surface de la terre était nue, excepté sur le bord des rivières; ici elle était couverte de bois partout; les arbres, généralement épars, étaient quelquefois réunis en groupes; on pouvait se croire dans un beau parc; de l'herbe très-longue croissait entre les arbres. Quoique l'hiver fut proche, la chaleur de l'air rappelait l'été de l'Angleterre. Ce pays diffère du territoire d'Albany, sur les confins de la Cafrerie, en ce que, dans ce dernier, les forêts sont presque impénétrables, excepté pour des Cafres. Ici, le voyageur s'imagine être entouré d'un bois où il n'arrive jamais, les arbres ayant l'air de se séparer à mesure qu'il avance. Les traces des chariots n'étaient pas visibles; on n'apercevait que des sentiers tracés, sur une longueur de 18 pouces, par les pas des Matchapis, qui vont, des kraals à bétail, porter du lait à la ville. Les racines des herbes poussant en touffes isolées étaient si dures, que les chariots étaient cahotés comme s'ils eussent roulé sur des pierres. »

Après avoir traversé des montées, des descentes, des plaines, on arriva le 20 à Meribôhouey, capitale des Tamahas. Des troupes de femmes et d'enfans quittèrent les champs de sorgho, et accoururent pour contempler le spectacle étrange des chariots, qu'ils appelaient des maisons mouvantes. Tous se tenaient à une distance respectueuse; quelques enfans, plus hardis, s'avancèrent jusqu'à une trentaine de pas; le mouvement des roues attirait principalement l'attention de cette foule, qu'il divertissait beaucoup. Quand on approcha de la ville, on en vit sortir un grand nombre d'hommes armés de zagaies, de haches de combat, de longs bâtons, et coiffés de bonnets de peau, vêtus de manteaux de cuir, chaussés de sandales, enfin entièrement peints de rouge. Ils présentaient un aspect formidable, quoiqu'ils vinssent comme amis. Après des salutations mutuelles, tout le monde entra à la fois dans la ville, et les chariots furent placés dans un enclos près de la porte principale.

Campbell réussit à se concilier l'affection du chef des Tammahas, qui consentit à recevoir des missionnaires; il en fut de même chez les Machôs. On traversa deux rivières coulant à l'O., et l'on entra dans le pays des Maroutzis. Des montagnes très-hautes séparent les eaux qui vont à la mer des Indes de celles qui courent vers l'océan Atlantique. Le temps était devenu pluvieux, ce qui incommodait beaucoup plusieurs des indigènes. Les chariots causèrent, comme ailleurs, un grand étonnement aux habitans de Kourritchané, grande ville bâtie sur un coteau escarpé et pierreux. « Nos deux chevaux, observe Campbell, excitèrent autant de curiosité qu'en produiraient deux éléphans traversant les rues de Londres. »

Le roi paraissait âgé d'environ seize ans. Durant sa minorité, Liqueling, un de ses oncles, exerçait la régence. Il dit à Campbell : « Les Moroutzis aiment la paix; j'ai appris avec plaisir que les blancs (les missionnaires) enseignent que les hommes doivent vivre paisiblement; c'est tout ce que je désire. Quand j'ai instruit de ces sentimens mon voisin Makkabba, roi des Ouanketzis, il m'a répondu qu'ils ne lui plaisaient point, parce que cela l'empêcherait de faire du butin. Mon peuple et moi nous ne combattons que pour rattraper le bétail qui nous a été volé. »

Campbell lui ayant demandé pourquoi la ville avait été bâtie sur une éminence, et non dans la vallée voisine; « c'est, répondit-il, parce que cette position aide à découvrir les ennemis; par la même raison, plusieurs autres villes sont placées sur des hauteurs; mais cela est très-incommode, parce que l'on est très-éloigné de l'eau et du bois.

Un *pitso*, c'est-à-dire une assemblée générale, se tint; il dura quatre heures; on y parla, on y chanta, on y dansa. Le régent prononça un discours en faveur de l'admission des missionnaires. Ensuite un envoyé de Makkabba fut présenté à Campbell; on lui remit des présens pour son maître. Il en vint, peu de jours après, un autre de plus grande qualité qui invita les missionnaires à rendre visite à Makkabba. Ils répondirent qu'ils ne pouvaient changer leur premier plan, qui avait été de ne pas aller au-delà du pays des Moroutzis, mais que des hommes blancs ne tarderaient pas à s'établir chez ces derniers, et iraient chez les Ouanketzis.

Le costume de Liqueling (Pl. IX — 2) peut donner une idée de celui des personnages de distinction parmi les Moroutzis. Dans les occasions d'apparat, l'ornement de la tête est une sorte de turban fait de peau de sanglier, dont les soies sont d'une blancheur éblouissante. Le manteau est recouvert par un autre plus long, et composé de courroies flottantes. Les femmes en portent de semblables (Pl. IX — 1); Campbell observe que, malgré leur admiration pour les modes européennes, elles ne sont nullement disposées à les adopter.

Korritchané était la ville la plus considérable que l'on eut vu jusqu'alors dans l'Afrique australe; Campbell estima sa population à 16,000 ames. Il loue beaucoup la propreté et la surface parfaitement unie des cours qui entourent les maisons. Le sol est d'abord recouvert d'argile bien battue, ensuite, on fait passer par-dessus des rouleaux d'argile très-durs (Pl. IX — 2). L'intérieur des maisons plaît également à la vue. Campbell en a représenté une dont l'intérieur était crépi; la paroi, peinte en jaune, offrait des dessins de boucliers, d'éléphans, de girafes; enfin elle était ornée d'une corniche peinte en rouge (Pl. IX — 3).

Le 12 juin, la caravane partit de Korritchané; quand elle fut dans le pays des Tammahas, elle voyagea directement au S., puis se dirigea vers l'O., revit Latakou, Griqua-Town et le pays des Boschjesmans; ceux-ci continuaient toujours leurs brigandages. Le 10 novembre, elle rentra heureusement dans la ville du Cap après une absence de neuf mois.

George Thompson vint au Cap en 1816 pour y faire le commerce. Le désir de recueillir des renseignemens sur les ressources que le territoire de la colonie pouvait offrir à un négociant lui fit entreprendre divers voyages dans l'intérieur.

En janvier 1821, accompagné d'un de ses amis, il gagna par mer la baie d'Algoa; puis, ayant pris des chevaux au Port-Elisabeth, qui n'était alors qu'un petit hameau, ils allèrent par Uitenhagen, Graham's-Town et Fort-Willshire, à la résidence de Gaïvka, chef des Cafres; ils revinrent à travers le pays. « Cette excursion, qui dura six semaines, ajoute le voyageur, me fournit l'occasion de voir les districts situés le long de la côte méridionale de la colonie, jusqu'aux rives du Keïskamma. Toutefois, j'étais bien éloigné de me regarder comme suffisamment instruit sur les points qui m'intéressaient, et ma curiosité était plutôt excitée que satisfaite. En 1822, en conséquence du naufrage d'un navire anglais près du cap des Aiguilles, le plus austral de l'Afrique, j'allai visiter ce coin retiré et quelques cantons voisins. Vers la fin d'août 1822, je fis une tournée dans les districts de Zwellendam et de George. »

Enfin, le 20 avril 1823, Thompson partit du Cap. Il revit Port-Elisabeth, qui comptait déjà plus de 300 habitans, anglais pour la plupart. Bethelsdorp était devenu florissant; Uitenhagen promettait de devenir la ville la plus peuplée et la plus importante dans l'E. de la colonie. Thompson parcourut le pays jusqu'aux sources du T'koba, fleuve qui est le Grooté-Vis-Rivier des Européens; elles sont dans les Sneeuw-Bergen. « Les habitans de ces campagnes, dit Thompson, étaient très-hospitaliers et très-interrogans, ce qui ne doit pas étonner, puisque, dans leur canton écarté, ils voient rarement un voyageur, et surtout un Européen. Leur curiosité et leur admiration m'ont souvent diverti, quand, ayant placé devant moi ma carte, mon compas et ma boussole, j'écrivais mon journal, toute la famille se réunissait autour de moi, les yeux ouverts et la bouche béante, comme si j'avais été un magicien ou un astrologue. »

La mission de Griqua-Town, au N. du Gariep, ne prospérait pas à cause de l'aridité excessive du terrain. Thompson présume, comme Campbell et Philip, que cette cause et l'irrégularité des saisons apporteront toujours de grands obstacles aux progrès de l'agriculture et à ceux de la civilisation, qui en sont la suite; de plus, le bois, facile à façonner pour les usages ordinaires, manque dans le voisinage, et il faut aller chercher très-loin celui qui est bon pour la charpente.

Quelques jours avant l'arrivée de Thompson, un bruit très étrange s'était répandu : on disait qu'une horde immense venant du N. E. s'avançait contre Latakou, ravageant le pays et exterminant quiconque osait s'opposer à son passage. Bientôt M. Moffat, un des missionnaires établis chez les Matchapins, vint réclamer l'aide des Griquas. Les fugitifs échappés à la rage des ennemis les représentaient comme composant une armée immense de pillards commandée par plusieurs chefs, et formée de peuples de couleurs différentes, noirs pour la plupart et presque nus; ils marchaient accompagnés de leurs femmes et de leurs enfans. On ne désignait pas avec précision le point d'où ils étaient venus originairement, mais ils avaient fondu d'abord sur les Lehoyas, nation betchouana, dans le S. E.; ensuite, ils avaient pénétré au N. chez les Ouanketzis, qui les avaient repoussés; alors ils

s'étaient dirigés vers les Matchapins, après avoir défait et pillé tous les autres peuples, au nombre de 28, qu'ils avaient rencontrés. Suivant les dernières nouvelles, ils marchaient sur le vieux Latakou; leur dessein était de s'avancer de là contre les Griquas, enfin contre la colonie. On les appelait Mantatis.

Métibi se préparait à fuir avec toute sa tribu, à moins que les Griquas ne vinssent à son secours. Melvill, agent anglais chez ces derniers, n'était pas peu embarrassé, car la division régnait parmi eux. Cependant, il convoqua tous leurs chefs, même ceux des mécontens, qui étaient alors au kraal. Thompson et Moffat assistèrent au conseil de guerre. Après une délibération longue et sérieuse, les Griquas résolurent de réunir leurs forces avec toute la célérité possible, et d'aider les Betchouanas; des messagers furent aussitôt expédiés aux postes éloignés pour demander des hommes et des armes. Les chefs griquas calculèrent qu'ils pourraient réunir en peu de jours 200 cavaliers armés de fusils; s'ils avaient eu le temps nécessaire, ils auraient pu en mettre le double en campagne. Ils promirent d'être à Kourouman dans huit jours.

Le 11 juin, Thompson partit avec Moffat pour Kourouman. Ils rencontrèrent en route une caravane de Betchouanas, de la tribu des Kalliharris, qui allaient à Griqua-Town échanger des peaux de chat sauvage et de chacal contre des verroteries, des boutons de métal et autres menus objets. On estime que leur pays est à 300 lieues au N. Des Griquas, chez lesquels les voyageurs logèrent, ne furent pas plutôt instruits de la levée qui s'effectuait chez leurs compatriotes, qu'ils convinrent de se tenir tout prêts à marcher avec eux. A huit heures du soir, Thompson entra dans Latakou, sur le Kourouman.

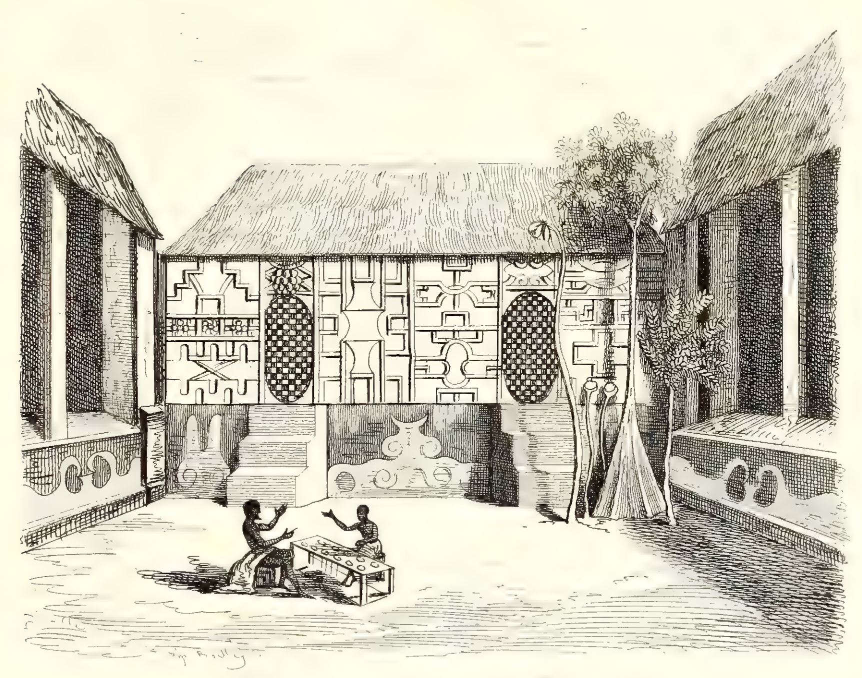
Le premier soin des voyageurs fut de questionner le missionnaire Hamilton sur la marche des ennemis : la diversité des bruits qui couraient empêchait d'en croire aucun. Le lendemain, Métibi fut ravi de joie en revoyant son ami Moffat, et en apprenant de lui la détermination des Griquas; il ne fut pas moins satisfait de la venue de Thompson. Un pitso, ou grand conseil, fut annoncé pour le lendemain; des messagers furent dépêchés de tous les côtés pour y appeler les capitaines.

Campbell et Thompson ont décrit cette assemblée; la circonstance et les bruits qui couraient sur la marche de l'ennemi donnèrent un intérêt particulier à celle qui fut tenue le 14 juin. « De bonne heure, les chants de guerre des hommes et les voies aiguës des femmes et des enfans se firent entendre. Les guerriers, dispersés en groupes dans les environs de la ville, avaient l'air de discuter entre eux les sujets qui allaient être débattus. Vers dix heures, la multitude s'avança vers le centre de la ville, entrecoupant sa marche de chants de guerre et de danses, de quelques combats simulés dans lesquels on déployait une adresse et une agilité extraordinaires. Les guerriers étaient munis d'un paquet de zagaies, d'un bouclier en peau de bœuf, d'un arc et d'un carquois rempli de flèches empoisonnées, et d'une hache d'armes.

» Il y avait, au milieu de la ville, un espace circulaire entouré d'une enceinte en pisé; il est uniquement destiné aux assemblées publiques; son diamètre est à peu près de 450 pieds. Un côté était réservé aux guerriers, qui, à mesure qu'ils arrivaient, s'asseyaient à terre en rangs serrés, tenant leur bouclier devant eux, et leurs zagaies, dont 7 à 8 étaient fichées en terre derrière chaque bouclier, formaient une longue masse hérissée. Les vieillards, les femmes et les enfans prirent place du côté opposé; le milieu, resté vide, fut occupé de moment à autre par les guerriers privilégiés ou par ceux qui avaient tué un ennemi; ils y vinrent danser et chanter leurs prouesses, ce qui dura une demie-heure avant l'ouverture des débats, et fut accompagné des gestes et des contorsions les plus bizarres et des applaudissemens bruyans des spectateurs.

» Je fus placé, avec les deux missionnaires et un interprète, près du roi et des principaux chefs. Je pus donc noter la substance des discours prononcés et dessiner cette scène remarquable (Pl. VIII — 3).

» Métibi, s'étant levé et placé au centre, commanda que l'on fit silence; les guerriers lui répondirent par un gémissement profond, en marque d'attention. Il tira une zagaie de derrière son bouclier, et, en indiquant le N. E., il maudit les Mantatis et leur déclara la guerre. Un bruit sifflant des guerriers témoigna leur approbation. Alors, il tourna sa zagaie au S. et au S. E. pour maudire les mangeurs de bœufs (Boschjesmans). Il obtint le même signe de consentement. Ayant remis la javeline à sa place, il prononça un discours, dans lequel il parla des ravages des Mantatis, ne dissimula pas que le danger était pressant pour les Matchapins, annonça le secours promis par les Griquas et par les blancs que l'on voyait dans l'assemblée, et invita chacun à dire son opinion. Alors il fit avec sa zagaie les mêmes gestes



3. Chambre à coucher du Roi à Coumassi.



4. Guinée. Guerrier - Musulman.

qu'avant de parler, puis il en dirigea la pointe vers le ciel. Tout le monde s'écria *poula* (pluie ou bénédiction); et il s'assit au milieu de cris répétés et d'autres marques d'approbation.

» Ensuite, les guerriers exécutèrent leur danse martiale, qui fut accompagnée des acclamations universelles; et elles furent répétées après le discours de chaque orateur, excepté d'un seul. Métibi reprit la parole, résuma les diverses harangues en les approuvant ou les blâmant, gronda les femmes, et exhorta chacun à combattre vaillamment. L'air retentit de cris de jubilation; les guerriers recommençaient leur danse, à laquelle la multitude se joignait quelquefois, et, pendant plus de deux heures, fit les gestes les plus extravagans et les plus grotesques. Vers la fin de l'assemblée, un messager du roi remit à chaque capitaine une branche de mimosa, ce qui signifiait qu'une assemblée de guerriers se tiendrait le lendemain dans les montagnes pour discuter des sujets qu'il ne convenait pas de traiter en présence des femmes, des enfans et des gens de la classe inférieure; ensuite, chacun s'en retourna chez soi. »

Dans la soirée, des Matchapins échappés du nouveau Latakou annoncèrent l'approche des Mantatis. Le lendemain, le conseil secret fut tenu; rien de ce qui s'y décida ne fut connu du public.

Thompson, désireux de savoir quelque chose de positif sur les Mantatis, partit à cheval le 16 avec Moffat pour Latakou; ils rencontrèrent en chemin une caravane conduite par Arend, esclave fugitif qui était armé d'un fusil, et qui leur représenta qu'il serait imprudent d'aller plus loin, à cause des détachemens d'ennemis qui rôdaient de tous côtés : ils se décidèrent donc à rebrousser chemin. On fut très-surpris à Kourouman de leur prompt retour. On avait l'air de se préparer avec beaucoup d'activité à la guerre; mais les nouvelles étant, les jours suivans, devenues très-alarmantes, la frayeur commença à se répandre. Métibi était allé, avec plusieurs capitaines, dans les villages voisins pour lever un plus grand nombre d'hommes : « Nous n'étions pas sans quelque crainte, observe Thompson, que l'armée des Mantatis, éloignée seulement de 80 milles, ou un de leurs détachemens, ne fondit à l'improviste sur nous avant l'arrivée des Griquas. » M. Moffat concevait qu'il fallait, malgré sa répugnance, songer à la fuite. Les choses prenaient un aspect sérieux; l'inquiétude avait gagné tous les esprits. « Dans ces conjonctures, ajoute Thompson, je pensai qu'au lieu d'endurer plus longtemps l'état de perplexité où l'on se trouvait par une suite naturelle du manque d'avis positifs, le meilleur moyen de calmer l'anxiété générale était d'aller, comme j'en avais déjà eu le dessein, reconnaître l'armée ennemie. Ce dessein fut aussitôt effectué que conçu. Ayant rempli mon havresac de quelques provisions, je partis à cheval avec mon guide betchouana. Je rencontrai Arend à la même place où je l'avais laissé. Dès que je l'eus instruit de mon plan, il réfléchit un moment, et me promit de m'accompagner. Nous nous mîmes en route le lendemain, laissant mon guide avec la troupe du voyageur. Parvenus au Latakou de Truter et Somerville, nous ne nous en approchâmes qu'avec précaution, de crainte que cette ville ne fut déjà au pouvoir de l'ennemi. Elle était déserte et silencieuse. Les habitans s'étaient certainement enfuis en grande hâte, car les marmites pleines étaient encore sur le feu et les mets à moitié cuits. Nous conclûmes de cette circonstance que l'approche des ennemis à l'improviste avait décidé la population à fuir. Le bruit d'un coup de fusil que je tirai sur un vautour n'ayant fait paraître personne, il était évident qu'aucun habitant ne se tenait caché.

» Arend était d'avis de faire retraite, parce que nos chevaux, harassés de fatigue, ne pouvaient nous porter plus loin sans nous faire courir le risque de tomber entre les mains des Mantatis. Il avait raison; mais je lui représentai que nous devions avancer jusqu'à ce que nous les eussions aperçus, afin de pouvoir rapporter à Kourouman des renseignemens certains. Nous marchâmes donc avec circonspection au N. E. Nous parcourûmes quelques milles entre des touffes de mimosa : il n'y avait pas de chemin tracé. Indécis sur notre marche ultérieure et très-altérés, nous nous étions arrêtés dans un endroit d'où nous apercevions la vallée dans laquelle coule la rivière, et nous voulions y descendre pour étancher notre soif, quand Arend, dans une agitation extrême, s'écria : « Les » Mantatis! les Mantatis! » Je regardai vers le point qu'il désignait, et je les aperçus qui formaient une immense colonne dans la vallée au-dessous de nous, et s'avançaient vers la rivière. Aussitôt Arend, avec une présence d'esprit admirable, me dit : « Ne bougez pas, autrement » ils nous découvriront. » Restant immobiles, nous pûmes, à travers les branches des arbres, observer les mouvemens de ces barbares. Ils ne se doutaient pas de notre présence. J'avais bonne envie de les aller reconnaître de plus près. Nous passâmes la rivière; puis, donnant

de l'éperon à nos chevaux, qui marchèrent plus vite que je ne l'aurais supposé, nous atteignîmes une position d'où nous dominions sur le vieux Latakou, où il restait une demi-douzaine de cabanes; les Mantatis s'y précipitèrent, et, au même moment, nous remarquèrent. Un détachement considérable marcha vers nous. Une idée de les attendre pour essayer d'entrer avec eux me passa par la tête. Arend m'en fit sentir l'extravagance. Nous gagnâmes au galop une autre éminence où nous fîmes volte-face. L'ayant bientôt quittée pour traverser la plaine, nous la vîmes occupée par l'ennemi, qui s'en était approché furtivement par un ravin. Ils n'essayèrent pas de nous poursuivre plus loin, et nous regardèrent jusqu'au moment où nous les perdîmes de vue. »

Le soleil était sur son déclin lorsque les deux voyageurs arrivèrent au kraal d'Arend. Leurs chevaux avaient parcouru, dans cette journée, au moins 80 milles sans manger autre chose que l'herbe qu'ils avaient pu brouter près des sources des ruisseaux. Thompson fit seller aussitôt ses deux autres chevaux, et partit, avec son guide betchouana, pour Kourouman, où il arriva un peu après minuit. On fut surpris de son prompt retour. Il raconta ce qu'il avait vu. Les missionnaires commencèrent le 21 à enterrer leurs effets les plus précieux; la fuite semblait inévitable, car les Griquas ne paraissaient pas; les indigènes se préparaient à évacuer la ville où règnait la tristesse et l'abattement. Vers neuf heures, on entendit un coup de fusil qui fut bientôt suivi d'un second; aussitôt, les cris de joie des Betchouanas annoncèrent la venue de deux cavaliers griquas, expédiés en avant par leurs compagnons. Les missionnaires persuadèrent aux Betchouanas de rester et d'envoyer des éclaireurs pour observer les mouvemens de l'ennemi et revenir en rendre compte.

Métibi rentra vers midi, et fut très-déconcerté en apprenant la situation des affaires; tout son monde paraissait peu rassuré et plutôt disposé à la fuite qu'à la moindre résistance si l'ennemi se montrait avant les Griquas. Enfin ceux-ci, au nombre de 80, arrivèrent le 22, et rendirent la confiance aux Betchouanas; le roi leur exprima sa reconnaissance par un petit discours qui ne manquait ni de grâce ni d'éloquence. Six bœufs furent abattus pour les régaler. Les fugitifs revinrent en foule. Les deux missionnaires réparèrent les fusils endommagés; les guerriers matchapins nettoyèrent leurs armes.

Un pitso fut convoqué : les Griquas, invités à s'y rendre, y allèrent marchant en bon ordre et l'arme au bras, ce qui excita l'admiration de la multitude. Une place d'honneur leur fut assignée. Tout s'y passa comme à l'ordinaire. Ensuite, un festin général eut lieu; les missionnaires ouvrirent leur chapelle, et le peuple s'unit à eux pour implorer la protection divine. Peu d'instans après, quelques-uns des éclaireurs annoncèrent que les Mantatis étaient encore à Latakou, se régalant des provisions qu'ils y avaient trouvées. Cette nouvelle fut confirmée par des Boschjesmans fugitifs, blessés et dépouillés par ces barbares.

Les affaires de Thompson le rappelaient au Cap. Il partit donc le 23 de juin. A une dizaine de milles, il rencontra Melvill avec une autre troupe de Griquas qui allaient rejoindre leurs compatriotes, et, 30 milles plus loin, un troisième détachement composé de 20 cavaliers et d'une cinquantaine de fantassins, avec des chariots et des bœufs de charge. Le 8 juillet, il revit le Cap.

En juillet 1824, il alla au N. jusqu'aux monts Kamis, et visita les établissemens des missionnaires le long du cours inférieur du Gariep. « Je ne puis, dit-il, pour rendre justice à la vérité, m'empêcher d'applaudir sincèrement à leurs travaux dans l'Afrique australe. Il est incontestable qu'ils y ont non-seulement prêché notre sainte religion aux tribus païennes, mais qu'ils y ont aussi coopéré, avec un zèle infatigable, aux progrès de la civilisation et de la géographie. » Thompson fut de retour au Cap le 1er de septembre.

Il raconte, dans sa relation, ce qui s'était fait à Kourouman depuis son départ. Dès que Melvill y fut arrivé, on décida, dans une conférence tenue entre les missionnaires et les chefs des Griquas, que Waterboer, l'un de ceux-ci, commanderait l'expédition contre les Mantatis; que Melvill et Moffat l'accompagneraient, afin d'ouvrir, s'il était possible, des relations amicales avec ces sauvages, et d'éviter toute effusion du sang humain. Métibi fut invité à se joindre, avec ses guerriers, à la troupe de Waterboer; mais, dans le cas où une bataille deviendrait inévitable, de s'abstenir de tuer, suivant leur coutume, les femmes et les enfans. Tout ennemi qui mettrait bas les armes devait recevoir quartier comme prisonnier de guerre. Métibi le promit.

Les Griquas partirent le 24 juin. Métibi les rejoignit sur les bords du Maquaria. Le lendemain, un détachement de dix hommes, envoyés en avant, aperçut les Mantatis près de Latakou. Moffat, à cheval, marcha comme lui sans

armes; il voulait engager quelques-uns d'entre eux à venir conférer avec eux. Pour toute réponse, les Mantatis se précipitèrent avec tant de force et d'impétuosité contre Moffat et son compagnon, que ceux-ci n'eurent que le temps de faire tourner leurs chevaux et de regagner le détachement au galop. Un de leurs hommes fut presque atteint par un coup de massue. Le mauvais succès de cette tentative pacifique détermina les Griquas à faire sentir le lendemain aux Mantatis l'effet des armes à feu, qui, peut-être, arrêterait leur marche. Vers huit heures du matin, ils s'avancèrent au galop; les Mantatis étaient campés dans une plaine; ils ne se dérangèrent pas. Cette division fut estimée à 15,000 hommes. On était à 300 pas de leur front. Tout-à-coup, avant que la moitié des Griquas fût arrivée, les Mantatis poussèrent leur horrible cri de guerre, et déployèrent leurs deux ailes, comme s'ils eussent voulu envelopper leurs adversaires. Des centaines de guerriers se précipitèrent en avant, en lançant des zagaies et des massues; il fallut s'éloigner au plus vite. Quand on fut hors de la portée de leurs armes, on fit volte-face, et on tira sur les guerriers les plus avancés, qui tombèrent. Un peu déconcertées par cet échec, les ailes se replièrent sur le corps de bataille, se cachant derrière leurs boucliers lorsqu'un coup partait.

Sur ces entrefaites, les Matchapins accoururent pour se joindre aux Griquas; mais leur aide ne produisit pas un grand avantage, car un petit nombre seulement fut assez courageux pour atteindre l'ennemi avec leurs flèches; et tous lâchèrent le pied avec promptitude chaque fois que des poignées de Mantatis s'élançaient vers eux. Les Griquas s'étant de nouveau avancés et ayant fait feu, puis s'étant retirés pour laisser aux Mantatis l'occasion de traiter s'ils y étaient disposés, et ayant renouvelé plusieurs fois cette manœuvre, le combat dura près de deux heures et demie. Les Mantatis montrèrent d'abord un courage remarquable, beaucoup de hardiesse et de résolution, s'élançant continuellement contre les cavaliers, et marchant avec fureur et intrépidité sur les cadavres de leurs compagnons. Enfin, voyant l'inutilité de leurs efforts pour atteindre et envelopper les Griquas et leurs plus braves guerriers atteints par des armes invisibles contre lesquelles leurs boucliers ne leur offraient aucune défense, leur audace diminua, toutefois sans montrer l'intention de faire retraite. Mais les plus hardis s'étant rapprochés du cercle des femmes et des enfans qui entouraient le bétail, les Griquas occupèrent un terrain élevé, d'où ils purent mieux viser les guerriers. Bientôt une confusion et une terreur extrêmes se manifestèrent parmi les Mantatis; le bétail finit par s'échapper du milieu de la foule qui l'environnait; les Griquas s'en emparèrent. Les Mantatis se retirèrent en faisant bonne contenance, et opérèrent leur jonction avec leurs compatriotes restés à Latakou. Ils continuèrent à combattre vaillamment; mais, voyant l'impossibilité d'en venir aux mains avec l'ennemi, qui leur avait fait perdre leurs plus braves capitaines, ils sortirent lentement de la ville après y avoir mis le feu; on les poursuivit à 8 milles plus loin dans le N. E. Leurs deux divisions réunies s'étendaient en une masse compacte longue de 1,500 pieds sur 300 de profondeur; on évalua leur nombre à 50,000 individus.

Les Betchouanas furent aussi cruels envers les femmes et les enfans laissés en arrière qu'ils avaient été pusillanimes pour le combat. Ils les égorgeaient de sang-froid. Les missionnaires et Melvill eurent beaucoup de peine à faire cesser ce massacre; ils n'en vinrent à bout qu'en les battant et les menaçant de leurs fusils.

Beaucoup de Mantatis, notamment les femmes et les infirmes, paraissaient souffrir de la famine. Cinq cents cadavres couvraient le champ de bataille; un Griqua seulement fut blessé; un Betchouana fut assommé, et il le méritait, par un blessé qu'il dépouillait.

Ces Mantatis appartiennent à la grande famille des Cafres, qui comprend aussi les Betchouanas. Tous parlent des dialectes de la même langue, et se ressemblent d'ailleurs par les caractères physiques, les mœurs et les usages. Toutes ces tribus tirent leur principale subsistance de la chair et du lait de leurs troupeaux, et pendant leurs guerres, leur agriculture, d'ailleurs bornée, est souvent négligée totalement. Par conséquent, les Cafres, privés de leur bétail, sont réduits au désespoir, et il faut qu'ils exercent le brigandage pour ne pas mourir de faim. C'est ce qui était arrivé aux Mantatis. Incapables de résister à leurs voisins les Zoulas, qui les accablaient par le nombre, ils furent pillés et expulsés de leur pays, se joignirent à d'autres tribus qui avaient éprouvé le même sort, devinrent formidables, et se précipitèrent comme un torrent fougueux sur celles de l'intérieur, faibles et peu belliqueuses.

D'autres voyageurs ont, depuis Thompson, publié les relations de leurs courses dans la colonie du Cap et dans le pays des Cafres, sans agrandir en rien le domaine de la géographie,

Il n'en a pas été ainsi des missionnaires français établis dans l'Amérique australe, près du Gariep. Au mois de janvier 1836, il fut convenu, dans une conférence tenue à la station de Béthulie, qu'une expédition serait entreprise au N. du pays des Bassoutos pour reconnaître la contrée qui s'étend de chez ceux-ci aux rives du Fal, rivière qui est le prolongement du Namagari.

En conséquence, MM. Arbouset et Daumas partirent de Morija, poste dans les montagnes du pays des Mantatis ; ils passèrent par trois établissemens de missionnaires vesleyens; celui de Merabing, le plus septentrional, fut le point d'où ils dirigèrent leurs explorations, dans les terrasses inférieures des monts Maloutis. Après une semaine ainsi employée, ils se séparèrent : la plus grande partie de leur petite troupe revint à Merabing, et l'un d'eux, accompagné d'un guide seulement, poussa jusqu'au haut des Maloutis, en remontant le long du Caledon, et rencontra deux peuplades de cannibales. Arrivé au point culminant situé à l'extrémité N. E. des Maloutis, il le nomma *Mont aux Sources*. Ce nœud de montagnes mérite effectivement cette dénomination, car de ses flancs, comme d'un immense réservoir, s'échappent au S. le *Sinkou* (fleuve d'Orange), qui traverse le continent africain jusqu'à l'océan Atlantique; à l'E. le Letoulé et le Mnomou, qui coulent vers la mer des Indes; au N. le Namagari, qui parcourt près de 200 lieues avant de se joindre au Sinkou ; enfin le Caledon, qui court parallèlement à ce dernier, dont il est un affluent.

Après s'être réunis à Merabing, les missionnaires reprirent, avec leurs fourgons, la direction du N. Ils virent successivement les territoires des Mantatis et des Lighoyas. Au bout de quelques jours, ayant perdu de vue la chaîne imposante des Maloutis, leur chariot roula pendant huit jours sur un terrain plus uni ; un silence profond régnait dans ces cantons, qui offraient le triste spectacle des dévastations de la guerre. Parvenus au confluent du Namagari et du Lekoua, d'où ils apercevaient facilement au N. les monts Français, situés dans les Etats d'Omsiligas, chefs des Matabilis et d'autres peuples, ils changèrent de route, et tournèrent au S. O., à travers le pays des Lighoyas, auxquels ils annoncèrent la parole de Dieu. Ces sauvages leur firent un accueil amical, malgré la crainte que leur inspirait d'abord l'aspect d'hommes si différens de tous ceux qui les entourent. Enfin, les missionnaires rentrèrent sous leur paisible toit de Morija. Leur voyage avait duré deux mois et demi; ils étaient parvenus au 26° de lat. S. et au 30° de longit. à l'E. de Paris; les monts Maloutis, formant le point de partage des eaux entre les deux Océans, se rapprochent beaucoup de la côte de l'E., car leur sommet n'en est éloigné que d'une dizaine de lieues dans sa partie la plus étroite.

En 1834, M. André Smith, médecin au Cap, fit un voyage avec une nombreuse caravane. Le rendez-vous avait été donné à Graaf-Reynet, éloigné de 156 lieues à l'E. N. E. du Cap. On en partit le 12 d'août. On était le 28 aux établissemens fondés par des missionnaires chez différentes nations indigènes. On s'arrêta à Verhuel, station dirigée par M. Pelissier, qui est Français. Le résultat des informations recueillies par le voyageur lui prouva que le sort des Africains vivant dans les missions était infiniment plus heureux qu'il ne l'avait été dans leur état sauvage.

Le 8 novembre, M. Smith était près des sources du Caledon. Quand il les eut examinées, il chemina vers l'O., et fit des excursions vers le N. pour constater la possibilité de pénétrer dans le Kalahari, désert situé de ce côté. Le 17, il atteignit la demeure de M. Lemue, autre missionnaire français. Son grand objet était de se concilier l'amitié d'Omsiligas. M. Moffat, qui l'avait rejoint à Kourouman en janvier 1835, lui fut d'un grand secours dans sa visite à Omsiligas.

Le pays que les voyageurs virent en marchant ensuite au N. est naturellement fertile; mais il reste inculte, parce que les sujets d'Omsiligas craignent de le cultiver ou d'y conduire leurs troupeaux, exposés qu'ils seraient aux attaques de Dingan, autre chef qui réside plus à l'E. On traversa l'Ouri, on entra dans une contrée stérile, et on se trouva près du point le plus élevé des monts Cachan et des sources de l'Umpeban. Des collines isolées et des chaînes de montagnes d'une élévation médiocre, séparées l'une de l'autre par de vastes plaines, se prolongent au N. E. et à l'E., seuls points vers lesquels la vue puisse se porter. On n'apercevait que peu de bois : il croissait au pied des montagnes. Vers la fin de juillet, on atteignit les bords du Makoua, et on les suivit jusqu'à son confluent avec l'Ouri; il prend alors le nom de Limpopo.

Quand M. Smith fut arrivé à 24° 30' de latit. australe, il reconnut qu'il était sur la limite septentrionale du territoire des Matabilis. Au-delà, le pays lui parut faiblement peuplé. Beaucoup d'habitans souffraient de la faim. On reçut d'eux plusieurs renseignemens remarquables. Ils dirent qu'à une grande distance au N. il y



Grigri de Ma Yerbal. – Grigri de Ba Sonera.



[illegible] – Musicien [illegible]

[illegible] del. [illegible]

avait un vaste lac, et qu'au-delà vivaient des tributs de Hottentots et de Corannas obéissant à des chefs de leur propre nation. Ils parlèrent aussi des monts Baka, qui sont du même côté; ce n'est que dans la saison des pluies qu'il est possible de voyager dans le pays qui les avoisine. M. Smith souhaitait vivement d'avancer dans cette direction; à son chagrin extrême, il fut convaincu que ses bœufs étaient épuisés de fatigue, et que toute tentative d'aller plus loin serait imprudente; il fut donc obligé de songer aux moyens de retourner au Cap. Cependant, avant de rebrousser chemin, il fit une petite excursion qui le conduisit à une certaine distance au-delà du tropique du capricorne. Du haut d'un très-grand arbre, il put distinguer facilement le sommet des monts Baka, droit au N.; une plaine à peu près unie et couverte de broussailles touffues s'étendait de tous côtés à perte de vue. Suivant le rapport des indigènes, les campagnes, au-delà des monts, offrent fréquemment un aspect semblable, notamment à l'E. et au N. E.

En retournant au S., M. Smith passa sur l'emplacement où Campbell avait vu la ville des Marotzis près du sommet du Korritchané. Il avait d'abord eu l'intention de passer une quinzaine de jours à Mosiga, chez Omsiligas; mais les bœufs se trouvèrent si mal d'avoir brouté de l'herbe nouvelle, qu'il fallut partir presque immédiatement. Ce chef paraissait désirer vivement qu'on lui fit une visite plus longue. Toutefois, il entendit raison, et convint que tout retard serait préjudiciable à la caravane; il lui envoya en présent 14 bœufs et 3 moutons, et témoigna le plus vif désir que M. Smith revînt le voir. Celui-ci rentra heureusement au Cap avec une très-belle collection d'animaux, de minéraux et de plantes.

En 1836, M. J. E. Alexander, capitaine d'infanterie, partit du Cap le 10 septembre avec une caravane, et se dirigea vers le N. Le 10 octobre, il traversa les monts Kamis; les missionnaires wesleyens y ont établi une mission où ils ont réuni des Petits-Namaquas. Il visita l'embouchure du Gariep, et découvrit, à quatre journées de marche en remontant, une masse de minerai de cuivre extrêmement riche; il trouva aussi du fer à peu de distance, mais au-delà des limites de la colonie. Le pays, des deux côtés du Gariep, est extrêmement aride et stérile à plusieurs milles de distance. Des collines nues et noires sont environnées de plaines de sable jaune où la végétation est chétive.

Le 25, on passa ce fleuve à gué au N. des monts Kamis, et, le 27, M. Alexander était à Nabis, poste de mission le plus septentrional de ce côté. Il est à 450 milles au N. du Cap. Elle est principalement composée de Grands-Namaquas. On y voit une source thermale dont la chaleur est de 31° 54'. Notre voyageur s'y baigna avec les gens de sa suite, et leur exemple fut suivi par les Namaquas.

Après avoir fait deux excursions dans l'E., M. Alexander revint à Nabis, où, dans les premiers jours de 1837, la chaleur fut accablante. « De temps en temps, dit-il, nous apercevions, à une certaine distance, des nuages chargés de pluie, mais ils ne venaient pas jusqu'à nous. Le ruisseau des eaux thermales diminua; l'ardeur de l'atmosphère fit noircir l'herbe. Ennuyé d'attendre inutilement la pluie, je me décidai à avancer; en conséquence, mon chariot allégé, je m'acheminai le 18 vers le N. avec quelques bœufs de charge et un troupeau de moutons. Plus loin, je laissai le chariot sur les bords du Hoom avec la moitié de mon monde pour aller dans les monts Karas, dont la hauteur est de 3,000 pieds au-dessus de la plaine; ensuite, ayant rejoint mon camp, je continuai ma route à travers des plaines herbeuses. »

M. Alexander traversa le lit de plusieurs rivières, dont quelques-unes étaient taries, et eut beaucoup à souffrir de la soif. On rencontra des Boschjesmans. Le 30 mars, il passa les défilés du Kopam'naas, qui coupent une chaîne de montagnes à sommets aplatis, et hautes de 2,000 pieds; au-delà s'étendait une plaine où une ligne d'arbres, serpentant vers le S. O., marquait le cours du Tchantop, rivière dont le gros gibier fréquente les bords. Dans un seul jour, on vit 10 rhinocéros. On entra ensuite dans le désert de Tans, qui est d'une aridité affreuse, bordé au N. E. par de hautes montagnes noires; à l'O. s'élevaient des dunes. La caravane manqua de périr de soif. Le thermomètre marquait 30 degrés. Le 8 d'avril, on atteignit avec beaucoup de peine les bords du Kuisip; des chevaux, des bœufs, des moutons et des chiens étaient morts de soif.

On suivit le cours du Kuisip, dont les eaux étaient taries en divers endroits; elles formaient des étangs séparés les uns des autres; une fois, on parcourut 30 milles sans en rencontrer. « Un jour, dit notre voyageur, ayant aperçu des pas d'hommes, nous les suivîmes, et nous rencontrâmes deux Namaquas appartenant à une tribu vivant sur les bords du fleuve. Nous les traitâmes bien. Ils nous montrèrent les places où il y avait de l'eau, puis nous conduisi-

rent à la baie *Walvis* (des Baleines), où nous arrivâmes le 19 avril. Nous étions les premiers Européens qui, partis du Cap par terre, y fussions parvenus. »

Deux navires américains y vinrent mouiller pour faire la pêche; l'un des capitaines offrit à M. Alexander de le conduire avec ses gens, au nombre de 7, à Sainte-Hélène pour un prix raisonnable; mais notre voyageur voulait pousser plus loin ses explorations. Il fit donc route à l'E. le 3 mai, après avoir traversé le Kuisip, n'ayant pu trouver un guide parmi les indigènes, dont le chef était absent. On passa de nouveau le Kuisip le 15, et on entra dans le pays des Damaras, peuple nègre. Le premier de leurs villages que l'on aperçut était au bas d'une colline, sur un plateau, à peu près à 2 milles d'un étang. Il consistait en 8 huttes coniques, construites en perches fichées en terre, réunies par le haut et recouvertes de branchages. Quelques-unes de ces cabanes avaient une espèce de portique grossier fait des mêmes matériaux; toutes ces habitations étaient disposées en cercle. On distinguait, sur la pente des coteaux voisins, des lignes de buissons épineux longues de plusieurs milles, et destinées à diriger les pas des rhinocéros et des zèbres vers des fosses creusées par intervalles pour les y faire tomber. On ne découvrit pas d'habitans, parce que, durant la dernière saison de la sécheresse, l'eau avait été excessivement rare, et les Damaras, suivant ce que l'on apprit des guides boschjesmans, s'étaient transportés plus à l'E.; on se dirigea de ce côté.

Ce ne fut qu'au-delà du Tans, montagne dont l'élévation, au-dessus de la plaine, est de 4,000 pieds, que sous 24° 55' de lat. S. on arriva au premier village damara, situé près des bords du Keï-Karop, au pied de montagnes pittoresques, et nommé *Ni-ais* (ville noire). « Une troupe d'hommes montés sur des bœufs, dit notre voyageur, vint au galop au-devant de nous, et me conduisit très-poliment à la cabane d'Aamarap, leur chef. Nos besoins furent amplement satisfaits : je troquai des couteaux et des mouchoirs de coton contre des moutons; des châles et des haches contre des bœufs; des aiguilles contre du lait. On se régala d'hydromel. Les Damaras exécutèrent des danses. »

M. Alexander obtint des renseignemens précieux sur la géographie de ces contrées reculées. Il était à plus de 200 milles à l'E. de la côte. Il aurait bien voulu pénétrer plus avant au N. ou à l'E.; personne ne consentit à lui servir de guide, ni même à se charger d'un message pour les Nobbis, peuple rouge, au N. des Damaras. On dit à notre voyageur qu'un désert impraticable s'étendait à l'E. de Ni-ais, et que personne n'avait jamais osé le traverser. En conséquence, il prit le parti de retourner au S., et suivit une route plus orientale que la première. Le 6 juin, il était hors du pays des Damaras. Il traversa les monts Onoma, qu'il avait déjà vus de loin, et, le 13 juillet, arriva à Bethany, poste de missionnaires où il s'était arrêté précédemment. Le 21 septembre, il fut de retour au Cap.

Cette ville a été décrite par un très-grand nombre de voyageurs. Elle est dans une situation très-agréable, entre la baie de la Table et les montagnes, qui la dominent. Quand on est sur l'esplanade, au S., on jouit de la vue de la rade et des monts qui l'entourent (Pl. IX — 4). « Les Anglais, dit madame Graham, vivent ici comme partout, et suivent, autant que les circonstances le permettent, les usages de leur pays. Les colons hollandais conservent, en général, leur simplicité et leur hospitalité anciennes. J'ai été enchantée du beau teint et des manières franches des jeunes dames hollandaises, surtout en les comparant aux visages pâles et à l'indolente affectation des Anglaises nées aux Indes. Les Hollandaises parlent généralement bien l'anglais, et plusieurs l'écrivent correctement. »

Nous avons dit que les Anglais avaient agrandi le territoire de la colonie; autrefois, ses limites, du côté des Cafres, étaient, comme nous les avions marquées, à la rive droite du *T'koba* (Groote-Vis-Rivier); elles ont été portées à celle du Kneiba ou Keï; ainsi, une partie du territoire des Kousa, dont le milieu est coupé par le Keisikamma, est occupé aujourd'hui par les sujets de la Grande-Bretagne.

CHAPITRE XII.

Congo.

Les pays de la côte occidentale d'Afrique sont très-peu connus; au N. des Damaras, dont nous venons de parler, on indique les Cimbébas, tribu nomade, et les Makoss, visités en 1697, par Lojardière, voyageur français qui fut laissé chez eux par accident; ce qu'il dit des mœurs de ce peuple et de ses voisins, fait penser qu'ils appartiennent à la famille des Cafres.

La côte est d'un abord dangereux et très-peu habitée; les Portugais, qui les premiers la virent, donnèrent des noms à ses caps et à ses baies; L'Angra do Ilheo paraît être identique avec la

baie Walfis. Les Anglais qui ont plus récemment exploré ces parages, disent que l'eau potable y est très-rare, que celle des fleuves est saumâtre à leur embouchure, et que l'on n'aperçoit que çà et là des traces de verdure. Enfin on arrive au cap Negro, situé par 15° 52' de latitude S., à l'extrémité d'une presqu'île recourbée, ayant au N. une grande baie.

Là commence la côte de Congo, qui se termine au cap Lopez-Gonsalvo, à 30' au S. de l'équateur; on désigne aussi cette vaste contrée par le nom de Guinée-Inférieure. Sa longueur est donc de 400 lieues, on ignore quelles sont ses bornes à l'E. Les côtes baignées par l'Océan atlantique sont bien découpées, tantôt élevées et tantôt plates, souvent marécageuses et boisées, par conséquent très-insalubres, notamment pour les Européens; la chaleur y est excessive.

La saison de la sécheresse ou de l'hiver dure depuis avril jusqu' en septembre inclusivement. Les premières pluies tombent par petites ondées une ou deux fois dans les 24 heures, depuis la fin de septembre jusqu'au milieu d'octobre; alors les femmes préparent la terre pour les semailles. Les secondes pluies, qui sont très-fortes, commencent en novembre et finissent en janvier; elles sont suivies de grandes chaleurs mais de peu d'ouragans; on plante alors le sorgo, le maïs et les autres végétaux qui mûrissent en trois mois; les troisièmes pluies continuent en février et en mars, et sont les plus abondantes; de violens ouragans, le tonnerre, les éclairs et des météores ignés les accompagnent. Vers la fin de la saison de la sécheresse, la verdure est partout flétrie, et les campagnes sont dépouillées de leur parure.

Le Congo fut découvert en 1484 par les Portugais, sous le commandement de Diego Cam : ils y subjuguèrent plusieurs territoires et étendirent leur domination ou leur influence sur les autres; les missionnaires essayèrent d'y établir la religion chrétienne, leurs tentatives n'obtinrent que des succès partiels; mais plusieurs d'entre eux, tels que Denis Carli, de Plaisance, et Angelo de Gattine, en 1666, Cavazzi (1654 à 1670), que Labat a traduits en français; Merolla (1682 à 1687); Antonio Zucchelli (1698 à 1704), tous capucins; des prêtres français (1766 à 1776), ont publié des relations intéressantes, dans lesquelles on trouve par fois des circonstances fabuleuses. D'autres voyageurs ont également donné le résultat de leurs observations sur le Congo. Ce sont Edouard Lopez, portugais (1578 à 1586); André Battel, anglais (1589 à 1603); Samuel Braun, allemand (1611 à 1621); Jacques Barbot, anglais (1700); divers portugais, entre autres, Grégoire Mendes (1770 à 1807); Feo Cardoso, protugais (1816 à 1819); Jacques Tuckey, anglais (1816); Grandpré, français (1786 à 1787); le marquis d'Étourville (1797 à 1812); J.-B. Douville, également français (1828 à 1830). Ces deux derniers ont pénétré très-avant dans l'intérieur; la relation de Douville a été l'objet de critiques violentes, on a même prétendu qu'il n'était jamais allé en Afrique; c'était pousser l'hostilité trop loin; s'il n'a pas vu par lui-même tout ce dont il parle, il paraît très-probable qu'il a eu en sa possession des matériaux très-curieux et des cartes dressées par une main habile. Sa grande faute a été de n'avoir pas su tirer un parti convenable de ces choses, et de s'être exprimé avec une présomption d'autant plus déplacée que trop souvent il trahit une ignorance profonde. Quant à d'Etourville, tout ce que l'on sait de ses pérégrinations repose sur une communication faite en 1821, par M. Bory de Saint-Vincent, et insérée dans le tome X des *Annales des Voyages*.

D'après les renseignemens donnés par Feo Cardoso, le Congo peut se diviser en deux parties, savoir : au S., les pays soumis aux Portugais; au N. et à l'E., les pays indépendans.

Les premiers comprennent les deux royaumes d'Angola et de Benguéla avec leurs dépendances, qui consistent en petits forts et dans quelques loges sur les autres territoires. Ces deux royaumes composent la capitainerie générale d'Angola et Congo. De vastes espaces de terrains absolument déserts, et des peuplades indépendantes séparent, les uns des autres, les cantons de l'intérieur. L'Angola est arrosé par le Landa, le Bengo, le Coanza, le Moreno, le Tonga; le Benguéla, par le Coudo, le Gubororo, le Mombeiro, le Bambarougué.

Saint-Paul-de-Loanda, sur une éminence et dans une plaine, près de l'embouchure du Zenza ou Bengo, est une belle ville, défendue par un fort et des batteries. Le gouverneur-général et l'évêque y résident; on y voit plusieurs églises et des couvens. Elle a un bon port; son commerce est considérable; sa population, évaluée à 6,000 âmes, se compose principalement de nègres et de mulâtres. Saint-Philippe-de-Benguela, au S., sur une baie à l'embouchure du Maribombo, est comme Saint-Paul un lieu d'exil pour les criminels portugais.

Au N. de l'Angola, le royaume de Congo est arrosé par le Laindo, l'Ambriz, le Lozé, le

Daudé. Il comprend plusieurs provinces gouvernées par des chefs auxquels les Portugais ont fait adopter les titres de ducs et autres; chacune a un *banza* (chef-lieu). Banza-Congo ou San-Salvador, résidence du roi, est une ville sur une montagne, à 16 lieues au S. du Zaïre; les Portugais y ont conservé une église, mais le monarque est indépendant, et il a pour tributaires Bamba, Soundi, Pango, Batta, Pemba et une partie de Sogno, enfin, les Mossossos, qui ont pour capitale Hialala.

En allant au N. O., on entre dans le royaume de Loango, qui a pour tributaires Setté, Mayombe. Cacongo ou Malembe, Engoio et une partie de Sogno. Banza-Loango ou Booalis, située dans une plaine fertile et avec un port peu profond, sur une baie de l'Atlantique, est la capitale du royaume. Kinghalé est celle du Cacongo; Malembe, Cabenda, dans l'Engoyo, remarquable par la beauté de sa situation, la fertilité de ses environs et la commodité de son port, étaient des marchés très-fréquentés pour la vente des esclaves, quand la traite des nègres existait.

D'autres royaumes sont situés dans l'intérieur; Feo Cardoso en fait mention dans son livre; quelques-uns de ces pays ont été parcourus par Grégorio Mendès, en 1785; Douville en a également vu plusieurs, suivons-le. La province de Golongo-Alto est une des plus orientales du royaume d'Angola, et remarquable par ses sites variés et pittoresques, et par des forêts si touffues, qu'elles présentent à l'œil une seule masse de verdure et de fleurs. Les collines que l'on rencontre en venant de la mer, sont les premières terrasses d'une haute montagne qui paraît s'élever graduellement en se prolongeant vers l'E., où les collines se ramifient. Près des limites méridionales de cette province, le mont Muria, dont le noyau est composé de grès, s'élève à peu près à 2,500 toises d'altitude; il ne gèle pas sur son sommet, mais en hiver il doit y tomber de la neige que les habitans prennent pour des nuages. Cette province, la plus belle de l'Angola, est habitée par les Dembas qui, parmi les nègres de ces contrées, sont les plus avancés en civilisation; ils apprennent à lire et à écrire afin de pouvoir signaler au gouverneur-général les actes arbitraires des régens.

Les états des Dembas, où les Portugais n'entretiennent aucune force militaire, sont entourés au N. et à l'O. par les Mahoungos, qui, chaque jour, prennent du terrain; ils se sont emparés de tout ce qui séparait cette province de la côte, et peuvent ainsi traiter directement avec les navires qui viennent à Ambriz ou à l'embouchure du Lozé, du Hezo ou du Onzo.

Toutes ces rivières prennent leur source dans une chaîne de montagnes qui se prolonge du N. au S., et dont les branches vont rejoindre la côte. Cette chaîne est coupée par quelques fleuves, tels que le Catumbéla, le Coanza, le Zaïre. A une certaine distance de la mer, le terrain s'élève graduellement. On arrive ainsi à des terrasses dont l'altitude diffère. Celle du Haro est de 194 toises; celle du Tamba, de 677; celle du Bailundo, de 781; celle du Bihé, dans le S. E., de 1,040.

Toutes ces contrées sont généralement montagneuses. Dans le Tamba, on voit moins de plaines que dans le Bihé. L'aspect de ces divers pays est sauvage; peu de terrains cultivés, point de routes, et de nombreuses forêts. Dans le Haro, on s'aperçoit déjà que la timidité du nègre, vassal des Portugais, a disparu; on est au milieu d'hommes indépendans, énervés à la vérité par la chaleur du climat, paresseux à l'excès. Jamais un ouvrier ne travaille sans avoir fait des prières et des sacrifices à ses idoles. L'homme du Tamba est plus robuste, plus énergique que ses voisins, mais il n'a pas leurs bonnes qualités; entre eux, les nègres du Tamba sont très-unis et partagent loyalement tout ce qu'ils ont, tout ce qu'ils prennent, ou ce qu'on leur donne. Le souverain lui-même distribue au peuple les étoffes qu'il reçoit de la vente des esclaves.

Le Bihé est le point le plus méridional où où M. Douville soit parvenu dans cette partie de l'Afrique. Jadis le Bihé comprenait les provinces septentrionales du Humbé. Le marché d'esclaves de Bihé est un des plus considérables de l'Afrique méridionale. Les peuples du Bihé et du Humbé sont braves et belliqueux; les derniers sont très-féroces et même antropophages. Douville n'alla pas chez eux.

On n'avait que des notions vagues sur le Moulondou-Zambi, montagne volcanique de ces contrées, M. Douville la visita. Tous les habitans avaient vu, par intervalle, des flammes sortir de son flanc. Il paraît que récemment il n'a pas eu d'éruption; tout annonce qu'elles ont dû être nombreuses et fortes; son altitude est de 1780 toises; il est un objet de terreur pour les peuples du voisinage. Des exhalaisons sulfureuses se manifestent dans différens endroits de ces pays; mais le phénomène le plus remarquable est celui du lac Kouffoua, situé sous le 25me méridien à l'E. de Paris, et vers les 5° de latitude



3. Musiciens de Soulimana.



4. Soldat & Chef du Sangara.

S.; sa longueur est d'environ 20 lieues, sa plus grande largeur de 10, son altitude de 860 toises; la végétation diminue à mesure qu'on avance vers ses bords, et, à 2 lieues de distance, disparaît totalement. Des vapeurs sulfureuses gênent la respiration, surtout pendant la nuit; il ne reçoit aucune rivière, il est probablement alimenté par des sources souterraines; ses eaux sont couvertes d'une couche épaisse de bitume que les rayons du soleil ne peuvent percer; leur chaleur est moindre que celle de l'air atmosphérique; leur saveur est désagréable; elles ne renferment dans leur sein aucun être organisé.

Le Kouffoua est entouré d'une ceinture de montagnes raboteuses, crevassées, d'où sortent des vapeurs suffocantes; son contour n'offre que trois ouvertures; deux à l'O. donnent naissance à six cours d'eau ; une grande rivière s'échappe par celle de l'E.

Avant d'aller au Kouffoua, M. Douville avait passé par le Cassange, royaume puissant, dont la capitale est Cassanci, sur une rivière de même nom qui est un affluent du Coanza. Le roi ou jaga est un guerrier redoutable et le plus riche marchand d'esclaves de toute l'Afrique. Cassanci compte 1,500 maisons, bâties sans aucun ordre, mais divisées en plusieurs quartiers, dont un, exclusivement habité par le roi et ses nobles, est entouré d'une forte palissade. Il n'y a que trois places publiques, celle où le jaga donne audience, une seconde dans le quartier des nobles, la troisième destinée aux sacrifices humains; car cette coutume affreuse est mêlée à quelques traits d'un état social moins sauvage qu'on ne le supposerait chez ces nègres; comme chez certains peuples de l'antiquité, elle se lie au culte religieux.

Le Couango prend sa source dans le pays des Regas, entre les 9 et 10° de latitude S.; ces peuples sont en communication avec la côte orientale de l'Afrique; on voit chez eux des hommes venus du S., qu'ils nomment Biri et qui ont le teint cuivré, ce sont peut-être des Cafres. Le Couango coule au N. O. et prend le nom de Zaïre.

Le Coanza, au contraire, sort du mont Hélé, dans le pays des Mumbros, entre les 12 et 13° de latitude S., et les 15 et 16° de longitude E. Ce mont Hélé est couvert de neige.

Au N. du Kouffoua, on trouve le pays des Moulouas qui a deux capitales, savoir, Yanvo, résidence du roi, et, à 50 lieues au S., Tandi-Vouas, où habite la reine. Cette cité, bâtie dans une île, entre deux bras de l'Agattu, offre un aspect agréable par l'alignement de ses rues et le mélange de ses maisons en briques, et de grands arbres touffus; de nombreux ruisseaux d'eau vive la traversent en tous sens et contribuent à y entretenir la propreté.

Yanvo est plus grand et plus peuplé que Tandi-Voua; le nombre de ses habitans, y compris les esclaves, est à peu près de 40,000; après Bihé et Cassanci, c'est le marché central le plus fréquenté. Le palais du mouata ou roi occupe seul une des trois îles que le Rigi entoure de ses bras. Les Moulouas sont les plus industrieux des peuples du Congo; ils savent fabriquer des briques, composent un très-bon ciment, emploient le mica pour remplacer le verre à vitre, tissent de jolies étoffes avec les fibres de plusieurs plantes, façonnent habilement le cuivre, ornent leurs meubles de sculptures, se servent du jaspe pour décorer leurs armes, connaissent l'usage du tour pour tailler et percer les pierres fines dont les femmes font leur parure. Tout ce peuple est d'une grande propreté; sans les superstitions grossières et cruelles qui étouffent son intelligence, ses facultés lui ouvriraient les voies d'une civilisation plus complète. Des mines de cuivre très-riches et peu éloignées d'Yanvo, sont exploitées avec beaucoup d'activité, mais avec peu d'habileté.

Une longue chaîne de montagnes court au N. des Moulouas; son point culminant est le Zambi, dont l'altitude doit être à peu près de 2,458 toises. De son sommet, dénué de végétation, on distingue des ramifications qui se dirigent vers les divers point de l'horizon. A peu de distance, le désert de Tandi se trouve sur le point de partage de deux rivières dont les sources sont à moins de deux lieues de distance l'une de l'autre; l'Agattu coule à l'E., le Hogis à l'O. Les environs d'Yanvo offrent des roches aurifères.

Des caravanes viennent du Quilimané et du pays des Cazembis à Yanvo; leur voyage dure 80 jours. Elles rencontrent sur leur route beaucoup de rivières, dont une seule est considérable; c'est le Zamzi, venant du N.; il est large et rapide; dans la saison des pluies, ses débordemens forment de vastes marais temporaires. Ces nègres, qui ne connaissent le Kouffoua que par ouï dire, savent seulement que la rivière qu'il envoie à l'E. se dirige vers le N. E.; ils la traversent sur un pont dans le pays des Sagniés. Le Rdombegi, qui sort du Kouffoua, en coulant à l'O., finit par envoyer ses eaux au Couango.

Le Bomba, royaume au N. des Moulouas, paraît être identique à celui de Mani-Emougi. Sa domination s'étend vers le N. et le N. E. sur

le pays des Mouenchaï et sur celui des Samouenchaï.

Le Sala, situé à l'O., et dont le roi est connu sous le nom de Micoco-Sala, est probablement identique avec le royaume d'Anzico des anciens voyageurs qui nomment son roi le Makoko. Il réside à Missel ou Monsol, et reçoit les tributs de plusieurs chefs ses vassaux.

En allant au S., on trouve le Cancobella, dont les habitans sont très-féroces; ce pays est baigné par le Bancora, affluent du Couango. On arrive ensuite chez Holoho, duquel dépendent les Mahungos et les Mouchicongos. Sur le territoire de ces derniers est situé Ambriz, qui était autrefois un des principaux entrepôts de la traite des nègres sur cette côte. Les Européens qui la fréquentaient élevaient leurs maisons à quelques pieds au-dessus de la terre, afin de se soustraire au désagrément d'habiter dans la poussière. Ces maisons, appelées *quibanga*, sont construites avec de gros baliveaux, assez longs pour qu'enfoncés en terre il en reste à peu près 7 pieds en dehors; ils supportent des solives sur lesquelles on établit un plancher, et on élève sur cet échafaudage une grande case en paille qui est percée de portes, de fenêtres, tapissée et meublée convenablement. Les nègres, qui en ont le moyen, imitent ces quibangas qu'ils trouvent avec raison plus commodes que les habitations ordinaires (Pl. X,—1).

Tous les nègres du Congo voyagent à pied, à moins qu'ils n'aient une fortune suffisante pour se faire porter en hamac suspendu à un bambou de 24 ou 25 pieds de long (Pl. X,—2).

Les nègres du Congo vont presque nus, mais certaines parties de leur corps sont vêtues. Leur grosse cravatte est d'ivoire, il leur faut une longue habitude pour que leur cou endurci n'en soit pas blessé. Leur pagne était autrefois de *macoute*, c'est-à-dire de paille; aujourd'hui elle est de toile, d'indienne, de soie, de drap, même de velours. Les riches portent une longue chaîne d'argent qui fait 8 ou 10 tours sur les reins; ils aiment passionément le corail rouge. La pièce la plus importante de leur toilette est une peau de chat garnie de grelots et de petites clochettes qu'ils mettent sur leur pagne, par-devant. Ce *canda*, comme ils le nomment, est le cachet de l'honneur. C'est, en quelque sorte, dégrader un homme que le lui arracher; les esclaves ne peuvent s'en décorer.

La pagne des femmes est moins longue que celle des hommes; elles se couvrent le sein d'un morceau de toile; et, quand elles en ont le moyen, les colliers et les bracelets de corail et de verroteries de diverses couleurs complètent leur parure (Pl. X, — 4).

La langue la plus répandue dans le Congo est le bounda; elle se subdivise en plusieurs dialectes. Cannécattim, missionnaire portugais, a composé une grammaire de cet idiome et un dictionnaire portugais, latin et bounda.

Lorsque les voyages effectués dans la Haute-Guinée, à la fin du XVIIIe siècle, eurent révélé l'existence d'un grand fleuve coulant de l'E. à l'O., les géographes bâtirent à l'envi des systèmes sur le point de la côte d'Afrique, où devait se trouver son embouchure. Le moins singulier ne fut pas celui qui la supposa identique avec celle du Zaïre. Adopté avidement en Angleterre, il décida l'expédition, dont le commandement fut confié au capitaine Tuckey. Tous les moyens de succès furent prodigués pour la faire réussir, parce qu'on espérait pénétrer par là dans les contrées de l'Afrique intérieure, où une population nombreuse procurerait un débouché assuré aux manufactures de la Grande-Bretagne. Tuckey était accompagné de plusieurs officiers instruits, de Christian Smith, botaniste norwégien, et d'autres savans. Il avait sous ses ordres *le Congo* et *la Dorothée*, navires de transport.

Parti le 19 mars 1816 de l'embouchure de la Tamise, Tuckey mouilla le 30 juin près de Malembe. Le *mafouc* (douanier) du roi nègre fut très-scandalisé d'apprendre que l'on ne venait pas pour acheter des esclaves, et vomit un torrent d'invectives contre les rois de l'Europe, qui ruinaient son pays. Le 6 juillet, Tuckey était à l'embouchure du Zaïre, qui est large de 15 milles; son bâtiment ne pouvant remonter le fleuve, il s'embarqua sur *le Congo* avec les naturalistes. Le 25, on eut en vue le roc de Fétiches, sur la rive droite du fleuve; il est granitique, escarpé et de difficile accès; sa base couverte d'arbres, ses sommets nombreux, la variété et la beauté de la végétation qui orne ses flancs, enfin la longueur de la perspective du fleuve qu'il commande composent un paysage magnifique (Pl. XI, — 1).

Le 5 août, Tuckey passa, avec une partie de son monde, dans des canots et des chaloupes, parce que la hauteur des rives du Zaïre ne permettaient plus d'avancer à la voile. Le 10, la rapidité du courant et la quantité des rochers qui obstruaient le lit du fleuve firent penser qu'il conviendrait de continuer le voyage tantôt par terre, tantôt par eau. Il fallut, le 20, prendre définitivement la première route, parce qu'une grande cataracte interrompit le cours du

fleuve. Les difficultés croissaient à chaque instant; les nègres refusaient de porter les fardeaux. Tuckey avait laissé en arrière une partie de son équipage malade. Enfin, parvenu à 280 milles de la mer, il fut contraint de rebrousser chemin, et, le 16 septembre, il remonta sur *le Congo*. Mais la saison des pluies avait commencé; chaque jour le nombre des hommes attaqués de maladies augmentait; la plupart y succombèrent. Tuckey, le cœur navré de tant de pertes, fut conduit, dans un état complet d'épuisement, à bord de *la Dorothée;* il y mourut le 4 d'octobre. Smith le botaniste avait cessé de vivre dès le 22 septembre.

CHAPITRE XIII.

Ile Sainte-Hélène. — Ile de l'Ascension.

Jean de Nova, navigateur galicien au service du Portugal, revenait de l'Inde avec une escadre, lorsque le 21 mai 1502 il découvrit l'île Sainte-Hélène. Elle était absolument inhabitée. Un des vaisseaux portugais se perdit sur la côte de cette petite île, éloignée de 450 lieues à l'O. du cap Negro, en Congo, qui en est la terre la plus proche. La longueur de Sainte-Hélène, de l'E. à l'O., est de 3 lieues trois quarts; sa largeur, du N. au S., de 2 lieues et demie; sa circonférence de 10; sa surface d'environ 9 lieues carrées. L'altitude du pic de Diane, point culminant de l'île, est de 2,468 pieds; celle des autres montagnes est de 1,400 pieds; elles sont d'origine volcanique, et forment des groupes aboutissant à une côte escarpée. Les parois des rochers nus et noirs, hauts de 150 à 200 toises, offrent à l'œil une ceinture à peu près continue. Quelques îlots sont répandus le long des côtes.

« Du pic de Diane descendent des vallées dans le fond desquelles serpentent de petits filets d'eau douce; les sommets sont presque toujours couverts de nuages. La partie au-vent est froide, nue, aride, battue des pluies et d'une humidité intolérable; la partie sous le vent est sèche et chaude; il y pleut rarement. Si on excepte quelques points privilégiés, la végétation est à peu près nulle. Il fait trop chaud pendant le jour, trop froid pendant la nuit; les fruits n'y mûrissent point. Ce n'est qu'à force de soins qu'on peut faire venir quelques raisins, figues et pêches de très-mauvaise qualité. »

J.-R. Forster, qui fit avec Cook le second voyage autour du monde, dit que l'aspect de Sainte-Hélène, surtout à l'endroit où mouillent les navires, est ce que l'on peut imaginer de plus horrible et de plus triste; mais, à mesure que l'on avance, le pays devient moins désolé, et les parties les plus intérieures sont toujours couvertes de plantes, d'arbres et de verdure; toutefois, on observe partout les marques les plus évidentes d'un grand et total changement causé par un volcan ou par un tremblement de terre qui peut-être a plongé dans la mer la plus grande partie de l'île.

Alexandre Beatson, qui fut, pendant plusieurs années, gouverneur de Sainte-Hélène, pense qu'au temps de sa découverte cette île et même quelques-uns des précipices penchés vers la mer étaient couverts de forêts de gommiers (*conyza gummifera*); elles furent détruites par les chèvres introduites dans l'île en 1513, et qui s'y multiplièrent tellement, que, suivant le récit de Thomas Cavandish, qui y aborda en 1588, elles composaient des troupeaux innombrables. Elles y sont encore très-nombreuses. On y élève des bœufs et de la volaille. On y voit des sangliers. Les rats y sont très-incommodes, et ravagent les terres ensemencées. La mer est poissonneuse.

Sainte-Hélène appartient aux Anglais depuis 1673 ; Charles II en fit alors la cession à la Compagnie des Indes-Orientales. Celle-ci a le monopole du commerce de l'île, qu'elle approvisionne de denrées et de marchandises. La population est évaluée à 4,500 individus, dont 3,000 esclaves nègres.

James-Town, sur la côte N. de l'île, située par 15° 59' de lat. S. et 8° 9' de lat., sur une baie, est à l'issue d'une petite vallée offrant un des points très-peu nombreux où l'on peut débarquer. Tous sont couverts de batteries, notamment devant cette bourgade, qui est la capitale (Pl. X — 3). Les habitans passent presque toute l'année dans leurs maisons de campagne. James-Town est sous le vent; elle a un bon ancrage et de l'eau excellente. Les tempêtes sont inconnues à Sainte-Hélène; les orages y sont très-rares. En 1819, on y ressentit un tremblement de terre assez fort qui s'étendit dans la direction de l'Ascension.

Sainte-Hélène a, de nos jours, acquis une célébrité impérissable; elle fut, pendant cinq ans et demi, la prison de Napoléon Bonaparte. Après avoir épuisé tous les genres de gloire, abattu par le nombre de ses ennemis, il y fut amené à la fin de 1815, et y mourut le 5 mai 1821. Il y montra une véritable grandeur dans l'adversité. Malgré ses fautes, la France lui doit une reconnaissance éternelle pour l'avoir délivrée de l'anarchie et dotée d'institutions que les gouvernemens précédens n'avaient pu réussir à lui donner.

« Il habitait Longwood, maison située dans la partie orientale de l'île, sur un plateau d'une demi lieue de tour environ, à 1650 pieds d'élévation, ayant vue sur le côté de la mer, par où arrivent les bâtimens. C'est la partie la plus malsaine, constamment battue des vents alizés, sujette à des variations de température de plus de 20° Réaumur dans l'espace d'une heure et à une humidité insupportable.

» Le général Bertrand choisit, pour inhumer Napoléon, le voisinage d'une source où il s'était reposé, et dont il avait bu l'eau dans sa dernière maladie. Sur la côte d'une vallée inculte de plus de 1,000 pieds de profondeur sont quelques saules pleureurs forts petits qui ombragent un léger filet d'eau douce. Au milieu d'eux, on creusa la tombe du défunt; il y est descendu enveloppé du manteau de Marengo. Une pierre la ferme à fleur de terre. Aucune inscription n'apprend qui elle couvre. »

Nous empruntons ces détails et quelques autres que l'on a lus plus haut de M. E. de Las Cases, qui, avec son père, partagea pendant un an la captivité de Napoléon et lui servit de secrétaire.

Lorsque Jean de Nova allait du Portugal aux Indes, il rencontra, par 7° 55' de lat. S. et 16° 43' de long. E., une île nouvelle qu'il nomma la *Conception*. Deux ans après, Albuquerque, qui y toucha dans son voyage aux Indes, l'appela l'*Ascension*. Elle est à 262 lieues au N. N. O. de Sainte-Hélène, et à 350 S. S. O. du cap des Palmes en Guinée. Elle a environ 3 lieues de long sur 2 de large et 21 de circonférence.

Sa surface est couverte de scories volcaniques, et, au centre, s'élève une montagne de pierre ponce nommée par les Anglais *Green-Mountain*, et dont l'altitude est de 2,400 pieds. Quoique cette cime soit souvent enveloppée de nuages, rarement ils se condensent assez pour donner de la pluie.

G. Dampier, célèbre navigateur anglais, en revenant de la Nouvelle-Hollande, échoua sur cette côte le 22 février 1701; son navire, qui tombait de vétusté, ne put se relever. Dampier aborda heureusement à terre sur un radeau avec son équipage. « Le lendemain de notre arrivée, dit-il, nous eûmes beaucoup de joie d'y trouver une source d'eau douce à 8 milles de l'endroit où nous avions dressé nos tentes, au-delà d'une fort haute montagne où il fallait grimper..... Elle est au S. E., à environ un demi-mille du sommet. Il y avait tout auprès quantité de chèvres et de crabes de terre; mais l'air y est fort malsain à cause des brouillards qui s'y élèvent, et qui le rendent excessivement froid. » Le 8 avril, un navire anglais recueillit Dampier et ses compagnons. C'est avec raison qu'on a donné à ces sources le nom de Dampier. Elles sont bien précieuses pour l'île, puisque ce sont les seules. Elles fournissent une si petite quantité d'eau, que chaque homme n'en a que trois pintes par jour.

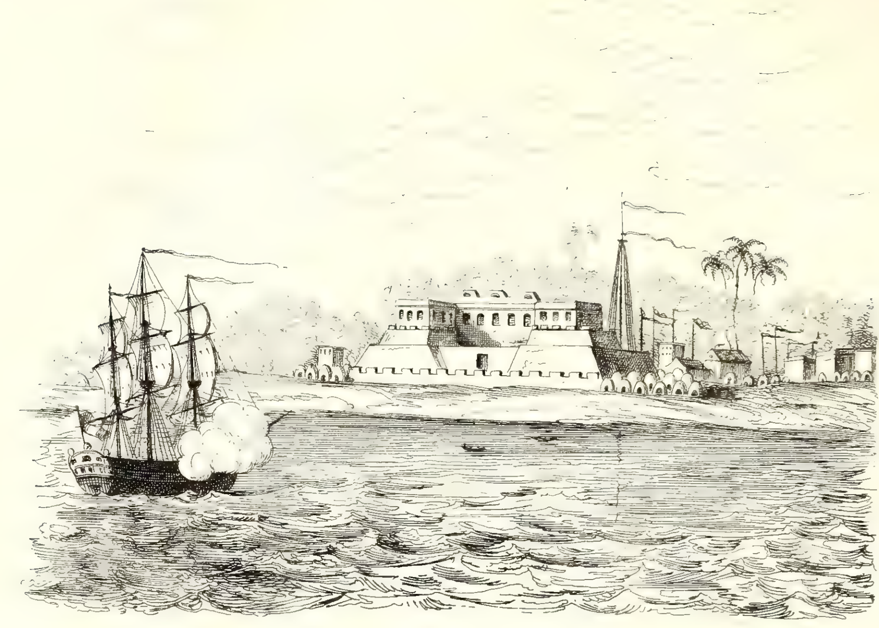
Pierre Osbeck, naturaliste suédois qui attérit à l'Ascension en 1752 et y demeura trois jours, n'y trouva que 5 végétaux phanérogames et 3 cryptogames. La fréquentation des hommes et des animaux en a augmenté considérablement le nombre.

Autrefois, on ne s'arrêtait à l'Ascension que pour y prendre des tortues et pour voir si quelque navire n'y avait pas déposé, dans une cavité destinée à cet usage, des lettres adressées aux marins qui y viendraient plus tard. En 1815, la Grande-Bretagne pensa qu'il lui convenait d'établir un poste sur ce rocher, pour la plus grande sûreté de Sainte-Hélène. Aujourd'hui, la petite colonie de l'Ascension se compose de 240 personnes, hommes, femmes et enfans. Une bonne route mène à la Montagne-Verte, où des étables et des écuries ont été bâtis; un beau réservoir en pierre reçoit l'eau des sources de Dampier; des canaux en fonte la conduisent au rivage. Des cultures en plantes potagères, en cannes à sucre, en arbres fruitiers et forestiers couvrent une surface de 1,200 arpens. Les poules et les pintades, abandonnées à elles-mêmes, se sont multipliées prodigieusement. Un réservoir a été creusé sur la plage pour y tenir des tortues en dépôt. La mer abonde en poissons excellens. « Ainsi, comme le dit avec raison un des officiers de M. d'Urville, cette île de l'Ascension, jadis déserte, commence maintenant à offrir un coup d'œil intéressant à l'observateur, et c'est une preuve de ce que peut un bon système administratif, suivi avec constance, dans les lieux qui semblent le moins propres à être habités. »

CHAPITRE XIV.

Guinée.

Les Européens ont donné le nom de Guinée à la contrée de l'Afrique occidentale comprise entre l'embouchure de l'Assazi (1° S.), près du cap Lopez Gonsalvo et le Rio Nunez (10° N.). Sa longueur est ainsi de 750 lieues. Ses côtes, baignées par l'océan Atlantique, se dirigent du S. au N., puis de l'E. à l'O., enfin du S. E. au



1. Vue de l'Île St. Louis du Sénégal.



2. Nègre Feloup. Nègre Mandingue.

J. Brian sc.

N. O., et sont appelées côtes de Gabon, de Biafra, de Calabar, de Benin, des Esclaves, d'Or, des Dents, des Graines, de Sierra Leone.

L'enfoncement formé entre le cap Lopez et le cap des Palmes (1° 15' N.) comprend ceux de Biafra et de Benin, séparés par le cap Formoso. Les fleuves les plus remarquables qu'il reçoit sont l'Assasie, le Gabon, la rivière Saint-Jean, le Rio de los Camerones, le Rio del Rey, entre lesquels s'élèvent les hautes terres d'Ambozes, le Calbary, le Rio Formoso, le Rio Benin, qui sont les bras principaux d'un grand fleuve embrassant un vaste delta; le Rio Lagos, le Rio Volta, l'Ancobra; puis, en remontant au N., on trouve le Rio Sestos, le Rio Mesurado, le Cherbro et la Rokelle ou rivière de Sierra-Leone. On a remonté cette dernière jusqu'à sa source; on présume que toutes les autres, jusqu'au Benin, sortent de la chaîne des montagnes de Kong, qui se dirige parallèlement à la côte, en courant vers l'E. On ignore où est son extrémité de ce côté; on conjecture que, sur quelques points, elle est couverte de neige, au moins en hiver. Quant aux fleuves au S. du Rio del Rey, à peine les a-t-on remontés à quelques lieues de la mer.

Parmi les îles du golfe de Guinée, les plus importantes sont celles de Fernando-Po, du Prince, de Saint-Thomas et d'Annobon. De même que les côtes du continent, en général fort basses, elles sont exposées aux chaleurs les plus ardentes de la zone torride. Le mois d'août est le plus malsain; les brouillards qui s'élèvent alors causent des fièvres; le même effet est produit en mars par le commencement des pluies. Vers la fin de décembre, le harmattan, vent du N. E. très-fort, se fait sentir et dure quelques mois; il est incommode pour les habitans, qui le trouvent froid; il sèche la terre et assainit l'air. Septembre et octobre sont les mois les plus chauds; novembre, quoique pluvieux, passe pour un mois salubre. Les nuits sont généralement très-belles, et la lune y brille de l'éclat le plus pur.

Le harmattan est toujours accompagné d'une espèce de brume, ce qui fait paraître le soleil rougeâtre. Comme il dessèche complètement les arbustes et l'herbe, qui jaunit sur pied, les nègres profitent de cette circonstance pour y mettre le feu, et ils détruisent ainsi beaucoup de reptiles et d'insectes malfaisans. Le commencement des pluies périodiques en avril est annoncé par de grands coups de vent du N. E., appelés *Tornados*, par corruption du mot portugais *travados*. Ils sont accompagnés de violens coups de tonnerre, auxquels succède une pluie très-forte qui dure deux ou trois heures. Ces pluies, humectant la surface de la terre, durcie par 6 ou 8 mois d'une sécheresse excessive, dégagent des vapeurs extrêmement nuisibles à la santé des Européens.

La nature des montagnes n'a pas encore pu être observée en détail; on sait qu'il y en a de primitives; on y a vu du granit et du gneiss; l'or est commun dans plusieurs endroits; on trouve aussi du fer; mais les nègres ne sont pas assez habiles pour le découvrir partout où il existe.

De même que dans tous les pays situés sous la zone torride, la végétation est en Guinée d'une richesse extraordinaire. Les bords des rivières, voisins de la mer, sont remplis de mangliers, dont les branches les plus basses sont couvertes d'huîtres. Les palmiers sont très-communs; et les forêts, tellement fournies d'arbres, d'arbrisseaux et d'herbes, qu'elles paraissent impénétrables. Des plantes sarmenteuses, entortillées ensemble et chargées de végétaux parasites, tombent du haut des branches, reprennent racine en touchant la terre, s'attachent, en grimpant de nouveau, à d'autres arbres, et semblent réunir toutes les forêts en une seule masse; de tous côtés pendent des festons de fleurs aux couleurs les plus vives et les plus variées. Parmi les arbres remarquables, on peut citer le chi ou onoougoa, qui est très-grand et de la famille des sapotilliers; à sa fleur, de couleur rouge, succède un fruit charnu renfermant une cosse où sont contenues quatre ou six amandes. On fait bouillir celles-ci, puis on en exprime l'huile, ou bien on la retire quand elle surnage sur l'eau. Les voyageurs disent que cette substance, devenue concrète par le refroidissement, a le goût du beurre frais; on s'en sert pour l'assaisonnement des mets; c'est ce qu'on nomme ailleurs beurre de Galam.

D'autres arbres ont le tronc assez gros pour qu'on y creuse une grande pirogue; d'autres rappellent, par leur aspect, le baniane de l'Inde; on voit, dans ce pays, l'énorme baobab (*Adansonia digitata*), le sablier (*Hura crepitans*), le goyavier, le tamarinier, le citronnier, l'oranger, le papayer, le bananier, le cotonnier, le tabac, l'ananas, la canne à sucre, le maïs, le sorgho, diverses espèces de melons, de haricots, de pois, l'indigo, l'igname, le manioc, la patate, l'arachide et une foule d'autres plantes qu'il serait trop long d'énumérer.

Parmi les désagrémens de ces contrées, on peut compter la multitude d'insectes incommodes et malfaisans. Les termites et les fourmis

causent des ravages immenses dans tous les lieux habités et dans les champs cultivés. Les premiers bâtissent en terre des huttes coniques fortement cimentées, dans lesquelles ils vivent à l'abri de leurs ennemis; ils détruisent toutes les substances animales ou végétales qu'ils rencontrent; les fourmis se jettent même sur les animaux vivans, et ceux-ci ne peuvent s'en débarrasser qu'en se plongeant dans l'eau. C'est en septembre et en octobre que l'on est le plus tourmenté. Pour se défendre contre elles, le feu, le fer, l'eau, la poudre à canon ne sont pas toujours des moyens suffisans. Il y en a une espèce qui construisent, sur des branches, des habitations semblables à des ruches.

On trouve, dans beaucoup d'endroits, une prodigieuse quantité d'abeilles pareilles à celles d'Europe; elles établissent leurs ruches dans des cavités souterraines ou dans les creux des arbres. Les nègres savent en tirer fort adroitement le miel et la cire.

La multitude de cousins, de maringouins et de mouches est incroyable. On est obligé d'employer de jeunes esclaves pour les chasser pendant le sommeil ou durant les repas. Les voyageurs font mention d'énormes scorpions, de scolopendres, de mille-pieds, de plusieurs variétés de sauterelles et d'autres insectes qui infestent ces régions. On y voit, en revanche, de très-beaux papillons et des coléoptères, dont les élytres, à reflet métallique, produisent un effet extrêmement brillant.

La mer abonde en nombreuses espèces de poissons bons à manger; quelques-unes sont particulières à ces parages; d'autres se retrouvent ailleurs. Les descriptions de quelques-uns de ces poissons par des voyageurs peu instruits offrent des traits d'une bizarrerie remarquable. Les nègres sont très-habiles à la pêche, qu'ils pratiquent de différentes manières.

Ils ne sont pas moins hardis à affronter les crocodiles, qui remplissent toutes les eaux de l'intérieur, où ils causent des dommages notables aux hommes, aux bestiaux et aux animaux sauvages. Les autres sauriens, soit terrestres, soit aquatiques, sont de même très-répandus. Les serpens sont très-communs, plusieurs sont venimeux, et d'autres, tels que les boas, d'une grosseur énorme. Ils se tiennent en embuscade dans les lieux aquatiques; et, s'élançant sur leur proie, ils l'étranglent, puis lui brisent les os en la serrant des nombreux replis de leur corps; c'est ainsi qu'ils viennent à bout des plus gros animaux. Ensuite, ils étendent leur victime sur la terre, la couvrent de leur bave, qui est une salive très-muqueuse, et commencent à l'avaler, la tête la première. Dans cette sorte de déglutition, les deux mâchoires du boa se dilatent considérablement; il semble avaler un aliment plus gros que lui. Cependant la digestion commence à s'opérer dans l'œsophage : alors le serpent s'engourdit, et il devient très-facile de le tuer, car il n'oppose aucune résistance, et il lui est impossible de s'enfuir; aussi les nègres vont-ils à la recherche de ces serpens afin de s'en procurer la chair, qu'ils aiment beaucoup. Enfin diverses espèces de grenouilles, de crapauds, de tortues complètent la classe des reptiles, si riche dans les contrées intertropicales.

Menrad, voyageur danois, dit que parmi cette multitude d'oiseaux, qui, dans la Guinée, étalent aux yeux des couleurs si belles et si éclatantes, il n'en est pas un qui charme par les accens de sa voix. Le soir, un frémissement général formé par un mélange de bruits confus se fait entendre de toutes parts, mais aucun son harmonieux ne porte à l'oreille de l'homme de douces sensations. Des cris sauvages et des hurlemens lui rappellent qu'il habite la plus triste et la plus inhospitalière partie du monde. Dans le jour, depuis dix heures jusqu'à trois, il règne un silence tel, que la nature entière semble frappée de mort dans ces régions; la nuit y est le temps du mouvement et de la vie.

Parmi les oiseaux domestiques, on voit des poules, des canards, des oies, des pigeons; les pintades et une espèce de perdrix sont très-communes. Les bords des marécages, des étangs et des rivières sont fréquentés par des pélicans, des spatules, des bécasses, des hérons, des aigrettes, des flamans, des vanneaux, des grues, des grues couronnées et beaucoup d'autres oiseaux échassiers. Les oiseaux de proie ne sont pas moins nombreux. Enfin les perroquets, d'espèces très-variées, volent par troupes multipliées et causent de grands dégâts dans les champs.

Beaucoup d'espèces de singes vivent dans la Guinée : le champanzé, le plus grand de tous, a été confondu avec l'orang-outang, qu'il surpasse peut-être en intelligence; le mandrill est hideux par son museau de chien; le callitriche ou singe vert, ainsi nommé de la nuance de son pelage, est le plus doux de cette famille. Les nègres élèvent des bœufs, des buffles, des moutons et des chèvres; les moutons ont du poil au lieu de laine; les chevaux sont petits et laids; l'âne, au contraire, est beau et robuste. Les chameaux sont peu communs; les gazelles et les

autres antilopes parcourent les campagnes peu habitées. On rencontre, dans les lieux marécageux, le sanglier d'Éthiopie à l'aspect hideux; le sanglier ordinaire est moins gros qu'en Europe, et le cochon est également petit. L'hippopotame peuple les grands fleuves et les lacs, et l'éléphant habite les forêts et les plaines. Le lion, la panthère, l'hyène, le chacal et d'autres animaux carnassiers vivent aux dépens de ces mammifères paisibles. Le chien est, comme dans nos contrées, le compagnon de l'homme; et, ce qui est réellement surprenant, on ne le voit jamais attaqué de la rage dans ces contrées, dont le climat est si ardent.

L'habitant de cette région de l'Afrique est le nègre, reconnaissable à son teint noir, ses cheveux crépus et laineux, son crâne déprimé, son nez écrasé, son museau saillant, ses grosses lèvres, ses hanches saillantes, ses reins cambrés, ses extrémités inférieures courtes; il exhale une odeur particulière qui se sent de très-loin. Ses traits généraux sont quelquefois modifiés par les localités, et les Européens qui ont vécu longtemps en Guinée et dans tous les pays habités par les nègres, distinguent, au premier coup d'œil, à quelle nation appartient l'individu qu'ils aperçoivent de cette race.

Ce sont ces nègres qui, depuis le commencement du XVI[e] siècle jusqu'à nos jours, ont été la principale marchandise qui s'exportait par mer. C'était une source inépuisable de revenus pour leurs rois; ils vendaient non-seulement les prisonniers faits à la guerre, entreprise souvent pour se les procurer, mais aussi leurs propres sujets, qu'ils enlevaient du milieu de leurs familles; celles-ci ne se faisaient pas le moindre scrupule de prendre dans leur sein un ou plusieurs individus qui étaient livrés en échange de marchandises. La traite s'alimentait ainsi. Aujourd'hui, elle n'a plus lieu qu'à la dérobée; mais le sort de la population ne s'est pas amélioré.

Suivant une tradition répétée par plusieurs auteurs, des marchands de Dieppe expédièrent, dès le milieu du XIV[e] siècle, des navires à la côte de Guinée, et ne tardèrent pas à y fonder une colonie. Le commerce y fut très-florissant jusqu'en 1413; les guerres civiles, qui commencèrent à troubler la France à cette époque, le firent tomber dans une langueur telle, que les Normands furent obligés d'abandonner tous leurs établissemens. On allègue, pour preuve de ces faits, les noms de plusieurs lieux, qui sont ceux de villes de France. Mais comme les grands historiens de ce royaume n'ont jamais parlé d'entreprises de cette nature, on peut regarder la tradition que nous venons de rapporter comme dénuée de fondement.

Il est avéré, au contraire, que les Portugais découvrirent la côte de Guinée en 1452; ils y souffrirent beaucoup de l'intempérie du climat; leur vaisseau fut poussé sur l'île Saint-Thomas. D'autres expéditions succédèrent à celle-ci; l'une, sous la conduite de Jean de Santarem et de Pierre Escovar, en 1471, s'occupa de bâtir des forts. Par la sute des temps, toutes les nations maritimes de l'Europe fréquentèrent la côte de Guinée, et plusieurs y fondèrent des établissemens qu'elles y ont conservés. Des navigateurs et des commerçans, qui fréquentèrent cette contrée, en ont écrit des relations. On en a aussi de quelques missionnaires, que leur zèle y amena. Les plus anciennes sont contenues dans des recueils de voyages; les plus remarquables de celles qui ont été publiées à part sont celles de Villaut, Français (1666); d'Elbée, Français (1669); Barbot, Français (1680); Loyer, dominicain français (1701); Bosman, Hollandais (1704); Desmarchais, Français (1724); Smith, Anglais (1726); Snelgrave, Anglais (1727); Pruneau de Pommegorge, Français (1743-1769); Römers, Danois (1760); Norris, Anglais (1772); Isert, Danois (1783); Matthews, Anglais (1785); Beaver, Anglais (1792); Watt, Anglais (1794); Meredith, Anglais (1812); Hutton, Anglais (1816-1820); Bowdich, Anglais (1817); Dupuis, Anglais (1820); Laing, Anglais (1821).

En allant le long de la côte, du S. au N., puis de l'E. à l'O., on rencontre les territoires des différens peuples qui l'habitent; les Européens les ont appelés des royaumes. Les uns sont très-circonscrits, d'autres ont une grande étendue; les uns sont tributaires, d'autres indépendans; quelques-uns se sont agrandis aux dépens de leurs voisins; enfin presque tous ont subi les vicissitudes ordinaires aux choses terrestres.

La côte du Gabon n'offre que de petits états peu importans; ceux de l'intérieur, bien plus considérables, ne sont connus que par des relations vagues : les Européens, qui ont voulu y pénétrer, ont péri victimes de l'intempérie du climat. Le Benin est puissant : on dit qu'il s'étend à 20 journées de marche de la mer; le Lagos, le Badagri, l'Ardrah le cèdent en étendue au Dahomey; le Juidah fut jadis important; l'Achanti, fondé depuis plus d'un siècle, compte plusieurs états tributaires; le Cavally est une espèce de république oligarchique; le Sangouin est près du cap des Palmes; le Soulimana, le Kouranko, le Timanni, sont les états les plus septentrionaux.

La forme du gouvernement est en général le

despotisme le plus absolu; le roi consulte parfois ses cabocirs ou capitaines. Les villes sont quelquefois très-vastes et entourées de fossés profonds; les maisons sont en terre, de forme ronde, basses, couvertes en chaume ou en feuilles de palmier; les palais ne se distinguent que par leurs plus grandes dimensions.

La religion ne consiste que dans le fétichisme le plus grossier; tout objet peut être *fétiche*, et par conséquent sacré; c'est un crime d'y toucher. Des jongleurs exploitent la crédulité publique; on les consulte avant d'entreprendre quelque affaire importante, et leur réponse, qu'il font au nom du fétiche, est toujours bien payée.

Presque partout le vêtement consiste en une pagne dont la largeur diffère et dont la longueur est de trois ou quatre aunes : on la met en écharpe ou en forme de ceinture; on la dispose en manteau. Celle des pauvres est si étroite, qu'elle cache à peine leur nudité. Les femmes sont très-occupées de leur parure; elles se font une étude d'arranger leurs cheveux avec une sorte d'élégance, de les poudrer avec une terre rouge après les avoir enduits d'huile de palmier, de les orner de corail, de verroterie, d'aigrettes; elles se parent de colliers, de pendeloques, de bracelets, d'anneaux, de chaînes de métal.

La nourriture ordinaire est le mil ou sorgho broyé et cuit à l'eau, ou bien des ignames, des patates, du manioc ou des herbes bouillies sur lesquelles on jette un peu d'huile de palme. Un morceau de poisson est un régal. L'excès de la bonne chère est la viande de mouton, de bœuf et la volaille. Bosman observe que si les nègres sont sobres, c'est par avarice, et qu'en revanche ils sont disposés à boire beaucoup. Leur boisson ordinaire est l'eau ou le vin de palme, qui, d'abord, est fort doux, mais qui s'aigrit en vingt-quatre heures; les nègres le gardent ainsi deux autres jours pour avoir le plaisir d'y trouver une certaine âpreté qui leur râcle la gorge et qui les flatte bien plus qu'un goût emmiellé; enfin ils aiment passionnément le vin, l'eau-de-vie et les liqueurs fortes, que leur donnent les Européens.

On conçoit que l'industrie de ces peuples est très-bornée : ils font des gamelles, des plats, des assiettes et d'autres vaisseaux de bois, et des calebasses, des nattes de joncs, des toiles de coton qui n'ont que 5 à 6 pouces de largeur, et qu'ils joignent par pièces au nombre de 10 à 12 pour qu'elles deviennent des pagnes. Quelques-unes sont teintes en bleu; ils fabriquent aussi des poteries et des pipes à fumer et tannent le cuir. Quelques-uns savent tailler les pierres fines et l'ivoire.

La profession dans laquelle ils montrent le plus d'adresse et d'intelligence est celle de forgeron : avec un petit nombre d'instrumens grossiers ils façonnent des sabres, des haches, des couteaux, des serpes, des bêches, qui sont d'une dureté passable et d'un fort beau tranchant. Ces mêmes forgerons font des boîtes à mettre des parfums, des bracelets, des anneaux d'or et d'argent et les bijoux qui entrent dans la parure des femmes.

Le long de la côte, les nègres vont à la pêche du poisson; dans les campagnes ils cultivent la terre; les femmes partagent ces travaux, et en outre prennent soin des enfans, broient le mil. Fort souvent elles s'exténuent pendant que le mari reste tranquillement assis à fumer devant sa case.

Dès que le soleil est couché, commence le temps des divertissemens : les sons rauques d'une trompette et ceux d'une espèce de tambourin se font entendre, et aussitôt toute la population se livre à la danse, qui dure toute la nuit. Les chants et les concerts d'un village répondent à ceux d'un autre. Les nègres sont extrêmement adonnés au jeu. Celui qu'ils nomment *ouri* offre des combinaisons ingénieuses.

Les funérailles d'un nègre sont, comme chez tous les peuples barbares, accompagnées de sanglots, de hurlemens et de cris épouvantables : le corps est mis dans un cercueil avec ses plus beaux habits, quelques ustensiles de cuisine, des bijoux, des armes, et on l'enterre dans un endroit écarté. Cette cérémonie terminée, tous les assistans reviennent à la maison du défunt et l'on se réjouit à boire et à manger pendant plusieurs jours.

Les obsèques d'un roi ou d'un personnage considérable se célèbrent par d'effroyables massacres. On immole sur leurs tombeaux leurs femmes, plusieurs de leurs officiers et leurs esclaves, quelquefois au nombre de plusieurs milliers. Ces boucheries ont lieu également aux grandes fêtes. On y sacrifie aussi des animaux.

Depuis que les Européens fréquentent la côte de Guinée, les nègres connaissent l'usage des armes à feu; ils mettent la poudre dans une corne de bœuf. Les cavaliers sont armés d'une lance, d'un arc et de flèches. Les grands personnages ont des chevaux complètement caparaçonnés et sont vêtus d'une espèce de grand manteau; leurs jambes et leurs cuisses sont enveloppées de toiles de coton, leur tête est couverte d'une espèce de turban surmonté de cornes et derrière lequel pend une touffe de crins (Pl. XI — 2).



3. Le Seymoun (Vent du Désert.)



4. Négresses du Soudan.

Lorsque Bowdich entra dans Coumassie avec quelques-uns de ses compatriotes, plus de 5,000 hommes, la plupart militaires, vinrent au-devant d'eux avec une musique guerrière étourdissante et qui n'était discordante que par sa confusion. Des décharges continuelles de mousqueterie les entouraient d'une épaisse fumée et ne leur permettaient pas de voir les objets qui se trouvaient loin d'eux. On leur fit faire halte pendant que les capitaines exécutaient une danse pyrrhique au milieu d'un cercle formé par les guerriers. On y voyait une multitude de drapeaux anglais, hollandais et danois ; ceux qui les portaient les agitaient en tous sens avec un enthousiasme qui ne pouvait se comparer qu'à celui que mettaient à leur danse les capitaines qui, tout en dansant et en faisant des gestes, des contorsions d'énergumènes, tiraient des coups de fusil de si près que les drapeaux ne se voyaient qu'au milieu des tourbillons de feu et de fumée. Leur suite, placée derrière l'ambassade, faisait aussi des décharges continuelles. Le costume des capitaines était le bonnet de guerre, orné de cornes de bélier dorées qui leur couvraient le front, chargé des deux côtés d'une immense quantité de grandes plumes d'aigle, et attaché sous le menton par une chaîne de cauris. Leur vêtement était de drap rouge qu'on apercevait à peine sous la multitude de fétiches et de grigris en or et en argent, et d'ornemens brodés de toutes couleurs, qui les couvraient et qui battaient contre leur corps pendant qu'ils dansaient. D'autres ornemens étaient mêlés de petites sonnettes de cuivre, de cornes et de queues de divers animaux, de coquilles, de couteaux. Leurs bras étaient nus et des queues de léopard y étaient suspendues. Ils portaient des pantalons de coton fort larges et de grandes bottes de cuir rouge qui montaient jusqu'à moitié de leurs cuisses et qui étaient attachées à leur ceinture par de petites chaînes. Cette ceinture était aussi ornée de sonnettes, de queues de chevaux, de morceaux de cuir et d'un nombre infini d'amulettes. Un petit carquois rempli de flèches empoisonnées était suspendu à leur poignet droit et ils tenaient entre les dents une longue chaîne de fer au bout de laquelle était suspendu un papier chargé de caractères mauresques. Ils portaient à la main gauche une petite javeline couverte d'étoffe rouge et de morceaux de soie. La peau noire de leur visage et de leurs bras ajoutait à l'effet de ce costume singulier et leur donnait une figure à peine humaine (Pl. XI — 4).

Coumassie est à peu près à 45 lieues de la côte, sur le flanc d'un immense rocher ferrugineux. Au N., elle est bornée par un marais qui contient plusieurs sources d'eau potable ; les exhalaisons qui en sortent remplissent l'air, matin et soir, d'un brouillard épais et occasionnent la dyssenterie. Coumassie a près de 4 milles de circonférence ; quatre des principales rues ont un demi-mille de long, et 15 à 30 pieds de large et bien alignées. Toutes ont des noms et chacune est sous la garde d'un cabocir. Le palais est entouré d'un grand mur par devant et sur les côtés, le marais lui forme un rempart naturel par derrière ; il comprend les demeures des frères du roi et de quelques grands personnages, ainsi que deux ou trois petites rues où le roi se promène lorsque, pour se conformer aux superstitions, il ne sort pas du palais.

Bowdich a décrit l'extérieur de la chambre à coucher de ce monarque : elle forme le côté d'une cour de 30 pieds en tout sens ; les arbres que l'on voit dans un coin sont des fétiches, de même que les chiffons suspendus à de longues perches, et les coupes de cuivre soutenues par des bâtons fourchus. Au-dessus des portes, de forme elliptique, et reconnaissables à leur surface qui offre un échiquier en relief, pendent des sacs contenant des amulettes écrites par des musulmans (Pl. XI — 3).

La doctrine de Mahomet tend à se propager dans la Guinée. Dupuis vit à Coumassie un corps de 300 musulmans, dont l'attitude posée contrastait fortement avec l'allure bruyante des Achantins : leur costume variait ; quelques-uns avaient ; une tunique sans manches, tombant jusqu'aux genoux, et par dessous une autre plus longue ; leur coutelas était enfermé dans un fourreau attaché à un cordon assez court ; ils étaient munis d'une lance et coiffés d'un turban en coton, garni de divers ornemens et d'amulettes (Pl. XI — 4).

Les Néderlandais possèdent, sur la côte de Guinée, plusieurs forts et d'autres établissemens ; le principal est celui d'Elmina. Les Danois y ont Christiansbourg et d'autres postes fortifiés : ils s'occupent avec zèle de répandre parmi les nègres les bienfaits de la civilisation. Les Portugais ont dans le golfe de Guinée les îles de San-Thomé et Do Principe, toutes deux fertiles et bien boisées.

En 1778, ils cédèrent l'île d'Annobon aux Espagnols, qui n'en prirent point possession. Les Anglais s'y sont établis, et y ont construit le fort Clarence sur un terrain acheté aux indigènes : cette colonie est florissante. Ils ont aussi sur la Côte d'Or et sur la Côte des Esclaves plusieurs forts, entre autres Anamabou et le Cap-

Corse, résidence d'un gouverneur-général. Ils ont essayé de fonder, dès 1787, au S. de l'embouchure de la rivière de Sierra-Leone, une colonie habitée par des nègres libres qui propageraient le christianisme et la civilisation parmi les Africains. L'exécution de ce plan louable a coûté la vie à presque tous les blancs qui sont venus y coopérer. La ville de Freetown et plusieurs villages ont néanmoins prospéré: des écoles et une imprimerie y ont été établies.

Une tentative semblable a été faite par une compagnie de Nord-Américains : ils ont fondé à l'E. S. E. de Sierra-Leone, sur les bords du Mesurado, à l'E. du cap de Monte, la colonie de Liberia ; elle est habitée par des nègres délivrés de l'esclavage, et a pour chef-lieu Monrovia, petite ville fortifiée avec un port. Selon les rapports les plus récens, elle est dans un état assez satifaisant ; elle a résisté aux attaques de tribus réunies pour l'anéantir ; et son influence bienfaisante se manifeste sur les peuplades voisines.

Quoique les Européens eussent fréquenté depuis le xve siècle la côte de Sierra-Leone, dont le nom signifie la montagne de la lionne, ils n'avaient pas essayé de remonter le fleuve, qui a son embouchure au nord du promontoire duquel dérive cette dénomination qu'il partage. En 1822, Gordon Laing, major d'infanterie en garnison à Free-Town, fut chargé par sir Charles Maccarthy d'opérer une réconciliation entre deux rois nègres, qui se faisaient la guerre, et de prendre des informations sur l'industrie et le commerce de plusieurs pays de l'intérieur.

Laing partit le 3 février, et revint le 9 ; et, d'après les renseignemens qu'il rapporta, il fut décidé qu'il irait dans le pays des Soulimas oú l'or et l'ivoire abondent. Il se remit en route le 16 avril en suivant la rive gauche de la Rokelle, nom du fleuve de Sierra-Leone avant qu'il entre dans l'estuaire formant son embouchure. Laing était alors dans le Timanni. On ne peut cheminer, dans ces royaumes nègres, qu'après avoir terminé des palabres ou négociations avec les chefs ; des présens leur sont faits à cette occasion, et tout cela occasionne des délais très-ennuyeux.

« A Ma-Boung, au moment où nous allions partir, dit notre voyageur, un de mes gens s'aperçut qu'il manquait un fusil dans mon paquet ; j'adressai ma plainte au chef du village et à mon guide, qui, d'après l'usage du pays, était tenu de veiller à la sûreté de mes effets. Celui-ci insista pour voir l'homme au grigri ou magicien. Cette demande ne lui fut accordée qu'après une violente opposition ; alors parut un homme vêtu de la manière la plus extraordinaire : sa tête soutenait un énorme échafaudage de crânes, d'ossemens et de plumes ; il avait les cheveux et la barbe dressés en forme de serpents : son approche fut annoncée par le carillon de morceaux de fer qui, attachés à ses jointures, marquaient chacun de ses mouvemens : il fit plusieurs fois le tour de l'assemblée, puis, se plaçant au centre, il s'informa de la cause qui l'avait fait appeler. Quand on l'en eut instruit, il agita plusieurs fois sa baguette en l'air, et ensuite s'en alla dans un bois voisin où il resta un quart d'heure. A son retour, il parla assez longtemps et finit par nommer l'homme qui avait volé le fusil ; ajoutant qu'il était bien fâché de ce qu'on ne pouvait pas recouvrer cette arme immédiatement parce que le larron était en ce moment bien loin. Je donnai à l'homme au grigri une tête de tabac pour sa peine, et je m'imaginais qu'il m'avait fait un conte ; je me trompais, car, plus tard, en revenant à Sierra-Leone, je retrouvai mon fusil qu'on avait repris au voleur. »

En sortant d'un autre village, Laing eut à se plaindre d'un homme qui prétendait être le grigri de Ba-Simera, et qui, accompagné d'une douzaine d'autres, essaya de s'emparer d'une partie des vêtemens des gens de la troupe ; heureusement on était sur ses gardes et les projets de ces brigands furent déjoués (Pl. XII — 1).

Suivant Laing, les femmes de Ma-Boung sont extrêmement jolies, très-agréables et très-aimables : elles montrent un si vif désir d'être prévenantes et attentives pour les étrangers que leurs agaceries causent souvent des accidens sérieux et très-déplaisans. Comme toutes celles du Timanni, elles n'ont pour vêtement qu'une pagne. Elles aiment beaucoup à orner leur tête, leur cou, leurs bras et leurs poignets de grains de verroterie (Pl. XII — 2).

Dans le Kouranko, le roi fit un accueil très-gracieux à Laing et même lui rendit visite pour lui exprimer ses regrets de ce qu'un long palabre avait mis obstacle à son départ ; « il ajouta, poursuit notre voyageur, qu'il avait donné ordre à plusieurs musiciens de danser pour m'amuser. Quelques minutes après, je vis entrer dans ma cour un homme tenant une espèce de violon.

« Dès qu'il eut commencé à en jouer, les danseurs déployèrent leur agilité avec plus de souplesse que de grâce. Les femmes les entouraient, les encourageaient en frappant des mains et manifestaient leur approbation par leurs acclamations et leurs gestes (Pl. XII — 2). »

Laing fut retenu plusieurs jours à Kamato par

une fièvre violente : le 4 juin, dans la soirée qui était le cinquième jour de sa maladie, il vit arriver une troupe de soldats avec deux chevaux que le roi des Soulimas lui envoyait. Il se mit en route dès le lendemain et traversa la Rokelle sur une espèce de pont suspendu fait très-grossièrement : on le nomme un nyankata. Dans toutes les villes où il s'arrêtait, il était reçu par des bandes de musiciens; on le félicitait sur sa venue. Il était abondamment pourvu de vivres de la part du roi : ces marques d'honneur augmentèrent à mesure qu'il approcha de la capitale.

Le 11 juin, il entra dans Falaba. Le roi lui prit la main et le fit asseoir à côté de lui. Des évolutions militaires accompagnées de salves de mousqueterie complétèrent la fête, elles étaient entremêlées de danses et de chants qui avaient pour objet l'arrivée de l'homme blanc.

Le Guiriot qui conduisait le chœur était élégamment vêtu de toile blanche; il avait le poignet et les coudes ornés de grelots et frappait sur un balafo dont le son était fort doux. Un autre musicien tenait sous le bras gauche un tambour et de la main droite un morceau de fer creux.

Les danseuses, parées de belles pagnes blanches et jouant avec une écharpe, avaient la tête ornée d'une espèce de diadême en cauris et en toile (Pl. XII — 3).

Laing, qui souffrait encore, n'était nullement amusé du vacarme qui l'entourait : « Non, jamais, dit-il, je n'ai entendu voix de femme poussée si haut, j'en étais réellement effrayé; j'appréhendais à chaque instant de leur voir cracher le sang, surtout quand la mesure était longue et qu'elle s'efforçaient de continuer à vociférer jusqu'au dernier point sans reprendre haleine. »

Quand la fête fut terminée, il obtint, non sans peine, la permission de se retirer. En allant à la maison qui lui avait été assignée pour y loger et qui était éloignée d'un bon demi-mille, il fut obligé de traverser une foule innombrable de femmes et d'enfans ravis d'admiration. Tous le saluaient à haute voix; il fallait à chaque instant qu'il fît une réponse polie : il suppose que plus d'une fois on ne lui adressa la parole que pour l'entendre parler, car, lorsqu'il avait répondu, on s'écriait : « Il parle, l'homme blanc parle. » Ces importunités qui, dans un autre temps, l'auraient amusé, le fatiguèrent et le harassèrent tellement, que, dès qu'il fut entré dans son logis, il s'étendit sur sa natte et ressentit aussitôt le premier frisson d'une attaque de fièvre. Peu d'instans après, le général des Soulimas arriva dans la cour, précédé d'une troupe de musiciens; mais, voyant que Laing était malade, il se retira. Malgré de nouvelles interruptions, qui toutes avaient pour motif de l'honorer, il se trouva en état d'assister le 14 à une grande fête. L'usage veut que tous les ans les habitans de Falaba donnent au roi trois jours de leur travail : l'un pour semer son riz, l'autre pour le sarcler, le troisième pour le moissonner. Laing fut témoin du labourage et de la semaille. Le roi assista au travail, qui s'exécuta au son des instrumens de musique : les ouvriers étaient divisés en deux lignes, l'une de 500, l'autre de plus de 2,000 individus. Les premiers semaient le grain, les autres le couvraient de terre avec la houe; l'ouvrage semblait marcher comme par enchantement.

Le 11 juillet, Laing fut en état d'aller à cheval jusqu'à Sangouïa, ville très-considérable à 10 milles au N. N. O. de la capitale. Elle est dans une vaste plaine entourée de montagnes en amphithéâtre. Elle est bien bâtie, très-propre et entourée d'un mur épais et très-élevé. De retour à Falaba, Laing, qui désirait continuer sa route vers l'E., afin d'arriver, si c'était possible, aux sources du Dialiba, sonda le roi sur cette tentative. Aussitôt ce monarque s'écria : « Allah Akbar ! » Puis il ajouta, en secouant la tête : « Homme blanc, cela est impossible; je suis en guerre avec les peuples du Kissi, pays d'où sort la rivière : en apprenant que tu arrives du mien, ils te tueront à l'instant. » Laing, contrarié, fit de nouvelles instances; le lendemain, le roi s'engagea à envoyer deux messagers à un chef, qui était son allié, et dont la ville était voisine du Dialiba; et il promit que si ce chef consentait à lui envoyer son fils en ôtage, il laisserait partir Laing; « car, lui dit-il, tu es mon étranger, et je dois veiller à ta sûreté. »

Le 19 août, Laing partit enfin pour continuer son voyage à l'E. Il avait déjà atteint un village sur la frontière, où il passa le reste de la journée. Dès le lendemain, arriva un messager du roi qui était chargé de le ramener à Falaba. La résistance eut été inutile; les nouvelles objections que le monarque nègre fit à notre voyageur, les craintes qu'il lui témoigna sur les dangers de son entreprise le déterminèrent à retourner à Sierra-Leone. Le roi fut enchanté de cette détermination.

Laing obtint, avec beaucoup de difficulté, un guide pour aller explorer le cours de la Rokelle. Cette rivière est la seule qui, suivant l'observation de Laing, dans ces contrées, conserve son nom depuis la source jusqu'à la mer.

Il partit le 2 septembre et chemina vers l'E.; le 3, il était près de l'emplacement de Berria; le

lendemain, il arriva aux sources de la Rokelle, qui sont sous un rocher immense et ombragées par un bouquet de dattiers. Le jour suivant, il grimpa sur une montagne, et put, de son sommet, distinguer le mont Loma, à environ 25 milles au S. E.; c'est le plus élevé de toute la chaîne dont il fait partie. Les nègres indiquèrent à Laing le point d'où sort le Dialiba : il lui parut de niveau avec celui où il se trouvait, c'est-à-dire à près de 1,600 pieds d'altitude. Le mont Loma est situé dans le Sangara, contrée riche en bestiaux, en chevaux, en pâturages, en mil et en riz, divisé en un grand nombre de petites tribus. Les habitans sont belliqueux; l'arc et la lance sont leurs principales armes. Le roi des Soulimas en a un grand nombre à son service (Pl. XII — 4). A son origine, le fleuve porte le nom de Tembié, mot qui signifie eau dans la langue du Kissi.

De retour à Falaba, Laing fut de nouveau comblé de marques d'amitié par le roi; il reçut des lettres de Sierra-Leone. Entre autres objets qu'on lui envoyait se trouvait une lancette et deux tubes de vaccin. Il obtint la permission de vacciner un grand nombre d'enfans, à commencer par ceux du roi. Le 17, il quitta Falaba, accompagné du roi, qui, en se séparant de lui, ne put cacher son attendrissement, lui fit de riches présens et le pria de revenir dans ses états.

Etant à Kamato, Laing y vit arriver Ballansama, roi du Kouranko septentrional; il était accompagné de 300 hommes et d'un nombre presque égal de femmes, dont la plupart lui appartenaient. Le 26 octobre, il fut de retour à Sierra-Leone.

CHAPITRE XV.

Sénégambie.

Les Européens ont désigné par le nom de Sénégambie la contrée de l'Afrique occidentale comprise à peu près entre 10° et 18° de latit. N., et entre 6° et 20° de long. O. Elle est bornée au S. par la Guinée, à l'E. par le Soudan, au N. par le Sahara, à l'O. par l'Océan Atlantique. On évalue sa longueur à 300 lieues, sa largeur moyenne à 200, sa surface à 54,000 lieues carrées. La côte est généralement très-basse et bordée d'immenses terrains d'alluvion ou d'attérissement. Le pays s'élève à mesure qu'on s'avance vers l'intérieur. Ses deux principaux fleuves, le Sénégal et la Gambie, prennent leur source dans les montagnes, sous le 10° de lat., coulent d'abord au N., puis tournent vers l'O. Le Rio-Grande suit les mêmes directions. On remarque, sur la côte, le Cap-Vert, ainsi nommé parce que de grands baobabs entourent sa base et contrastent avec l'aridité du sable qui couvre le rivage. Tout ce que nous avons dit du climat, de la température et des productions naturelles de la Guinée peut s'appliquer également à la Sénégambie. Les nègres qui l'habitent sont partagés en plusieurs nations, parmi lesquelles on distingue les Mandingues, au S., et les Yolofs, au N. Les Foulahs ou Fellatas diffèrent de ces deux familles par une couleur moins foncée et une chevelure moins crépue que celle des nègres. Les Yolofs et les Mandingues ont le visage ovale, le nez moins aplati et les lèvres moins épaisses que les nègres de la Guinée inférieure; ils sont de taille moyenne et bien prise, gais, vifs, enjoués, braves et querelleurs. Une partie de ces peuples a embrassé l'islamisme, et on ne trouve pas chez ceux qui sont restés idolâtres les horribles coutumes de la Guinée.

Les Foulahs ou Feloups rassemblent leurs cheveux sur le sommet de la tête, au-dessus du front, et en forment une espèce d'aigrette de 5 à 6 pouces de longueur. Ils laissent croître leur barbe et la taillent en pointe. Ils sont couverts d'amulettes ou grigris. Leurs armes sont des arcs, des flèches et des zagaies.

Les Mandingues et les Yolofs s'enveloppent la partie inférieure du corps d'une pagne qui tombe jusqu'aux genoux; une autre, qui est de toile de coton rayée, leur couvre en tout ou en partie le haut du corps. Ils se coiffent d'un petit bonnet. Ils portent au cou, et en bandoulière, de nombreux grigris. Quand ils travaillent, ils sont presque nus. L'habillement des femmes est composé de deux pagnes, l'une longue d'une aune et demie, qui se noue au-dessus de la ceinture et tient lieu de jupon, et l'autre beaucoup plus longue, et dont un bout se rejette sur l'épaule gauche comme un manteau. Celles qui sont aisées portent sur cette pagne une chemisette qui ne dépasse pas la gorge et n'a point de manches.

Pour se procurer le vin de palmes, il faut grimper au haut de l'arbre dont on le tire, et qui s'élance souvent à plus de 80 pieds; à cet effet, les nègres font un cerceau avec des branches de palmier amorties au feu. Ces cerceaux s'ouvrent par le moyen d'un nœud, de manière que, fermés, ils puissent contenir l'homme et l'arbre, en laissant entre eux deux au moins deux pieds de distance. Le nègre appuie les reins contre les cerceaux et les pieds contre l'arbre, en les élevant successivement, tandis



Vue d'une partie de la Ville de Tombouctou prise d'une Colline à l'E. N.-E.

J. Bailly del.

qu'avec ses mains il fait monter le cerceau et parvient ainsi par degré jusqu'à la cime. Alors, assis sur son cerceau, il prend un instrument de fer tranchant par le bout ; après avoir fait une incision dans l'arbre près de l'endroit où croît le fruit, il y insinue quelques feuilles pour servir de conduit à la sève et la faire tomber goutte à goutte dans une calebasse qui la reçoit, et qu'il laisse attachée aux branches les plus proches. Lorsqu'il a fini ce travail, il retire les autres vases qu'il y avait placés la veille, et qui sont remplis de liqueur (Pl. XIII — 2). Un bon palmier produit ordinairement 10 à 12 pintes de vin. Lorsqu'on vient de le descendre de l'arbre, il présente une boisson douce, blanche, un peu sucrée, légèrement acidulée, pétillante, assez semblable à du vin de Champagne blanc un peu sucré. Les Européens le trouvent alors délicieux ; il ne porte pas à la tête, à moins qu'on en boive une trop grande quantité, et il est fort rafraîchissant. Au bout de vingt-quatre heures, sa fermentation est si vive, qu'il devient aigre et fait sauter les bouchons avec éclat. C'est alors que les nègres le boivent ; il est fort enivrant et cause de violens maux de tête lorsqu'on en boit avec excès. Au bout de trois ou quatre jours, ce n'est plus que de mauvais vinaigre.

Les Portugais arrivèrent en 1444 sur la côte de la Sénégambie. Denis Fernandez découvrit, en 1446, l'embouchure du Sénégal, et, bientôt après, le Cap-Vert ; d'autres navigateurs de la même nation s'avancèrent jusqu'à Sierra-Leone et au-delà. Ils formèrent quelques autres établissemens dont ils n'ont conservé qu'une partie. D'autres nations de l'Europe les suivirent dans ces parages. Cadamosto, Italien, les a décrits (1454).

Les Français s'établirent, dès 1626, dans la partie septentrionale de la Sénégambie. Plusieurs de ceux qui ont visité cette contrée en ont publié des relations ; tels sont Alexis de Saint-Lô, capucin (1635), Jannequin (1637), Lemaire (1682), Gaby, cordelier (1682), Brue, dont les observations précieuses ont été publiées par le père Labat (1697 à 1718) ; Pruneau de Pommegorge (1743), Adanson, célèbre naturaliste (1749), Demanet (1763), Lamiral (1779), Durand de las Bordas (1784), Golberry (1785), Geoffroy de Villeneuve (1785), Pelletan (1787).

L'île de Saint-Louis, chef-lieu des établissements français sur la côte occidentale d'Afrique, est un banc de sable formé par le Sénégal, et dont la distance de la mer varie, mais est à peu près de 3 lieues. « Cette île, que les nègres appellent Ndar, dit M. Geoffroy, a 1,200 toises du N. au S., et 100 toises de l'E. à l'O., largeur moyenne. Vue de la mer, elle présente un aspect assez agréable. Le fort est l'objet principal du tableau. A droite et à gauche s'étendent les deux parties de la ville, dont les rues sont bien alignées et composées la plupart de cases en paille entremêlées d'un assez grand nombre de maisons en maçonnerie, couvertes en plateformes (Pl. XIII — 1). Les bois que l'on aperçoit au-delà appartiennent à l'île de Sor ; entre la mer et l'île Saint-Louis s'étend une langue de terre sablonneuse, étroite, d'une aridité affreuse, et que l'on appelle la pointe de Barbarie. En face du fort, Ghethendar, village nègre, occupe un mamelon sur cette presqu'île. L'île de Gorée, au S. du Cap-Vert, et une partie de la côte voisine, appartiennent aussi à la France.

La population de l'île Saint-Louis se compose de nègres libres et esclaves, de mulâtres et de quelques blancs. Saint-Louis est le principal entrepôt de commerce de la colonie française, lequel consiste en gomme, cire, ivoire et peaux de bœufs. La France a des postes à Bakiel et à Podor. C'est à ce dernier que remontent les navires qui vont faire la traite de la gomme avec les Maures habitant sur la rive droite du fleuve. Dans la saison où il déborde, de la fin de juillet à la fin de septembre, on le remonte jusqu'aux cataractes qui interrompent son cours dans le pays de Galam, à 350 lieues de la mer. Autrefois, la traite des nègres était le principal objet de ce voyage. Il est très-dangereux pour les blancs. La plupart de ceux qui l'entreprennent périssent victimes de l'insalubrité du climat, et le petit nombre de ceux qui échappent à la mort reviennent avec une santé délabrée.

Le cours du Sénégal forme, dans cette région, la ligne de démarcation entre les Maures et les nègres. On a vu, plus haut, que trois nations de ces derniers se partagent la domination de la Sénégambie ; c'est parmi elles que se sont effacés les Serrères, les Djalonkès et une foule d'autres peuplades moins considérables. Chez les Foulahs, on trouve des monarchies sacerdotales et électives, héréditaires et mixtes chez les Mandingues, mixtes chez les Yolofs.

Les états yolofs sont l'Oualo, près de l'embouchure du Sénégal ; le Cayor, le long de la côte jusqu'au Cap-Vert ; le Baol et le Syn, plus au S. Tous sont des démembremens du grand empire des Yolofs, dont il reste encore le royaume de ce nom dans l'intérieur, et dont le chef est reconnu par les autres comme une sorte de suzerain.

Les états foulahs commencent au N. des pré-

cédens, à la rive gauche du Sénégal; ce sont le Fouta-Toro, le Bondou, au S. E.; le Fouta-Dhiallon, qui occupe la contrée haute où sont les sources du Sénégal, de la Faleme son affluent, de la Gambie et du Rio-Grande; le Fouladou, plus au N.

Sous le nom de Mandingues on comprend les Sousous et les Bambaras, qui parlent la même langue; leurs états sont le Kaarta, au N. du Sénégal; le Kadjaga ou Galam, traversé par ce fleuve et par la Faleme. Ce pays est riche en or. Le poste de Bakel est sur ce territoire. Les Français y avaient autrefois le fort Saint-Joseph; le Bambouk, le Dentilia, sur la Haute-Faleme; le Tenda, l'Oully, le Saloum, sur la Gambie; le Cambou, entre le Rio-Geba et la Gambie.

C'est près de l'embouchure de ce fleuve qu'est situé le principal établissement des Anglais, sur l'île Banjole ou Sainte-Marie; on l'a choisie à cause de ses avantages pour le commerce, quoique son climat soit très-insalubre. On y voit la petite ville de Bathurst. Vintam, Djonkakonda, sur la rive droite et à 90 lieues de l'embouchure de la Gambie, et Pisania, à 45 lieues à l'E. de Bathurst, sont leurs autres postes.

Dès les premiers temps de leur séjour au Sénégal, les Français avaient entendu parler de la richesse des mines d'or de Galam. Brue, qui mettait la plus grande importance à bien connaître ce pays, résolut d'y envoyer un de ses facteurs pour l'examiner. La plupart de ceux auxquels il proposa de faire ce voyage refusèrent de l'entreprendre, quoiqu'il leur promit une forte récompense; quelques-uns même, après avoir donné leur parole, se pressaient de la retirer dès qu'ils apprenaient de quels dangers étaient menacés les blancs qui osaient pénétrer dans le royaume de Bambouk. Enfin Compagnon, un de ces facteurs, risqua ce périlleux voyage. Après s'être muni de marchandises convenables et de présens pour les chefs de villages qui pouvaient favoriser son dessein, il remonta le Sénégal jusqu'au fort Saint-Joseph, puis il parcourut le Galam dans tous les sens pendant dix-huit mois. Il visita les fameuses mines de Tamba-aoura et de Netteko, dans le Bambouk, fixa ses observations sur tous les objets dignes d'attention, et leva la carte du pays. La sagesse de sa conduite et son adresse lui gagnaient l'affection des naturels, et calmèrent leur défiance contre les blancs. Il obtint des échantillons de la terre dont on tirait l'or, et en envoya à Brue, qui les fit passer à Paris. Compagnon est le premier Français qui soit entré dans ces contrées, peu visitées par les Européens.

En 1786, Durand, directeur de la Compagnie du Sénégal, pour se soustraire aux exactions des peuples qui bordent le fleuve, et au milieu desquels il faut passer quand on le remonte pour aller à Galam, résolut d'y envoyer par terre un de ses employés. Son choix tomba sur Rubault, qui partit le 11 janvier 1786, avec Sidy-Carachy, Maure, que sa qualité de marabout ou docteur de la loi rendait respectable partout. Il était accompagné de deux nègres conduisant trois chameaux destinés à porter le bagage et les vivres, et à servir de montures. Il traversa tantôt des campagnes bien cultivées, et dont les habitans lui firent un accueil amical, tantôt des forêts épaisses, peuplées de lions, de panthères et de chacals. Le roi d'Yolof, qui résidait à Hikarkor, après avoir témoigné à Rubault sa joie de voir un blanc s'entretenir avec lui des différens genres de commerce dont son pays était susceptible, lui fit entendre qu'il serait très-flatté si les Français s'établissaient dans ses états.

Le 31 janvier, après avoir voyagé pendant quatre jours dans une forêt très-touffue, Rubault entra dans le pays des Mandingues. Le chef de Malême, dans le royaume de Bambouk, le combla de marques d'amitié. Ces nègres sont beaucoup plus civilisés que ceux de la côte. Ceux qui habitent Caldenne sont presque tous teinturiers.

Arrivé dans le royaume d'Youli, Rubault eut à franchir des montagnes escarpées et très-hautes; deux de ses chameaux, ayant bronché dans un passage étroit et difficile, furent à l'instant précipités au fond d'un abîme d'où il fut impossible de les retirer; c'étaient précisément ceux qui portaient ses marchandises de traite. Cet accident devint la cause de tous les désagrémens qu'il essuya pendant le reste de son voyage, n'ayant plus rien à donner aux différens princes par le territoire desquels il passait. Le chef du premier village qu'il traversa ne voulait pas le laisser partir sans qu'il lui eût fait un présent. Rubault obtint cependant la liberté de s'en aller, en promettant d'envoyer de Galam de la poudre et un fusil. Ce fut à l'aide de semblables promesses, faites dans différens endroits, que Rubault arriva le 17 février à Tamba-Boucani, village dépendant du royaume de Galam. C'est dans ce village qu'était situé le fort Saint-Joseph. La veille, Rubault avait couché à Kaïnoura, village considérable situé sur les bords de la Faleme à 20 lieues au-dessus de son confluent avec le Sénégal. Rubault n'avait mis que trente-six jours à se rendre à sa destination, et il avait séjourné pendant dix jours, ce qui réduit

à vingt-six jours le temps nécessaire pour faire la route.

Rubault ne tarda pas à gagner l'affection des habitans du pays. Sirman, leur prince, écrivit à Durand pour lui annoncer l'heureuse arrivée de son agent; il témoignait aussi le plus vif désir de voir Durand entreprendre ce voyage. La lettre du prince nègre fut portée par Sidy-Carachy, auquel Rubault en remit également une. « Ma santé, disait-il, s'est bien soutenue, et je me porte bien; mon voyage a été pénible sous le rapport des privations et des fatigues; mais partout j'ai trouvé de bonnes gens qui nous aiment et qui nous désirent, et qui m'ont traité de leur mieux; presque partout on m'a fait des demandes : j'ai donné ce que j'ai pu; souvent rien, toujours peu de chose; nulle part je n'ai été insulté. » Rubault exposait ensuite l'état des affaires, et son récit faisait concevoir les plus flatteuses espérances. Malheureusement elles ne se réalisèrent pas. Au mois d'août, les esclaves renfermés dans le fort, qui était en assez mauvais état, se révoltèrent. Rubault, averti par le tumulte, sauta par la fenêtre; il fut arrêté sur-le-champ et massacré; la maison et les magasins furent livrés au pillage. Les habitans de Galam, absolument étrangers à cet événement, n'en furent instruits que lorsqu'il n'était plus temps d'arrêter l'insurrection; elle fut si rapide et si violente, qu'ils eurent de la peine à se garantir eux-mêmes. Plus tard, ils envoyèrent une députation à l'île Saint-Louis pour calmer l'indignation des Français. Comme le mal était sans remède, on fut obligé de ne plus s'occuper de cette malheureuse affaire.

En 1818, M. Mollien, attaché à l'administration du Sénégal, entreprit, avec l'autorisation du gouvernement, de pénétrer dans l'intérieur de l'Afrique. Le 28 janvier, il partit avec Diai Boukari, marabout nègre qui parlait l'arabe, le foulah, et l'yolof. Les voyageurs avaient un cheval et un âne pour porter leur bagage. Ils firent route à l'E., traversèrent le pays des Bourb-Yolof, puis le Fouta-Toro : ces deux pays sont séparés par une immense forêt. Le terrain, depuis le bord de la mer, s'élève insensiblement jusqu'à ce point. On avait rencontré une caravane à laquelle on s'était joint : elle était composée d'une soixantaine de personnes de tout âge et de tout sexe; les unes marchaient à pied, en chassant devant elles leurs ânes chargés de sel, de petit mil et de pagnes, qu'elles allaient vendre dans les pays situés plus à l'E.; d'autres conduisaient des troupeaux. Les cavaliers, au nombre desquels était M. Mollien, étaient chargés de faire avancer les traîneurs et d'aller à la découverte. Chacun portait sa provision d'eau et de riz sec. On ne se mettait jamais en route avant de demander à Dieu qu'il rendit le voyage heureux. Tandis que l'on cheminait dans la forêt, on entendit tout-à-coup le rugissement d'un lion. La terreur s'empara de toute la caravane; les femmes se réfugièrent entre les jambes des chevaux, et notre voyageur avoue qu'il fut très-effrayé; car il était loin d'ajouter foi à ce que disent les nègres, que le lion n'attaque pas l'homme dans les bois. La crainte avait donné des forces aux plus faibles, et la caravane faisait beaucoup plus de chemin depuis l'apparition du lion (Pl. X — 6). On allumait de grands feux, précaution indispensable pendant la nuit en Afrique, où la rosée est très-abondante, et où il est dangereux d'arrêter la transpiration.

A Sénopale, patrie de Boukari, nos voyageurs furent traités comme de vieux amis; plus loin, pendant que M. Mollien était à Banaï, son guide vint lui annoncer que l'almamy ou roi du pays voulait absolument le voir. On passa de nouveau à Sénopale et on entra dans Dandiolli où se trouvait alors l'almamy. Ce prince fit venir Boukari pendant que M. Mollien reposait, et chercha par des questions astucieuses à le mettre en défaut. Boukari lui répondit avec douceur et lui expliqua avec franchise toute leur conduite; l'almamy fut si content de son discours qu'il lui dit : « Si ton blanc veut retourner au Sénégal ou aller dans l'Oully, je lui donnerai un guide; je le prends sous ma protection, il n'a rien à craindre. » Le 11 mars, M. Mollien, muni d'un passeport de l'almamy, fit route au S., puis il traversa le Nerico et entra dans le Bondou, où il fut bien reçu par les habitans. Un désert sépare ce pays du Fouta-Dhiallon. On le traversa en compagnie d'une caravane. Cette contrée montagneuse est sujette aux tremblemens de terre; peu de mois avant le passage de M. Mollien on en avait éprouvé un extrêmement violent. Ces monts s'élèvent toujours davantage en se prolongeant à l'E., et leurs ramifications renferment les sources d'une infinité de ruisseaux qui répandent quelque verdure au milieu de cette région stérile.

M. Mollien prit un guide qui, par des chemins détournés, le conduisit à travers les monts Badet sur une haute cime d'où l'on apercevait en bas deux bouquets de bois; l'un cachant la source de la Gambie (*Diman* en foulah) l'autre, celle du Rio-Grande (*Comba*). Ce ne fut pas sans résistance que le nègre consentit à conduire notre voyageur jusqu'à ces sources : il fut résolu que,

pour courir moins de risques d'être découverts, Boukari se rendrait seul au village voisin; continuant de marcher à l'O., M. Mollien et son guide descendirent rapidement la montagne ferrugineuse dont ils parcouraient le sommet depuis le lever du soleil. Il examina les deux sources, puis se hâta de rejoindre Boukari, et on se décida à partir tout de suite pour ne pas éveiller les soupçons des habitans. Tous les villages que M. Mollien traversa ensuite en allant au S. E. sont entourés d'orangers, de papayers et de bananiers; c'est aux Portugais que le Fouta-Dhiallon doit ces arbres fruitiers qui ne sont pas indigènes de l'Afrique. M. Mollien visita ensuite la source de la Faleme, et le 20 avril il entra dans Timbou, capitale du Fouta-Dhiallon : il alla loger chez un tisserand, par l'ordre d'Abdoulaï, simple marabout qui remplissait les fonctions de gouverneur en l'absence du roi. « Ce vieillard, dit M. Mollien, refusa d'abord de nous recevoir à cause de la disette qui régnait à Timbou; ensuite il consentit à nous donner asile, fort heureusement pour nous, car il pleuvait à torrens; c'était le prélude de la saison pluvieuse.

« On vint le lendemain de grand matin nous annoncer que nous ne pouvions partir qu'après le retour de l'almamy, qui ne devait avoir lieu que dans 25 jours; cette injonction équivalait à un ordre de rester à Timbou pendant six mois, car durant la saison des pluies, il est presqu'impossible de voyager dans un pays où les ruisseaux deviennent alors de larges rivières. Depuis longtemps je m'étais résigné à la patience, ce nouveau contre-temps ne m'irrita donc pas. Cependant j'allai aussitôt avec Boukari chez Abdoulaï. Il était occupé à tenir avec d'autres marabouts une conférence littéraire; l'un d'eux lisait à haute voix; les jeunes gens suivaient attentivement sur leurs livres, et Abdoulaï, qui était aveugle, expliquait les passages difficiles. La discussion s'entamait ensuite sur le sens de divers passages du livre qui était l'histoire de Mahomet : puis un des jeunes gens prit le livre et lut tout haut; les autres, dirigés par un marabout, corrigeaient les fautes qui s'étaient glissées dans les copies de l'ouvrage qu'ils tenaient entre les mains. Le silence le plus profond régnait parmi cette jeunesse qui paraissait vraiment studieuse. Boukari eut occasion de montrer qu'il savait parfaitement l'arabe, car on lui adressa diverses questions auxquelles il répondit d'une manière qui surprit tous les auditeurs. La classe se tenait dans la case d'Abdoulaï; c'était réellement celle d'un savant. Un lit avec une natte, une outre remplie de livres, une cruche pleine d'eau, deux ou trois pots pour les ablutions en composaient l'ameublement. La leçon terminée, Abdoulaï nous fit passer dans la salle d'audience et me demanda le sujet de mon voyage. « Je suis venu, lui répondis-je, pour saluer l'almamy de la part du gouverneur de Saint-Louis et l'inviter à engager ses sujets à donner plus d'activité à leurs relations avec notre colonie, ou toutes les marchandises abondent; je lui offre ce fusil en présent, et je me propose de te donner deux mains de papier. » Je réservai, comme on voit, la partie la plus éloquente de mon discours pour la péroraison. Abdoulaï approuva le but de mon voyage, m'assura que jamais présent aussi magnifique n'avait été offert à l'almamy, et que les habitans du Fouta-Dhiallon s'empresseraient d'aller à Saint-Louis; c'est ce qui arriva effectivement. »

Cette négociation, et quelques présens de plus, valurent à M. Mollien la permission de partir le lendemain. Abdoulaï lui fit don, au nom de ses concitoyens, de deux sacs de riz, et lui remit une lettre écrite en arabe; elle constatait que Gaspard Mollien et Diai-Boukari étaient venus à Timbou, et que l'approche des pluies les avait obligés à n'y séjourner que 3 jours. Cette lettre se terminait par cette formule : « Grâces à Dieu, si leur voyage se termine sans accidens. » Elle était adressée au gouverneur de Saint-Louis.

La ville de Timbou ne l'emporte sur les villages de ces contrées que par son étendue. « Qu'on se représente, dit M. Mollien, des milliers de nos meules de blé, disposées sans symétrie, et l'on aura une idée exacte de la capitale du Fouta-Dhiallon. Les habitans entretiennent des relations très-fréquentes avec le Rio-Nunez et Sierra-Leone. » Nos voyageurs se mirent en route le 23, et allèrent visiter la source du Sénégal. M. Mollien grava sur l'écorce d'un des arbres voisins, la date de l'année dans laquelle il avait fait cette découverte.

L'aspect des lieux que l'on avait parcourus en allant à Timbou, avait totalement changé; le pays plat était inondé, on ne pouvait plus voyager qu'en portant ses vivres sur son dos. A Bandeïa, M. Mollien acquitta le terrible tribut que doivent les Européens à l'humidité pénétrante qui charge l'air dans la saison des pluies. La dyssentrie se joignit à une fièvre tenace qui le tourmentait depuis plusieurs jours; bientôt il se crut sur le point de mourir; et il écrivit ses dernières volontés. Dans ces terribles momens, le nègre qui l'avait reçu dans sa case avec une



2. *Femme de Tombouctou.*



3. *Femmes de Bournou.*

cordialité apparente, essaya de l'empoisonner pour s'emparer de sa dépouille: heureusement, M. Mollien put échapper à ces dangers; il se fit placer sur son âne par Boukari et son nouveau guide, et le 22 juin, après un voyage très-pénible à travers des montagnes, il entra dans un village du Tenda, pays petit et pauvre situé sur la première terrasse, par laquelle on descend du haut plateau du Fouta-Dhiallon dans les contrées arrosées par le Rio-Grande. Après avoir passé deux fois ce fleuve, la petite caravane fut reçue par le chef de Kansoraly. Ce brave homme fit préparer pour M. Mollien, qui était dans un état désespérant, un lit formé de roseaux très-souples. M. Dioqui, gouverneur de Géba, établissement Portugais peu éloigné de Kansoraly, n'eut pas plutôt appris, par une lettre de M. Mollien que lui remit Boukari, la triste position où il se trouvait, qu'il lui envoya du vin de Porto, trois pains frais, du sucre et du tabac en poudre. Il l'invitait en outre à se rendre auprès de lui, où tous les soins lui seraient prodigués. Après avoir passé quelques jours chez ce brave homme, il profita du départ d'une barque pour se rendre à Bissao, dont le gouverneur, M. de Mattos, se montra aussi généreux envers lui que M. Dioqui. Après bien des contre-temps, qui retardèrent le départ de M. Mollien, il s'embarqua, le 3 janvier 1819, sur une goëlette de Gorée, et le 19 il revit l'île Saint-Louis.

Parmi les renseignemens importans qu'il recueillit dans son voyage, où il s'éloigna de plus de 150 lieues du point de son départ, on peut remarquer qu'il a parlé le premier de Kouranko, du Soulimana, du Sangara, dont Laing a plus tard fait mention, et que, de même que ce voyageur, il a indiqué les sources du Dialiba près du point où celui-ci les a marquées.

En 1815, l'Angleterre fit partir de l'embouchure du Rio-Nunez une expédition pour l'intérieur de l'Afrique; elle était composée de Peddie, officier d'infanterie, Campbell, capitaine, et Cowdrey, chirurgien-major. Ce dernier ne tarda pas à succomber à l'influence du climat, et fut remplacé par Dochard; on s'avança dans l'intérieur. Le 1er janvier 1817, Peddie mourut près de la frontière du Fouta-Torro. Le 13 juin, Campbell ne put résister aux fatigues qu'il avait éprouvées, et rendit le dernier soupir; c'est ce même officier qui, au mois de février 1815, quitta l'île d'Elbe où son gouvernement l'avait placé comme résident auprès de Napoléon et alla passer son temps à Florence. En revenant le 27 à l'île d'Elbe, il aperçut, du haut du vaisseau qu'il montait, la petite flotille qui allait débarquer à Cannes; mais, ajoute-t-il dans la justification qu'il adressa à son gouvernement, sans se douter de ce qu'elle portait.

Après d'autres désastres, Gray, major d'infanterie, prit le commandement de l'expédition au mois de novembre 1817; on retourna vers la côte. Le 3 mars 1818, on partit de l'île Sainte-Marie, à l'embouchure de la Gambie; on remonta ce fleuve jusqu'à Kayaye, puis on marcha vers l'E. à travers l'Oully et le Bondou. Boulibany, capitale de ce dernier royaume, est dans une vaste plaine bornée à un quart de mille à l'E. par une chaîne de montagnes rocailleuses, et à l'O. par le lit d'un gros torrent qui, dans la saison pluvieuse, va se perdre dans la Falème. Le 17 juillet, le roi de Bondou permit, après de longues négociations, aux Anglais de s'établir à Samba-Contaye, petit village à 27 milles au N. de Boulibany. Le 23, Dochard se sépara de la caravane avec quelques hommes pour aller porter un présent à Dhaa, roi de Ségo. Les pluies étaient à cette époque si fréquentes que l'on comptait à peine un jour de sècheresse pour toute une semaine. Nos voyageurs étaient parvenus, à force de travail, à se construire des cabanes plus solides que celles des nègres, et l'espèce d'abondance dont ils jouissaient avait un peu diminué leurs souffrances.

Dans les premiers jours d'août, Gray apprit que la flotte française de Saint-Louis était arrivée à Galam; il se rendit aussitôt à Conghell, ville située sur le Sénégal; il resta deux jours avec les officiers français; à son retour, il trouva l'almamy malade. Ce dernier mourut le 8 janvier 1819. Son successeur exigea impérieusement que Gray transportât son camp dans Boulibany; il fallut obéir. Le 22 mai, Gray quitta Boulibany, et se dirigea vers le Sénégal. Arrivé à Bakel, les officiers français le reçurent avec la plus grande cordialité, et lui promirent de lui fournir tous les secours qui seraient en leur pouvoir. Gray trouva dans ce village Isaac, le même nègre qui avait accompagné Mungó-Park dans son dernier voyage. Il proposa au major anglais de l'escorter dans l'intérieur du pays, et de se faire suivre par trois de ses gens, si on voulait leur fournir des armes. Gray était occupé des préparatifs nécessaires pour continuer son voyage, lorsque le 28 juin il reçut des lettres de Dochard, datées du 10 mai. Il était à Bamakon sur le Dialiba; il y attendait les ordres du roi de Ségo, auquel il avait écrit plusieurs fois.

Le 6 juillet 1820, Gray partit pour le fort Saint-Joseph où il arriva le lendemain, et où, à

sa grande surprise, il rencontra Dochard, qui s'y trouvait depuis deux jours attaqué d'une dyssentrie si violente qu'il put à peine se lever de sa natte pour donner une poignée de main à son ami; il ne rapportait qu'une réponse évasive du roi de Ségo. Grâces à l'obligeance des officiers français, Dochard fut transporté par eau à Bakel, ensuite il fut envoyé au Sénégal sur la flotte de Galam. Le 17 novembre, l'expédition, réduite à 16 personnes y compris le major, quitta enfin Bakel, et se dirigea vers le Bondou. Tous les efforts de Gray pour s'avancer vers l'E. furent inutiles; en conséquence, il essaya de gagner par terre les bords de la Gambie, mais ce voyage était devenu impossible à cause des hostilités qui avaient éclaté entre les Français et les nègres. Il marcha donc vers les bords du Sénégal, et arriva le 8 octobre à Saint-Louis, où M. Le Coupé, gouverneur de la colonie, lui accorda tous les secours dont il avait besoin. Le 3 novembre, il s'embarqua à Gorée sur un navire qui le conduisit à l'île Sainte-Marie, et il se rendit ensuite à Sierra-Leone.

CHAPITRE XVI.

Iles du Cap-Vert. — Açores. — Madère. — Canaries.

En 1450, Antoine Noli, navigateur génois au service du Portugal, découvrit à 120 lieues à l'O. du Cap-Vert un archipel auquel il donna le nom de ce promontoire, et qui est situé entre 14° 45' et 17° 20' de lat. N., et entre 24° 15' et 27° 30' de long. O. Il est composé de dix îles principales, qui sont : du N. au S., Saint-Antoine, Saint-Vincent, Sainte-Lucie, Saint-Nicolas, l'île du Sel, Boavista, Mayo, Saint-Yago, Fogo ou Saint-Philippe, et Brama ou Saint-Jean.

Lorsque les Portugais y abordèrent, ces îles étaient habitées par des nègres Yolofs; on présuma qu'ils y avaient été jetés par les tempêtes. Elles sont de nature volcanique. Fogo ou l'île du feu, a un volcan en activité; elle s'aperçoit de fort loin, et tous les navigateurs ont été frappés de l'étonnante hauteur à laquelle elle s'élève au-dessus du reste de l'archipel; elle est fort petite, son altitude est au moins de 7,400 pieds.

Sant-Yago est aussi fort élevée; le Pico-Antonio, son point culminant, a 6950 pieds d'altitude; la chaîne dont il fait partie se dirige du N. O. au S. E. Boavista, Saint-Nicolas, Saint-Vincent, Saint-Antoine sont peu élevées au-dessus de la surface de la mer.

Les îles du Cap-Vert sont peu boisées, fréquemment couvertes de brouillard, très-venteuses; le terrain y est sec, les eaux courantes sont très-rares. Le climat y est sain, excepté dans les îles de Mayo et de Sant-Yago, où, durant les mois de pluie, de juin à octobre, les Européens sont attaqués de fièvres, quand ils se permettent quelque irrégularité dans leur régime diététique. Quelquefois les pluies périodiques manquent, et alors les disettes y exercent de grands ravages. Le froment que l'on y consomme est apporté du Brésil. La vigne, la canne à sucre et le tabac, sont cultivés avec succès dans plusieurs îles. L'indigo et le coton y croissent naturellement; on y trouve en outre tous les fruits de la zône torride. Le vin que l'on y fait n'est que peu inférieur à celui de Madère; on recueille sur les rochers une grande quantité d'orseille qui est de qualité excellente; c'est un monopole très-productif pour le gouvernement.

On trouve, dans ces îles, tous les animaux domestiques de l'Europe et les animaux sauvages de la côte occidentale de l'Afrique. Les tortues fourmillent dans les vallées; les côtes sont très-poissonneuses. Les sauterelles causent souvent de grands dégâts dans cet archipel. On recueille beaucoup de sel dans les îles de Boavista, de Mayo et du Sel. On estime la population à 80,000 ames. Elle est composée principalement de mulâtres; on y compte aussi beaucoup d'esclaves nègres. Saint-Yago, la principale île du groupe, est la résidence du gouverneur et d'un évêque. Le clergé est nombreux, et en partie composé de gens de couleur et même de nègres. Porto-Praya, capitale de l'île, a un excellent port où s'arrêtent souvent les navires européens allant aux Indes orientales ou au Brésil. Le 16 avril 1781, Suffren attaqua, dans cette rade, une escadre du commodore Johnston, et la combattit pendant une heure et demie; ensuite, il continua sa route vers le cap de Bonne-Espérance, dont cette action hardie avait assuré le salut.

L'archipel des Açores est compris entre 36° 56' et 39° 44' de lat. N., et entre 27° 14' et 33° 32' de long. E., et forme trois groupes bien distincts : Sainte-Marie, Saint-Michel et les Formigas, au S. E.; Terceira, Graciosa, Saint-Georges, Pico et Fayal, au centre; Corvo et Flores, au N. O., à une très-grande distance. L'île de Saint-Michel n'est qu'à 310 lieues du cap Roca, en Portugal. Les Açores furent découvertes, de 1432 à 1450, par Gonçalo Velho Cabral, navigateur portugais. Le grand nombre de milans (en portugais *açor*) que l'on y aperçut leur fit donner le nom de ces oiseaux.

Elles sont fréquentées par les navires européens qui viennent de l'Amérique méridionale, et l'on en trouve des descriptions plus ou moins complètes dans beaucoup de relations de voyages. Hebbe, officier de la marine suédoise, s'exprime ainsi : « Leur aspect, leur forme, la nature du sol, tout enfin annonce leur origine volcanique. Les tremblemens de terre y sont fréquens. En approchant de ces îles, les marins ne peuvent naviguer avec trop de précaution; car, bien qu'à raison de leur élévation au-dessus de la mer elles puissent être aperçues de très-loin, cependant, comme en hiver elles sont toujours enveloppées de brouillards et de nuages, il arrive fréquemment qu'on ne les voit pas d'une très-petite distance. Le climat des Açores est en quelque sorte plus doux que celui des contrées européennes situées sous la même latitude; il est très-salubre. Les rigueurs de l'hiver y sont inconnues; il ne gèle qu'à Corvo et sur les sommets des plus hautes montagnes des autres îles. La tempête, les pluies, les bourrasques caractérisent l'hiver. Les chaleurs de l'été sont tempérées par les vents, qui, à cause du peu d'étendue de chacune de ces îles, conservent toujours la fraîcheur de l'air de la mer. La température du printemps, de l'automne et d'une partie de l'été est délicieuse. Cette douceur du climat facilite la culture, qui, d'ailleurs, est rendue pénible en plusieurs endroits par l'âpreté et l'inégalité du sol. En général, elles sont bien cultivées, et des récoltes abondantes récompensent le laboureur de ses peines. Tous les fruits, les légumes et les plantes potagères de l'Europe moyenne et méridionale y réussissent et y acquièrent une saveur parfaite. On y récolte aussi des ignames, des patates et quelques autres végétaux de la zone torride. Il y a des bananiers dans les jardins, et jadis on y avait planté des cannes à sucre. A l'exception des métaux et du bois de construction en quantité suffisante, cet archipel possède toutes les commodités de la vie. Il expédie à la métropole beaucoup de froment et de fruits, et du vin, non-seulement en Portugal, mais aussi dans plusieurs pays de l'Ancien et du Nouveau-Monde. On y trouve les quadrupèdes et les oiseaux domestiques que l'on a coutume d'élever en Europe. On prétend que l'on n'y rencontre aucun animal venimeux. La mer y offre une grande quantité de poissons; les tortues de la petite espèce sont assez communes. »

La population des Açores est de 220,000 ames. Les hommes sont grands, bien faits, robustes et d'un extérieur agréable; les femmes sont petites et enjouées : la plupart plaisent par la vivacité de leurs yeux et la douceur de leur langage; quelques-unes peuvent réellement passer pour belles; celles d'un certain rang sont, comme partout ailleurs, plus blanches que les autres; car l'influence du climat a donné en général une couleur foncée à la peau, à la chevelure et aux yeux des habitans.

Terceira, l'une des plus grandes îles du groupe, a pour capitale Angra, où résident le gouverneur-général et l'évêque; c'est la plus sujette aux tremblemens de terre; on y voit plusieurs sources d'eau chaude, et, à 6 milles au N. O. d'Angra, le mont Brazil, ancien volcan dont le cratère est d'une très-grande dimension.

Saint-Georges, au S. O. de Terceira, est très-étroite, très-escarpée. Elle approvisionne les autres îles de bestiaux, de bois, de tuiles; elle exporte beaucoup de vins et même de l'eau-de-vie. Pico, ainsi nommée d'après la cîme de sa principale montagne, dont l'altitude est estimée à 7,328 pieds, a le terrain le plus stérile de l'archipel. Néanmoins, à force de persévérance, on y a obtenu du froment, et les vignobles y sont considérables. La bouche du volcan vomit encore des flammes.

Fayal est remarquable par ses belles forêts, et son nom lui vient de celui du hêtre (*Faya* en portugais). L'aspect de cette île, beaucoup plus petite que les précédentes, est extrêmement agréable; toutes les routes y sont bordées et ombragées de grands arbres; de chaque côté, les champs, les jardins et les vergers se succèdent sans interruption. Graciosa, au N. O. de Terceira, est petite et peu importante. Il en est de même de Corvo et de Flores.

Saint-Michel, la plus grande île de l'archipel, est très-fertile et très-commerçante; ses eaux minérales, tant chaudes que froides, sont très-fréquentées même par les Européens. Ces avantages sont compensés par la fréquence des tremblemens de terre. Sa plus haute montagne a 2,000 pieds d'altitude. A plusieurs époques, de petites îles se sont élevées du fond de la mer dans les environs de Saint-Michel, et n'ont pas tardé à disparaître. Le premier phénomène de ce genre fut observé le 11 juin 1638, un autre le 31 décembre 1719, un troisième le 31 janvier 1811. Vers la fin de février 1812, l'île nouvelle, qui, dès le mois d'octobre précédent, avait commencé à s'enfoncer peu à peu, n'était plus visible, et on ne voyait plus que des vapeurs se dégager de temps en temps de l'endroit de la mer où elle était surgie.

Les Formigas ne sont que des écueils situés

entre Saint-Michel et Sainte-Marie. Cette dernière, la plus méridionale de l'archipel, est petite et de peu d'importance. On y fabrique toutes sortes de poteries communes.

Madère, la plus grande île du groupe de ce nom, est à 160 lieues O. du cap Kantin, sur la côte de Barbarie. Fonchal, sa capitale, est par 32° 37' lat. N. et 19° 15' long. O. Madère fut découverte, dit-on, en 1344 par un Anglais. Elle le fut de nouveau en 1418 par Jean Gonçalve Zarco et Tristan Vaz Teixeira; ils lui donnèrent le nom qu'elle porte parce qu'elle était couverte de bois (*Madeira* en portugais). Elle est visitée par la plupart des navires qui vont d'Europe aux Indes ou en Amérique; sa longueur est de 13 lieues; sa plus grande largeur de 5, et son circuit d'environ 60. Les côtes sont très-élevées et d'un abord difficile. Les deux seules rades qu'elles offrent, au S. et à l'E., sont mauvaises, surtout en hiver. Sur la première, s'élève la ville de Fonchal, dont les maisons blanches, dit M. J. Barrow, contrastent d'une manière pittoresque avec les noirs rochers de lave et la verdure vive des arbres suspendus sur le talus des montagnes; au milieu de ces bois, des maisons de campagne, des églises, des chapelles, des couvens et d'autres bâtimens, tous differens de forme, ajoutent à la beauté du paysage. Entrés dans la ville, nous vîmes des rues étroites, tortueuses, malpropres, pavées en petits cailloux pointus ou en quartiers de lave aigus; des courans d'eau en traversent quelques-unes; mais, loin de contribuer à leur propreté, ils y nuisent au contraire de mille manières.

La surface de l'île est montagneuse. Le point culminant est le pic Ruivo, dont l'altitude est de 914 toises. La cime de Toringas en a 860. Les roches annoncent une origine volcanique. On y a découvert des minerais de fer; une source est ferrugineuse; et on dit qu'on y a rencontré de l'or natif. Le climat est extrêmement agréable; la température moyenne est de 16°, et le thermomètre n'éprouve que peu de variations; aussi le séjour de Madère est-il recommandé aux personnes attaquées de phthisie. Le vent d'E. est extrêmement chaud, et cause un certain malaise; heureusement il ne souffle jamais plus de trois jours de suite, et seulement en été. Les pluies ne sont pas trop abondantes; quelquefois on éprouve des tremblemens de terre. Les productions de la terre sont les mêmes que celles des Açores; mais on est obligé d'importer du froment. On a presque entièrement abandonné la culture de la canne à sucre; aujourd'hui ce sont les vignobles qui sont la principale richesse de l'île. Les premiers ceps furent apportés de l'île de Cypre en 1445. On évalue la récolte du vin à 26,000 pipes par an. La population est à peu près de 100,000 ames.

Le gouverneur général de Madère a dans son ressort l'île de Porto-Santo, située à 12 lieues dans le N. E., et ainsi nommée d'après son excellent port, qui est sur la côte du S. Elle est montagneuse, bien cultivée, et compte 6,000 habitans. La juridiction de ce gouverneur s'étend aussi sur les Salvages, îlots à 60 lieues au S. de Madère. Ils se composent de deux groupes séparés l'un de l'autre par un espace de 3 ou 4 lieues; les plus grands sont entourés de nombreux écueils; on y recueille de l'orseille. Elles ne sont habitées que par des oiseaux de mer.

En allant des Salvages au S., on ne tarde pas à apercevoir le pic de Ténériffe; l'île de ce nom est la plus peuplée et la plus grande de l'archipel des Canaries; elle a 18 lieues de long et 9 de large. Ses côtes sont en général escarpées, et n'offrent qu'un petit nombre de baies. Celle de Santa-Cruz, au N. E. de l'île, est constamment fréquentée par les navires européens, qui, de là, poursuivent leur route à travers l'océan Atlantique; aussi la ville de Santa-Cruz a-t-elle été décrite bien des fois. Les navires y relâchent pour renouveler leurs provisions. Cook conseille aux marins de s'y arrêter plutôt qu'à Madère.

Santa-Cruz est une jolie ville défendue par plusieurs forts; les maisons sont passablement bâties en torchis ou en pierre; on a soin de les bien blanchir, ou même de les barioler, ce qui donne à l'extérieur un air très-propre. Elles sont distribuées par pièces d'une grandeur énorme; beaucoup ont les toits plats. Le canton où Santa-Cruz est située se fait remarquer par son aridité. Tout y est brûlé; on marche sur des laves roulantes aiguës qui blessent à travers les plus fortes semelles, et que cependant les paysans parcourent pieds nus dès la plus tendre enfance. Le pays change dès Laguna, située à l'O., et seulement à une lieue de distance du port, et où l'on arrive par un chemin qui monte constamment.

Le pic de Teyde est situé dans la partie méridionale de l'île; sa cime, toujours fumante, est à 1909 toises d'altitude, par conséquent à 40 toises au-dessus des neiges perpétuelles sous cette latitude. On l'aperçoit quelquefois de 50 lieues en mer. Parmi les nombreux voyageurs qui ont écrit leur ascension sur cette montagne célèbre, on doit citer M. de Humboldt et M. Léopold de Buch.



1. Une Favorite du Sultan de Bornou.



Ce dernier voyageur a aussi visité la Grande-Canarie, située à l'E. S. E. de Ténériffe; elle est également montagneuse et de nature volcanique. Le sol y est extrêmement fertile et la végétation très-abondante; mais la culture y est mal entendue. La capitale est Ciudad de las Palmas, sur la côte N. E.

Fortaventura, à l'E. N. E. de Canarie, est d'une forme allongée; elle est montueuse et peu boisée; l'eau de source y est rare, et l'on recueille celle des pluies dans des citernes. Quand les pluies sont abondantes, les récoltes de froment, d'orge et des autres céréales sont tellement productives, que l'excédent est expédié à Canarie et à Ténériffe. Le cotonnier, que l'on y avait d'abord cultivé comme objet d'agrément, s'y est pour ainsi dire naturalisé.

Lancerote, la plus septentrionale de l'archipel, est au N. de Fortaventura, et a les mêmes productions que celle-ci. En 1730, une éruption volcanique détruisit presque le tiers de l'île. Quand M. de Buch la visita en 1815, « elle semblait partout plate, dit ce voyageur, quand on venait de quitter les îles de Palma, de Ténériffe, de Canarie, et aucune montagne ne se distinguait particulièrement du reste du pays. »

A Porto de Naos, sur la côte S. E., M. de Buch apprit, avec quelque surprise, que la montagne brûlait encore, et que, pour cette raison, elle était nommée Montana de Fuego. Il alla visiter ce phénomène. Il observa que des fissures du cratère s'échappaient des vapeurs très-chaudes. Un autre cratère, creusé dans la crète la plus élevée de la montagne, est à 229 toises d'altitude. Du haut de cette montagne, on découvre l'horizon de la mer par dessus tous les cônes environnans; il n'y a que l'immense cône d'éruption de Coronna, sur le rivage septentrional de l'île, qui s'élève un peu au-dessus de la trace de cet horizon. Au N. de Lancerote, on remarque trois îlots, savoir : Graciosa, complètement aride, Clara, plus petite que la précédente, mais couverte de chèvres qui y réussissent à merveille; Allegranza, inculte et stérile. Elle est nommée Joyeuse par Jean de Béthencourt; ce fut la première terre des Canaries qu'il découvrit.

Goméra, au S. O. de Ténériffe, n'est en quelque sorte qu'une montagne très-haute dont le sommet est couvert de neiges dans la mauvaise saison. Le centre est une vaste forêt où les hêtres et les pins sont très-nombreux. Quoique la culture y soit négligée, les récoltes en tous genres sont abondantes, parce que les sources d'eau y sont communes. Saint-Sébastien, sa capitale, est une petite ville agréable, bien située, avec un assez bon port. Christophe Colomb s'y arrêta en 1492, quand il allait découvrir l'Amérique.

Palma, au N. O. de Ténériffe, est remarquable par la Caldéra, vaste cratère entouré de montagnes, et dont le fond est à 361 toises d'altitude. Le plus haut des pics qui l'environnent en a 1193. « Cette Caldera représente le grand arc creux de Palma; les bords de l'île se développent circulairement autour de cet arc, et formeraient complètement le cercle s'il n'y avait du côté méridional un prolongement par lequel l'île se termine peu à peu en pointe. Aussi loin qu'elles entourent la Caldéra, les montagnes sont notablement élevées, au point que leurs falaises, du côté de la mer, sont encore plus escarpées que les rochers qui environnent le pic de Teyde. Dès qu'elles s'éloignent de la Caldéra, leur niveau s'abaisse, et leurs crètes, du côté de la pointe méridionale, n'ont plus rien de remarquable par leur hauteur. »

« On a toujours parlé, ajoute M. de Buch, de la grande Caldéra de Palma comme d'une merveille de la nature, et ce n'est pas sans raison, car c'est ce qui distingue principalement cette île de toutes les autres, et ce qui la rend une des plus remarquables et des plus intéressantes de l'Océan. Aucune ne montre aussi bien et aussi clairement la forme avec laquelle les îles basaltiques sont sorties du sein de la terre, et aucune ne permet de pénétrer aussi loin et aussi profondément dans son intérieur.

» La capitale, Santa-Cruz, se trouve sur le côté oriental, en face de Ténériffe, et à peu près au point où la partie ronde de l'île commence à se détourner pour se terminer en pointe. A peine si on a pu trouver sur cette plage escarpée l'espace nécessaire pour les maisons; les rues et les places sont unies avec art, et s'élèvent, pour la plupart, en terrasse, les unes au-dessus des autres. »

Cette île est fertile en grains, en fruits et en vin; elle produit aussi de la soie, dont on fabrique des étoffes; on pêche, le long de ses côtes, beaucoup de poissons, que l'on sale. On retire des forêts de pins une quantité considérable de résine, et elles fournissent même du bois de construction.

Fer, quoique la plus petite et la plus stérile des Canaries, n'a pas laissé que de jouir longtemps d'une sorte de célébrité, parce qu'étant la terre la plus occidentale de l'Ancien-Monde, on y faisait passer le premier méridien, usage

aujourd'hui presque entièrement abandonné. Les sources y sont si rares, qu'on a même cru qu'elle en était entièrement privée. Son nom dérive de *Héro*, qui, dans la langue des indigènes, signifiait crevasse de rocher, parce qu'elle en est en effet remplie. Le bétail y est commun.

Les îles Canaries, connues des Anciens sous le nom d'*Iles Fortunées*, sont comprises entre 27° 39' et 29° 26' de lat., et entre 15° 40' et 20° 30' de long. O. Cet archipel s'étend sur un espace de 110 lieues, de l'E. à l'O. Il comprend 11 îles, dont les 7 principales sont seules habitées. On évalue leur superficie à 270 lieues carrées. Le voisinage de la zone torride y rend la chaleur très-forte; toutefois, elle est tempérée, pour les vents du N. et de l'O., par les brises de mer et par la hauteur des montagnes. Celles de l'E., exposées au vent de la côte aride de l'Afrique, en éprouvent de graves inconvéniens : lorsqu'il souffle plusieurs jours de suite, il flétrit la végétation, dessèche les ruisseaux, cause des maladies, et amène des nuées de sauterelles.

Jusqu'aux premières années du xve siècle, les Canaries furent habitées par les Guanches, peuple qui, suivant les apparences, avait de l'affinité avec les Berbers de l'Afrique septentrionale. Dès 1360, des navigateurs espagnols y abordèrent; mais les rois d'Espagne ne s'en occupèrent pas, et les cédérent en 1400 à Jean de Béthencourt, gentilhomme du pays de Caux. Celui-ci s'empara de Lancerote et de Fer. De retour en Europe, il retrocéda ce qu'il appelait ses droits à un noble Castillan. La conquête continua; elle ne fut achevée qu'en 1512, époque à laquelle les Canaries avaient été vendues au roi d'Espagne. Les insulaires déployèrent un courage héroïque contre les étrangers qui envahissaient leur pays. Malheureusement la désunion régna souvent entre eux; elle contribua sans doute à compléter leurs désastres. Leur race est totalement anéantie.

La population actuelle des Canaries est principalement composée d'Espagnols; on l'évalue à 210,000 ames. Les Canariens se font remarquer par l'activité de leur esprit et par leur goût pour les entreprises; ils vont, par choix, s'établir dans les contrées lointaines appartenant à l'Espagne.

On trouve aux Canaries tous les animaux domestiques et les végétaux employés en Europe dans l'économie rurale. La soude, cultivée sur quelques côtes, forme un objet de commerce; le principal est le vin.

Parmi les auteurs qui se sont spécialement occupés des Canaries, nous citerons M. Bory de Saint-Vincent, qui vint en 1800 à Ténériffe; M. Léopold de Buch, qui, en 1815, visita Ténériffe, Canarie, Palma et Lancerote; M. Berthelot, qui, de 1819 à 1830, a vu toutes les îles de cet archipel. Lancerote n'est qu'à 25 lieues de la côte de Barbarie, à laquelle on fait quelquefois des expéditions.

CHAPITRE XVII.

Sahara.

Trop souvent des navires parvenus dans les parages des Canaries ne se dirigent pas assez à l'O.; les brumes dont cet archipel est enveloppé fréquemment les empêchent de l'apercevoir; un courant violent les pousse vers la côte d'Afrique, et ils font naufrage sur la côte du Sahara. Parmi les infortunés qui furent victimes de ces tristes événemens, quelques-uns en ont publié la relation; ce sont Follie, Français (1784); Saugnier, Français (1784); Brisson, Français (1785); Adams, Anglais (1810); Riley, Nord-Américain (1815); Cochelet, Français (1819). C'est à leurs récits que nous devons la connaissance d'une portion de la région occidentale du Sahara et des mœurs de ses habitans.

Le Sahara, le plus vaste désert du globe, est situé dans la partie septentrionale de l'Afrique, entre 16° et 30° de lat. N., et entre 27° de long. E. et 19° 22' de long. O. Sa longueur est de 1,100 lieues; sa plus grande largeur, vers le 5e méridien E., est de 400; la moindre, sous le 11e méridien E., est de 180; sa superficie est évaluée à 230,000 lieues carrées; c'est neuf fois celle de la France, et à peu près la moitié de celle de l'Europe. Le Sahara n'offre pas une surface unie; sa partie orientale, qui est la moins considérable, est montueuse; elle commence en quelque sorte à la rive gauche du Nil. Les monts Haroudj s'élèvent, dans la partie septentrionale. Sous le 11e méridien E., une suite de rochers escarpés se prolongent du N. au S.; d'autres élévations s'étendent des monts Haroudj vers l'O. Des coteaux s'élèvent çà et là dans la partie occidentale. Cet immense desert est borné, le long de la côte, par des dunes de sable mobile. Les caps Agadir et Bojador, enfin le cap Blanc, si tristement célèbres par les naufrages d'un grand nombre de navires, sont les plus remarquables du littoral. Le sable, poussé par les vents dans la mer, la remplit à un tel point, que l'on peut marcher à une grande distance dans les eaux. Au côté opposé du Sahara, les sables envahissent les terres. Un petit nom-

bre de rivières très-peu considérables arrivent à l'océan Atlantique.

L'atmosphère, continuellement échauffée par les rayons du soleil, que le sable réfléchit, est d'une ardeur extrême; souvent elle est remplie de particules sablonneuses. L'éclat de la lumière est si éblouissant, qu'il fatigue horriblement la vue. Pendant la plus grande partie de l'année, l'air conserve l'aspect d'une vapeur rougeâtre. On observe fréquemment le phénomène du mirage, qui cause un tourment de plus au milieu de l'aridité dont on est entouré. Des pluies tombent parfois dans le désert, et sont aussitôt absorbées par le sable. On aperçoit bien rarement des arbres réunis en groupes et des touffes d'herbe; leur présence annonce que le sol conserve là quelque humidité. C'est dans des endroits semblables et dans ceux qu'une expérience transmise d'âge en âge a fait connaître pour recéler de l'eau à une profondeur plus ou moins grande, que s'arrêtent les caravanes. Il serait impossible à l'homme seul de franchir cette immense solitude. Les marchands se réunissent donc en troupes, et entreprennent avec leurs bêtes de somme la traversée du Sahara.

L'animal le plus fréquemment employé par les caravanes est le chameau, nommé, depuis un temps immémorial, le *vaisseau du désert*. Avant de se mettre en route, on fait sa provision d'eau, que l'on renferme dans des outres. Le plus grand malheur que l'on ait à redouter est d'être assailli par le seymoun, qui élève des tourbillons de sable et tarit l'eau dans les outres, et aux sources répandues sur différens points. Ce fut ainsi qu'en 1805 une caravane, composée de 2,000 personnes et de 1,800 chameaux, n'ayant pas trouvé d'eau aux lieux ordinaires de repos, périt tout entière. Celles qui ne succombent pas entièrement, perdent toujours quelques infortunés esclaves qui n'ont pas la force de résister à l'ouragan (Pl. XIII — 3).

Sur la lisière du désert, on rencontre des lions, des panthères, des serpens d'une dimension souvent énorme, des gazelles et d'autres antilopes, enfin des autruches en troupes nombreuses. Çà et là le désert est interrompu par des oasis dont nous parlerons plus tard.

Le Sahara est habité par des Maures, des Berbers, et des Arabes. Les premiers vivent sur la côte occidentale; ils sont divisés en tribus, savoir : les Monselmines, les Mougearts, les Ouadlims, les Labdessebas. Ces hommes cruels, féroces, perfides, avides, tantôt attaquent les caravanes, tantôt accourent sur le bord de la mer pour piller les navires naufragés et réduire en captivité leurs malheureux équipages. Plus au S., les Braknas, les Trarsas et les Darmankous occupent le terrain qui s'étend jusqu'à la rive droite du Sénégal; ils sont moins barbares que leurs voisins. C'est sur leur territoire que se trouvent les trois grandes forêts de mimosa, produisant toute la gomme qui fait le principal objet du commerce du Sénégal. Ces peuples mènent la vie pastorale.

Le centre du Sahara est occupé par les Berbers, divisés en deux tribus principales, les Touariks, à l'O., et les Tibbous, à l'E. Ils ont le teint bronzé, les cheveux longs et lisses, le nez mince; ils se cachent le visage avec un morceau de toile de coton; cette espèce de voile descend depuis le nez jusque par-dessus la poitrine; ils sont coiffés d'un turban ou d'un bonnet, et vêtus d'une chemise très-ample, dont les manches sont aussi larges que le corps, et enveloppés d'un manteau. Tous portent un fouet pendant à un baudrier qui va de l'épaule gauche à l'épaule droite. Leurs armes sont un sabre très-long et presque droit, un poignard, une lance, et parfois un fusil, dont ils se servent très-habilement (Pl. XIII — 3). Les uns sont nomades, d'autres ont des demeures sédentaires; ils sont musulmans, mais fort ignorans sur leur religion. Les Touariks et les Tibbous sont fréquemment en guerre entre eux et avec leurs voisins, les nègres et les Arabes; tantôt ils pillent les caravanes, tantôt ils leur servent de guides.

CHAPITRE XVIII.

Soudan.

Les géographes anciens avaient parlé d'un fleuve de l'intérieur de l'Afrique septentrionale, au S. du désert, qui coulait de l'O. à l'E. Ils le nommèrent le *Niger*, et tous ceux que les modernes connaissaient dans cette région ayant leur embouchure sur la côte de l'océan Atlantique, on fut longtemps embarrassé pour placer ce fleuve sur les cartes : d'Anville le marqua le premier d'une manière satisfaisante; mais aucun Européen n'était parvenu sur ses bords avant la fin du xviiie siècle.

En 1788, une société dont le but était d'encourager les découvertes dans l'intérieur de l'Afrique, fut formée à Londres. Elle envoya des voyageurs de différens côtés. En 1789, Houghton, qui avait longtemps résidé à Gorée et sur la côte de Maroc, offrit ses services à la société; ils furent acceptés. D'après ses instructions, il devait tâcher de pénétrer par la Gambie jusqu'au

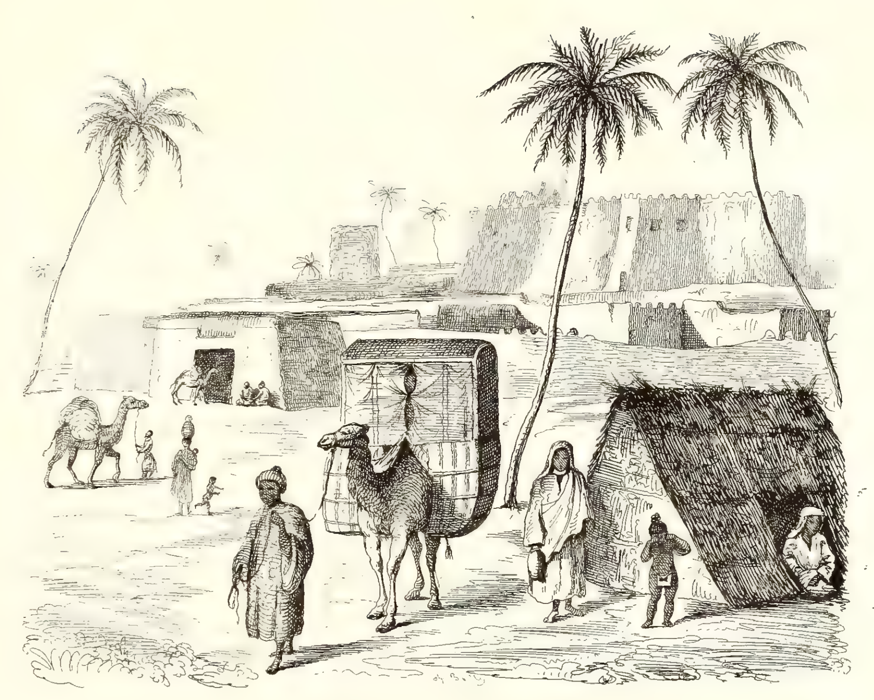
Niger. Il partit le 16 octobre 1790, arriva le 16 octobre à l'embouchure de la Gambie, remonta ce fleuve jusqu'à 900 milles de la mer, et s'avança ensuite par terre vers le N. E., afin de parvenir au fleuve, qui était le but de ses recherches: il traversa ensuite plusieurs royaumes nègres, tantôt bien, tantôt mal reçu. Le 1er de septembre 1791, il était à Simbing, village sur la frontière du Bambouk et du Loudamar; il fut volé; ses domestiques nègres refusèrent de le suivre dans le pays des Maures. Cependant il ne se découragea point, ainsi que le prouve une lettre qu'il écrivit de ce lieu et qui fut la dernière que l'on reçut de lui. Arrivé enfin à Djarra, il fit connaissance avec des marchands maures qui allaient acheter du sel à Tibhit, ville voisine du Sahara, et fit route avec eux. S'étant aperçu qu'ils voulaient le tromper, il voulut les quitter au bout de deux jours; ils le pillèrent et s'enfuirent. Obligé de s'en retourner à pied à Djarra, il mourut en chemin de la dyssenterie. Il fut impossible de recouvrer ses papiers.

Malgré l'obscurité qui enveloppa ses derniers momens, la nouvelle de sa mort ne tarda pas à être confirmée. Néanmoins l'association ne ralentit pas ses efforts et accepta les offres de service de Mungo-Park, jeune chirurgien écossais, qui venait des Indes-Orientales et qui donna les preuves les plus satisfaisantes de ses connaissances en astronomie, en géographie, en histoire naturelle. Il partit de Portsmouth le 22 mai 1795, débarqua le 21 juin à Jillifrey, sur la rive septentrionale de l'embouchure de la Gambie, et arriva le 5 juillet à Pisania, à 200 milles plus haut; il y séjourna plusieurs mois pour recueillir des renseignemens sur les pays qu'il allait parcourir et pour apprendre la langue mandingue. Le 2 décembre, il s'avança par terre, d'abord à l'E., ensuite au N., car la guerre avait éclaté entre deux princes nègres. Le roi de Kaarta, l'un d'eux, avait bien accueilli notre voyageur qui prit la seule route où il put marcher en sûreté. Le 13 février 1796, il sortit de Kemmour, passa par Simbing et gagna Djarra, grande ville dont les maisons sont bâties en pierre. Il y resta quatorze jours pour attendre le retour d'un messager envoyé par son hôte vers Ali, prince maure, afin de solliciter la permission de traverser son territoire. Un esclave d'Ali apporta le 26 une réponse favorable. Tous ses domestiques, à l'exception de Demba, petit nègre, refusèrent de le suivre; alors il remit le double de ses papiers à l'un d'eux, pour qu'il les transmit aux Anglais de la Gambie, et laissa le superflu de sa garde-robe à son hôte. Sur ces entrefaites, son sextant lui fut volé, accident qui l'empêcha de continuer ses observations de latitude.

Le 27, il quitta Djarra, traversa un pays sablonneux conquis sur les nègres par les Maures, fut grossièrement insulté et même volé par ces derniers, hommes féroces et fanatiques; un détachement de soldats le conduisit à Benoun, où résidait Ali. C'était un camp sur la limite du désert. Il y fut indignement traité. Ali fit venir de Djarra tous les objets qu'il y avait laissés et s'en empara. Heureusement ses papiers n'avaient pas été saisis. On lui enleva Demba. Sa vie même courut des dangers, car plusieurs fois il fut question de le faire mourir : il dut la conservation de ses jours à l'intérêt qu'il avait inspiré à la femme d'Ali. Pour diminuer l'ennui qu'il éprouvait, il apprit à lire l'arabe, en priant les Maures les plus insolens soit d'écrire des caractères sur le sable, soit de déchiffrer ceux qu'il y avait tracés; il réussit ainsi, en flattant leur orgueil, leur vanité, et la haute idée qu'ils avaient de leur science, à déjouer leurs mauvaises intentions.

Dans ses conversations avec deux marchands musulmans qui se trouvaient à Benoun, Park apprit des particularités curieuses sur le voyage à travers le Sahara et sur Timbouctou; ils n'étaient pas de nature à l'encourager dans sa tentative de pousser jusqu'à cette ville.

Ali transporta son camp de Benoun plus au N. Park le suivit; Ali partit ensuite pour Djarra; Park l'y accompagna, et le prince étant retourné à Benoun, laissa Park à Djarra. Bientôt le roi de Kaarta s'avança avec son armée contre cette ville; chacun s'empressa d'en sortir. Au milieu de la confusion, Park, saisissant une occasion favorable, s'enfuit à cheval le 2 de juillet, et se hâta de gagner le désert dans l'E., ensuite, il rencontra des lieux habités, et reçut l'hospitalité dans quelques endroits, se cachant souvent dans les halliers pendant le jour, quand il apercevait quelqu'un sur la route. Le 5 il atteignit Ouaoura, petite ville appartenant au roi de Bambara. Il voyagea tranquillement dans ce pays; enfin, le 21 juillet, des Kaartans fugitifs avec lesquels il cheminait, s'écrièrent : — Voyez l'eau. « Regardant devant moi, dit-il, je vis avec un plaisir inexprimable le grand objet de ma mission, le majestueux Niger que je cherchais depuis si longtemps. Large comme la Tamise l'est à Westminster, il étincelait des feux du soleil et coulait lentement vers l'*Orient;* je courus à ses bords et, après avoir bu de ses eaux, j'élevai mes mains vers le ciel, en remerciant avec ferveur l'Eternel



3. Forteresse de Morzouk.



4. Le Mont Késa sur le Kouarra.

de ce qu'il avait couronné mes efforts d'un succès si complet. »

Sego, capitale du Bambara, située par 14° 10' de lat. N., est composée de quatre villes distinctes, dont deux sont à gauche et les deux autres, entourées de hautes murailles en terre, sont à droite du fleuve. Les maisons, construites également en terre, sont de forme carrée, à toits plats, quelques-unes sont à un étage et beaucoup peintes en blanc. Les rues sont étroites et les mosquées très-nombreuses. Park en a estimé la population à 30,000 ames. Il y arriva un jour de marché. La foule qui se pressait pour passer le fleuve, nommé Dialiba, était tellement nombreuse qu'il attendit son tour pendant plus de deux heures. Le roi, instruit de l'arrivée d'un blanc, lui fit défendre de passer outre avant de l'avoir instruit du motif de son voyage et lui enjoignit d'aller loger dans un village à quelque distance. La vue de Park effraya les habitans. Pas un ne consentit à lui donner l'hospitalité. Cependant le vent s'élevait et menaçait d'un orage; Park, morne et abattu, s'assit au pied d'un arbre. En ce moment, une femme qui revenait des champs l'aperçut; émue de compassion, elle prit la bride et la selle de son cheval qui paissait là auprès, dit à Park de la suivre et le conduisit dans sa cabane, alluma sa lampe, lui donna du poisson grillé et l'invita à se reposer sur une natte. Ensuite elle se mit à filer du coton avec quelques jeunes femmes ses compagnes. Pendant ce travail, qui dura une grande partie de la nuit, elles s'amusèrent à chanter. « L'une des chansons fut improvisée, dit Park, car j'en étais l'objet; elle était chantée par une femme seule; les autres se joignaient à elle par intervalle en forme de chœur. L'air en était doux et plaintif; voici le sens des paroles : « Les vents mugissaient et la pluie tombait. Le pauvre blanc, faible et fatigué, vint et s'assit sous notre arbre. Il n'a point de mère pour lui apporter du lait; point de femme pour moudre son grain. *Chœur.* Ayons pitié de l'homme blanc, il n'a point de mère, etc.»

« Emu jusqu'aux larmes d'une bonté si peu espérée, le sommeil fuit de mes yeux. Le matin, je donnai à ma généreuse hôtesse deux des quatre boutons de cuivre qui restaient à ma veste; c'était le seul don que j'eusse à lui offrir pour témoignage de ma reconnaissance. »

Le lendemain, un messager du roi de Bambara vint demander à Park s'il avait apporté quelques présents pour son maître. Le voyageur lui répondit que les Maures l'avaient dépouillé de tout. L'après-midi, un second messager lui intima l'ordre de quitter le voisinage de Sego; et lui remit 5,000 cauris de la part du roi, ce qui équivalait à peu près à 25 francs. Cette somme pouvait suffire à le faire vivre pendant quelque temps, puisque 100 cauris suffisent pour l'entretien journalier d'un homme et de son cheval. Ce second messager était chargé de servir de guide à Park, qui sortit de Sego le 23 juillet, et suivit le cours du Dialiba. A Sansanding son nègre le quitta, et bientôt notre voyageur fut obligé de laisser, dans un champ, son cheval qui ne pouvait plus marcher, et, s'embarquant sur le fleuve, il poursuivit sa route au N. E. jusqu'à Silla. Convaincu par une triste expérience que des obstacles insurmontables s'opposaient à sa marche, il prit le parti de retourner sur ses pas. Il était alors à 1,100 milles de l'embouchure de la Gambie. Les pluies continuelles rendaient les chemins impraticables sur la rive gauche; il se mit donc en route, le 30 juillet, par la route opposée pour retourner à l'O. Il eut le bonheur de retrouver son cheval qui s'était refait un peu; mais il apprit en même temps que le roi de Bambara, cédant aux insinuations perfide des Maures, avait ordonné de l'arrêter. Il évita donc Sego, en faisant un détour; puis, revenant vers le Dialiba, il traversa un grand nombre de villages et de villes. Le 23 août, il quitta ses bords à Bammakou où il cesse d'être navigable. Entré dans le pays des Mandingues, des maraudeurs le pillèrent deux jours après et lui enlevèrent son cheval. Park était résigné à mourir, sa confiance dans la Providence lui donna de la force; il continua sa marche, recouvra son cheval et ses effets, laissa le pauvre animal en témoignage de sa gratitude à un chef de village, et enfin, après des fatigues inouïes, atteignit Kamalia où un nègre, marchand d'esclaves, lui donna l'hospitalité et lui promit de le conduire au comptoir anglais de la Gambie aussitôt que la saison le permettrait. Les soins de ce nègre et de sa famille sauvèrent la vie à Parck qui ne tarda pas à être attaqué d'une fièvre violente. Le 19 avril 1797, il partit avec son hôte et une nombreuse caravane d'esclaves; le 12 juin il fut de retour au comptoir anglais d'où il il était parti et où on le regardait comme un homme échappé du tombeau. Le 17, il s'embarqua sur un navire américain allant aux Antilles; il arriva en Angleterre le 22 septembre.

Park fut en quelque sorte reçu en triomphe par la société d'Afrique et par le public : il le méritait, car son voyage était le plus important qu'aucun Européen eut encore fait dans l'inté-

rieur de la Nigritie. Six ans après, le gouvernement anglais ayant résolu d'envoyer une expédition considérable pour descendre le Dialiba, jeta les yeux sur Park pour la diriger. Le 30 janvier 1805, il fit voile de Portsmouth avec un chirurgien et un dessinateur, ses compatriotes, et quelques ouvriers. A Gorée, il prit un officier et trente-cinq soldats d'artillerie. Il entra dans la Gambie vers les premiers jours d'avril, et tout le monde étant réuni au-dessus de Pisania, petite ville sur le fleuve, il engagea à son service Isaac, marabout mandingue et marchand, pour guider la caravane. Le 27 avril, elle marcha vers l'E. Le 19 août, elle arriva sur les bords du Niger à Bammakou dans le plus triste état. Il n'y avait plus que onze Européens en vie et les quatre chefs étaient malades. Toutes les bêtes de somme avaient péri. Dans ces conjonctures critiques, Park conservait tout son courage. Le 21, il s'embarqua sur le Dialiba et s'arrêta à Marrabou, d'où il dépêcha, le 28, Isaac au roi de Bambara pour en obtenir la permission de construire un navire à Sansanding. A son arrivée dans cette ville, s'étant procuré deux mauvaises pirogues, il en fit, avec l'aide de deux des trois soldats qui étaient encore en vie, une goëlette à fond plat. La mort du chirurgien vint encore, pendant ces travaux, ajouter au chagrin de Park. Aucune perte, comme il l'a écrit lui-même dans son journal, ne pouvait lui paraître plus cruelle. Le 16 novembre, l'armement de la goëlette fut complété; il termina son journal et écrivit plusieurs lettres. Son enthousiasme n'avait pas diminué. « Je vais, mandait-il à lord Camden, secrétaire d'Etat, faire voile à l'E. avec la ferme résolution de découvrir l'embouchure du Niger, ou périr dans cette entreprise. » Dans sa lettre à sa femme, il montrait beaucoup de confiance, probablement pour calmer ses inquiétudes. Ces papiers furent apportés à la Gambie par Isaac, et, depuis ce moment, on ne reçut plus de ses nouvelles. La nouvelle de sa mort fut annoncée au comptoir anglais par des marchands nègres en 1806. Au mois de janvier 1810, Isaac, qui reparut à un de ces comptoirs, fut envoyé à la recherche de Park; il revint en 1811 et confirma les rumeurs sinistres répandues précédemment. On a su positivement qu'il était parvenu, en descendant le Dialiba, jusqu'à Boussa, ville dans le pays de Haussa.

Peu de temps après le départ de Park pour son premier voyage, la société d'Afrique accepta les offres que lui fit Hornemann, jeune allemand, qui lui proposait de faire un voyage dans l'intérieur de cette partie du monde. En juillet 1797, il vint de Londres à Paris où il reçut l'accueil le plut obligeant; il alla s'embarquer à Marseille pour Cypre, d'où il gagna Alexandrie. La peste et d'autres obstacles l'avaient forcé de prolonger son séjour au Caire; il se disposait à partir avec une caravane pour l'intérieur, lorsqu'à la nouvelle du débarquement des Français en Egypte, il fut, ainsi que tous les Européens, enfermé dans le château pour les y mettre à l'abri de la première rage de la populace. A l'arrivée de l'armée, ils furent relâchés. Le général Buonaparte, instruit des projets de Hornemann, lui fit donner un passeport et lui offrit tout ce qui pouvait lui être nécessaire pour son voyage. Le 5 septembre 1798, Hornemann partit avec la caravane du Fezzan; le 8, il entra dans le désert; le 16, il atteignit Siouah où l'on pense qu'était le temple de Jupiter-Ammon. De là il gagna Audjelah, oasis connue dès le temps d'Herodote. Enfin, après soixante-quatorze jours d'une route pénible, il entra dans Morzouk, capitale du Fezzan. Il y resta quelque temps et fit une excursion à Tripoli. Revenu à Morzouk, il écrivit, le 6 avril 1800, qu'il allait partir pour le Bornou, avec la grande caravane du Soudan. Depuis cette époque, on ne reçut plus de ses nouvelles; mais on a appris qu'il était mort dans le voyage. Sa relation, qui a été traduite en français, offre beaucoup de renseignemens intéressans sur le pays qui s'étend du Caire au Fezzan, sur cette dernière contrée et sur d'autres parties de l'Afrique.

Le désir d'obtenir sur l'intérieur de cette partie du monde des notions positives qui pussent être utiles au commerce, décida le gouvernement britannique à y envoyer Ritchie, homme instruit et habile; il devait être secondé par un capitaine de vaisseau de la marine royale. Des empêchemens s'étant opposés à ce que celui-ci acceptât cette mission, Lyon, qui servait également dans la marine, offrit à Ritchie de l'accompagner; ils s'adjoignirent Jean Belford, charpentier très-adroit. Ces arrangemens furent faits à Malte, où Ritchie s'était rendu; on s'embarqua pour Tripoli.

Le 25 mars 1819, les voyageurs partirent pour le Fezzan avec Mohammed-Mokni, sultan de cette contrée, et une caravane nombreuse; on fit route au S. E., on traversa les montagnes de Techouna; à Beniolid, on entre dans le désert. Le 6 avril, on était aux puits de Boudjem, dont l'eau est très-mauvaise : à une distance d'un demi-mille, on voit un ancien château romain; des inscriptions latines se lisent au-dessus de ses portes; celle du N. est la mieux conservée.

Boudjem est sur la frontière septentrionale du Fezzan.

Le désert continue jusqu'à Sokna, ville bâtie dans une immense plaine graveleuse que bornent au S. les monts Soudah, qui sont basaltiques. Les dattes y sont abondantes et excellentes. Le désert recommence ensuite : on marcha au S. Le 26, on passa par Zeighan, village muré et environné d'une grande forêt de dattiers; il est renommé pour la vie sainte de ses marabouts, de même que Samnou qui est un peu plus loin. Sebha se présente en amphithéâtre sur un coteau; les dattiers deviennent fréquens. On rencontre quelques hameaux chétifs. Le 4 mai, nos voyageurs firent leur entrée dans Morzouk avec le sultan. Ils furent logés dans une grande maison voisine du château (Pl. XV — 3).

Les Anglais ne tardèrent pas à être attaqués de la dyssenterie; le 20 novembre, Ritchie mourut. Lyon, quoique faible encore, partit bientôt après pour Zuéla, ville située à l'E. N. E.; de là, il alla à Gatrone qui est au S. et poussa sa course jusqu'à Tegherri, ville la plus méridionale du Fezzan, où il arriva le 2 janvier 1820. On y voit les ruines d'un grand château bâti par les Arabes. La langue de ce peuple y est peu en usage; on y parle celle de Bornou. Les dattiers y sont très-communs; c'est là que cesse la culture de cet arbre. On récolte principalement dans les jardins de petites carottes, des ognons et des potirons. Le désert commence au S. de la ville, qui est située par 24° 4' de lat. N. Après avoir fait une petite excursion au S., Lyon retourna au N. et rentra dans Morzouk, le 17 janvier, avec une caravane qui revenait du S. et ramenait beaucoup d'esclaves. Il en partit le 9 février avec Belford qui était encore extrêmement faible; il marchait avec une caravane composée principalement d'esclaves; sa conduite humaine envers ces infortunés lui valut l'expression de leur reconnaissance et de leurs regrets quand il se sépara d'eux, à peu de distance de Tripoli; il revit cette ville le 25 mars 1820.

Le Fezzan est en relation continuelle avec le Soudan ou pays des nègres. C'est pourquoi Lyon assure dans sa relation que c'était de Morzouk qu'il convenait de partir pour pénétrer dans cette dernière contrée. Le gouvernement anglais eut égard à cet avis, et une nouvelle expédition pour l'intérieur de l'Afrique ayant été décidée en 1820, les personnes qui la composaient durent se rendre à Tripoli : c'étaient Oudney, chirurgien; Denham, capitaine d'infanterie; Clapperton, lieutenant de vaisseau de la marine royale. Ils étaient accompagnés de Hillman, habile charpentier. Tous y furent réunis à la fin de novembre 1821. Ils firent leur entrée à Morzouk, le 8 août 1822. Ils y furent reçus avec les plus grands honneurs, mais le sultan les contraria singulièrement quand il leur annonça qu'une escorte de 200 hommes armés, absolument indispensable pour traverser en sûreté le pays au S. de Morzouk, ne pourrait partir avant le printemps suivant, à cause du temps exigé pour les préparatifs du voyage à travers une région où tout devait être transporté à dos de chameau. Heureusement pour nos voyageurs, Boukhaloum, riche marchand et personnage considérable du Fezzan, prit intérêt à eux et leur assura que le sultan avait les moyens de les envoyer au Bornou s'il le voulait, et que lui-même se chargeait de conduire la caravane si le pacha de Tripoli le permettait. Il ne tarda pas à partir pour cette ville avec beaucoup de marchandises et d'esclaves : le sultan quitta sa capitale peu de jours après.

« Dans cette position, dit Denham, nous n'avions d'autre parti à prendre que d'aviser à des moyens certains de nous mettre en marche au printemps suivant. Le sultan avait emporté tout ce qui nous était nécessaire; il était impossible de se procurer un seul chameau; tout l'argent du pays avait été enlevé pour Tripoli; c'était donc de cette ville que nous devions attendre tout ce qu'il nous fallait. En conséquence, il fut décidé que je m'y rendrais bien vite pour représenter au pacha qu'il devait nous donner autre chose que des promesses en échange de nos guinées. Denham sortit de Morzouk le 20 mai, avec un nègre, son domestique, et deux Arabes. Le 12 juin, il revit Tripoli; le lendemain, il représenta au pacha, dans les termes les plus énergiques, le tort causé à lui et à ses compagnons par le retard apporté à leur départ pour le Bornou, et le pria d'en fixer l'époque précise. Il ajouta que s'il ne recevait pas une réponse favorable, il irait en Angleterre expliquer la cause de leur inaction forcée. Le pacha essaya de se disculper; il attribua tous les inconvéniens dont les Anglais se plaignaient à la volonté de Dieu qui les avait fait arriver pendant une maladie du sultan du Fezzan. Denham, loin de se payer de ces défaites, s'embarqua pour Marseille; il y était encore en quarantaine, quand une lettre du pacha lui annonça que Boukhaloum était nommé pour commander l'escorte qui devait conduire les Anglais au Bornou. Denham se remit aussitôt en mer; en sept jours il aborda les côtes de la Barbarie; Boukhaloum et une partie

de l'escorte étaient déjà à l'entrée du désert; le 30 octobre tous rentraient dans Morzouk.

Notre voyageur y trouva ses compatriotes malades : ceux-ci, persuadés que le changement de climat leur rendrait la santé, se mirent en route le 29 novembre, accompagnés de presque tous les habitans qui avaient un cheval. Le 9 décembre, ils étaient à Tegherri; puis on entra dans le désert parsemé de buttes de terre et de sable et couvertes d'arbustes, entre autres d'athila, plante que les chamaux mangent avec avidité. Plus loin, la plaine ne présenta plus la moindre apparence de végétation. Le voisinage des puits où l'on s'arrêtait était rempli de squelettes humains; on marcha presque toujours droit au S. De temps en temps la pluie tombait; on voyagea souvent entre des rochers escarpés dans lesquels des vallées s'ouvraient de chaque côté. Des villages sont parfois bâtis sur leur sommet; leur position, qui les met à l'abri de l'atteinte des bêtes sauvages, ne les garantit pas de l'attaque des Arabes et de leurs autres ennemis. Les voyageurs anglais furent plus d'une fois témoins des excès commis par leur escorte sur les malheureux Tibbous qui habitent ces solitudes. Bilma est le village le plus considérable de ceux que l'on vit. La chaleur était forte, et, pour s'en préserver, l'on cherchait l'ombre.

Le 4 février 1823, la caravane était à Lari; son approche en avait fait fuir tous les habitans; ce fut du haut des éminences voisines que les Anglais eurent le plaisir de contempler le lac Tchad. « La vue de cette nappe d'eau si intéressante pour nous, dit Denham, produisit en moi une satisfaction dont aucun terme ne pourrait rendre la force et la vivacité; mon cœur battait, car je pensais que ce lac était le principal objet de notre voyage. »

Lari est habitée par des nègres : la plupart des femmes étaient occupées à filer du coton. Là, une trentaine d'esclaves affranchis quittèrent la caravane pour retourner au Kanem, leur patrie, éloignée de trois jours de route à l'E. Les villages se succédaient le long du lac, ce qui n'empêche pas les éléphans et d'autres bêtes sauvages de venir paître sur ses bords.

Le 13, on passa l'Yéou, grande rivière coulant à l'E. vers le lac; c'était la première que les Anglais eussent vue depuis Tripoli. Les Arabes lui donnaient le nom de Nil. Le 17, les Anglais entrèrent dans Kouka, capitale du Bornou. Ce pays était gouverné par le cheikh El-Kanemi. Quelques années auparavant il avait été conquis par les Felatah. El-Kanemi le délivra; les Bornoui voulaient l'élever au trône. Il y plaça un parent des anciens souverains, mais se réserva pour lui-même l'exercice de l'autorité suprême. Le sultan réside à Birnie, ville murée et nommée aussi Nouveau Bornou. Angournou, entre le lac Tchad et Birnie, est la plus grande ville de l'empire. Kouka est à une petite distance du lac et d'une médiocre étendue. Le Vieux-Bornou, sur l'Yeou, ancienne capitale, est entièrement ruinée; ses décombres couvrent un vaste espace.

Le cheikh reçut amicalement les Anglais. « Sa physionomie prévenait en sa faveur; elle était, dit Denham, spirituelle, riante et bienveillante. Nous lui remîmes les lettres du pacha de Tripoli; après les avoir lues, il nous demanda pourquoi nous étions venus dans le Bornou; nous lui répondîmes que c'était uniquement pour voir le pays, afin de décrire ses habitans, sa nature et ses productions, parce que notre sultan désirait connaître toutes les parties du monde. Le cheikh répliqua : « Soyez les bien-» venus; vous montrer quelque chose sera pour » moi un plaisir; j'ai ordonné que l'on construi-» sît pour vous des cases dans la ville; vous » pouvez aller les examiner, accompagnés par » un de mes officiers. Lorsque vous serez remis » des fatigues de votre voyage, je serai très-» content de vous voir. » Après ce discours, nous nous retirâmes. »

Le lendemain, les Anglais offrirent au cheikh les présens qui lui étaient destinés; il en fut très-content. Tous les jours il leur envoyait des provisions en quantité. Il ne cessa de les bien traiter durant leur séjour.

» Un marché se tenait devant une des principales portes de la ville. Des esclaves, des moutons, beaucoup de bouvillons, étaient les principales créatures vivantes qui s'y vendaient. Il y avait au moins 1,500 personnes réunies dans ces occasions; quelques-unes venaient de lieux éloignés de deux et trois jours de marche. Le froment, le riz, le gossob, le tamarin en gousse, les arachides, les haricots, l'ochra, l'indigo abondaient; les plantes potagères étaient moins communes. Il y avait aussi du beurre, du leban (lait aigre), du miel. Le cheikh nous fit cadeau des citrons de son jardin; nous ne vîmes pas d'autres fruits.

» Parmi les autres marchandises, le cuir et les gamelles tenaient le premier rang : on me présenta aussi pour les acheter des peaux de grands serpens et des morceaux de peaux de crocodiles employées pour orner des fourreaux de poignards.

» Les denrées et les marchandises étaient



1. Kasr-el-Zian dans la grande Oasis



2. Nécropole près Khargéh

presque toutes vendues par des femmes dont les costumes variaient à l'infini. Celles du Kanem et du Bornou étaient les plus nombreuses (Pl. XIII — 4). La principale différence consiste dans la coiffure (Pl. XIV — 3). »

Au mois de mars, Boukhaloum partit pour Birnie afin de rendre ses devoirs au sultan; les Anglais l'accompagnèrent. Le prince leur donna audience dans une grande place remplie de ses courtisans, qui, après s'être prosternés devant lui, s'asseyaient à terre en lui tournant le dos, ce qui est l'usage du pays. Le prince était accroupi dans une espèce de cage en roseau ou en bois, près de la porte de son jardin; il regarda à travers le grillage l'assemblée réunie devant lui en demi-cercle. Elle parut très-grotesque aux Anglais; un gros ventre et une grosse tête étant des attributs indispensables pour quiconque fait partie de la cour du monarque.

Les présens de Boukhaloum et des Européens furent renfermés dans un grand châle, puis remis à un nègre horriblement laid et principal eunuque du sultan; il les lui présenta, étant le seul qui puisse s'approcher de sa personne.

Le fantôme de monarque ne reste pas toujours enfermé dans son palais; quand la guerre éclate avec un peuple voisin, il marche avec l'armée, mais jamais il ne prend part à l'action. Le prédécesseur du sultan que virent les Anglais avait été tué dans une bataille contre les Bégharmiens. Le prince est suivi de ses eunuques et de son harem; les femmes sont placées à cheval comme les hommes; un petit nègre ou un eunuque guide la marche du cheval (Pl. XV — 1).

Les lanciers du sultan de Bégharmi portent une grande casaque ouatée et piquée; elle leur protége suffisamment le cou, les bras et les jambes. Ils sont coiffés d'un bonnet du même genre, et leur cheval est également défendu par un caparaçon semblable (Pl. XV — 2).

Le cheikh tient à son service des fantassins du Kanem qui sont armés de longues lances et d'un bouclier, et qui, du reste, sont vêtus à la légère (Pl. XV — 2).

Une expédition avait été résolue contre les Fellatah, qui habitaient assez loin au S. du lac Tchad; elle était composée de Bornoui, de Mandarans et des Arabes de Boukhaloum. Denham témoigna le désir de l'accompagner; le cheikh lui adressa des représentations sur son empressement à courir les hasards des combats, puisque cette troupe ne partait que pour aller faire des esclaves; Denham le remercia de sa sollicitude, et lui répondit: « Je ne dois pas négliger une seule occasion de voir des pays que je ne connais pas. »

L'armée se mit en route le 15 avril, marcha au S., entra dans les montagnes, et atteignit Mora, capitale du Mandara. A mesure qu'on avançait, le pays devenait plus haut et plus âpre; de malheureux infidèles, qui n'avaient pas de moyens de se défendre ou étaient hors d'état de prendre la fuite, furent égorgés sans pitié ou jetés dans les flammes. Enfin, les Bornoui et leurs alliés attaquèrent Mosféia, ville dans une situation très-forte et protégée par des marais, des palissades, des fossés. Les Arabes fondirent sur l'ennemi avec une grande bravoure, mais furent mal secondés par les Bornoui et les Mandarans. A l'aide de leurs armes à feu, ils emportèrent les palissades et repoussèrent les Fellatah sur les hauteurs; ceux-ci firent pleuvoir sur les assaillans une grêle de flèches empoisonnées; de toutes parts, on voyait les femmes qui en fournissaient de nouvelles aux guerriers, et qui finirent par faire rouler de gros blocs de rochers sur les Arabes. Les Fellatah, remarquant le petit nombre de ceux qui les poursuivaient, firent volte-face et les attaquèrent : les Arabes reculèrent, la cavalerie des Fellatah chargea. Si un groupe d'Arabes, guidé par Boukhaloum et un autre chef n'eut pas tenu bon et forcé l'ennemi à s'arrêter, tous eussent probablement péri; beaucoup furent tués. Le cheval de Denham fut blessé au cou; lui-même eut le visage effleuré par une flèche. Dès que la défaite des Arabes fut évidente, leurs alliés se hâtèrent de fuir.

Denham, forcé de mettre pied à terre, ne dut son salut qu'à son pistolet; il put monter sur un autre cheval; mais, au bout de quelques centaines de pas, l'animal, effrayé, s'abat, le renverse et s'échappe : notre voyageur reste à pied et désarmé. Il est entouré par les Fellatah, en un clin-d'œil dépouillé de tous ses vêtemens, et percé de plusieurs coups de lance. Les Fellatah se disputent ce qu'ils lui ont enlevé; il profite de ce moment pour se relever, et se jette dans un bois voisin. Poursuivi, il saisit les branches d'un arbre et se laisse tomber dans un torrent. Il gagne le bord opposé, et il est sauvé. Apercevant, à travers les arbres, trois cavaliers, il reconnaît Boukhaloum et d'autres Arabes; il les appelle à grands cris, et ils ne l'entendent pas au milieu de la confusion, du bruit et des gémissemens des mourans. Les Fellatah étaient à leurs trousses, tenus seulement en respect par les armes à feu du chef.

Un Bornoui, chargé par le cheikh de veiller spécialement sur Denham, le reconnaît de loin,

avance à cheval vers lui, le fait monter en croupe: ils rejoignent au galop, et au milieu des décharges continuelles de flèches, l'arrière-garde de leurs troupes. Boukhaloum fit revêtir d'un barnus Denham, qui était totalement nu et souffrait horriblement de la chaleur. Ce chef lui eut à peine rendu cet important service, qu'il mourut d'une blessure au pied. Un torrent qu'on rencontra permit aux fugitifs d'apaiser leur soif dévorante. Denham recouvra son premier cheval et sa selle; l'animal était trop maltraité pour qu'il put s'en servir : on lui en donna un autre. Ses pistolets étaient perdus. « Ainsi, s'écrie-t-il, se termina cette malheureuse expédition. Comme elle n'avait d'autre motif que l'injustice et l'oppression, qui pourrait regretter qu'elle n'ait pas réussi? » Dans les premiers jours de mai, il fut de retour à Kouka. Grâce au régime sévère qu'il fut contraint de suivre, ses blessures et ses meurtrissures se guérirent promptement, et il put entreprendre d'autres excursions moins périlleuses.

Au mois d'août, la saison des pluies commença : elles étaient extrêmement abondantes; malgré la force du soleil, l'air était excessivement humide pendant quelques heures, par la quantité prodigieuse d'eau qui tombait. Tous les Anglais devinrent malades, les nègres aussi se ressentaient de l'insalubrité de la température. Enfin, au mois de novembre, les vents secs soufflèrent et purifièrent l'atmosphère; les maladies disparurent. Le 14 décembre, Oudney et Clapperton partirent, avec une caravane, pour Saccatou. Le 23, Denham eut le plaisir de voir arriver un de ses compatriotes, Toole, jeune officier qui avait parcouru en trois mois et demi la distance entre Tripoli et Kouka : il apportait différentes choses utiles à Denham, dont la position devenait ainsi plus agréable.

Le 23 janvier 1824, Denham et Toole partirent avec une expédition qui longea le lac Tchad, marcha vers l'E., et entra dans le Loggoun, pays allié du Bornou et arrosé par le Chari. Arrivé à Choui, près de l'embouchure de cette rivière, on voyagea au S. à travers un pays marécageux et très-boisé. La singulière construction des maisons excita la surprise de Denham. Ce sont littéralement cinq à six caveaux situés à la suite l'un de l'autre. Il fut encore plus étonné quand il sut que cet étrange arrangement était adopté pour que les habitans pussent trouver dans leurs demeures une retraite contre les attaques continuelles des mouches, des cousins, des maringouins et des abeilles. Denham avait peine à croire ce qu'on lui disait, quand un des hommes de sa suite, qui, inconsidérément, était sorti, rentra ayant les yeux et la tête dans un si piteux état, qu'il en fut malade pendant plus de trois jours.

Kernok est la capitale du Loggoun; ce pays est tout entouré par les Chouaâ; ceux-ci confinent à l'E. avec les Bégharmiens. Depuis quelque temps Toole était malade; son état empira tellement, que Denham fut obligé de retourner vers le N. Arrivé à Angala, ville située sur le Gambalaroum, près de son embouchure dans le Tchad, Toole y mourut : il n'avait que vingt-deux ans; malgré sa forte constitution, il ne put résister aux fatigues du voyage dans un pays humide et très-chaud.

Cependant, le Loggoun est plus sain que les autres contrées arrosées par le Chari. Il est très-fertile. Tous les soirs il se tient à Kernok un marché où la viande et le poisson abondent; le sel est très-rare; il paraît qu'il n'est guère recherché. On le remplace quelquefois par du natron, que Denham trouva très-amer et nauséabond. L'industrie est très-active dans le Loggoun : on y fabrique beaucoup de toiles de coton, que l'on teint très-solidement en bleu. « On y a aussi, ajoute Denham, une monnaie métallique, la première que j'eusse vue dans le Soudan. Elle consiste en plaques de fer minces qui ont à peu près la forme de leurs fers à cheval. On en fait des paquets de dix à douze, suivant le poids; dix de ces paquets équivalent à une piastre forte; mais le cours de cette monnaie éprouve des fluctuations; chaque vendredi, au commencement du marché hebdomadaire, il est fixé par une proclamation. Il en résulte naturellement que les joueurs à la hausse et à la baisse font respectivement des spéculations d'après leur opinion. Avant que le sultan reçoive le tribut ou le droit sur les bouvillons ou l'indigo, le magistrat fixe généralement le cours au-dessous du pair; tandis qu'au contraire quand il a des achats à faire avant une fête publique, la valeur du métal est invariablement augmentée. L'annonce du cours fixé excite un tumulte étonnant, comme cela arrive toujours quand les uns gagnent et que les autres perdent par sa variation. »

De retour à Kouka, Denham s'occupa d'un nouveau voyage vers l'E. Le 19 mai, il fut rejoint par Tyrwhit, un de ses compatriotes, qui venait pour résider comme consul à Kouka. Il accompagna Denham dans son excursion, qui commença le 16 juin. On traversa la partie inférieure du Loggoun, et on entra sur le territoire des Chouaâ. Denham aurait bien voulu faire le tour du lac et revenir par le N., mais il ne put

aller que jusqu'à Tangalia, ville située à l'extrémité orientale du lac. Les Bornoui avaient marché contre les habitans de l'Ouaday; ils furent défaits et revinrent chez eux. Denham put voir des îles vers l'extrémité du lac; il y en a d'autres au milieu; elles sont habitées par les Biddoumah, peuple païen qui fait des incursions chez ses voisins.

De retour à Kouka le 17 juillet, Denham y trouva Clapperton revenu de Saccatou avec une petite caravane. « Il était tellement changé, dit Denham, que je ne le reconnus qu'en l'entendant m'appeler par mon nom. Notre entrevue fut bien triste : Oudney, son compagnon, était mort; j'avais fermé les yeux du mien, beaucoup plus jeune et plus robuste que moi. Malgré sa faiblesse extrême, Clapperton parlait de retourner dans l'O. aussitôt après la saison des pluies.

Nous avons dit précédemment que Clapperton était parti le 14 décembre 1823 avec une caravane composée d'une cinquantaine de Bornoui et de 27 marchands arabes : la plupart de ceux-ci montaient des chevaux destinés à être vendus, et quelques-uns en menaient un en lesse. Les Bornoui étaient à pied. On marcha vers l'O., le long des rives de l'Yeou. Parvenue aux frontières du Bornou, la caravane se dirigea au S. jusqu'au lac Tomboun, qui est dans le pays des Bidis, peuple païen; ils accueillirent bien les Anglais. La température était très-basse. Oudney, déjà malade au moment du départ, s'affaiblissait davantage chaque jour. En continuant à marcher à l'O., on traversa de nouveau l'Yeou, et, le 2 janvier 1824, on entra dans Katagoum, ville du Haussa. Le gouverneur fit un accueil très-flatteur aux Anglais. Ils en sortirent le 11. On fut obligé de placer sur un chameau le lit d'Oudney, qui était trop faible pour supporter le cheval, et on s'arrêta le lendemain à Mourmour, où le malade expira à l'âge de trente-deux ans. La fraîcheur extrême des nuits contribua sans doute à hâter sa mort; c'est une cause très-fréquente d'accidens funestes pour les Européens dans ces climats où la chaleur est brûlante pendant le jour.

Après avoir rendu les derniers devoirs à son ami, à son compagnon, à celui qui avait eu la première idée du voyage dans l'intérieur de l'Afrique, et qui avait bien voulu l'y associer, Clapperton, désormais seul, et lui-même souffrant, continua son voyage avec persévérance. En marchant toujours vers l'O., il atteignit Kano, une des principales villes du Haussa; de là, il se porta encore à l'O., mais en remontant un peu plus haut vers le N. Des détachemens assez nombreux, envoyés par Bello, souverain des Fellatah, vinrent en plusieurs endroits à sa rencontre, et lui rendirent honneur par un bruit assourdissant de tambours et de trompettes. Le 17 mars, il parvint à Saccatou, résidence de Bello; il eut avec ce prince plusieurs entrevues très amicales et assez familières. Bello avait des notions assez confuses de l'Europe et de sa civilisation; Clapperton rectifia ses idées sur ce point, et s'efforça de le faire entrer dans les vues du gouvernement anglais pour la suppression de la traite des nègres. A ce sujet, Bello apprit, à son étonnement extrême, qu'il n'y a pas d'esclaves en Angleterre; qu'aucun homme n'y a le droit d'y frapper un autre homme, et que les soldats sont nourris, habillés et payés par l'état. La bienveillance que Bello témoignait à Clapperton fit penser à celui-ci qu'il avait réussi à vaincre chez lui cette défiance si naturelle chez tous les princes barbares à l'égard des étrangers. Bello lui promit d'accorder sa protection à tous les Européens qui pourraient venir, dans l'intérêt de la science, visiter ses états. Au moment de prendre congé de Bello, Clapperton en reçut une lettre adressée au roi d'Angleterre pour lui demander de vouloir bien envoyer à Saccatou un consul et un médecin, mais, malgré toute sa bonne volonté, le sultan n'alla pas jusqu'à remplir le vœu le plus cher de Clapperton, en lui donnant les facilités nécessaires pour pousser plus loin son exploration du continent africain. Chaque fois que celui-ci en parlait, Bello objectait les difficultés et les dangers inséparables d'une pareille entreprise.

Du reste, ce monarque africain avait fait preuve de magnanimité. Dès le lendemain de l'arrivée de Clapperton, après l'avoir questionné sur les différentes communions chrétiennes de l'Europe, il fit apporter des livres qui appartenaient à Denham, et s'exprima avec beaucoup d'amertume sur la conduite de Boukhaloum, qui avait fait une incursion sur son territoire. Il ajouta : « Je suis sûr que le pacha de Tripoli n'a jamais eu l'intention de me frapper d'une main tandis qu'il me fait des présens de l'autre; c'est du moins une étrange manière d'en agir entre amis. Mais qu'est-ce que ton ami allait faire là? » Clapperton répondit que Denham avait seulement voulu faire une petite excursion dans le pays. Bello rendit les livres à Clapperton de la manière la plus gracieuse, et cette affaire en resta là. Clapperton, en retournant au Bornou, passa par Cachenah, ville très-commerçante fréquentée par les Touariks et par les

marchands de Gadamès et de Touat. Il reprit à Kano la route qu'il avait suivie en venant, et rentra le 8 juillet à Kouka.

Le moment du départ approchait : le cheikh consentit à ce que Tyrwhit resta auprès de lui comme consul, et promit de protéger les marchands anglais qui viendraient dans son pays. « Il faut, ajouta-t-il, que ce soient de petits marchands, autrement leur profit ne serait pas assez considérable pour les dédommager de leurs frais. » Il exprima ensuite le desir d'écrire au roi de la Grande-Bretagne. Après avoir remis sa lettre aux Anglais, il leur envoya un chameau, un cheval et des outres à eau pour leur voyage dans le désert, enfin des présens pour eux et leur souverain. Le 16 août, il leur donna une audience de congé, et ils s'acheminèrent vers Tripoli avec une caravane. Denham suivit par le N. les rives du Tchad jusqu'à Mahal, village sous les 14° 28' de lat., et les 12° 40' de long. E.; c'est le plus septentrional. La nature marécageuse du lac ne lui permit pas de s'avancer plus loin. Il reste, d'après sa carte, un espace de 136 milles qu'il ne put pas visiter. Le 14 septembre, tout le monde fut réuni à Voudié, sur la rive occidentale du lac. On revint à Tripoli par la même route qu'on avait tenue en allant au Bornou; Denham pense qu'elle est plus difficile et plus fatigante au N. qu'au S. Un nouveau sultan commandait Morzouk ; il fut très-bienveillant pour les Anglais, qui revirent Tripoli le 20 janvier 1825. Les deux voyageurs furent avancés en grade.

L'issue heureuse de ce voyage fit naître naturellement au ministère britannique le désir d'envoyer une nouvelle expédition dans l'intérieur de l'Afrique, afin de profiter des dispositions favorables montrées par les deux souverains aux voyageurs anglais. Il fut décidé que Clapperton partirait le plus tôt possible. Il prit avec lui son compatriote Dickson, chirurgien qui avait longtemps séjourné aux Antilles. On leur adjoignit Pearce, capitaine de vaisseau de la marine royale, dessinateur habile, enfin Morrisson, chirurgien et naturaliste distingué. Clapperton avait pour domestique Richard Lander. Des présens considérables, consistant en munitions de guerre et autres objets, furent choisis pour les deux princes africains. On partit de Portsmouth le 27 août 1825; on arriva dans le golfe de Benin le 25 novembre suivant. Dickson voulut débarquer à Juida, afin de gagner Saccatou par terre. On sut qu'il était allé jusqu'à Chon, ville de l'intérieur, et depuis lors on n'en entendit plus parler. D'après les observations d'un négociant anglais établi depuis longtemps dans le Benin, on alla debarquer à Badagry. Le 7 décembre, on en partit, et on marcha vers le N. Il n'était pas toujours facile de trouver des porteurs pour le bagage. Quelquefois, ceux qui avaient consenti à s'en charger s'enfuyaient au moment de se mettre en route; toutefois, on ne perdit pas la plus petite chose.

Les cabocirs, ou chefs du village, montrèrent en général beaucoup de complaisance pour les voyageurs. La plupart leur fournirent abondamment toutes les denrées que produisaient le pays : c'étaient des moutons, des chèvres, des cochons, des poules, des ignames, du lait, du miel, du doura, du maïs et diverses sortes de boissons. On entra bientôt dans le royaume d'Yeo, nommé Yourriba par les Arabes et les Haussanis. Le pays, qui, près de la côte, est bas et uni, s'élève bientôt. Les Anglais étaient bien accueillis partout; mais, dès le 27 décembre, Pearce n'existait plus; quelques jours après, Morrison et un matelot, qui l'avaient suivi, moururent; Clapperton et Lander furent aussi attaqués de la maladie qui avait emporté leurs compatriotes; ils purent néanmoins continuer leur voyage. Après avoir traversé un pays montagneux, ils atteignirent, le 23 janvier 1826, Katounga, capitale de l'Yourriba. Le roi fit un accueil très distingué à Clapperton; mais il lui refusa la permission de marcher directement vers le Bornou; il alléguait pour motif que les pays qu'il fallait traverser étaient déchirés par la guerre civile, et que les Fellatah, appelés par un parti, faisaient partout des ravages.

Le 7 mars, Clapperton sortit de Katounga, se dirigea vers l'O., puis vers le N., passa successivement chez plusieurs chefs nègres dont il fut très-content, et arriva ainsi à Boussa, sur le Dialiba, nommé dans le pays Kouarra. Clapperton, ayant questionné le sultan sur les hommes blancs qui, une vingtaine d'années auparavant, avaient péri dans la rivière, celui-ci répondit qu'à cette époque il était très-jeune, et qu'il n'avait rien qui eut appartenu aux blancs. Tous les efforts de Clapperton pour découvrir les livres de Park furent inutiles. On lui indiqua l'endroit où le bateau de cet infortuné voyageur avait touché et où son équipage avait trouvé la mort.

Pressé d'arriver au terme de son voyage avant la saison des pluies, Clapperton, après avoir passé le Kouarra, traversé ensuite les pays de Gouari et de Zegzeg, qui étaient agités par des dissensions intestines et soulevées contre les Fellatah. Quoiqu'il eût annoncé qu'il allait chez Bello, sultan de ces derniers, on le laissa passer moyen-



3. Temple de Casr-Ouati



4. Ruines du Temple de Jupiter-Ammon.

nant quelques présens, et on lui fournit même une escorte pour le conduire jusqu'à Fatticah, première ville du territoire de ce sultan. Il franchit les monts de Naroa, et, le 20 juillet, il revit Kano, où il reçut une lettre de Bello, qui, prévenu de son arrivée, le félicitait sur son retour et l'invitait à venir le rejoindre. Divers obstacles, et notamment les pluies, empêchèrent Clapperton d'arriver auprès de lui avant le 15 octobre. Il était à son camp près de Kounia. Quand ils furent à Saccatou, Clapperton reconnut un grand changement dans les manières du sultan à son égard. Bientôt il apprit par le secrétaire intime de Bello que le cheikh du Bornou avait écrit à ce prince pour l'inviter à mettre Clapperton à mort, « parce que, disait-il dans sa dépêche, si l'on encourage trop les Anglais, ils reviendront l'un après l'autre dans le Soudan, et, lorsqu'ils se trouveront assez forts, ils s'empareront du pays : c'est ce qu'ils ont déjà fait au Bengale. » Bello avait repoussé avec horreur la proposition du cheikh. Toutefois, il refusa obstinément à Clapperton la permission de continuer son voyage vers le Bornou, et lui déclara qu'il ne pourrait retourner en Europe que par l'une des trois voies suivantes : ou par l'Yourriba, ou par Tombouctou, d'où il irait chez les Fellatah de l'O., voisins des comptoirs anglais, ou enfin par Agadès, Touat et Morzouk. Tant de contrariétés exercèrent une influence fâcheuse sur la santé de Clapperton, déjà altérée par les fatigues et par les effets du climat africain. Elle éprouva une nouvelle atteinte lorsqu'il apprit que le sultan avait fait saisir le bagage qu'il avait laissé à Kano sous la garde de Lander malade. Bello n'avait pu voir sans jalousie et sans inquiétude que le voyageur anglais fut chargé d'offrir des présens, et entre autres des munitions de guerre, au cheikh du Bornou, qui, en ce moment, était en hostilité ouverte avec lui. A son propre insu, Bello s'était conformé aux dispositions du code, que le gouvernement britannique lui-même a proclamées, et qu'il ne manque jamais de mettre en pratique : il s'était emparé de ce qu'une puissance neutre envoyait chez une autre avec laquelle il était en guerre. Il alla plus loin : il voulut exiger de Clapperton la communication d'une dépêche de lord Bathurst au cheikh; mais, sur ce point, il n'obtint qu'un refus bien prononcé. Cette lutte acheva d'épuiser les forces du courageux voyageur; la dyssenterie vint se joindre à la maladie qui le minait depuis longtemps. Le 11 mars 1827, il cessa d'écrire son journal. Quelque temps après, sentant sa fin approcher, il remercia tendrement Lander de ses services affectueux, le nomma son ami et son fils, et lui recommanda de chercher, immédiatement après sa mort, à regagner la côte et à porter ses papiers en Angleterre. Le 11 avril, il expira entre les bras de ce serviteur fidèle; il n'était âgé que de 38 ans.

Peu de jours après, Bello fit venir Lander, lui accorda la permission de retourner en Europe, et lui donna en paiement de divers objets qu'il retint un mandat sur un habitant de Kano. Lander prit en partant de cette dernière ville une route plus orientale que celle par laquelle il était venu : il traversa différentes rivières qui coulaient vers le Kouarra, et vit une suite de montagnes dans l'E. Déjà il était parvenu à Denrorah, ville éloignée de 245 milles au S. de Kano, et avait l'espérance d'arriver bientôt à Funda, sur le Kouarra, lorsque des messagers du sultan de Zegzeg lui firent rebrousser chemin vers Zariiah, parce que ce prince avait envie de le voir. Il accueillit très-amicalement le jeune voyageur, et lui fit cadeau d'une jeune négresse. Lander l'accepta parce qu'il pensa qu'elle lui serait d'un grand secours; il acheta de plus un jeune homme. Le 21 novembre, il arriva heureusement à Badagry, en traversant les mêmes lieux qu'il avait déjà parcourus. En route, il paya souvent sa dépense en vendant des aiguilles, des grains de verroterie et d'autres bagatelles. A Badagry, il faillit être victime de la perfidie de quelques Portugais marchands d'esclaves : il eut le bonheur d'échapper à leur fureur, et s'embarqua sur un navire marchand pour le Cap Corse, où il rendit la liberté à la négresse et au jeune homme qui l'avaient accompagné. Le 3 février 1828, il monta sur une corvette de l'état, et, le 30 avril suivant, il débarqua en Angleterre.

Le gouvernement anglais, après avoir reçu par Lander les papiers de Clapperton, jugea avec raison que personne n'était plus propre que ce jeune homme, à poursuivre les découvertes commencées dans le Soudan. En conséquence, quand celui-ci fut bien remis de ses fatigues, on lui donna des instructions; il prit avec lui son frère John et tous deux s'embarquèrent à Portsmouth le 9 janvier 1830. Le 22 mars ils étaient à Badagry; au mois de mai ils entrèrent dans Katounga; le Sultan reçut Richard Lander comme une ancienne connaissance, et procura aux jeunes voyageurs toutes les facilités désirables pour traverser son pays; ils allèrent d'abord au N. Le chef de Kiama, dans le Borgou, leur conseilla d'eviter une ville où, dans le précédent voyage, des nègres qui por-

taient les marchandises de Clapperton, étaient restés, et dont le gouverneur, qui protégeait ces fripons, n'avait pas voulu les rendre. Les jeunes voyageurs continuèrent donc à marcher au N. A l'exception des champs d'ignames voisins de Kiama, ils ne rencontrèrent pas, dans la première journée, une toise de terrain cultivé. Kakafungi, la première ville où ils s'arrêtèrent, leur plut beaucoup par l'urbanité des habitans et la propreté des maisons. Cependant John Lander tomba malade dans cette ville hospitalière; on fut obligé de l'aider pour qu'il put monter à cheval; le lendemain 6 juin, sa maladie empira, il eut le délire à Coubly où l'on se reposa pendant plusieurs jours : heureusement la fièvre s'apaisa dans la nuit du 11 au 12. Des émissaires du roi de Boussa arrivèrent bientôt; ils étaient chargés d'escorter les deux voyageurs jusqu'à la capitale où ils arrivèrent le 17. Il n'aurait pas été prudent d'expliquer au roi le vrai motif de la venue des deux Anglais dans son pays, sachant de quel œil jaloux tous les peuples nègres regardent ce qui concerne leurs rivières. Richard lui dit, en conséquence, qu'il voulait aller au Bornou en passant par Yaouri, et lui demanda sa protection pour traverser sûrement ses états; il reçut une réponse encourageante.

Avant leur départ, le roi vint chez eux accompagné d'un homme qui tenait un livre sous son bras. Il dit aux voyageurs qu'il avait été retiré de la pirogue qui avait péri avec l'homme blanc dans le fleuve. Les Anglais, en ouvrant le livre, reconnurent que c'était un ouvrage nautique du XVIIIe siècle. Le titre y manquait; il y avait entre les feuillets divers morceaux de papier de très-peu de conséquence. Le roi et le propriétaire du livre furent aussi mortifiés que les voyageurs quand ceux-ci leur dirent que ce n'était pas ce qu'ils cherchaient, et que, par conséquent, ils ne pouvaient donner la récompense promise. Le maître du livre le replaça soigneusement sous une grande enveloppe de toile de coton et le remporta, car il l'estimait comme un dieu pénate. Ainsi toutes les espérances de recouvrer à Boussa le journal ou les papiers de Mango-Park sont entièrement évanouies.

Le 23 juin, les deux Anglais partirent à cheval, le lendemain ils s'embarquèrent pour remonter le Kouarra. Le 27, ils débarquèrent sur la rive gauche et gagnèrent par terre Yaouri. Le gouverneur était d'une humeur très-capricieuse; il avait d'abord envoyé des vivres aux voyageurs. Tout-à-coup il cessa de les approvisionner et ceux-ci se trouvèrent très-gênés, parce que leurs ressources étaient presque épuisées. Les aiguilles n'avaient pas une grande valeur à Yaouri; le dernier voyage des Anglais en 1826 en avait inondé le pays, d'ailleurs, celles que les deux frères avaient apportées étaient défectueuses, malgré l'annonce pompeuse de leurs enveloppes et quoique leur fabricans eussent sans doute été recommandés, selon l'usage, par les feuilles quotidiennes. On en rapporta aux deux Anglais une grande quantité qui manquaient de trous; ils furent obligés de les jeter. La meilleure et la presque unique ressource des deux frères consistait dans les boutons dorés et argentés.

La guerre dans les pays à l'E. et au S. d'Yaouri empêcha le gouverneur d'accorder aux voyageurs la permission d'aller de ces côtés. Ils prirent congé de lui le 1er août; le 5, ils revirent Boussa. Après des délais qui accompagnent toutes les affaires en Afrique, Richard et John Lander allèrent, le 30 septembre, s'embarquer à Patachie sur une pirogue, et descendirent le Kouarra. Ses rives étaient hautes et assez escarpées; ses eaux paraissaient être profondes et libres d'écueils; sa largeur variait d'un à trois milles; ensuite, le pays s'abaissa : quelques villages de chétive apparence étaient épars sur les bords du fleuve; des arbres touffus les ombrageaient; tout annonçait que la terre était bien cultivée par une population nombreuse. Çà et là, on apercevait des villes commerçantes et très-peuplées; de grandes pirogues, au milieu desquelles s'élevait une cabane où logeaient des marchands avec leur famille, voguaient sur le fleuve; il coulait vers le S. E. Au-dessous de Badjebo, grande ville de la rive droite, il se partage en deux bras. L'aspect de ses bords est magnifique; cependant il manque à ce beau paysage, quoiqu'il soit habité, la vie qui embellit ceux des contrées civilisées de l'Europe. Les bateliers, que l'on avait pris dans une ville, s'en retournaient chez eux quand on arrivait à une autre; il n'était pas toujours facile de s'en procurer promptement de nouveaux, parce que ces gens ne se souciaient pas de s'éloigner trop de chez eux.

Les voyageurs furent accueillis très-amicalement par le chef de l'île de Madjé. Un peu au-dessous, le fleuve est coupé par d'autres îles, dont l'une forme le mont Késa, haut de 300 pieds, et très-escarpé; son aspect singulier le rend un objet de respect superstitieux pour les nègres (PL. XV — 4).

Les jeunes Anglais ne débarquaient pas aussi souvent qu'ils l'auraient désiré, sachant par expérience que leurs visites aux personnages

d'une certaine importance était très-dispendieuse. La navigation était fort gaie : on rencontrait sans cesse des pirogues; les hommes ramaient, les femmes chantaient en s'accompagnant de la guitare; la vue des blancs causait à tous ces nègres une surprise qu'ils exprimaient par leurs exclamations.

Le 19, les Anglais passèrent devant l'embouchure du Coudonia, affluent de gauche du Kouarra; Richard Lander l'avait traversé précédemment dans la partie supérieure de son cours. Le pays paraissait s'élever beaucoup de chaque côté; cependant ils ne purent arriver à Egga, grande ville de la rive droite, qu'en naviguant à travers un marais profond et très-large. Beaucoup de grandes pirogues remplies de marchandises et de denrées étaient mouillées devant cette ville. Les deux frères y furent très-bien accueillis, mais extrêmement importunés par la curiosité des habitans, qui ne pouvaient se rassasier du plaisir de les voir. On ne leur laissait pas un instant de repos pour qu'ils écrivissent des charmes; au moins, on accompagnait ces demandes d'un présent de denrées. Beaucoup de nègres d'Egga étaient vêtus de tissus venant du Benin et des possessions portugaises, ce qui fit penser aux voyageurs qu'il existait des communications actives entre cette ville et le golfe de Guinée.

En avançant, les Anglais remarquèrent que les rives du fleuve s'élevaient toujours davantage. Le 22, ils s'arrêtèrent près de Kacunda, grande ville de la rive droite, dans une position semblable à celle d'Egga, et où ils furent également bien accueillis. Au-delà, le fleuve tourne au S. Bientôt les voyageurs se trouvèrent entre de hautes montagnes. Dans la soirée et pendant la nuit, les lumières qu'ils aperçurent sur chaque rive annonçaient que le pays était peuplé. Le 25, dans la matinée, ils virent à gauche l'embouchure du Chary ou Tchadda. Des palmiers commençaient à orner les rives du Kouarra; un lieu commode pour débarquer se présenta à droite; on y aborda, on se dépêcha d'y élever une tente parce que le temps parut menaçant. Des restes de feu éteint et d'autres indices annonçaient que cet emplacement avait été récemment visité par une troupe nombreuse. Des douves de baril à poudre indiquaient qu'il existait des communications entre les indigènes et les Européens. Trois hommes étant allés à la découverte, entrèrent dans un village où il n'y avait que des femmes; celles-ci, ne comprenant pas leur langage, s'enfuirent effrayées dans les bois où les hommes travaillaient. A peine les trois éclaireurs finissaient-ils leur récit, qu'une troupe nombreuse de nègres, armés de fusils, d'arcs, de flèches, de zagaies, se montra; heureusement les deux blancs eurent le temps de la voir venir et de prendre un parti décisif : ils s'avancèrent seuls vers le chef de la bande, jetèrent leurs pistolets à terre, et firent tous les gestes qu'ils purent imaginer pour empêcher une attaque. Ils y réussirent, et la paix fut bientôt faite, grâces au secours d'un vieillard, qui comprenait la langue du Haussa, et qui servit d'interprète. Les nègres apportèrent en présent des vivres, et leur chef donna aux voyageurs 8,000 cauris. Ce village était Bocqua, fameux entrepôt de commerce, dont R. et J. Lander avaient beaucoup entendu parler. Le chef leur assura qu'ils n'avaient rien à craindre en descendant le fleuve, mais qu'ils feraient bien d'éviter Atta, grande ville de la rive gauche, parce que le roi pourrait, par caprice, les retenir chez lui plus longtemps qu'ils ne voudraient. Ils se rembarquèrent le 26. Le Kouarra continuait à couler entre de hautes montagnes; ils aperçurent Atta; mais ensuite ils ne virent plus que des forêts des deux côtés et pas une seule cabane dans une étendue d'une trentaine de milles. Le fleuve se dirigeait au S. O.; bientôt la vallée s'élargit; les montagnes s'écartèrent à droite et à gauche; les bords du Kouarra, notamment de ce dernier côté, s'abaissèrent et devinrent marécageux; des broussailles touffues les couvraient; un bras se sépare du fleuve et coule au S. E. Ensuite, on découvrit des pirogues et des habitations; tous les nègres avaient l'air effrayé. Qu'on juge de la surprise des Anglais, quand, le 27, en passant devant un grand village, ils entendirent un homme vêtu d'une veste de soldat anglais qui, dans la langue de leur pays, les invita à s'arrêter; ils ne tinrent compte de ces paroles; mais une douzaine de pirogues les poursuivit et les força de débarquer pour rendre leurs respects au roi de Damaggou. Ce chef les accueillit bien, les régala, et ne les laissa partir que le 4 novembre. Ils se placèrent dans une pirogue qu'il leur fournit; leurs gens étaient dans celle qui leur avait servi précédemment. On s'arrêta la nuit dans un village bien peuplé, et qui fait un grand commerce d'huile de palme. Afin de n'être pas trop retardés par la lenteur ordinaire des nègres, les deux frères se mirent chacun dans une pirogue différente. Richard s'éloigna le premier du rivage vers sept heures du matin; bientôt il passa devant Kirri, grand marché de la rive droite; un bras du fleuve coule de là vers l'O. Beaucoup de grandes piro-

gues remplies de monde et ornées de pavillons attachés à de longs bâtons de bambou, étaient le long du rivage; on n'y fit pas attention, et on continua de descendre le fleuve. Peu de temps après, on aperçut une cinquantaine de pirogues semblables qui le remontaient. R. Lander avoue qu'il distingua, avec un certain sentiment de fierté, le pavillon anglais parmi ceux qui les décoraient. Sa satisfaction ne fut pas de longue durée : dès que la première pirogue fut près de lui, un homme de très-grande taille et de très-mauvaise mine lui fit signe de venir le trouver; sa vue et celle de tout son monde très-bien armé lui en ôta l'envie; aussitôt, ses oreilles furent frappées du son du tambour, et des fusils se dirigèrent vers lui. Il n'y avait pas moyen de songer à la fuite ni à la défense; chaque pirogue ennemie avait un canon à l'avant et toutes sortes d'armes d'attaque et d'abordage.

En un moment, R. Lander vit son bateau abordé et pillé; il coucha le chef en joue; trois des nègres ennemis sautèrent sur lui, lui prirent son fusil et le dépouillèrent d'une partie de ses vêtemens. D'autres bandits essayèrent d'enlever la femme d'un de ces nègres; alors sa fureur ne connut plus de bornes : il encouragea ses gens à s'armer de leurs pagayes et à se défendre jusqu'à la dernière extrémité. Il la délivra, et le mari tua le ravisseur d'un coup de pagaye, qui était en bois de fer.

Comme les pillards semblaient aller vers Kirri, on les suivit. Dans la route, on fut hêlé en anglais par le chef d'une grande pirogue, qui invita le jeune voyageur à passer sur son bord. Lander se rendit à son invitation, et fut traité avec beaucoup de bonté. Un moment après, en regardant autour de lui, il aperçut son frère, dont la pirogue avait été également pillée, et peu s'en était fallu qu'il ne se noyât, parce qu'elle avait été abordée avec tant de violence, qu'elle avait presque coulé à fond; il en avait gagné à la nage une autre, montée par des gens de Damaggou. Toutes les pirogues naviguèrent vers Kirri; les nègres descendirent à terre, et forcèrent les deux blancs à rester à bord. Les infortunés étaient presque nus, et exposés à l'ardeur du soleil. Un mallam de Fundah leur adressa quelques paroles de consolation; des habitans de Damaggou prirent également part à leur infortune; des femmes leur apportèrent des bananes et des cocos.

Quelques momens après, le mallam ou docteur leur dit de venir reconnaître leurs effets, que l'on avait retrouvés en fouillant les pirogues des bandits; les coffres étaient pleins d'eau; un grand sac avait été coupé et à peu près vidé. Tout-à-coup des cris et le bruit des armes se firent entendre; les hommes tirèrent le sabre et coururent du côté d'où venait le tumulte; les femmes s'enfuirent vers le fleuve. Les deux blancs, appréhendant d'être foulés aux pieds dans cette bagarre, se réfugièrent avec les fuyards dans les pirogues, et s'éloignèrent de terre. Cette alarme était causée par des nègres d'Eboe, qui avaient fait une irruption pour enlever les choses retirées de l'eau. Les habitans de Kirri les repoussèrent.

Dans le palabre qui se tint ensuite, des prêtres musulmans parlèrent avec tant de chaleur et d'énergie en faveur des deux Européens, que, au coucher du soleil, ceux-ci furent mandés à terre, et on leur communiqua en ces termes le résultat de la délibération : « On vous » rendra ce qui a été retiré de l'eau; la personne » qui a commencé l'attaque sera condamnée à » perdre la tête pour avoir agi sans la permission » de son chef. Vous devez vous considérer » comme prisonniers; vous serez conduits de- » main chez Obié, roi d'Eboe; il vous fera subir » un interrogatoire et prononcera sur votre » compte. » Les jeunes voyageurs écoutèrent cette décision avec un vif sentiment de joie, et remercièrent Dieu de les avoir conservés sains et saufs; ils étaient dépouillés de tout.

Obié les traita avec bonté. Après s'être fait expliquer les faits qui les amenaient en sa présence, il consentit à les relâcher, pourvu qu'un des capitaines anglais mouillés le long de la côte payât leur rançon, qu'il fixa à une valeur de 20 esclaves en marchandises. Le fils d'un roi, voisin de l'embouchure du Rio-Nun, principal bras du Kouarra, promit de répondre de la somme si les prisonniers lui en comptaient une assez forte. Richard Lander consentit à remettre à ce personnage un mandat sur un des capitaines anglais. A cette condition, il fut remis en liberté, et, le 12 novembre, ils s'embarquèrent avec leur monde dans une grande pirogue. Le 14, on s'engagea dans un petit bras du fleuve qui se dirigeait à gauche; bientôt les voyageurs, à leur grande satisfaction, s'aperçurent du mouvement de la marée. On ne tarda pas à rencontrer le roi, venu en pirogue à la rencontre de son fils. Il mena les jeunes voyageurs à sa capitale, qu'ils décrivent comme le lieu le plus sale, le plus misérable et le plus affreux qu'il soit possible de voir. Le monarque leur demanda le paiement du droit acquitté par tous les blancs qui viennent dans la rivière, et, comme il insis-



1. Tombeaux antiques à Cyrène.



2. Ruines de Tombeaux antiques à Ptolemeïa. Exercices d'Arabes.

A. Bailly del.

tait pour le recevoir, R. Lander lui remit un mandat sur un capitaine, mouillé à l'entrée de la rivière. Alors le jeune homme partit avec un de ses serviteurs; son frère, et les autres devaient rester jusqu'à ce que les marchandises eussent été délivrées au roi. En conséquence, R. Lander partit le 17 dans la pirogue de celui-ci, et avec un de ses nègres; le 18, il était entré depuis un quart d'heure dans le Rio-Nun, quand il aperçoit un brick anglais à l'ancre. Il monte à bord : le capitaine ne faisait que de se remettre d'une violente attaque de fièvre; Lander se nomme, et lui fait lire ses instructions par un homme de son équipage, afin de lui prouver qu'il ne lui en impose pas; puis il le prie de le racheter, lui et son frère, lui assurant que tout ce qu'il déboursera pour leur compte lui sera certainement rendu par le gouvernement britannique. Mais, à sa surprise et à sa consternation extrême, le capitaine refusa de donner un seul schelling; et, malgré sa maladie et sa faiblesse, il jurait de la manière la plus épouvantable.

Lander tenta un nouvel effort auprès du capitaine; la seule réponse qu'il en put tirer fut : « Tâchez de faire venir votre frère et vos gens à mon bord, je les emmènerai; mais, je vous l'ai déjà dit, vous n'obtiendrez pas même de moi une pierre à fusil. » Heureusement le nègre se laissa persuader par Lander d'aller chercher le frère de celui-ci, ainsi que ses compagnons; il partit très-mécontent; néanmoins, il s'acquitta fidèlement de sa commission, et, le 24, dans la matinée, les deux frères furent réunis à bord du navire anglais. Ils promirent au nègre qu'un jour il recevrait le paiement de ce qui lui était dû : cet engagement fut rempli.

Le 27, le navire passa la barre du Rio-Nun, et, le 1er décembre, les jeunes voyageurs débarquèrent à Clarens-Cove, dans l'île de Fernando-Po. Le 20 janvier 1831, ils s'embarquèrent sur un vaisseau de guerre qui allait à Rio-Janeiro; le 9 juin suivant, ils arrivèrent à Portsmouth.

Le gouvernement britannique et la société de géographie de Londres récompensèrent magnifiquement ces jeunes voyageurs, qui venaient de résoudre un problème depuis longtemps discuté; ils avaient découvert l'embouchure de ce fleuve, désigné, depuis les temps les plus anciens, sous le nom de *Niger*, et que les nègres connaissent sous deux noms différens, ceux de Dialiba et de Kouarra, avant qu'il se partage en plusieurs bras pour former le vaste delta par lequel il arrive dans le golfe de Guinée. Plusieurs de ces bouches n'ont pas encore été explorées, et l'insalubrité des contrées basses et marécageuses que traversent les ramifications multipliées du fleuve opposera longtemps des obstacles au zèle des hommes hardis qui voudraient les remonter.

Des négocians de Liverpool pensèrent à profiter de la découverte de Lander. Une compagnie équipa deux navires à vapeur : le *Kouarra*, de 150 tonneaux, était construit en bois; l'*Alburka*, de 56 tonneaux, était en fer et ne tirait que trois pieds d'eau; un brick de 150 tonneaux devait accompagner ces navires et devait stationner à l'embouchure du Rio-Nun pour recevoir les marchandises qu'ils auraient traitées. R. Lander dirigeait cette expédition; son jeune frère ne voulut pas tenter les hasards de cette nouvelle entreprise. Les navires partirent de Liverpool vers la fin de juillet 1832; ils arrivèrent à l'embouchure du Rio-Nun le 19 octobre suivant. Le 27, les navires à vapeur commencèrent à remonter le fleuve; ce ne fut pas sans éprouver de la résistance de la part des chefs; ceux-ci, tirant leurs principaux profits de la traite des nègres, cherchaient naturellement à faire échouer une expédition qui voulait pénétrer dans l'intérieur, se borner à traiter de l'huile de palme, de l'ivoire, des cuirs, de l'or, enfin d'autres productions de ces régions, et, de plus, fournir à leurs habitans des marchandises d'Europe à bien meilleur marché que celles qui leur étaient vendues par les trafiquans de la côte. On avait pris des pilotes nègres pour remonter le fleuve. Un des chefs enjoignit à l'un d'eux de faire chavirer le navire qu'il conduisait. Cependant, on arriva le 7 novembre à Eboe sans que l'on eut perdu personne. Mais on avait été obligé de détruire un village situé à 30 milles plus bas : les habitans avaient voulu empêcher les bâtimens de passer, et il avait fallu faire un exemple. Néanmoins, le roi d'Eboe fit un très-bon accueil aux Anglais, et des présens furent échangés de part et d'autre. On prit des vivres, et, le 9, on parvint à un grand élargissement du fleuve, que Lander avait précédemment regardé comme un lac; sa largeur est là de 1,500 toises environ, et sa profondeur de 42 pieds.

Deux jours après avoir quitté Eboe, les maladies commencèrent à ravager les navires; le 5 décembre, le *Kouarra* avait perdu 14 hommes et l'*Alburka* 3. Cette différence entre la mortalité des deux vaisseaux fut attribuée à la fraîcheur répandue dans l'intérieur de l'Alburka par le fer qui formait son enveloppe. Le roi d'Atta accueillit fort mal les Anglais, et les prê-

tres eurent recours à toute espèce de sortiléges pour s'opposer au passage des navires. On offrit inutilement d'échanger des marchandises d'Europe contre de l'ivoire.

On parvint ensuite à Bocqua, petite ville que Lander avait vue précédemment sur la rive droite, mais qui, ayant été depuis saccagée par une peuplade ennemie, avait été transportée sur la rive opposée. La nouvelle ville aussi bien que l'ancienne possédait un marché sur le fleuve; une circonstance qui mérite d'être remarquée, et qui montre que les extrêmes en civilisation et en barbarie se rencontrent quelquefois, c'est que ce marché est un terrain neutre, une espèce de port libre où les tribus, obéissant à des rois ennemis, apportent, sans courir aucun danger, les objets d'échange. Les principaux consistent en pagnes, chevaux, chèvres, moutons, riz, mil, beurre et autres denrées. Au-dessus d'Atta, le fleuve est d'une navigation extrêmement difficile; son fonds est souvent parsemé de rochers. Le *Kouarra* toucha plusieurs fois; il finit par demeurer échoué pendant six mois. L'*Alburka*, qui tirait moins d'eau, fut plus heureux, et parvint jusqu'au confluent du Tchadda et du Kouarra. Cependant la mortalité décimait les équipages. Des matelots nègres, que l'on avait pris en passant à Sierra-Leone, et que l'on appelle les Kroumen, résistèrent au fléau qui enlevait les blancs, et se montrèrent toujours fidèles. Le capitaine du *Kouarra*, s'ennuyant à bord, fit, au mois de février 1833, une excursion jusqu'à Fundah, ville importante sur le Tchadda. Cet Anglais essaya vainement d'établir un comptoir à Fundah; le roi lui défendit de communiquer avec ses sujets; du reste, il ne le maltraita pas. A son retour à bord, le capitaine trouva son navire remis à flot; l'équipage était réduit à deux matelots anglais malades. Lander, qui s'était embarqué sur un canot, avait remonté le Kouarra jusqu'à Egga, puis il était retourné vers son embouchure pour prendre de nouvelles marchandises à bord du brick; ensuite, il alla jusqu'à Fernando-Po. Plus tard il remontait le fleuve dans une pirogue, lorsque, le 21 juillet 1833, il rencontra le capitaine du *Kouarra*, qui retournait vers la côte; il fut convenu que ce dernier continuerait son voyage, et que Lander, avec l'*Alburka*, pousserait, s'il était possible, jusqu'à Rabba, et même jusqu'à Boussa. Ce jeune homme comptait fermement sur la réussite de ses projets, et espérait établir des relations suivies entre sa patrie et ces contrées intérieures de l'Afrique.

A la fin de l'année, il revit encore Fernando-Po; le gouverneur de ce comptoir lui prêta une grande chaloupe, et il s'embarqua sur un cutter pour le Rio-Nun. Là, il quitta le navire, et passa avec ses marchandises sur la chaloupe. Son projet était de rejoindre l'*Alburka*, qu'il avait expédié quelques semaines auparavant. Il avait déjà parcouru plus de 300 milles, remontant avec peine le courant; ses gens et lui étaient en bonne santé. Tout-à-coup ils furent accueillis d'une fusillade partie d'un buisson; trois hommes tombèrent morts, et quatre furent blessés. Lander était de ce nombre. Au moment de l'attaque, la chaloupe se trouvait engravée, et ils étaient descendus à terre pour tâcher de la dégager. Ils furent donc obligés, pour se sauver, de sauter dans un canot qui suivait la chaloupe, et de fuir au plus vite. Des pirogues de guerre, remplies d'hommes, les poursuivirent pendant plus de cinq heures, jusqu'à la nuit, en tirant continuellement sur eux. Les Anglais parvinrent à gagner l'embouchure du Rio-Nun, et, le 27 janvier, ils débarquèrent à Fernando-Po. Lander, malgré les secours que lui prodigua le commandant de l'île, mourut le 5 février 1834. On a supposé que des trafiquans européens, intéressés au commerce des esclaves, n'avaient pas été étrangers à l'assassinat de cet intrépide voyageur. Tous ses papiers furent perdus.

Parmi les différentes entreprises dont nous venons de rendre compte, plusieurs avaient eu pour but la ville de Tombouctou, si célèbre par les relations des voyageurs arabes. En 1826, Laing, dont nous avons rapporté le voyage aux sources de la Rokelle, parvint à Tombouctou, mais maltraité, blessé et dépouillé par les nomades du désert, qui avaient arrêté la caravane avec laquelle il était parti de Tripoli; son domestique avait été tué par ces barbares. Les Maures de la caravane de Laing le relevèrent, et, à force de soins, le rappelèrent à la vie. Dès qu'il eut repris connaissance, on le plaça sur son chameau, tant il était faible. Sa convalescence fut lente, mais enfin il guérit, grâce aux soins d'un Tripolitain, habitant de Tombouctou, à qui on l'avait confié. Il ne fut pas tourmenté durant son séjour dans cette ville; il put s'y promener librement et même entrer dans les mosquées. Il fit une excursion jusqu'aux rives du Dialiba, qui passe à peu de distance au S. de Tombouctou, et combina son voyage ultérieur de manière à remonter ce fleuve jusqu'à Ségo : de là il aurait gagné les comptoirs français du Sénégal; mais, à peine eut-il communiqué son projet aux Foulahs établis sur les

bords du Dialiba, que tous déclarèrent qu'ils ne souffriraient jamais qu'un *Nazarah* mît le pied sur leur territoire, et que, s'il le tentait, ils sauraient bien l'en faire repentir. Laing, voyant qu'il courrait trop de risques à suivre son premier dessein, choisit une autre route, espérant se joindre à une caravane de marchands maures qui portaient du sel à Sansanding; mais, après avoir marché cinq jours au N. de Tombouctou, la caravane rencontra une horde conduite par un vieillard fanatique, qui arrêta Laing sous prétexte qu'il était entré sur son territoire sans sa permission; ensuite, il voulut l'obliger à prononcer la profession de foi musulmane. Laing, trop confiant dans la protection du pacha de Tripoli, qui l'avait confié à tous les cheikhs du désert, refusa d'obéir, et se montra inébranlable à toutes les instances qui lui furent faites. Le cheikh le fit étrangler par des esclaves nègres. Les instrumens de Laing, ses papiers et le peu de marchandises qui lui restaient furent pillés.

René Caillié, Français né à Mauzé, département de la Vendée, fut plus heureux que Laing. Il faisait le commerce au Sénégal; mais le projet de visiter l'intérieur de l'Afrique dominait toutes ses pensées. Il passa d'abord dans les établissemens anglais de la Gambie, et prit part aux tentatives de Grey et de ses compagnons; ensuite, revenu au Sénégal, il alla chez les Bracknas, vivant le long des bords du Sénégal. Voyant qu'il ne pouvait rien effectuer de ce côté, il gagna Kakondy, sur les bords du Rio-Nunez, se déguisa en musulman, et, le 19 avril 1827, se joignit à une caravane de Mandingues qui s'acheminait vers le Dialiba. Il raconta aux marchands mandingues qu'il était né en Egypte de parens arabes; que, dès son plus jeune âge, des soldats de l'expédition française l'avaient emmené dans leur pays; que, depuis, il avait été conduit au Sénégal pour y suivre les affaires de son maître, qui, satisfait de ses services, l'avait affranchi. « Libre maintenant d'aller où je veux, ajouta-t-il, je désire naturellement retourner en Egypte pour y retrouver ma famille et reprendre la religion musulmane. » Caillié était accompagné d'un guide et d'un Foulah, porteur de son modeste bagage. Il traversa le Foutah-Diallon, et, le 3 août, il arriva dans le village de Timé, où il fut retenu malade pendant cinq mois entiers, et attaqué d'une affection de scorbut qui le laissa longtemps entre la vie et la mort, par suite de l'intempérie du climat et des fatigues qu'il avait essuyées en traversant les montagnes escarpées de ce pays.

Echappé à cette maladie funeste, Caillié se remit en route le 9 janvier 1828; il alla par terre jusqu'à Jenné. Cette ville est dans une île; elle peut avoir deux milles et demi de tour; elle est entourée d'un mur en terre, assez mal construit, haut de 10 pieds et épais de 14 pouces. Ses maisons, bâties en briques séchées au soleil, sont de la grandeur de celles des villages d'Europe; la plupart ont un étage, et le toit est en terrasse. Les chambres ne reçoivent le jour et l'air que par des fenêtres qui donnent sur une cour intérieure. Les murs, surtout à l'extérieur, sont très-bien crépis en sable, car on manque de chaux. Un escalier intérieur conduit sur la terrasse; il n'y a pas de cheminée, et assez souvent les esclaves font leur cuisine en plein air; les rues ne sont pas alignées, cependant elles sont assez larges pour un pays où l'on ignore l'usage des voitures; 8 ou 9 personnes y peuvent passer de front; elles sont très-propres, et balayées presque tous les jours. Placée sur une élévation de 7 à 8 pieds, Jenné est préservée des débordemens périodiques du fleuve; une grande mosquée en terre est dominée par deux tours massives et peu élevées; des millions d'hirondelles y font leur nid, ce qui y répand une odeur infecte. Un grand nombre de mendians, de vieillards, d'aveugles et d'infirmes viennent chercher un abri à l'ombre des arbres qui l'entourent. On voit en effet, dans quelques endroits de la ville, des groupes de baobabs, de rondiers, de dattiers et de mimosas.

Des Mandingues, des Bambaras, des Foulahs composent la population de Jenné, que Caillié estime à 10,000 ames. Beaucoup de Maures y sont établis. On y parle les idiomes propres à ces quatre nations, et, de plus, un dialecte particulier qui est appelé *kissour*, et qui est en usage jusqu'à Tombouctou. Tous les habitans sont musulmans; et, quand des Bambaras païens y viennent, ils sont obligés de faire la prière, sans quoi ils seraient maltraités par les Foulahs, qui sont les plus nombreux et les plus fanatiques. Cependant les femmes sortent sans être voilées; mais elles ne mangent jamais avec leurs maris, ni même avec leurs enfans mâles.

L'écriture des Arabes est la seule en usage; presque tout le monde est en état de la lire, mais peu de gens comprennent bien la langue. Il y a des écoles où l'on enseigne à lire le Coran. Le commerce est actif à Jenné; Caillié fut étonné de la foule qui était au marché; il le trouva très-bien fourni de toutes les denrées nécessaires à la vie. Elles y sont apportées par les habitans des villages voisins, qui viennent acheter du sel et d'autres marchandises; celles d'Europe

y sont très-chères; presque toutes parurent à notre voyageur de fabrique anglaise; il y vit aussi quelques fusils français, qui sont très-estimés. Il rencontra dans les rues beaucoup de colporteurs qui, de même qu'en Europe, crient les marchandises qu'ils ont à vendre. Tous les jours, il part et arrive des caravanes.

Le 23 mars, Caillié s'embarqua sur un grand bateau qui descendait le Dialiba. Depuis Jenné, ce fleuve renferme un grand nombre d'îles jusqu'au lac Débo ou Dibbie. Cette nappe d'eau est d'une étendue considérable. Elle contient quelques îles. Le Dialiba, qui, jusqu'à sa sortie du lac, a coulé au N. E., se dirige ensuite vers l'E., à travers des marais, jusqu'à Cabra, grand village situé sur un monticule, qui le préserve de l'inondation dans la saison des pluies. Un petit canal conduit à Cabra; il n'est navigable, dans les temps ordinaires, que pour de petites pirogues; les autres sont obligées de rester dans le port, sur les rives du Dialiba. Les marchandises sont transportées de Cabra à Tombouctou sur des ânes et des chameaux.

Le 20 avril, au coucher du soleil, Caillié entra dans Tombouctou, « cette cité mystérieuse, objet des recherches des nations civilisées de l'Europe. Je fus saisi d'un sentiment inexprimable de satisfaction, ajoute notre voyageur : je n'avais jamais éprouvé une sensation pareille, et ma joie était extrême. Mais il fallut en comprimer les élans. Ce fut au sein de Dieu que je confiai mes transports : avec quelle ardeur je le remerciai de l'heureux succès dont il avait couronné mon entreprise! Que d'actions de grâces j'avais à lui rendre pour la protection éclatante qu'il m'avait accordée au milieu de tant d'obstacles et de périls qui paraissaient insurmontables! Revenu de mon enthousiasme, je trouvai que le spectacle que j'avais sous les yeux ne répondait pas à mon attente : je m'étais fait de la grandeur et de la richesse de cette ville une tout autre idée : elle n'offre, au premier aspect, qu'un amas de maisons en terre mal construites; dans toutes les directions, on ne voit que des plaines immenses de sable mouvant, d'un blanc tirant sur le jaune, et de la plus grande aridité. Le ciel, à l'horizon, est d'un rouge pâle; tout est triste dans la nature; le plus grand silence y règne; on n'entend pas le chant d'un seul oiseau. Cependant, il y a je ne sais quoi d'imposant à voir une grande ville élevée au milieu des sables, et l'on admire les efforts qu'ont eus à faire ses fondateurs. Tombouctou est principalement habitée par des nègres de la nation kissour; beaucoup de Maures y sont établis et y font le commerce; ils retournent ensuite dans leur pays pour y vivre tranquilles; ils exercent une grande influence sur les indigènes. Le roi ou gouverneur est un nègre très-respecté de ses sujets et très-simple dans ses habitudes. Comme beaucoup d'autres chefs de ces contrées, il est commerçant et très-riche : ses ancêtres lui ont laissé une fortune considérable.

» Tombouctou peut avoir 3 milles de tour, et ressemble beaucoup à Jenné (Pl. XIV — 1). Elle renferme sept mosquées; sa population est au plus de 12,000 ames; les caravanes qui y séjournent augmentent momentanément ce nombre; elle n'a d'autre ressource que son commerce de sel; elle tire de Jenné tout ce qui est nécessaire à son approvisionnement. Les caravanes qui viennent de Tripoli et de Maroc y apportent toutes sortes de marchandises d'Europe et d'Asie, qui sont ensuite expédiées vers les autres contrées du Soudan.

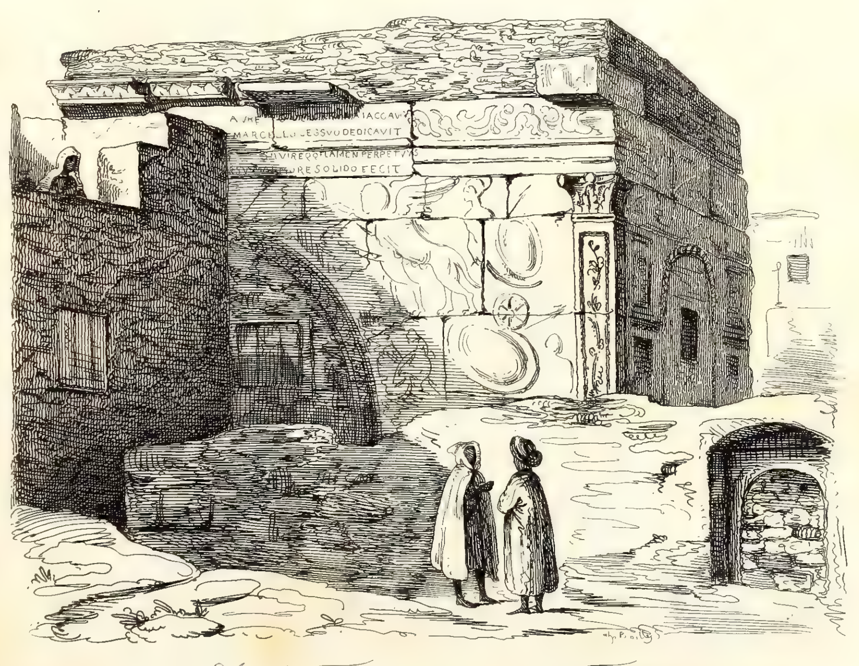
» Les habitans sont d'une propreté recherchée pour leurs vêtemens et l'intérieur de leurs maisons : les femmes sont vêtues d'une ample tunique en toile de coton; elles portent des babouches en maroquin; leurs cheveux sont tressés avec beaucoup d'art. Les riches ornent leur col et leurs oreilles de verroterie et de grains de corail. De même que celles de Jenné, elles ont un anneau aux narines, des bracelets en argent et des cercles en fer argenté aux chevilles (Pl. XIV — 2). »

Pendant les quatorze jours que Caillié resta à Tombouctou, le temps fut constamment chaud, et le vent ne cessa pas de souffler de l'E.

Le 4 mai, Caillié partit avec la caravane de Tafilet : elle était composée de 1,400 chameaux chargés de marchandises; les voyageurs, en y comprenant les esclaves de tout âge et de tout sexe, étaient au nombre de 400. On fit route au N.; on passa par Araouan, ville où se fait un grand commerce de sel, et habitée par des Maures. De temps en temps, on rencontrait des puits d'eau saumâtre, où l'on faisait halte souvent. On souffrait beaucoup de la soif. Caillié dit qu'à la vue du désert, qui ne présentait aux regards qu'une immense plaine de sable éclatant de blancheur et enveloppée d'un ciel de feu, les chameaux avaient poussé de longs mugissemens, et que les esclaves nègres, accoutumés à la belle végétation de leur patrie, étaient devenus mornes et silencieux. Le 29 juin, la caravane atteignit El-Harib, où elle se partagea en plusieurs troupes, et, le 23 juillet, elle entra dans Tafilet. Caillié évita de passer par la capitale de l'empire de Maroc; et, le 17 septembre,



3. Musicien et Danseuse à Tripoli.



4. Arc de Triomphe antique à Tripoli.

accompagné d'un guide, il arriva dans les murs de Tanger. M. Delaporte, vice-consul de France, accueillit le jeune voyageur avec cet intérêt dû à un homme courageux, dont le dévouement n'a pas connu d'obstacle pour contribuer aux progrès des sciences.

CHAPITRE XIX.

Les Oasis.

Au milieu de l'immense étendue du Sahara, sont dispersés des espaces habités et cultivés que l'on peut comparer à des îles. A l'exemple des anciens, nous les désignons sous le nom d'Oasis ; les Arabes les appellent *Ouah*. Les plus considérables sont dans l'E. du désert. La plus méridionale est le Darfour, visitée en 1793 par W. G. Browne, anglais. Il partit du Caire avec la caravane qui allait dans ce pays, traversa les déserts, puis les oasis d'El-Khargeh et de Selimé, et, le 23 juillet, il atteignit l'Ouadi-Mazrouk, première source d'eau vive située dans le Darfour. L'abondance des pluies et les ravages des fourmis blanches contraignirent les gens de la caravane d'aller loger au village de Souëini, où tous les marchands, même indigènes, sont obligés de s'arrêter en attendant la permission du sultan pour aller plus loin. Browne, qui n'avait rien de commun avec les commerçans, et qui était regardé dans la caravane comme l'étranger du roi, demanda au *mélik* ou gouverneur la faculté de poursuivre sa route, offrant de payer les droits qu'on exigeait de lui pour son bagage; mais il avait été desservi auprès du sultan par un homme du Caire, qui l'accompagnait, et qu'on lui avait recommandé pour les affaires qu'il pourrait avoir à traiter au Darfour. Ce perfide fit insinuer au prince, par un habitant de Souëini, que Browne était un infidèle venu dans le pays avec de mauvais desseins, et qu'il était à propos de le surveiller. Bientôt l'émissaire de Browne revint avec une lettre du sultan, qui ordonnait de le laisser partir pour Cobbé, la capitale où il devait demeurer jusqu'à ce qu'il eût reçu l'ordre de se présenter devant le monarque. Le 7 août, Browne entra dans Cobbé. Tous les gens qui l'avaient connu en Égypte et pendant le voyage, et qui auraient pu lui rendre service, s'étaient dispersés. Les Darfouris, qui le regardaient comme un infidèle dont la couleur même était un signe de maladie et de la réprobation divine, répugnaient à communiquer avec lui. Ces inquiétudes lui occasionnèrent bientôt une fièvre violente qui le réduisit à l'extrémité. Au bout d'un mois, se sentant mieux, il obtint la permission d'aller à El-Tacher, où était le roi. La cessation des pluies lui rendit momentanément la santé. Revenu à Cobbé, on s'accoutuma un peu à sa vue. Enfin, dans l'été de 1794, retourné à El-Tacher, il vit le sultan, lui offrit des présens, et sollicita vainement la permission de partir : elle ne lui fut accordée qu'en 1796. Durant ce long séjour, on lui avait pris la plus grande partie de ses effets, et on ne les lui avait payés que le dixième de leur valeur. Accablé d'ennuis, il ne trouva d'autre moyen de se divertir que d'acheter deux lions pour les apprivoiser. Enfin, le 3 mars, il partit avec une caravane qui n'arriva qu'au bout de quatre mois à Siout, sur le Nil.

Le Darfour ou pays de Four est une véritable oasis composée de plusieurs groupes, bornée à l'E. par les rochers de Téga et d'Ouanna, et entourée de déserts sablonneux. On n'y voit que des ruisseaux qui même ne s'emplissent que dans la saison des pluies ; à peine elles commencent à tomber, que la terre, auparavant aride, se couvre de la plus belle végétation et d'une riche verdure. Le dourah, les fèves, le sésame et autres plantes y croissent en abondance et servent à la nourriture des habitans. Le tamarinier est le seul arbre qui s'élève à une grande hauteur; le dattier n'acquiert qu'une grosseur médiocre. Les chameaux, les brebis, les chèvres, les bœufs sont communs.

Browne évalue la population du Darfour à 200,000 ames. Les Darfouris ont les cheveux laineux et la peau noire. Il y a parmi eux des Arabes, les uns nomades, les autres sédentaires; et des Berbers ; tous professent l'islamisme. Les caravanes du Soudan et de l'Egypte font halte dans le Darfour. Le départ de celle qui va au Caire est le plus grand événement de l'année : elle a quelquefois compté 15,000 chameaux chargés et jusqu'à 72,000 esclaves.

En sortant du Darfour pour voyager au N. vers l'Egypte, on marche pendant huit jours dans le désert, en longeant des rochers que l'on traverse obliquement à Bir-el-Malha. L'eau de ce puits est si saumâtre, qu'on ne peut la boire. On recueille, dans le voisinage, du natron très-blanc et solide; les marchands en portent en Egypte, où il se vend fort cher, et où la plus grande partie est employée dans la préparation du tabac en poudre.

On va en quatre jours à El-Eghy, où il y a un peu d'eau saumâtre, et de là en cinq jours à Selimé, petite oasis verdoyante, dont l'aspect réjouit doublement, car on y trouve la meil-

leure eau de toute la route; mais il n'y croît rien qui puisse servir à la nourriture de l'homme. Les marchands débitent, suivant leur usage, beaucoup de contes sur une petite maison en pierres brutes que l'on voit là, et qui probablement fut construite par quelqu'une des hordes arabes qui s'y arrêtent en traversant le désert. Il y a des mines de sel au N. de Selimé.

On emploie deux jours pour aller jusqu'à Cheb, dont le nom indique que le sol abonde en alun. La surface de la terre, argileuse en beaucoup d'endroits, est couverte de pierres rouges. Il faut creuser le sable à quelques pieds pour trouver de l'eau. Ce lieu est fréquenté par les Ababdé, qui sont des brigands déterminés.

On continue à marcher pendant cinq jours, on coupe le tropique du Cancer, et on arrive à Moghs, village le plus méridional de l'oasis d'El-Khargeh, *oasis magna* des anciens. Elle a été visitée par Poucet et Browne, et récemment par d'autres voyageurs, entre autres MM. Cailliaud, Edmonstone, Hoskins, qui l'ont décrite soigneusement. Sa longueur, du N. au S., est de 35 lieues, et sa largeur moyenne de 5. Des rochers de grès la bornent à l'E. et à l'O. Ses sources d'eau vive, ses petits ruisseaux, sa verdure constrastent agréablement avec les sables arides qui l'entourent de toutes parts. Le thermomètre y monte jusqu'à 37 degrés. Le climat est très variable en hiver; quelquefois les pluies sont abondantes. En été, l'eau des sources est fortement impregnée de fer et de soufre, et chaude en sortant de terre : jamais elle ne tarit. Le sol est léger, de couleur rougeâtre; on le rend fertile par l'irrigation qui s'effectue au moyen de petits canaux. Les principales récoltes sont celles de l'orge et du riz. Les dattiers donnent une grande quantité de fruits; les citrons et les limons sont également très-communs dans les jardins enclos.

La population se compose de Bédouins que le pacha d'Egypte a soumis à son autorité. Il les traite fort doucement, ne lève pas de recrues chez eux, et se contente d'un tribut.

Parfois ils souffrent des incursions que font sur leur territoire des Maugrebins ou Maures de l'O. Ils ont le teint moins foncé que les Fellahs d'Egypte, et paraissent pâtir à certaines époques, soit de l'insalubrité du climat, soit de la mauvaise qualité des eaux. Ils fabriquent artistement, avec les feuilles des palmiers, des paniers et des nattes. Les femmes ne sont pas voilées.

L'oasis offre, sur différens points, des restes d'édifices, les uns très-anciens, et portant les caractères de ceux du siècle des Pharaons, d'autres plus modernes, et dont les ornemens attestent qu'ils ont été des églises chrétiennes ou des mosquées. Le temple de Kasr-el-Zayan est situé sur une colline, et construit en briques; son aspect est très-pittoresque (Pl. XVI — 1), quand on l'aperçoit du milieu d'un bocage de palmiers et d'acacias bordant un ruisseau. On lit, sur des fragmens de pierre, des restes d'inscriptions grecques. Toutes les sculptures sont dans le style égyptien, mais quelques-unes ne remontent pas au-delà du temps des empereurs romains.

Kasr-Ouaty, à une lieue au N. de Zayan, a un temple magnifique bâti sur le sommet d'une colline. Il est entouré d'un mur très-épais, grossièrement construit en briques, et qui a servi de demeure à des chrétiens. Le sable s'est accumulé à l'abri de cette clôture, et a pénétré dans l'intérieur du temple (Pl. XVI — 3).

Plus au N., le village d'El-Khargeh, le plus considérable de l'oasis, offre un plus grand nombre de monumens; son temple est entièrement semblable à ceux de l'Egypte; sur un des pylones, on lit deux longues inscriptions grecques du temps des Romains. La nécropole, sur un coteau d'apparence volcanique, à un mille et un quart au N. du temple, a résisté, par sa position élevée, à l'envahissement des sables du désert. A peu près 250 sépulcres en briques séchées sont disposés en rues irrégulières, et varient de formes et de dimensions; cependant, la plupart sont carrés; les uns avec le toit aplati, les autres surmontés d'un dôme. Leur extérieur est orné de pilastres et d'arcades. Leur excellent état de conservation est une preuve de la sécheresse du climat. L'intérieur a été fouillé; les chambres sont jonchées de morceaux de linceuls de momies. On distingue sur les parois des inscriptions presque illisibles en copte, en grec, en arabe, et des croix grecques (Pl. XVI — 2).

Trois routes conduisent de l'oasis d'El-Khargeh, au N. et à l'E., en Egypte; une quatrième se dirige à l'O., en traversant d'abord le désert, puis une gorge rocailleuse et escarpée où l'on rencontre les ruines du temple d'Aïn-Amour, contigu à une source ombragée par des dattiers. On voyage ensuite sur un plateau, et on descend dans le lit d'un torrent à sec. Teneydeh est le village le plus à l'O. de l'oasis de Dakhel, ou intérieure ou occidentale, à 35 heures de marche de celle d'El-Khargeh, avec laquelle elle offre de nombreux traits de ressemblance. Ses principaux villages sont El-Cazar et El-Calamoun. Les environs de Bellata et de Deyr-el-

Haya offrent des ruines de temples antiques. On y fabrique de l'indigo. Edmonstone et deux autres Anglais découvrirent cette oasis en 1819. Le premier l'a décrite et en a dessiné les monumens. M. Cailliaud et M. Wilkinson l'ont visitée depuis. Tous ces voyageurs vantent le caractère aimable et bienveillant des habitans.

En marchant au N. O., à travers un pays élevé et désert, on arrive en moins de quatre jours à l'oasis de Farafreh, qui a peu d'étendue. Les habitans ne s'y montrent pas aussi affables que ceux de Dakhel envers les chrétiens. Les maisons du village entourent un château dans lequel la population se réfugie quand les Arabes viennent pour l'attaquer. On en ferme la porte par une pierre énorme, et du haut d'une muraille les uns tirent des coups de fusil sur les assaillans, les autres font pleuvoir sur eux une grêle de pierres. Les terres en culture sont dispersées dans le désert; les meilleures sont couvertes d'oliviers, et touchent au village; on cultive aussi des céréales, des plantes potagères, des dattiers et d'autres arbres à fruits.

Il faut trois jours de marche au N. E. pour parvenir à la petite oasis. On passe par El-Hayz, qui en dépend, et où l'on vient en pèlerinage au tombeau d'un santon. On voit à Ouqsor, à cinq quarts de lieue au S. E., des restes d'édifices chrétiens et d'autres débris dont les sables diminuent sans cesse le nombre.

El-Ouah-el-Bahryeh (*oasis parva* des anciens), à trois journées au N. O. de Farafreh, est une vallée d'environ 10 lieues de l'E. à l'O., et de 3 lieues de largeur moyenne, entourée de rochers, et séparée par une montagne en deux parties, dont l'orientale est la plus grande. Browne, Belzoni et M. Cailliaud l'ont décrite. El-Mendyeh, avec des restes d'anciens aqueducs et des sources ferrugineuses; Zabou, près duquel sont de misérables débris d'habitations coptes; Beled-el-Agouzeh, sont les villages de l'E.; et Kasr, avec de nombreuses ruines d'aqueducs, des catacombes et un petit arc de triomphe romain; et El-Baoufyti, sont ceux de l'O. M. Cailliaud et M. Le Torzek furent très-bien accueillis dans cette oasis, où leurs opérations astronomiques et géodésiques finirent par éveiller des soupçons chez une population ignorante et superstitieuse; on ne les maltraita pas, mais on les vit partir avec plaisir. « La partie occidentale est surtout très-boisée; c'est une terre couverte en toute saison d'une épaisse végétation; depuis la fin de janvier, les abricotiers étaient en fleur. Un grand nombre de rigoles portaient l'eau sur les terres, où elle serpentait entre des tapis de verdure, sous des bois épais de palmiers et d'abricotiers. De belles treilles, des pêchers, des citronniers et des orangers ajoutent à la richesse de cette campagne et en font un séjour enchanté..... Le sol de la petite oasis, continue M. Cailliaud, est une argile sablonneuse; le sel marin y est répandu avec profusion; l'ocre rouge y abonde aussi; cet oxide de fer se montre partout à la surface du sol. Les habitans me dirent que presque tous les ans, au mois de janvier, il tombait un peu de pluie. Leurs sources sont presque toujours à la même hauteur toute l'année; cependant il y a une petite diminution en été. Quelquefois, mais rarement, des nuées de sauterelles se précipitent sur les arbres, mangent et détruisent tout, comme sur les bords du Nil; on est étonné que le désert immense qui entoure l'oasis ne soit pas une barrière contre ce fléau. »

En neuf jours de marche à l'O. N. O., à travers le désert tantôt pierreux, tantôt sablonneux, et où l'on rencontre un grand lac d'eau salée nommé *El-Bahreyn*, on arrive à l'oasis de Syouah ou d'Ammon, dont la longueur est d'environ 55 lieues, et dont la largeur varie d'une demi-lieue à trois quarts de lieue. Dans les temps modernes, Browne l'a découverte; Horneman, MM. Cailliaud et Le Torzek, le général Minutoli, Ch. Drovetti, Bottin, colonel français, et d'autres voyageurs, l'ont également visitée et décrite. Elle fut fameuse dans l'antiquité par le temple de Jupiter Ammon. Cambyse, roi de Perse, envoya, pour détruire cet édifice, une armée qui périt dans le désert. Plus tard, Alexandre-le-Grand vint consulter son oracle.

C'est pour visiter les ruines de ce temple que tant de voyageurs sont venus dans cette oasis; elles sont nommées *Omm-Beydeh*, et voisines de Gharmy, village entouré de palmiers qu'arrosent de nombreuses sources, entre autres celles du Soleil. Cette ruine, quoique peu étendue, est imposante par ses grandes masses construites selon le style égyptien. On reconnaît les restes très-apparens de deux enceintes; au centre elles contiennent les restes de l'édifice, lesquels consistent dans une portion de la façade et dans les montans de la porte principale, qui est celle du N. (Pl. XVI — 4). D'après les traces des décombres, on peut conclure que la longueur totale de l'édifice a pu être de 45 à 50 mètres.

En avant du monument, sont des restes épars de chapiteaux, en forme de lotus, et des tronçons de fûts de colonnes de 3 mètres de circonférence. L'état de vétusté ne permet pas de juger

les ornemens des chapiteaux; les colonnes ne paraissent pas avoir de sculptures. L'enceinte extérieure qui renfermait toutes les constructions, pouvait avoir 360 pieds sur 300. Les parties intérieures des murailles et leurs plafonds sont couverts de sculptures égyptiennes, ainsi que le montant de la porte à gauche. Ces ruines se dégradent sans cesse. « La nature, plus que la main de l'homme, observe M. Cailliaud, a avancé la destruction du temple d'Omm-Beydeh. Le plateau qui les porte est un calcaire coquillier, souvent pénétré de sel; par l'humidité, il devient très-friable. Les pluies, les vents du N., le contact des eaux salées sont aussi des causes puissantes et actives qui minent de plus en plus les antiquités de Syouah; enfin elles sont encore exposées aux tremblemens de terre. »

Les habitans de cette oasis se montrent généralement soupçonneux envers les étrangers. La construction de Syouah, leur principal village, est bizarre : il est sur un rocher conique, et fermé par un mur haut de 50 pieds, qui a une douzaine de portes. Des habitations y sont adossées; les maisons ont de trois à cinq étages; les rues sont montueuses et raides, la plupart semblables à des escaliers, tortueuses, couvertes et obscures; souvent, pour s'y conduire en plein jour, il faut tenir une lampe à la main; plusieurs sont si basses, qu'il faut se courber pour y entrer. On s'élève des maisons inférieures aux supérieures par des chemins qui sont couverts de chambres. Celles d'en bas reçoivent la lumière par de petites ouvertures pratiquées dans la partie haute. Il y a dans l'enceinte trois puits, un d'eau douce et deux d'eau saumâtre. Syouah est à peu de distance et à l'O. d'Omm-Beydeh. La difficulté d'extraire des pierres de la montagne, faute d'outils, a fait employer comme matériaux des restes d'anciens monumens et des blocs de sel, qui est commun dans les montagnes environnantes.

On voit, à Gebel-Montaï, des catacombes où les hiéroglyphes sont très-rares; à Beled-el-Kamyseh et ailleurs, des ruines de divers genres; les plus remarquables sont celles de Deyr-roum.

A l'E. du principal village, sont ceux de Gharney et de Menchyeh, situés dans le terrain le plus fertile, couvert d'arbres fruitiers et de bois touffus de dattiers; à l'extrémité, une lagune d'eau salée s'étend, au N. E., vers le désert. A l'O. de Syouah, un lac d'eau saumâtre, long d'une lieue, réduit les terres cultivables à quelques champs épars. D'autres portions du territoire sont abandonnées à cause de la quantité de sel dont le sol est imprégné. Parmi celles que l'on peut cultiver, la principale est Zeïtoun, riche en oliviers, et où l'on trouve des restes assez considérables d'édifices antiques.

L'oasis contient plusieurs sources d'eau minérale sulfureuse. En hiver, les vents du N. sont constans, et les pluies communes en janvier et en février. Les dattes de Syouah sont renommées, et forment l'objet d'un commerce important.

En venant du Fayoum à Syouah, on passe par la petite oasis de Garah ou Neghebel Bagli. En allant vers l'O., on rencontre celles d'Audjelah, de Maradèh, où il y a des débris d'antiquités; le Fezzan; enfin celles qui sont éparses dans la partie occidentale du Sahara.

Dans son voyage en Égypte, M. Wilkinson fut informé qu'à six journées de route à l'O. du chemin d'El-Hayz à Farafreh, on trouvait Ouadi-Zerzoara, oasis découverte récemment par un Arabe qui cherchait un chameau égaré. On y voit quelques ruines. A six journées plus loin à l'O., on trouve l'oasis de Gebabo, et encore plus loin celle de Tazerbo, puis celle de Rabina. Toutes sont habitées par des nègres chez lesquels les Maugrebins font des incursions pour se procurer des esclaves.

CHAPITRE XX.

Barcah et Tripoli.

L'oasis de Syouah est à 40 lieues au S. de la Méditerranée. Lorsqu'en partant d'Alexandrie, on suit la côte vers l'O., on n'aperçoit qu'une contrée nue; des terres cultivables côtoient la mer et s'étendent à gauche jusqu'à une distance de 10 à 15 lieues; au-delà, commence le désert. Des collines dont la hauteur s'élève progressivement en s'éloignant des bords de la mer, croisent en tout sens cette lisière, et donnent passage à des torrens. Çà et là s'élèvent des dattiers et des figuiers. On se trouve dans la Marmarique, pays qui est une dépendance naturelle de l'Egypte. On voit des ruines à la Tour des Arabes, à Abousir (*Taposiris*), à Boumnah, un château sarrasin à Lamaïd, des ruines à Chammameh, à Dresieh, des grottes taillées dans le grès à Maktaëraï, des puits et des ruines à Djammemeh. L'Akabah-el-Souagheïr correspondant au *Catabathmus parvus* des anciens, couronne des collines qui aboutissent au cap Kanaïs. Des ruines se montrent à Mohadah, à Berek-Morsah ou Barétoun (*Paretonium*), à Boun-Adjoubah (*Apis*), qui ont un port de



1. Tripoli



2. Tunis.

J. Boilly del.

même qu'Aryoub-souf. Les ruines de Kasr-Labjédabiah sont considérables et du temps des Sarrasins. L'Akabah-el-Kebir est le *Catabahtmus magnus*. On peut y placer la séparation entre les gouvernemens d'Egypte et de Tripoli. Les Arabes qui vivent dans les vallées voisines élèvent des troupeaux et cultivent la terre. La montagne de l'Akaloah a environ 900 pieds d'altitude; elle commence immédiatement au bord de la mer, d'où elle se divise au S. E. pour aller joindre les hauteurs qui côtoient l'oasis d'Ammon. Les terres, au sommet du plateau, sont très-fertiles; on découvre de là, sur le bord de la mer, Marsah-Soloum (*Panormus*), port spacieux.

On descend dans la vallée de Dafneh, où l'on aperçoit partout des canaux d'irrigation; Toubrouk a un port et des ruines du temps des Sarrasins; des collines avec des grottes sépulcrales très-bien ornées dans le style greco-égyptien et une belle source d'eau sulfureuse nommée *Aïn-el-Gazal* sont voisines du golfe de Bomba, où l'on a marqué les limites occidentales de la Cyrenaïque. Les hauteurs contournent brusquement vers le S. et se prolongent jusqu'aux monts Cyrenéens. La Marmarique est habitée à l'E. par les Aoulad-Ali, à l'O., par ceux-ci et les Harabi.

Les savans de l'expédition française d'Egypte, Browne, Scholz, le général Minutoli et Pacho, voyageur né à Nice, ont vu différentes portions de la Marmarique. Ce dernier l'a parcourue dans toute son étendue. « Après avoir franchi, dit-il, une lagune que forme le golfe de Bomba, nous arrivâmes sur les premiers échelons de l'ancienne Pentapole libyque. Les ravins qui en sillonnent les flancs obligent les caravanes à faire de nombreux contours..... Plus nous nous élevions, plus la nature changeait d'aspect. D'abord l'on n'aperçoit que des oliviers et quelques arbrisseaux étrangers à la Cyrenaïque; le sol, encore peu boisé, en rend le coup d'œil assez triste. La force de la végétation suit la progression des hauteurs. Enfin, après quatre heures de marche, dès que nous en eûmes atteint le sommet, un spectacle nouveau s'offrit à nos regards : la terre, continuellement jaunâtre ou sablonneuse dans les cantons précédens, est colorée dans ces lieux d'un rouge ocreux; des filets d'eau ruissellent de toutes parts, et entretiennent une belle végétation qui fend les roches mousseuses, tapisse les collines, s'étend en riches pelouses ou se développe en forêts de genèvriers rembrunis, de verdoyans thuyas et de pâles oliviers. »

C'est cet aspect qui a fait nommer par les Arabes *Djebel Akdan* (désert verdoyant) la Pentapole cyrenaïque. Aujourd'hui, cette contrée porte le nom de *Barcah;* elle dépend de Tripoli. Sa longueur, de l'E. à l'O., est de 200 lieues; sa largeur, du N. au S., n'excède pas 100 lieues. Le revers des montagnes, au S., forme le commencement du désert.

En marchant au N., on arrive à l'extrémité des aspérités rocailleuses qui bornent la vue, et on aperçoit, à très-peu de distance au-dessous de soi Derne (*Darnis*) dans une petite plaine. Cette lisière de terre sépare les escarpemens du plateau des bords de la mer: la ville est bâtie en partie sur cette plaine et en partie sur la pente des collines qui forment les premières assises de la montagne. De ce point, les maisons des habitans et les dômes de leurs marabouts paraissent comme des taches blanches à travers des bouquets de palmiers, ou bien sont éparses sur des tapis de verdure, au milieu des jardins de la ville et des petits champs qui l'entourent. Elle est réellement composée de cinq villages séparés, et désignés chacun par un nom particulier; c'est vis-à-vis de celui d'El-Meghorah qu'est le port de Derne, mauvaise petite rade qui n'offre qu'un mouillage peu sûr dans la mauvaise saison. Les montagnes voisines sont percées de nombreuses catacombes.

Des vestiges d'anciennes constructions plus ou moins remarquables couvrent tout le pays. En remontant vers l'O. N. O., on arrive à Grennah, qui occupe l'emplacement de *Cyrène*, sur un coteau tourné au N., et couvert partout de ruines et de débris d'édifices antiques. Les tombeaux attestent le respect des Cyrenéens pour les morts; ils sont creusés dans le roc et somptueusement décorés (Pl. XVII — 1). Au milieu des décombres, on reconnaît encore l'aqueduc dont les eaux alimentaient jadis la fontaine d'Apollon.

En descendant de nouveau vers la mer, on arrive à Tolometa (*Ptolemaïs*), port avec une petite rade. Parmi les restes d'antiquité, on remarque les débris d'un temple, une caserne sur les murs de laquelle est une inscription grecque de 56 lignes, et des tombeaux formés par d'énormes blocs de pierre, et situés sur des tertres (Pl. XVII — 2).

Plus loin, la côte tourne au S. : on rencontre les ruines d'*Arsinoé*, de *Teuchira*, d'*Adriana*, enfin celles de *Bérénice*. Benghazi, qui a succédé à cette dernière ville, est la résidence du bey qui gouverne le pays de Barcah; les puissances maritimes de l'Europe y ont des consuls, et le

commerce avec Malte et d'autres places de la Méditerranée est assez actif. Partout où l'on fouille le sol des anciennes cités, dont les ruines sont souvent enterrées sous les sables, on trouve des médailles, des inscriptions, des statues, des fragmens de colonnes et d'autres débris.

Benghazi est à l'entrée du Djoun-el-Kabrit, ou golfe de la Sidre, connu, dans les temps anciens, sous le nom de Grande-Syrte, et tristement fameux par les désastres des navigateurs. Il a 125 lieues de largeur de l'E. à l'O., et environ 60 de profondeur. C'est dans sa partie orientale qu'il s'avance le plus dans les terres. Des bancs de sable, des haut-fonds et d'autres écueils augmentent les dangers que font courir les vents du N. et de l'O. Le rivage est généralement nu, bas, sablonneux, coupé çà et là par des embouchures de torrens, des lagunes d'eau saumâtre et des marais; de temps en temps il est bordé de dunes de sable mobile. En longeant ce littoral, d'un aspect si triste, on rencontre successivement Ghiminés, Cacora, Loubeh, Aïnaga, Moktas, Busaïda, Zafran et autres bourgades près de la plupart desquelles il y a des ruines, enfin Mesurata et le cap de même nom qui forme le point le plus occidental du golfe. Des caravanes partent de Mesurata pour le Fezzan et l'Ouadey.

On marche ensuite dans une plaine d'une fertilité prodigieuse; on voit des ruines antiques à Ozir; on passe l'Ouadi-Kouaam (*Cynips*); on arrive à Lébida (*Leptis*), où il reste encore des débris d'édifices magnifiques; on traverse les belles plaines de Tagioura, ombragées de palmiers, et on entre dans Tripoli.

Cette ville, capitale d'un état que les voyageurs modernes regardent comme le plus avancé de ceux de la côte de Barbarie dans la carrière de la civilisation, est un des principaux entrepôts de commerce de l'Afrique septentrionale avec l'Europe; c'est le point du littoral le plus rapproché des contrées de l'intérieur; aussi, les caravanes de Soudan en partent et y arrivent de préférence aux autres ports du N. de l'Afrique. On y fabrique des tapis; les étoffes de laine se font principalement dans les tentes des Arabes. Lyon observe que les boutiques les plus belles ressemblent à des échoppes, mais que souvent elles renferment des marchandises d'un grand prix. Un bazar est uniquement destiné à la vente des esclaves; l'autre est bien approvisionné de denrées.

L'intérieur de Tripoli renferme des tas de décombres qui rendent la surface des rues très-inégale. L'attention des voyageurs européens est attirée par un arc de triomphe érigé en l'honneur de Marc-Aurèle, et très-haut. On estime que la partie recouverte par les sables est au moins égale à celle qui se trouve à découvert et qui offre de belles sculptures. Il sert de magasin (Pl. XVII — 4).

On évalue la population de Tripoli à 25,000 ames; elle se compose de Maures, d'Arabes, de Turcs, de juifs et de quelques chrétiens. Les costumes sont ceux que l'on voit dans les autres contrées du Levant. Les Arabes aiment beaucoup à s'exercer à des jeux qui leur fournissent l'occasion de montrer leur adresse à manier les armes en courant au grand galop (Pl. XVII — 2).

Quand un Tripolitain veut faire honneur à un hôte, il fait venir des danseuses; leur accoutrement, de même que leurs pas, ne peuvent paraître que très-bizarres à un Européen. Les instrumens qui accompagnent ces divertissemens sont des cymbales et des cornemuses (Pl. XVII — 3).

Des religieux, guidés par leur zèle charitable pour le rachat des captifs chrétiens, ont, les premiers, publié des relations de Tripoli. De nos jours, cette ville et son territoire ont été décrits par Della-Cella, Lyon, Tully, Denham, Clapperton, H. W. et F. W. Beechey et Blaquières. D'après leur témoignage, Tripoli, vu de la mer, présente un bel aspect. Elle est entourée d'un mur haut et flanqué de bastions au-dessus desquels on distingue les dômes des bains publics et les minarets des mosquées. Par leur blancheur, ils offrent un contraste agréable avec la teinte sombre des bosquets de dattiers, qui s'élèvent, en groupes variés, des jardins de la partie de la ville la plus éloignée. L'atmosphère, généralement pure, fait ressortir avec avantage les agrémens de cette perspective (Pl. XVIII — 1).

L'état de Tripoli est sous la souveraineté nominale du grand sultan, auquel il paie un tribut, et qui envoie un pacha; mais ce pays est réellement indépendant, et depuis plus d'un siècle héréditaire dans la famille des Caramanli, ce qui n'a pas peu contribué à garantir la sûreté des personnes et des biens. Le prince porte le titre de bey. La surface du pays et de tous les Etats qui en dépendent est de 45,000 lieues carrées; la population de 1,500,000 ames. On évalue les revenus à 2,000,000 de francs. L'armée est de 4,000 hommes.

CHAPITRE XXI.

Tunis.

Le voyageur qui, sortant de Tripoli, marche à l'O. et suit le littoral, passe devant des bourgades et des villes où l'on voit des ruines antiques, et arrive sur les bords du golfe de Cabès, où il entre sur le territoire de Tunis. Les anciens appelaient ce golfe la *Petite-Syrte*. Son nom moderne lui vient de celui de Cabès (*Tacape*), ville au pied des monts Hamara. A l'entrée méridionale du golfe, on voit Gerbi : c'est l'*île des Lotophages* d'Homère; elle était aussi nommée *Méninx*. Quoique sablonneuse, elle est bien cultivée et couverte d'arbres, entre autres d'oliviers et de dattiers. On y remarque un arc de triomphe.

Desfontaines, voyageur français (1784), a observé que dans le golfe de Cabès ou de Gerbi la marée s'élève jusqu'à 9 pieds à l'époque des équinoxes. L'extrémité septentrionale du golfe est marquée par les deux îles Kerkeny, qui sont basses, fertiles, et habitées par des pêcheurs très-habiles à tirer les éponges du fond de la mer. Sfax, sur la côte, vis-à-vis de ces îles, est une jolie petite ville avec des rues pavées. On y fait un grand commerce de soude. Le pays est plat, sablonneux et peu cultivé jusqu'à El-Jem (*Thysdrus*), ville située au N. dans une immense plaine, et remarquable par un bel amphithéâtre, que Peyssonel, voyageur français, dessina (1724); mais, depuis ce temps, il a beaucoup souffert. Ces édifices de l'antiquité servent aux Africains modernes de carrières où ils vont chercher des matériaux pour leurs bâtisses. En Europe, et notamment à Rome, on a eu recours au même procédé pour se procurer des pierres. Desfontaines déclare que l'amphithéâtre d'El-Jem est le plus beau monument antique qu'il ait vu en Barbarie, et il lui parut digne en tout de la magnificence romaine. On trouve souvent dans cette ville des médailles et d'autres objets curieux (Pl. XVIII — 4).

En revenant vers la côte, on parcourt une contrée que Desfontaines regarde comme la plus fertile du royaume; elle est rendue féconde par de fréquens arrosemens qu'il faut faire depuis le moment où la semence est confiée à la terre jusqu'à celui de la récolte. Peyssonel, Desfontaines et quelques autres voyageurs ont visité cette côte, où l'on rencontre, du S. au N., Inchilla, Aseff, Chebba, Afrika, Dimass, Lempta, Monastir, Suse, Herkla, Labiad, Hammamet, qui donne son nom à un golfe. Une presqu'île, qui se termine au N. par le cap Bon forme de ce côté la côte méridionale du golfe de Tunis.

En arrivant par mer, on découvre le cap Carthage, nom qui rappelle la cité fondée par Didon. L'emplacement que cette ville célèbre occupait n'offre plus d'édifice debout. Desfontaines dit : « Trois grandes citernes, les débris de l'aqueduc, quelques vieilles murailles, des monceaux de pierres répandus çà et là dans la campagne, sont tout ce qui reste de cette fameuse rivale de Rome. La charrue a passé sur ses murs, et l'on sème le blé au milieu des ruines. »

Depuis le voyage du botaniste français, plusieurs Européens sont venus visiter ces lieux si intéressans. M. de Châteaubriand y était au commencement de 1807. Il a consacré plusieurs pages de son *Itinéraire* à l'histoire et aux ruines de Carthage, au récit des destinées de la ville qui lui succéda, et à celui de la dernière expédition de saint Louis, qui mourut sur cette plage africaine le 25 août 1270.

M. Falbe, capitaine de vaisseau de la marine royale de Danemark et consul-général à Tunis, a passé plusieurs années à étudier, à relever, à mesurer le terrain des ruines de Carthage. Il a publié le résultat de ses travaux, et l'a éclairci par de bonnes cartes. M. Dureau de La Malle a exposé des vues nouvelles sur le même sujet dans ses *Recherches sur la topographie de Carthage*. Enfin en 1838 il s'est formé à Paris une société pour exécuter des fouilles dans le sol de l'ancienne Carthage. Déjà ses efforts ont obtenu des conséquences heureuses.

Après avoir doublé le cap Carthage, on se dirige au S., puis on passe devant les forts de la Goulette, bâtis sur les bords d'un canal, qui fait communiquer le golfe avec le lac de Tunis, et l'on entre dans celui-ci, dont la surface est toujours animée par les nombreux *sandals*, grands bateaux à voile latine qui transportent les marchandises des navires, obligés de mouiller sur la rade de Carthage, à Tunis, bâti à l'extrémité occidentale de cette nappe d'eau, sur la pente et au pied d'une montagne. Les maisons, blanches comme la neige et disposées en amphithéâtre, offrent dans le lointain un ensemble agréable et très-pittoresque. Le mur d'enceinte, construit avec solidité, peut avoir 4 milles de circonférence. Tunis renferme un grand nombre de mosquées dont les minarets présentent des formes très-variées et s'élèvent souvent à de très-grandes hauteurs (Pl. XVIII—2).

Les maisons construites en pierres ou en briques sont peu élevées, et n'ont ordinairement

qu'un étage; elles sont si rapprochées, que l'on pourrait facilement passer de l'une à l'autre, et parcourir ainsi un quartier de la ville. Comme dans toutes celles de l'Orient, les appartemens y sont disposés autour d'une cour carrée, au-dessus de laquelle, dès que les fortes chaleurs se font sentir, on déploie une large pièce de toile pour arrêter les rayons du soleil; elles ressemblent d'ailleurs, par leur forme et leur distribution, à celles de Tombouctou. Un second escalier s'élève de la galerie jusqu'au sommet de l'édifice, dont la terrasse est entourée d'un parapet assez bas. En été, les habitans montent, vers le soleil couchant, sur ces terrasses, pour y chercher la fraîcheur, pour y jouir de la beauté du ciel et du spectacle de la campagne. C'est là que les femmes, lorsqu'elles sont seules, soulèvent leur voile et se montrent aux regards des Européens.

Sous la plupart des maisons, sont creusées de vastes citernes où s'amassent les eaux des pluies qui tombent en hiver sur les terrasses ou sur la cour. On n'en boit presque point d'autre; celle des puits a un goût saumâtre; il n'y a qu'un petit nombre de sources aux environs, encore sont-elles peu abondantes, et les plus proches de la ville en sont éloignées de 2 à 3 milles. Les mosquées n'offrent rien d'imposant à l'œil du voyageur.

« Tunis est une ville riche et commerçante; on y fabrique des toiles, des étoffes de soie et de laine, des ceintures, des bonnets à la mode des musulmans. Le territoire produit en abondance des blés, des olives, des légumes, des fruits excellens. De nombreux troupeaux couvrent les campagnes; le lac et le golfe sont très-poissonneux, et la ville est bien approvisionnée de toutes les choses nécessaires à la vie. Il y a, dans les divers quartiers, plusieurs bains publics pour la commodité des habitans et des étrangers. Le grand nombre de plantes aromatiques que l'on brûle contribue sans doute à purifier l'air, vicié par les exhalaisons infectes qui s'élèvent des bords du lac, et des égouts où se rendent les immondices d'une cité immense, et par la puanteur horrible que répandent les cadavres d'animaux exposés et souvent entassés le long des chemins et dans les campagnes voisines.

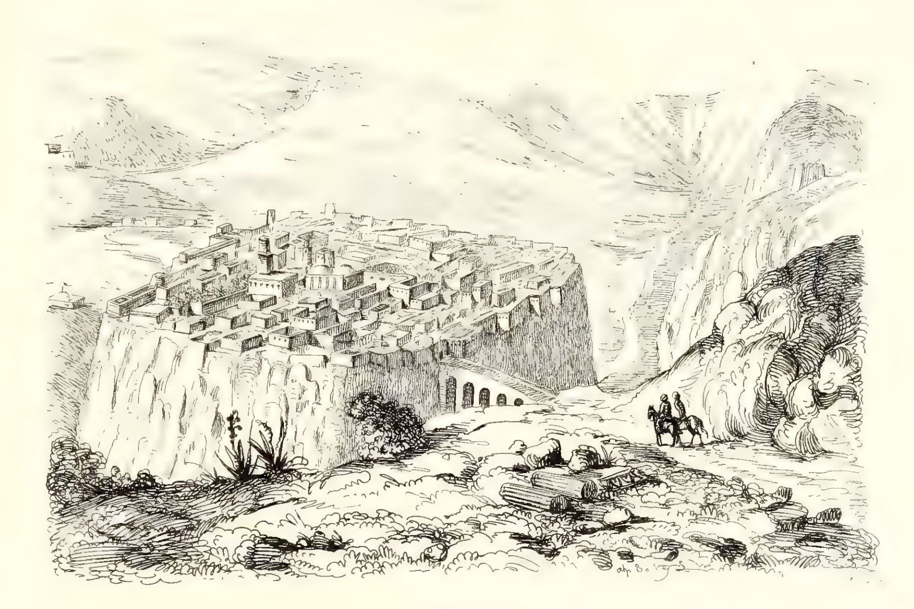
» On jouit à Tunis d'un très-beau climat. L'hiver y offre l'image du printemps : dès le mois de janvier, les champs sont couverts de verdure et émaillés de mille fleurs. Le thermomètre de Réaumur se soutient ordinairement à 10 ou 12 degrés au-dessus de zéro, souvent il monte à 15 ou 16. Les pluies commencent à tomber en octobre, et continuent par intervalles jusqu'à la fin d'avril. Plus elles sont abondantes, plus on a l'espoir d'une heureuse récolte. Elles sont toujours annoncées par le vent du N. Souvent il se déchaîne avec violence, excite des tempêtes le long de la côte, et rend la navigation très-dangereuse. Dans le commencement de mai, les nuages disparaissent, et le ciel est presque toujours serein jusqu'au retour de l'hiver.

» Les chaleurs de l'été sont brûlantes, et seraient insupportables, si elles n'étaient tempérées par un vent frais qui s'élève sur les neuf heures du matin. Il vient de la mer, et augmente à mesure que le soleil monte sur l'horizon; il diminue ensuite à proportion que l'astre s'abaisse, et tombe tout à fait aux approches de la nuit. Alors un calme absolu règne dans la nature. Les vapeurs aqueuses élevées et répandues dans l'atmosphère, pendant la chaleur du jour, retombent en rosées abondantes, et épanchent une fraîcheur délicieuse sur la terre aride et desséchée. Des milliers d'étoiles brillent sur un ciel d'azur : elles lancent des feux plus vifs et plus étincelans que dans les climats tempérés.

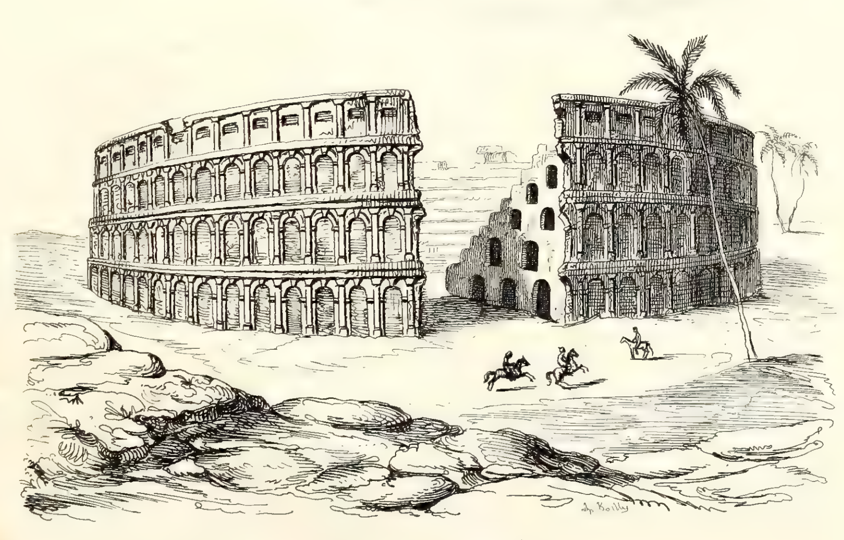
» Dans les mois de juin, de juillet, d'août, le thermomètre se soutient, à l'ombre, depuis 24 jusqu'à 30 degrés. Un grand nombre d'habitans se retirent à la campagne : ils y vont respirer un air plus pur et plus frais, dans leurs jardins, sous des bosquets touffus de lentisques, de jasmins, de grenadiers et d'orangers.

» Les marchandises que l'on exporte sont des huiles, des blés, des dattes, des pois chiches, du séné, de la barille, des cuirs, des laines, des éponges, de la cire, des bonnets, des ceintures à la mode des Orientaux. On rapporte des laines d'Espagne, des draps, du bois de campêche, de la cochenille, du kermès, des épiceries, du sucre, du café, du papier, des toiles de coton, des soieries, diverses espèces de gomme, de la noix de galle, des planches, du fer, du cuivre, des liqueurs spiritueuses, dont les Maures sont très-avides, quoique l'usage leur en soit défendu par la religion et par les lois. »

On évalue à 130,000 ames la population de Tunis. Elle se compose, de même que celle du royaume, de Maures, d'Arabes, de Cabaïles, de Turcs, de juifs. On parle trois langues, l'arabe, qui est la plus répandue, la turque et la franque. La religion du plus grand nombre est l'islamisme. « Le sang des Maures, observe Desfontaines, est très-mélangé par les alliances



3. Constantine.



4. El Jem (Thysdrus).

continuelles que les Turcs et les renégats chrétiens de diverses nations contractent avec les femmes du pays. Les hommes sont en général d'une constitution sèche; ils ont du caractère et de la fierté dans la physionomie; leur taille commune est de 5 pieds 3 à 4 pouces : on en voit peu d'infirmes et de contrefaits. La vie sobre et paisible qu'ils mènent les exempte de beaucoup de maladies particulières aux peuples policés. Ils vivent aussi longtemps que ceux des climats tempérés, et atteignent le terme de leur carrière sans crainte, sans inquiétude, et presque sans s'en être aperçus.

» Les Mauresques sont en général très-belles; elles ont le teint délicat et animé, les yeux pleins d'expression, de sentiment et de vie; de longs cheveux noirs tressés tombent et flottent sur leurs épaules, ou sont fixés avec des rubans au sommet de leur tête.... Les enfans sont aussi blancs que ceux d'Europe. Parvenus à un âge plus avancé, l'ardeur du soleil leur brûle le teint et leur donne une couleur presque basanée. »

Le pays de Tunis est le plus petit, mais le mieux cultivé, et relativement le plus peuplé des états barbaresques. Il est borné au N. et à l'E. par la Méditerranée, au S. E. par Tripoli, au S. par le Sahara, à l'O. par l'Algérie. Sa longueur, du N. au S., est à peu près de 160 lieues; sa largeur varie de 70 à 25 lieues; sa surface est de 9,700 lieues carrées. On estime sa population à 1,900,000 ames.

Le souverain porte le titre de bey; sa dignité est héréditaire; à son avénement, il reçoit du grand-sultan une pelisse et le titre de pacha à trois queues; d'ailleurs il est complètement indépendant. Les revenus de l'état sont de 7,200,000 francs; l'armée est de 6,000 hommes; la flotte se compose d'une frégate et de quelques bâtimens de guerre.

Le bey réside à Bardo, joli château situé au milieu d'une grande plaine, à trois quarts de lieue N. de Tunis. Sa cour est très-nombreuse.

Shaw, voyageur anglais (1732), Peyssonel et Desfontaines ont parcouru la partie méridionale du territoire dans l'intérieur. Le dernier partit de Tunis le 22 décembre 1732, à la suite du bey, qui, cette année-là, marchait à la tête de son camp. La marche était lente : à peine parcourait-on 5 à 6 lieues par jour. La première ville que l'on rencontra après huit jours de marche fut Caïrouan (*Vicus augusti*), la plus grande du royaume après Tunis; elle est même mieux bâtie et moins sale que celle-ci. La grande mosquée passe pour la plus belle et la plus sainte de tout le royaume. Le peuple y est très-fanatique. Les plaines voisines sont très-étendues, mais presque partout incultes. La terre est imprégnée d'une si grande quantité de sel marin, qu'elle en est toute blanche dans certains endroits; aussi les eaux sont-elles toutes amères et saumâtres, et l'on ne trouve dans ces contrées que des plantes marines. Le sel de nitre est aussi très-commun.

On continua ensuite à marcher droit au S., et, le troisième jour, on entra dans une plaine immense située entre deux montagnes qui se dirigent à peu près du N. au S. Pas une seule habitation sur la route, beaucoup de mines peu intéressantes; elles prouvent du moins que cette partie de l'Afrique, quoique la plus aride du territoire de Tunis, était autrefois habitée. Les Arabes Bédouins sèment l'orge dans le voisinage des ruisseaux, qui sont très-rares. Les oliviers sauvages y sont très-gros.

Cafsa (*Capsa*), située entre des montagnes calcaires et nues, est très-mal bâtie. Toute la fécondité des environs est due à deux sources d'eaux chaudes à 30 degrés, très-limpides et bonnes à boire. L'huile de Cafsa passe pour la meilleure de toute la Barbarie. Desfontaines trouva plusieurs inscriptions à Cafsa, malheureusement la plupart effacées. On lit sur plusieurs pierres du château les noms de Trajan, d'Adrien, d'Antonin. « A quelques lieues au S. E., ajoute notre voyageur, sont deux autres pays que je n'ai pas eu le loisir de visiter; l'un se nomme le *Saïque*, et l'autre *Aïsch*. Les Maures y logent dans des maisons. On m'a assuré que ces lieux étaient fertiles, et qu'on y voyait des plantations d'oliviers, de dattiers et d'autres arbres fruitiers du pays. »

Quelques heures après le départ de Cafsa, on entra dans le désert; les deux chaînes de montagnes continuent à droite et à gauche jusque dans les environs d'El-Hammah, petit canton du Gérid où les Maures ont de grandes plantations de dattiers et une habitation. Ces montagnes se joignent à deux autres, dont l'une s'allonge vers l'E. et l'autre vers l'O. Ce sont les bornes du désert; elles sont habitées par des Arabes vagabonds qu'il est très-dangereux de rencontrer. Pendant deux jours, on ne trouva que de l'eau saumâtre. On campa près d'El-Hammah, où il y a de très beau grès rouge. Le lendemain, on partit pour Tozer, qui n'est qu'un assemblage de maisons en boue. Les eaux, très-abondantes, sont saumâtres. Tozer est très-renommé pour les dattes. A 5 lieues au S. E., le canton de Nefta produit les dattes les plus estimées du royaume, de bonnes oranges, d'excel-

lens limons doux, des grenades en abondance. Près de Nefta, commence le Chibka-el-Loudian (Lac des Marques — *Lybia Palus*), qui a, dit-on, plus de 20 lieues de long; son eau est salée. A quelques lieues au S. de Tozer, le Bahr Faraoun (*Tritonis lacus*) est une mer de sable. Le bey ne voulut pas permettre à Desfontaines d'aller le visiter; il est dangereux de s'en approcher, et des voyageurs arabes y périrent durant le séjour de ce botaniste au Gérid, où les eaux sont très-abondantes. Il vit des ruines fort étendues près de Loudian, canton à 3 lieues à l'E. de Tozer; elles paraissent être du temps des Romains.

On était là sur la limite du désert. Vers la fin de février, on revint à Cafsa; le 5 mars, on était à Spaïtla, où il y a des ruines magnifiques dans une plaine immense couronnée de hautes montagnes. Tout près coule un fort ruisseau d'eau douce qui se perd bientôt dans les sables. Il est traversé par un aqueduc romain qui conduisait les eaux à Spaïtla. Après avoir marché pendant plusieurs heures au N. O. dans une forêt de pins et de genévriers de Phénicie, on campa pendant quelques jours auprès des ruines de Sbiba (*Sufes*); elles sont moins belles, mais plus étendues que celles de Spaïtla. Vers la fin de mars, on alla vers Keff, ville frontière du royaume, assez bien fortifiée, et située dans un canton fertile, bien cultivé, et le plus fécond du royaume. « J'ai traversé deux fois le Méjerdah; j'ai visité, ajoute Desfontaines, un pays agréable habité par d'anciens Andalous, et dont les maisons sont couvertes de tuiles comme en Europe; enfin je suis arrivé à Tunis le 8 avril 1784. »

Ce voyageur visita ensuite le Hammam-el-Enf, montagne située à 3 lieues au S. E. de Tunis et à l'extrémité de sa rade; elle est célèbre par ses eaux thermales, que les Tunisiens fréquentent dans toutes les saisons de l'année, et dont les vertus sont très-efficaces. La montagne, qui a peu d'élévation, est le commencement d'une chaîne qui, en se dirigeant du N. E. au S. O., traverse le royaume jusqu'au Sahara. A 3 lieues au S. de Hammam-el-Enf, la petite ville de Soleïman, dans une grande plaine féconde et couronnée de montagnes, a une population d'origine espagnole; les chrétiens y sont très-bien accueillis. A 3 ou 4 lieues au N. E., le village de Corbus cultive la canne à sucre, que l'on vend à Tunis. Il y a aussi là des bains d'eau très-chaude.

En sortant de Tunis par le côté du N., et en suivant la côte, on traverse un canton montueux et boisé, puis on descend dans une belle plaine au milieu de laquelle coule le Méjerdah (*Bagradas*), le principal fleuve du royaume, et dont les débordemens annuels déposent un limon qui engraisse la terre. Après l'avoir traversé, on trouve les ruines d'Utique, qui, à l'exception d'un aqueduc, de citernes et de quelques autres bâtisses, sont toutes ensevelies sous le sable. Cette ville, qui était sur le bord de la mer lorsque Caton s'y donna la mort, en est aujourd'hui éloignée de près de 2 lieues. Les navires abordent aujourd'hui à Gor-el-Meleh, nommée par les Européens Porto-Farina, petite ville bâtie en amphithéâtre. Son port, défendu par une montagne qui forme le cap Zibibe (*Apollinis promontorium*), est sûr, mais son entrée se comble de jour en jour par les sables que charrie le Méjerdah. A 7 lieues au N. O., entre un grand lac et la mer s'élève Biserte (*Hippo Zarytus*); il s'y fait un commerce considérable en huile et en blé. Le lac communique avec la mer par un canal fort étroit. Peyssonel et Desfontaines ont observé que les eaux de la Méditerranée y entraient constamment pendant trois heures, et en sortaient pendant les trois heures suivantes. Partout, dans les environs, on voit des ruines.

En cheminant au S. O., on laisse à droite le cap Blanc (*Promontorium candidum*), le plus septentrional de l'Afrique; on arrive ensuite au cap Nègre, où il y a un établissement pour la pêche du corail, substance qui est commune le long de cette côte. Plus loin, le lit de l'Oued-el-Berber (*Tusca*), nommé aussi Oued-el Zaïne, marque de ce côté la limite occidentale du territoire de Tunis, que les Romains appelaient *Africa*. Il comprenait au S. la Byzacène, au N. la Zeugitane, et formait la plus grande partie de celui de Carthage.

CHAPITRE XXII.

Algérie.

Quand on a passé l'Oued-el-Zaïne, on est sur le territoire d'Alger. Nous parcourrons ce pays avec les Européens qui le visitèrent avant 1830. Ils sont peu nombreux. Les difficultés de tous genres que les voyageurs rencontraient dans leurs excursions éloignaient ceux que la curiosité aurait pu attirer dans une contrée où beaucoup d'événemens mémorables s'étaient passés, et où des monumens remarquables avaient échappé à la destruction. Ce ne fut que dans le XVIII[e] siècle qu'il en vint quelques-uns, guidés

par le désir de visiter ce pays : J.-A. Peyssonel (1724), Th. Shaw (1777), Hebenstreit (1732), Bruce (1768), Desfontaines (1784), Poiret (1785). Quelques relations sont dues à des infortunés tombés en esclavage; tels que Th. Chaloner (1541), Em. Aranda (1640), Regnard, poëte comique (1678), Rocqueville (1683), Pananti (1813); d'autres à des personnes qui avaient rempli à Alger les fonctions de consul : Laugier de Tassy (1725), Morgan (1728), Shaler (1826); enfin les religieux, que les règles de leur pieuse institution appelaient dans les États barbaresques pour y racheter les captifs, ont aussi publié des ouvrages où il est question d'Alger; mais ils n'avaient vu que cette ville ou d'autres situées sur la côte, et ne connaissaient pas l'intérieur du pays. On en peut dire autant des Européens tombés en esclavage et des consuls; ainsi, les voyageurs cités comme l'ayant visitée sont ceux qui donnent les renseignemens les plus intéressans sur l'Algérie; mais Shaw n'a pas donné son itinéraire ; ainsi on ne peut distinguer les lieux qu'il a vus d'avec ceux dont il traite seulement par ouï dire; et Poiret n'a pas fait de grandes excursions.

A l'embouchure de l'Oued-el-Zaïn, à une portée de fusil du continent, on voit l'île de Tabarca, que les Génois avaient jadis occupée, et où il y avait des établissemens pour la pêche du corail. La côte, en allant à l'O., est formée par des falaises parfois rocailleuses. Une montagne peu élevée, mais à sommet arrondi, qui lui a fait donner le nom de *Monte Rotondo*, est à l'E. d'une petite rivière qui sort d'un lac. Un peu plus loin, La Calle avait des établissemens pour la pêche du corail; ils appartenaient aux Français. En 1604, sous le règne de Henri-le-Grand, une compagnie de négocians passa, sous la protection de ce prince, un traité avec le dey d'Alger, et obtint la libre pêche du corail et le commerce des marchandises du pays, moyennant une rétribution annuelle. Ces marchands s'établirent d'abord au Bastion de France, petite anse à 3 lieues plus à l'O.; mais, en 1681, pendant la guerre avec les Algériens, on l'abandonna, et l'on vint à La Calle. « C'est, dit Peyssonel, une presqu'île qui se joint à la terre ferme par une plage de sable, mais qui devient véritablement une île dans les mauvais temps, lorsque la mer est agitée par les vents du N. O. » Cet établissement fut incendié en 1827, lors de la déclaration de guerre entre Alger et la France. Les murailles, qui sont encore debout, se voient à une assez grande distance.

Peyssonel, en sortant de La Calle, prit sa route à l'O., traversa quelques coteaux sablonneux, une forêt de liége, puis l'étang de la Mazoule, et ensuite celui de Boumalah, qui communique avec la mer près de l'ancien Bastion de France. On alla passer la nuit dans un *douar* considérable ou camp d'Arabes; un lion enleva une vache au douar même, et alla la manger à une lieue de là, dans un endroit où les bergers trouvèrent le lendemain les os de l'animal mort.

Après avoir franchi plusieurs collines sablonneuses couvertes d'arbrisseaux, Peyssonel découvrit la plaine traversée par la rivière de Boubias (le Mafrag); il le passa près de son embouchure dans la mer. « On entre ensuite, dit-il, dans la plaine de Bone, habitée par diverses nations d'Arabes; elle est très-fertile en blé; mais les semences sont sujettes à être noyées en hiver, et à souffrir des grandes sécheresses de l'été, ce qui rend les recoltes fort variables et très-souvent médiocres. »

On traversa plus loin la Seybouse, puis le Boudjehma. Entre les embouchures de ces deux fleuves, qui se joignent avant de tomber dans la mer, sont les ruines d'Hippone (*Hippo regius*), qui avait été une des résidences des rois de Numidie, et qui, au IVe siècle, fut illustrée par saint Augustin, son évêque, célèbre docteur de l'église latine, prélat vertueux, philosophe profond. Il était né à Tagaste, petite ville qui était au S. E. d'Hippone, mais dont on ignore la véritable position.

Les environs de Bone sont couverts de plantations d'oliviers, et renferment des mines de fer. La ville, bâtie sur la côte O. du golfe de son nom, est entourée d'une muraille assez épaisse renfermant un espace rectangulaire, dont le côté oriental, baigné par la mer, occupe une falaise élevée au pied de laquelle est le mouillage, particulièrement nommé *rade de Bone*. Au S. est le fort Cigogne, qui domine à l'O. une petite baie sur laquelle on a établi une jetée en pierres sèches, pour servir de débarcadère; cette baie, si elle était plus profonde, serait un excellent abri contre les vents du N.

Bone est appelée par les Arabes *Bleïd-el-Huneb* (ville des jujubiers), à cause de la grande abondance de ces arbrisseaux, dont les fruits, séchés au soleil, se conservent pour l'hiver. « Ce qu'on appelle dans cette ville, dit Hebenstreit, les jardins de saint Augustin situés à un mille de l'ancienne Hippone, sont des allées bien alignées de jujubiers, de mûriers, d'amandiers, de citronniers, d'orangers, de figuiers et d'oliviers.

Desfontaines dit également que les environs de Bone sont bien cultivés, et que l'on y voit de très-jolis jardins plantés de vignes et de divers arbres fruitiers. La plaine qui s'étend au S. O. de la ville est basse, sablonneuse et baignée en partie; il y avait beaucoup de kali et d'autres plantes marines.

« La ville, dit Peyssonel, est presque ronde, ayant un quart de lieue de circuit, bâtie à la mauresque, presque toute en briques... On n'y trouve ni place, ni aucun édifice qui mérite attention, sauf la grande mosquée appelée *Bournouronan* (Pl. XIX — 3). Il n'y a rien qui paraisse fort ancien. On y voit quelques colonnes antiques qu'on y a apportées des ruines d'Hippone. » Desfontaines observe que le peuple d'Hippone est assez doux. « On y vit en sûreté, ajoute-t-il. Le commerce de la Compagnie d'Afrique n'a pas peu contribué à civiliser un peu les Maures de cette contrée. »

Peyssonel, sorti de Bone, fit route au S. S. O. dans la plaine, passa à Ascour devant les ruines d'*Ascurus*, qui étaient assez remarquables, et suivit un chemin pavé où il vit les restes d'un pont, et qui le conduisit jusqu'à Hammam-Berda (*aquæ tibilitanæ*). Il y avait des ruines, et tout auprès une belle source d'eau chaude qui forme aussitôt un ruisseau considérable. On découvre de là les ruines de Ghelma (*Suthul* ensuite *Calama*). On continua de marcher au milieu de petites montagnes, on côtoya la Seybouse, on retrouva encore le prolongement du chemin pavé; il allait jusqu'à une grande ville qu'il y avait dans ce pays élevé. On gravit la montagne d'Anoune. On était au 28 janvier; la pluie et la grêle, qui avaient ce jour-là incommodé les voyageurs, se changèrent en neige et en brouillard si fort, que l'on fut obligé d'aller chercher au plus tôt un gîte pour se mettre à l'abri du froid. Anoune offrit une quantité considérable de ruines dénotant l'emplacement d'une grande et belle ville. On en rencontra d'autres à Touille (*Tigisis*). Dans un espace de 20 lieues, entre la montagne d'Anoune et celle de Sequenié, on n'aperçut pas un seul pied d'arbre, et on ne trouva que très-peu d'eau potable.

Le 2 février, Peyssonel partit de Sequenié, marche au N. O. dans une plaine, traversa ensuite de hautes montagnes couvertes de neige et des collines assez douces, passa sur un chemin pavé, vit des ruines de peu de conséquence, et arriva le soir à Constantine. Cette ville portait le nom de *Kirtha* lorsqu'elle était la capitale de la Numidie et le séjour des rois de ce pays. Elle est entre deux montagnes assez hautes et bâtie sur un rocher escarpé de tous côtés. L'Oued-Madou ou Bouzarmouk, dont l'eau est chaude à sa source, et qui vient du S., et le Rummel, qui vient du S. E., se réunissent à deux portées de fusil de la ville; il reste à leur confluent une partie d'un aqueduc très-beau. Le rocher sur lequel pose Constantine forme un losange imparfait; il n'est joint au terrain voisin que par un isthme également rocailleux où sont les deux principales portes de la ville; ainsi, elle est entourée de précipices affreux, et on ne peut en approcher que par le S. (Pl. XVIII — 3).

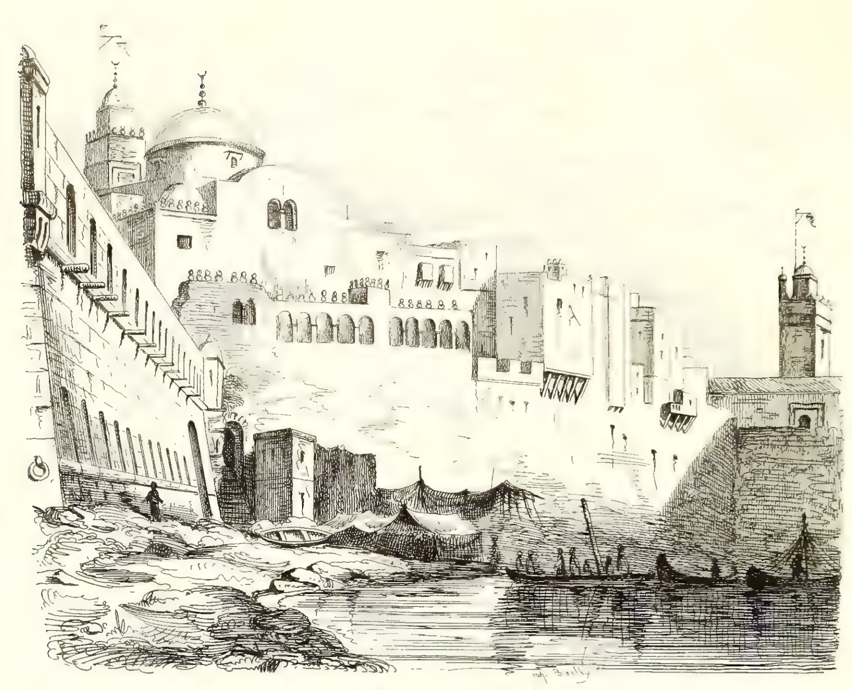
Shaw et Poiret ont pensé que la ville moderne n'est pas aussi grande que le fut Kirtha. Le premier fonde son opinion sur ce que l'isthme et la portion du terrain extérieur à laquelle il aboutit sont entièrement couverts de ruines et de débris qui descendent jusqu'à la rivière.

Un pont sur le Rummel est un ouvrage ancien des Romains; parmi les bas-reliefs dont il est orné, Hebenstreit a observé un aigle romain et et des figures hiéroglyphiques. Le Rummel se perd sous ce pont, et disparaît sous terre; il reparaît au bout de cent pas; on l'aperçoit ensuite par une ouverture de dix pas de largeur dans la montagne, puis il se cache encore pendant trente pas; alors il reparaît entièrement et coule entre des rochers escarpés et inaccessibles qui le retiennent encore prisonnier jusque vers le N. E.; là, il se précipite d'une haute montagne perpendiculaire de 30 pieds, en formant plusieurs cascades. Ce roc est le point le plus élevé de la ville; c'est de là que l'on précipite les criminels et les femmes adultères.

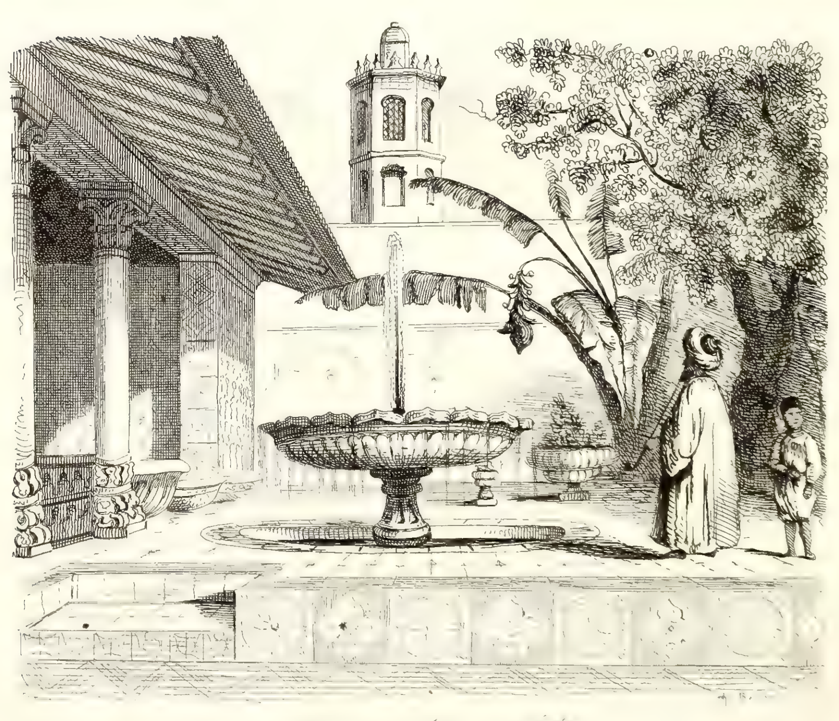
Les eaux de Rummel, profondément encaissées, ne doivent pas introduire beaucoup d'humidité dans les silos, qui, suivant Edrisi, géographe arabe, existent dans toutes les maisons de Constantine, ainsi que des citernes dans lesquelles l'eau arrivait par le moyen de l'aqueduc cité plus haut, et qui probablement servaient de château d'eau. Shaw compta vingt de ces citernes occupant dans le milieu de la ville un espace de 50 yards (41 mètres et demi) en carré.

Desfontaines et Poiret ont donné des détails sur l'intérieur de Constantine. Comme dans tout l'Orient, les rues sont généralement étroites et sales; la plupart cependant sont pavées. Les maisons sont assez bien bâties, et toutes couvertes en tuiles. Desfontaines ajoute que Constantine est extrêmement peuplée; on lui supposait 30,000 habitans. Son territoire est très-fertile, surtout à l'O.

Après être resté trois jours à Constantine, Peyssonel en partit le 6 février, et fit route au



1. Mosquée à Alger.



2. Bains du Dey à Alger.

A. Beauly del.

N. E. à travers des montagnes hautes et stériles. Le lendemain, il alla coucher à Hammam-Meskoutin, où sont des eaux thermales dont l'odeur sulfureuse s'étend au loin; tout le terrain environnant annonce une origine volcanique. Les eaux bouillonnent au sommet de petites élévations, d'où elles s'échappent par des ouvertures circulaires, tombent en nappes, et forment un petit ruisseau qui coule au bas du vallon et grossit dans sa course. On rencontre, de distance à autre, de grosses pyramides calcaires hautes de 6 pieds, produites par le dépôt du sédiment des eaux, qui s'échappaient jadis de leur sommet.

De retour à Bone, Peyssonel partit le printemps suivant avec un chef arabe, parcourut l'intérieur, observa de belles ruines à Zaïnah (*Diana*), et pénétra au S., dans les montagnes d'Aurès (*mons Aurasius*), dont les ramifications commencent à l'E., dans l'État de Tunis, et se prolongent à l'O. jusque dans l'empire de Maroc. Elles sont fort hautes, rudes, escarpées, ingrates et stériles, remplies pourtant de plusieurs bonnes sources d'eau douce. Elles sont habitées par des Berbères, qui cultivent les terrains où il est possible de semer. Notre voyageur admira des ruines magnifiques à Lamba (*Lambasa*); ensuite, il vint à Constantine.

Au mois de juillet, il en sortit de nouveau, fit route à l'O. Il vit les ruines de Sitifi, capitale de la *Mauritania Sitifensis;* plus loin, dans les montagnes, la petite ville de Zammourah, où l'on fait quantité de bernous très-fins, des tapis et autres ouvrages de laine à l'usage du pays. Il fallut ensuite escalader des montagnes assez rudes, et on se trouva dans des vallons couverts de pins, de chênes, d'oliviers, ainsi que d'autres arbres et arbrisseaux; tandis que depuis les montagnes d'Aurès et d'Anoune jusque-là le pays est absolument nu; mais on traverse plusieurs rivières, entre autres l'Oued Adjebi.

Au bas d'une montagne très-haute, la caravane de Peyssonel trouva une source d'eau douce, puis des sources d'eau salée qui forment un grand ruisseau et donnent beaucoup de sel; une heure de route au-delà, on atteignit El-Biben ou la Porte de Fer, fameux défilé à travers le Jerjera, chaîne de montagnes qui commencent à la mer, près de Bougie, et se prolongent vers le S. O. jusqu'au Sahara. Après avoir franchi El-Biben, on marcha au N. O.; on rencontra plusieurs petits villages de Cabaïls, que les Turcs n'avaient pu soumettre, et qui vivent en partie de brigandage. On passa l'Adouse, qui va se joindre à l'Adjebi, et, plus loin, l'Oued-Isser, qui coule directement vers la mer. On côtoya la montagne des Azouaghis: on traversa plusieurs fois l'Oued-Zeïtoun (rivière des Oliviers), qui arrose un beau et riche vallon, mais est très-dangereuse en hiver.

Enfin, le 23 juillet, la caravane grimpa la montagne du Couco, du haut de laquelle on découvrit Alger, la mer et la grande plaine de Mitijah, traversée par l'Arache, rivière qui se jette dans la rade d'Alger.

Vers la fin d'avril 1784, Desfontaines obtint du dey d'Alger la permission de se joindre à un camp volant qui devait bientôt se mettre en route pour parcourir la partie occidentale du pays. On partit le 4 de mai; après avoir traversé des chemins très-rudes coupés par des ravins, on alla camper dans la plaine de la Mitijah; elle est très-belle et très fertile, située au pied du mont Atlas, à quelques lieues au S. d'Alger. Les habitans de cette ville y ont un grand nombre de maisons de campagne et de jardins plantés d'orangers et de grenadiers; ils les appellent des *maceries*, et y vont passer l'été avec leurs familles. « Si cet heureux pays, observe notre voyageur, appartenait à des Européens, ils en feraient un séjour délicieux. » Bélida, ville au S. O. d'Alger, est voisine de hautes montagnes dont les sommets sont souvent couverts de neige jusqu'à la mi-mai; elles sont couronnées de chênes ballottes dont les glands nourrissent un grand nombre d'habitans de ces cantons. L'on y voit des ravins profonds, des vallons très-fertiles remplis d'arbres fruitiers, arrosés par des sources d'eau vive. Les frênes, les peupliers blancs, les micocouliers s'y élèvent à une grande hauteur, et offrent des ombrages où il est agréable de se reposer.

Les Cabaïls ou tribus des montagnes sont tous soumis à la régence d'Alger; ainsi il est possible, avec deux hommes d'escorte, de s'y promener sans rien craindre, pourvu cependant qu'on n'y passe pas la nuit.

On marcha obliquement vers le S. O. en s'approchant de l'Atlas; on traversa plusieurs petites rivières qui en descendent, et qui sont très-fortes quand les pluies d'hiver les gonflent. On entra dans les montagnes; les Arabes qui les habitent à droite et à gauche sont indomptables, et ne paient aucun tribut à la régence; ils sont fort misérables et de grands voleurs. On passa l'Ouager ou Mazaffran; on campa au milieu de l'Atlas, près de Medea. On y récolte tant de grains, que ces contrées sont appelées le grenier d'Alger.

La plaine de Miliana est très-unie et arrosée

dans toute sa longueur par le Chélif, une des plus grandes rivières de l'Algérie. Lorsque Desfontaines visita cette belle campagne, les blés commençaient à jaunir, les blés étaient superbes. Hammam-Altas a une source d'eau chaude un peu salée, au pied d'une montagne aride et peu élevée. On dit au voyageur français qu'il y avait des mines de plomb et de cuivre dans le Djebel-Ouannasseris, hautes montagnes, à 10 lieues plus au S. On voit des ruines le long de l'Oued-Cherba et près de l'Oued-el-Mina, rivière très forte; ensuite le terrain devint montueux et inculte, il était couvert de lentisques, d'oliviers sauvages et d'arbrisseaux curieux. Plus loin, les vallons sont très-fertiles; les Arabes qui habitaient les tentes où l'on passait la nuit paraissaient être dans l'aisance; les tentes étaient plus grandes et plus belles que toutes celles qui avaient été vues jusqu'à ce moment.

Une belle plaine s'étend jusqu'à Tremecen: cette ville est bâtie en pente au pied des montagnes, très-étendue, et divisée en quatre quartiers. Il y a, dans les environs, de beaux jardins bien plantés de beaux arbres fruitiers. La base de la montagne et les bords de la plaine sont couverts de vieux oliviers dont la plupart tombent de vétusté, et tout le pays sera bientôt nu, parce que les habitans ne prennent pas soin de le replanter. Les vallons voisins de la ville sont admirablement arrosés. En marchant une heure vers l'O., on arrive à une fontaine intermittente seulement pendant l'été; le jet est au moins égal en grosseur au corps d'un homme. Cette fontaine se nomme *Aïn-Hallar;* elle jaillit avec grand bruit. « Les Arabes, ajoute notre voyageur, m'ont débité mille contes ridicules à son sujet; par exemple, lorsqu'une femme se présente à son embouchure, les eaux sortent sur-le-champ. Elles coulent et s'arrêtent trois fois dans vingt-quatre heures; mais lorsque je visitai cette fontaine, elle n'était pas encore intermittente.

» Le pays est si fertile, que les Algériens ne se soucient pas qu'il soit visité par les chrétiens, dans la crainte qu'il ne devienne un objet de conquête. Tremecen est environ à 14 lieues de la mer. Outre les ruines anciennes, on en voit beaucoup d'autres; on y rencontre quelquefois des médailles.

» Je demandai au caïd un guide pour m'accompagner dans les montagnes plus éloignées au S. Il me donna un cheikh arabe qui commande dans un canton très-étendu. Je montai jusque sur les plus hautes montagnes, et je campai pendant près de huit jours. Nous entendîmes plusieurs fois, pendant la nuit, le rugissement des lions, et, pendant notre séjour, ces animaux mangèrent un âne dans un douar voisin de celui où nous couchions. J'ai vu dans ces montagnes un homme qui avait tué à coups de fusil quinze lièvres et trois panthères. Ces animaux dorment pendant le jour dans les buissons les plus épais, et ce n'est que vers le soleil couchant qu'ils sortent de leurs repaires.

» Les monts qui sont derrière Tremecen se nomment *Mafresch;* ceux qui sont plus éloignés, et que je visitai en dernier lieu, sont appelés *Djebel Terdi.* Ces montagnes sont remplies de vallons charmans et de prairies agréables et fertiles, où les Arabes élèvent de nombreux troupeaux; ils seraient dans l'aisance s'ils n'étaient continuellement dépouillés par les Algériens. »

Desfontaines alla ensuite à Arzew, qui est au N. E. de Tremecen. On marcha pendant dix heures d'abord dans la plaine, puis dans un bois d'oliviers sauvages et de lentisques qui s'étend jusqu'au bord de la mer. Le golfe d'Arzew est profond, et sa forme est presque circulaire; le port, situé du côté du S., est très-sûr et très-commode; tous les capitaines le regardent comme un des meilleurs de toute la côte de Barbarie. « Il n'y a aucune habitation dans ce lieu; le gouvernement d'Alger y a établi un caïd qui préside aux divers chargemens de grains que l'on y fait; on les y apporte à dos de chameau, et c'est le lieu de la côte occidentale où l'on en charge davantage, parce qu'il y en a peu d'autres où les navires puissent aborder commodément. L'on voit une prodigieuse quantité de sangliers autour d'Arzew; l'eau y est un peu saumâtre. A une lieue au S., sur un coteau très-agréable, on aperçoit les ruines de l'ancienne ville (*Magnus portus*).

On traversa l'Oued-el-Hammam, on abandonna le bord de la mer, on longea un grand lac poissonneux sur le bord duquel croît une grande quantité de kali qui fournirait beaucoup de soude si l'on savait en tirer parti. Après avoir franchi des montagnes où l'on marcha par des précipices affreux, on entra dans la ville de Mascara. Desfontaines ayant obtenu la permission du bey, visita des mines de plomb situées dans des montagnes au S. O. Il trouva que la mine de galène était fort riche. Il poussa son excursion vers l'O. jusqu'au-delà de l'Oued-Tafna, la plus forte rivière de ces contrées. Le bey avec sa troupe étant venu rejoindre le botaniste français, on poussa fort loin vers l'O., au-delà de la Tafna. Le pays qui s'étend depuis ses rives jusqu'aux frontières de Maroc, est sa-

blonneux, stérile et inculte. On s'arrêta au pied des monts Trara, à 5 lieues d'Oudjelah, ville du Maroc.

En revenant vers Mascara, Desfontaines aurait bien voulu passer près d'Oran afin d'en bien connaître la situation ; mais l'escorte qu'on lui avait donnée ne voulut jamais le lui permettre. Mascara est située sur le penchant d'une montagne peu élevée du côté du S. La culture principale de la plaine fertile qui l'entoure est celle de l'orge et du froment. On ne trouve à Mascara aucun monument antique ; les jardins sont assez bien cultivés. « Les journées de notre troupe, observe le botaniste voyageur, étaient fort courtes, et j'avais bien le temps d'herboriser. Les côtes de l'Afrique sont fertiles, mais beaucoup de leurs productions sont les mêmes que celles des provinces méridionales de France et d'Espagne. »

Desfontaines visita des mines de cuivre qui sont à trois quarts de lieue à l'O. de celles de plomb, dans la même chaîne de montagnes ; elles sont fort riches, et ont été exploitées anciennement. Tous les monts voisins sont bien boisés ; ils sont presque inhabités et présentent un aspect sauvage. Notre voyageur fut de retour à Alger dans les premiers jours de juillet, « après avoir parcouru plus de 300 lieues dans des pays où l'on a tout à craindre des hommes et des bêtes féroces. »

La ville d'Alger est bâtie en amphithéâtre sur le flanc oriental et fortement incliné d'une colline dont le pied est baigné par la mer. Vu de la rade, Alger se présente comme une voile latine étendue sur un champ de verdure ; les hauteurs qui l'environnent, une campagne bien cultivée, toute couverte de maisons blanches, parmi lesquelles sont quelquefois de superbes édifices, présentent, à mesure qu'on s'en approche, un des plus beaux points de vue qu'offrent les rives de la Méditerranée. Cette cité, déjà très-forte par sa position, est encore défendue par des batteries formidables et par la citadelle de la Cassauba, qui couronne le sommet de la colline et commande la ville et le bord de la mer.

Le charme de la perspective que présente Alger quand on y arrive par mer se dissipe aussitôt qu'on entre dans son enceinte. Il n'y existe d'autres voies de communication que des ruelles étroites, escarpées et tortueuses, dont la pente est adoucie par des marches espacées de 5 à 6 pieds. La plupart de ces ruelles sont voûtées et tellement resserrées, que de distance en distance on a ménagé des retraites pour que deux bêtes de somme puissent y avoir passage. Toutes ces ruelles aboutissent, vers la partie inférieure de la ville, à une ruelle parallèle au port (*Marina*), un peu plus large que les autres, et communiquant sur un plan uni de la porte Bab azoun, à la porte Bab-al oued. Cette ruelle, que l'on pourrait nommer la rue marchande d'Alger, encombrée par des échoppes ouvertes devant chaque maison, est si étroite, que les piskeris (porte-faix) y circulent difficilement, et pourtant cette rue est la seule communication de l'extérieur de la ville à la marine.

Alger a 9 grandes mosquées et 50 petites, 3 écoles publiques et 3 bazars ou marchés. Une des grandes mosquées, que l'on peut voir du port, offre un assez bel aspect (Pl. XIX — 1). Les plus beaux bâtimens sont ceux des 5 casernes, ce qui n'est pas surprenant dans un pays où les soldats forment le corps souverain.

Le palais du dey a deux grandes cours entourées de galeries spacieuses, soutenues par des colonnes de marbre : il renferme des jardins avec des jets d'eau, et des bains à l'orientale (Pl. XIX — 2). De même que dans les autres villes musulmanes, aucune maison n'a de jour extérieur ; elles sont toutes closes par de hautes murailles, et n'ont d'issue qu'une poterne basse et enfoncée, à laquelle on ne parvient souvent qu'en descendant deux ou trois degrés. Les terrasses de ces maisons sont disposées de manière que celles du côté de la mer n'ôtent pas la vue à celles qui sont au haut ou à l'extrémité de la ville ; elle peut avoir une demi-lieue de circonférence entourée de murailles.

Alger, en arabe *Al-Djezaïr* (les îles), tire ce nom d'une île qui a été jointe au continent par un môle, et on a ainsi formé un port. C'est une ville bâtie par les Maures. Elle est à peu près sur l'emplacement d'une bourgade nommée *Iomnium Municipium*, connue seulement pour avoir été un siége épiscopal. La population était estimée à 70,000 ames, et se composait de Turcs, de Maures, d'Arabes, de Cabaïls, de juifs et de marchands chrétiens ; mais cette évaluation a été regardée comme exagérée. Le recensement effectué en 1838 a donné pour résultat 30,000 ames.

L'Algérie est en grande partie composée de la Numidie et de la Mauritanie césarienne des anciens. Sa longueur, de l'E. à l'O., est de 215 lieues ; sa largeur, du N. au S., est de 180 ; sa surface de 10,540 lieues carrées ; sa population peut être évaluée à 2,200,000 ames. Ce pays, gouverné par ses princes indigènes, fut conquis par les Romains. Les Sarrasins le leur

enlevèrent; les Espagnols s'étant emparés de quelques places et de la capitale en 1509, les Algériens appelèrent à leur secours les Turcs, qui, sous la conduite de Barberousse, devinrent les maîtres du pays. Alors s'établit ce gouvernement qui devint la terreur de tous les peuples policés. Les pirates algériens exerçaient impunément leurs déprédations dans la Méditerranée. Le dey, leur chef, était censé vassal de la Porte ottomane; mais, souverain de fait, il ne respectait pas les ordres du grand sultan. Les principales puissances de l'Europe avaient, à l'aide de traités conclus avec les Algériens, garanti en partie leurs sujets des attaques de ces forbans; mais d'autres étaient obligées de leur payer un tribut déguisé sous le nom de présent, et quelques-unes étaient constamment exposées aux agressions des Algériens. Les traités même ne mettaient pas toujours à l'abri de ces violences. Alors les grandes puissances bombardaient Alger; c'est ce que firent Louis XIV en 1683 et 1684, la Grande-Bretagne en 1816. A cette dernière époque, la marine algérienne fut totalement détruite; le dey restitua sans rançon tous les captifs chrétiens, remboursa les sommes qu'il avait reçues pour leur délivrance promise et prit l'engagement d'abolir l'esclavage des chrétiens dans ses états.

Mais l'arrogance de ces brigands était incorrigible; en 1827, Hussein-Pacha, dey d'Alger, offensa grièvement le consul de France. Il importait de punir cet outrage; une satisfaction convenable fut demandée inutilement; alors la France résolut d'en finir avec ces ennemis du genre humain. Une armée partit de Toulon le 25 mai 1830; elle relâcha durant quelques jours à Palma, dans l'île de Mayorque; le 12 juin, elle eut connaissance de la côte d'Afrique; elle débarqua le 14, le 15 et les jours suivans, au rocher de la pointe Torré-Chica, à l'O. d'Alger. Dès le 19, nos postes avancés furent attaqués; le 5 juillet, Alger capitula; le 10, le dey s'embarqua pour l'Europe.

« Le 14 juin, l'armée a touché le sol de l'Afrique, et le 5 juillet elle avait atteint le but de sa mission: ainsi, en 20 jours, cette armée avait vengé le pavillon français, détruit la piraterie, et enfin accompli les vœux que formaient depuis trois siècles les hommes généreux et éclairés de toutes les nations. » Telles sont les expressions de M. le baron Denniée, intendant en chef de l'armée d'expédition.

Il ne peut entrer dans notre plan de donner des détails sur ce qui s'est passé dans l'Algérie depuis que le drapeau français flotte sur les remparts de sa capitale. Bornons-nous à dire que les différens points de la côte ont été occupés, des conventions ont été conclues avec des chefs indigènes. Le bey de Constantine n'ayant pas cessé de montrer des dispositions hostiles, on marcha contre sa capitale en novembre 1836; l'hiver et ses rigueurs la sauvèrent. En 1837, l'armée française, partie de Bone, commença par établir des camps sur différens points de la route. Le 1er octobre, elle sortit de celui de Medjez-el-Hamar. Le général Damrémont la commandait. A l'avant-garde marchait le second fils du roi des Français, qui, comme l'année précédente, avait voulu partager les périls de nos soldats; le 13, la ville était prise de vive force. Le général en chef paya cette victoire de sa vie; le commandement passa aux mains du général Vallée, qui, depuis, fut appelé aux fonctions de gouverneur général.

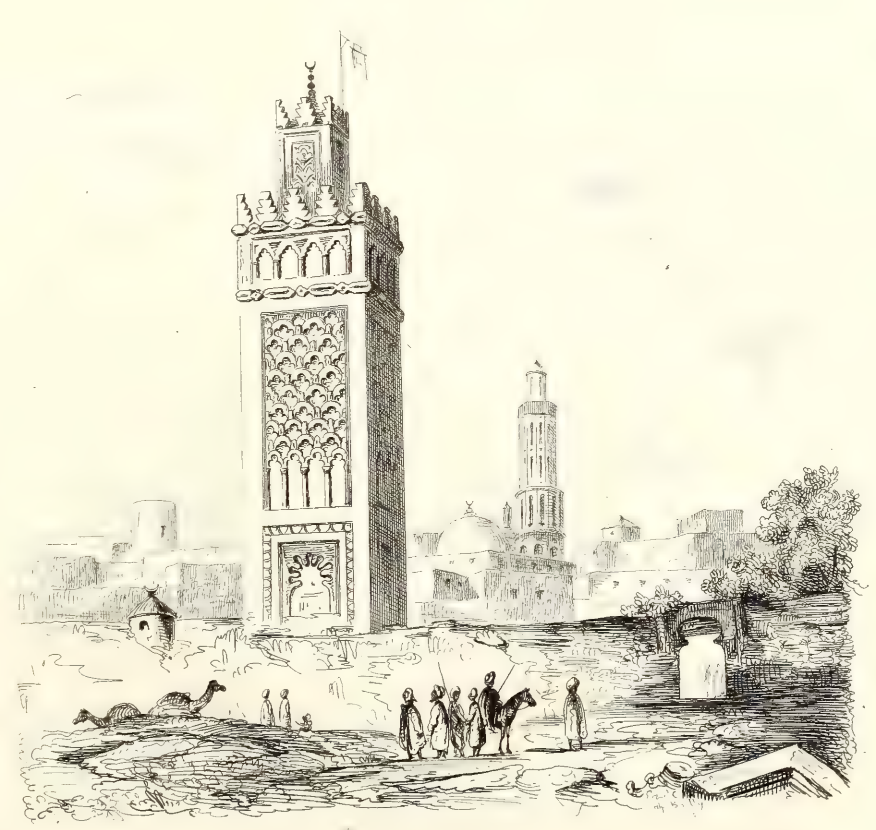
Suivons maintenant la côte de l'E. à l'O. en partant de Bone. On double le Cap de Fer, et on trouve la baie de Stora. Après avoir passé l'embouchure de l'Oued-Resas, on arrive à Stora (*Ruscicada*), où sont les ruines d'une grande ville ruinée. La distance de ce port à Constantine étant moindre de moitié que celle par Bone, les Français ont occupé Stora, afin de faciliter les communications avec l'ancienne residence des rois de Numidie; on voit encore, en différens endroits, les restes de la voie romaine qui existait entre Stora et Constantine, et qui traverse un pays d'un accès facile.

Le Collo ou Collou est une bourgade située au bout de la mer, sur le golfe de Stora, au pied d'une montagne, sur les ruines d'une ville plus considérable; une petite rivière, dont la source n'est pas éloignée, verse ses eaux au fond du hâvre. Les environs sont extrêmement pittoresques. On double le cap Boujaroune, on passe l'embouchure du Rummel, et on rencontre Djigelli ou Gigeri (*Igilgilis*), village qui fut autrefois une ville assez commerçante, sur une petite presqu'île plate. On y voit les débris de fortifications que les Français y avaient construites lorsqu'ils prirent Gigeri en 1664.

Au-delà de Gigeri, on double le cap Cavallo, et on longe les côtes d'un golfe qui reçoit les eaux de l'Oued-Mansouriah et celles de l'Oued-Adouse. A peu de distance de ce dernier fleuve, on entre dans Bougie (*Saldæ*). Les ruines nombreuses qui composent le sol sur lequel elle repose annoncent une grande importance passée et une haute antiquité. La ville moderne s'étend jusque sur le bord de la mer. Les troupes françaises s'en emparèrent le 29 septembre 1833.



3. Mosquée à Bone.



4. Portes d'Oran.

Des communications faciles conduisent maintenant aux principaux points de défense; un fort sur le mont Gouraya, dont il porte le nom, domine cette position. Des travaux sont proposés pour rendre l'accès du port sûr et facile. Tout le territoire, à trois jours de marche, ne présente que des montagnes boisées ou stériles sillonnées par des vallées étroites que les Cabaïls habitent. Ce canton, que l'on avait représenté comme improductif, est un des plus fertiles et un des mieux cultivés de toute l'Algérie; l'armée française a pu s'en assurer dans ses excursions.

Au N. de Bougie s'élève le cap Carbon, ensuite on rencontre ceux de Sigli, Corbelin, Tedles, Bengut, près duquel est Dellys (*Ruscurara*), le cap Djinet, enfin le cap Matifou ou Ras-Temen fus; il ferme, à l'E., le golfe d'Alger, dont la limite, à l'O., est le cap Caxine, beaucoup plus élevé que l'autre. De là, en descendant vers le S., on parvint à la pointe de Sidi Ferruch ou Torre-Chica. Plus loin, est l'embouchure du Mazafran, fleuve grossi de plusieurs rivières dont les branches ont arrosé les environs de Boufarik et de Blida.

Au-delà des bouches du Mazafran, Coleah, et surtout Cherchell (*Julia Cæsarea*), offrent des ruines de villes antiques. Tous les environs de Cherchell sont rians, arrosés et fertiles. Les habitans cultivaient autrefois le mûrier; ils élevaient des vers à soie et fabriquaient même des étoffes, façonnaient assez bien le fer et l'acier. La jalousie des Algériens travailla longtemps à diminuer la population et l'industrie de Cherchell; elle y réussit.

Tenez, bâtie également sur l'emplacement d'une ville ancienne, est près d'un cap et de l'embouchure d'une rivière de même nom. On rencontre ensuite des embouchures de plusieurs petits fleuves; enfin, à 4 milles au S. du cap Ivy, celle du Chellif, qui est le plus considérable de l'Algérie. Bientôt on trouve Mostaganem, ville située dans un canton très-fertile et généralement cultivé; Mazagran, dans une belle vallée abondante en vignes et en oliviers. Autrefois, on récoltait beaucoup de coton dans les territoires de ces deux villes, bâties sur la côte E. du golfe d'Arzew, qui se termine à l'O. au cap Carbon.

Quand on a doublé le cap Ferrat, on entre dans le golfe d'Oran. La ville de ce nom est sur la côte du S., à l'embouchure d'un petit cours d'eau assez fort pour arroser les jardins, fournir aux besoins de la ville et faire tourner une demi-douzaine de moulins. Oran appartint aux Espagnols depuis 1509 jusqu'en 1791; les ravages causés l'année précédente dans la ville par un tremblement de terre les décidèrent à l'abandonner en emmenant leur artillerie et tous leurs approvisionnemens. Les Turcs s'empressèrent de démolir tout ce qu'avaient construit les Espagnols. Ce qui restait des anciennes constructions maures ne consistait qu'en tours voisines des portes (Pl. XIX — 4).

Lorsque les Français se sont emparés d'Oran en 1831, tout y était dans un tel état de dévastation, qu'il fallut adopter un système de destruction pour édifier de nouveau. Il en est résulté que son aspect s'est considérablement amélioré : on y a construit rapidement des bains, des habitations, des boutiques, des cafés. La ville est bien percée et dans un site varié et agréable; c'est un des points les plus sains de la côte.

Mers-el-Kebir, excellent port à une heure de marche par terre au N. d'Oran, mais privé d'eau, est défendu par un fort. En continuant à suivre la côte, on arrive à l'embouchure de la Tafna, puis à celle du Malouia, où sont les limites naturelles de l'Algérie.

CHAPITRE XXIII.

Empire de Maroc.

Les limites politiques de l'empire de Maroc, sur la côte de la Méditérranée, sont à quelque distance à l'E. de l'embouchure du Malouia. Le fleuve le plus considérable de l'empire coule, du S. au N., entre deux rameaux de l'Atlas. Il prend sa source au point où ils se séparent; son cours est à peu près de 100 lieues; son lit est à sec une partie de l'année.

La partie de l'empire à l'E. de l'Atlas est arrosée par le Ghir, le Ziz, le Fileli et le Drah, dont les eaux vont se perdre dans les sables du Sahara. Entre l'empire de Maroc et l'Algérie s'étend le désert d'Angad, qui est compris entre les deux rameaux de l'Atlas renfermant le bassin du Malouia. On y voit quelques oasis. Au S. de la branche orientale où se trouvent les sources des quatre rivières qui vont vers le Sahara et traversent le Beled-ul-Gérid (pays des dattes), sont situées les villes de Seghelmesse, de Tafilet et autres : elles ne sont connues que par les relations des voyageurs arabes; elles étaient jadis très-florissantes.

Un chef arabe a formé, il y a quelques années, au S. du Draha, sur les confins du Sahara, un petit état indépendant dont la principale ville est Talent; il possède aussi Oued-

Noun, plus à l'O., et à 30 lieues de l'océan Atlantique. Ce territoire trafique avec les habitans de Maroc et les Arabes du desert.

Entre l'Atlas et l'océan Atlantique, Taroudan, ville à la gauche du Raz-el-Ouadi, dans une campagne fertile, est bien peuplée, commerçante et capitale de la province de Souse. Au N. O., Agadir ou Sainte-Croix, port sur l'Atlantique, faisait autrefois un grand commerce avec l'Europe. Plus au N., Mogador ou Sorueira, également avec un port, fait beaucoup de commerce avec l'Europe. Elle est dans un terrain sablonneux; ses fortifications la préservent des attaques des Arabes nomades.

Une distance de 45 lieues sépare Mogador de Maroc, capitale de l'empire. Cette ville est bâtie dans une plaine qui s'étend de l'E. à l'O., a au N. une chaîne basse de coteaux schisteux, et au S. les sommets sourcilleux de l'Atlas, dont les pics escarpés sont couverts de neige. L'altitude de cette plaine a été estimée à 1500 pieds. Les bords des ruisseaux qui l'arrosent sont garnis de lauriers-roses.

Au N. du Tensift, fleuve qui coule près de cette capitale, les forêts de dattiers et d'oliviers couvrent le sol. Maroc a environ 2 lieues de circuit; mais cette vaste surface renferme beaucoup de jardins; quelques-uns ont jusqu'à 30 acres. Le palais de l'Empereur est au S., en face de l'Atlas et hors de l'enceinte de la ville. Les appartemens n'ont rien de magnifique : des tours carrées en pisée surmontent les remparts (Pl. XX — 1). La grande mosquée est remarquable par sa haute tour. Plusieurs fontaines sont ornées de sculptures délicates. Le bazar est bien fourni de toutes sortes de marchandises et de denrées. Le principal marché, nommé Sok-el-Kamise, se tient près de la porte septentrionale de la ville : on y trouve toutes sortes d'objets fabriqués dans le pays. Hors de la porte, se tient le marché aux chameaux, aux chevaux et aux moutons; tout s'y passe fort tranquillement, excepté pour la vente des chevaux, qui a lieu à l'encan. Le crieur fait marcher l'animal avec beaucoup de vitesse d'un côté et d'un autre, en répétant à haute voix le dernier prix qui a été offert.

Des conduits d'eau très-nombreux entourent Maroc; quelques-uns ont 10 à 12 pieds de profondeur; mais ils sont généralement en ruines : ils se prolongent jusqu'au pied de l'Atlas; quelquefois à une distance de 20 milles on peut les regarder comme des signes évidens d'une population très-nombreuse et d'une connaissance des arts plus avancée que celle qui existe aujourd'hui.

L'empire de Maroc est compris entre 28° 30' et 35° 50' de lat. N., et entre 3° 40' et 12° 40' de long. O. Il est borné au N. par la Méditerranée et le détroit de Gibraltar; à l'O. par l'Atlantique; au S. par le Sahara et à l'E. par l'Algérie. Sa longueur, du N. au S., est de 190 lieues; sa largeur moyenne de 150, et sa surface de 24,000 lieues carrées. Des plaines ondulées se développent entre l'Atlas et l'Atlantique, dans lequel l'El-Koss, le Sebou, le Bourougreb, l'Oum-ez-Beg, le Tensift, le Souse et d'autres moins considérables ont leurs embouchures. Le sol, généralement fertile, serait mieux cultivé si les pluies étaient plus fréquentes. Beaucoup de terrains sont occupés par les tribus nomades.

C'est dans l'empire de Maroc que l'Atlas atteint sa plus grande hauteur. Le Miltsin, son point culminant, visible de Maroc, a une altitude de 4,000 mètres; mais on ignore si d'autres points plus à l'E. ne sont pas plus élevés. La population est évaluée à 8,500,000 âmes; elle se compose de Maures, d'Arabes, de Berbères, de juifs. Excepté ces derniers, tous sont musulmans.

La dynastie des Muley règne sur l'empire depuis 1547. Le gouvernement est despotique; les revenus de l'état sont estimés à 22,000,000 de francs; l'armée est de 26,000 hommes. La flotte se compose de quelques bâtimens de guerre. Autrefois, les Marocains étaient tristement fameux par leur piraterie. Le port de Salé expédiait le plus grand nombre de ces écumeurs de mer; mais, depuis la fin du XVIIIe siècle, les empereurs de Maroc ont acquis assez d'autorité sur ces forbans pour les faire renoncer à leur infâme métier.

L'empire de Maroc comprenait autrefois une portion de la Mauritanie césarienne et de la Mauritanie tingitane. Ces pays passèrent, comme le reste de l'Afrique septentrionale, des Romains aux Vandales, de ceux-ci à l'empire grec. Ils leur furent arrachés par les Arabes. Différentes dynasties se disputèrent longtemps cette contrée jusqu'au XVIe siècle; alors Muley-Ali schérif (descendant de Mahomet) plaça sa famille sur le trône qu'elle n'a pas cessé d'occuper.

Cet état se compose de cinq provinces : Fez et Maroc sur le versant occidental de l'Atlas, Souse sur les deux versans, Draha et Tafilet sur le versant S. E.

La curiosité a conduit peu d'Européens dans cet empire; ceux qui nous en ont donné des relations sont des religieux conduits par la sainteté de leur institution consacrée au rachat des

captifs, des consuls ou des agens politiques; enfin des infortunés, qui échappés au naufrage, traversaient ce pays pour regagner leur patrie. Hœst, consul danois (1779); Groberg de Hemsen, consul suédois (1820); Chénier, chargé des affaires de France et père du poëte tragique (1788) ont publié les livres contenant les documens historiques et géographiques les plus importans. On en trouve également dans les ouvrages de Pidou de Saint-Olon, envoyé extraordinaire de France (1694); Lemprière, chirurgien anglais venu pour guérir d'une ophthalmie le fils de l'empereur (1791); Grey Jackson, consul anglais (1809 et 1820); Washington, lieutenant de vaisseau de la marine royale de la Grande-Bretagne (1833); O. Agrell, vice-consul suédois (1796); enfin dans la relation de Badia, qui, sous son déguisement de musulman, fut admis dans l'intimité du souverain et de celle des plus grands personnages de l'empire.

Les Européens qui ont parcouru l'empire de Maroc ont généralement suivi la même route : il n'est donc pas surprenant que nous ignorions les particularités relatives à plusieurs de ces provinces. En partant de Maroc, on retourne généralement vers la côte de l'Atlantique.

Mazagan, port au N. O. de la capitale, appartint longtemps aux Portugais. En marchant au N., on rencontre Amazore, ville misérable à l'embouchure du Morbeya; Rabat, vis-à-vis de Salé, toutes deux villes assez grandes à l'embouchure du Bourégré. A un quart de mille de Salé, un grand aqueduc paraît être de construction romaine.

Mamora, à l'embouchure du Sébou, est entourée de belles plantations et de gras pâturages.

Dans l'intérieur des terres, Mequinez, sur des coteaux dont une petite rivière baigne le pied, est entourée de jardins potagers et d'oliviers en amphithéâtre. Fez, à 10 lieues à l'E. N. E., est située sur le penchant de différentes collines et fut autrefois la capitale de l'empire, dont elle est la ville la plus importante; elle est sur un ruisseau affluent du Sébou. Badia la regarde comme la plus belle des états barbaresques; il parle de sa bibliothèque, qui est très-considérable pour cette contrée, ainsi que de ses écoles renommées dans toute l'Afrique, mais il ne fait pas l'éloge de la science des professeurs. On suppose que la population de Fez est de 80,000 ames, et l'on porte à 200 le nombre de ses mosquées.

En retournant vers l'Atlantique, on trouve Al-Cassar, ville fort déchue. Larache (*Lixos*, *Al-Araïche*), port à l'embouchure du Louccos, fut possédée par les Espagnols pendant quelques années du XVIIe siècle. Les Français la bombardèrent en 1765. Ses environs abondent en froment, en huile et en bois de construction.

Des campagnes ondulées s'étendent vers l'E. jusqu'aux montagnes baignées par la Méditerranée. Sur la côte, on voit Tetouan, cité ancienne entourée de beaux jardins, c'est une jolie petite ville entre deux hautes montagnes, sur une rivière, à 3 lieues de la Méditerranée. Du haut des terrasses, en regardant au N., la vue se porte sur la grande place, qui est vaste, et sur les montagnes (Pl. XX — 2). Melila, ville très-ancienne, probablement d'origine carthaginoise, est dans un territoire fertile et riche en mines de fer; les Espagnols la possèdent, de même qu'Alhucemas, Penon-de-Velez et Ceuta, place forte, située sur une presqu'île, à l'extrémité orientale du détroit de Gibraltar et dont le port est mauvais (Pl. XX — 3). C'est ce qu'ils nomment *los presidios*, qui sont des lieux de déportation pour les criminels.

Tanger (*Tingis*), près de l'extrémité occidentale du détroit de Gibraltar et à peu de distance du cap Spartel, est le port de l'empire où résident la plupart des consuls européens. Jadis Tanger était bien fortifié lorsqu'il appartenait aux Anglais; mais quand ils l'abandonnèrent sous Charles II, ils en détruisirent presque tous les ouvrages. La porte de la citadelle, qui est un ouvrage mauresque, se fait remarquer par le caractère de son architecture (Pl. XX — 4). Suivant Lemprière, la ville occupe un très-petit espace et n'a rien de remarquable; elle est bâtie sur une éminence fort près de la mer; ses environs sont couverts de vignobles. La baie est assez vaste; mais elle n'est pas sûre lorsque le vent d'E. souffle avec violence. Cette baie reçoit une petite rivière. Au-delà du détroit commence l'Europe.

FIN DU VOYAGE PITTORESQUE EN AFRIQUE.

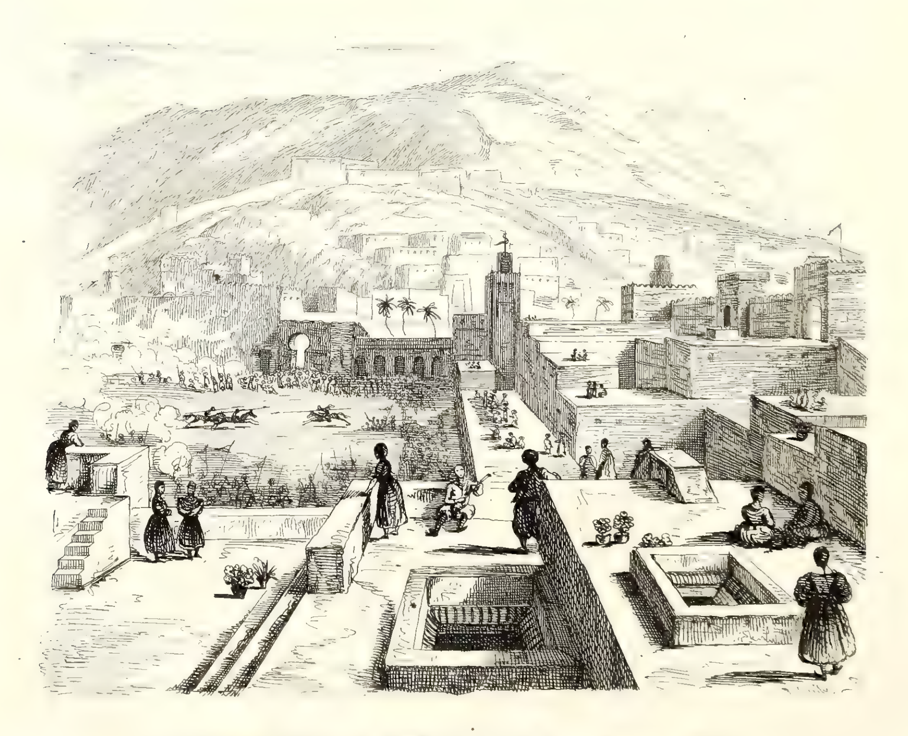
TABLE DES CHAPITRES

CONTENUS DANS CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE DES CHAPITRES.



1. Maroc



2. Grenade. Place de Tétouan, vue du quartier des Juifs.

V. Boilly del.

TABLE

ALPHABÉTIQUE ET ANALYTIQUE

DES NOMS GÉOGRAPHIQUES, DES NOMS D'HOMMES, DE TRIBUS ET D'OBJETS REMARQUABLES, MENTIONNÉS DANS LE VOYAGE PITTORESQUE EN AFRIQUE.

NOTA. — Les noms de lieux, de villes, de montagnes, de fleuves, etc., sont en italique. — Les noms de peuples, de monumens et de choses, sont en romain. — Les noms de voyageurs, d'historiens, etc., sont en petites capitales.

A

B

C

D

J

K

L

M



3. Ceuta.



4. Porte de la Citadelle à Tanger.

N

O

P

Q

R

S

T

V

W

Y

Z

FIN DE LA TABLE ANALYTIQUE DU VOYAGE EN AFRIQUE.


I. Zanzibar
Pte Pouna
I. Monfia
Is Quisiroigniony
Quiloa
Lindy
C. Delgado
Loffih R.
Manangautwar
L. Zambre
R. Casati
Mongallos
Mujoas
L. Marapi
Mazimba
Matoumba
Roque
Is Querimbe
Quisanga
Bs Almeida
Mozambique
Iambara
Macouas
Monjous
MOZAMBIQUE
Tette
Bororos
Senna
Quilimané
Nuotou
Baroé
Luaboel
Sofala
Bs de Sofala
Is Bazaruto
Sabia R.
Sabia
C. S. Sebastien
C. Lady Grey
Pt Inhambane
C. Corrientes
R. do Ouro
Bs de Lagoa
C. Fumos
Natal
CANAL DE MOZAMBIQUE
I. Natal
Aldabra
Les Glorieux
Is Comores
I. Anjouan
Nos Beh
I. Mayotta
Passandava
Mousangaye
Bombetac
C. St André
Maringambaie
Is Arides
Tananarive
Mansiatre R.
Maron-dava
Erindraues
R. S. Vincent
Manamboule
Darmouth R.
Machicores
Pt de Ste Lucie
Ft Dauphin
Meuerandre R.
C. Ste Marie
Mananzari
Malatane
Tamatch
Andév
Pays des Antavarts
Pays des Antarimes
MADAGASCAR
40
50

T

V

W

Y

Z

FIN DE LA TABLE ANALYTIQUE DU VOYAGE EN AFRIQUE.


Carte Générale
de
L'AFRIQUE
dressée
par A. H. Dufour.
1838.
Lieues marines de 20 au degré.
Lieues communes de 25 au degré.
Milles de 60 au degré
Milles de 15 au degré.
OCÉAN ATLANTIQUE
MER MÉDITERRANÉE
MER DES INDES
MER D'OMAN
GOLFE DE GUINÉE
ESPAGNE
ASIE
OTTOMANE
PERSE
ARABIE
HINDOUSTAN
GRAND DÉSERT
DÉSERT DE LYBYE
SOUDAN
GUINÉE
BOMBA
Golfe d'Aden
Golfe Persique
CONFÉDÉRATION des BELOUTCHI
Tropique du Cancer
Tropique du Capricorne
ÉQUATEUR
Grand Plateau élevé et désert
Cimbébas
Archipel des Açores
Archipel des Canaries
Archipel du Cap Vert
Longitude comptée du Méridien de Paris







